
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

A JOHN STUART MILL

1841-1846

« Vivre au grand jour. »

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1877



AVANT-PROPOS

S'il n'est plus contestable aujourd'hui que le nom d'Auguste Comte ait acquis une haute importance philosophique; s'il est exact, aussi, que les détails les plus intéressants de la vie des hommes arrivés à la célébrité soient le plus souvent révélés par eux-mêmes, la correspondance que nous offrons au public mérite certainement toute son attention.

Commencée en novembre 1841 et finie au mois de septembre 1846, elle embrasse une période des plus critiques de la vie de Comte, et des plus riches au point de vue de son œuvre, puisqu'elle comprend la perte de sa profession et l'incubation de la politique positive.

Les lettres à John Stuart Mill en font foi.

En même temps elles complètent une série de renseignements essentiels pour la connaissance intime du philosophe français, c'est-à-dire la correspondance qu'il entretint avec un de ses amis d'enfance depuis 1815 jusqu'en 1844, et que rien ne saurait certainement remplacer (1).

Rapprochées l'une de l'autre, ces deux publications forment une sorte d'autobiographie qui permet de contrôler avantageusement les ouvrages qui ont déjà paru sur l'ensemble ou les particularités de la vie du fondateur du Positivisme (2).

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat, professeur de mathématiques, ancien recteur de l'Académie de Rhodez.* 1 vol. in-8, Paris, 1870.

(2) *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte,* par le doc-

Mais comme un des points principaux de la correspondance avec Mill est, sans contredit, l'exposé des relations de Comte avec l'École polytechnique, ou de la perte de ses moyens d'existence, nous avons joint à notre édition, comme annexes, les lettres que le dernier écrivit, au cours de cette lutte, au ministre de la guerre, dont il dépendait officiellement. On trouvera à la fin du volume ces documents, d'un très-vif intérêt, qui achèvent de faire la lumière sur ce point délicat.

L'un des adversaires les plus actifs du philosophe, François Arago, y est attaqué ainsi que dans la correspondance ; c'est pourquoi nous avons cru devoir rappeler ici que l'auteur de la philosophie positive fit à cet égard, en 1848, à son cours d'astronomie populaire, sous l'impulsion de la révolution politique qui venait de s'accomplir, et à l'instigation de M. Littré, une rétractation dont il augmenta encore la publicité en la reproduisant dans son discours sur l'ensemble du Positivisme et dans différents journaux français et étrangers (1).

teur Robinet, son médecin, et l'un de ses treize exécuteurs testamentaires. 1 vol. in-8, Paris, 1860.

Auguste Comte et la Philosophie positive, par E. Littré. 1 vol. in-8, Paris, 1863.

De l'unité de la vie et de la doctrine d'Auguste Comte, réponse aux critiques des derniers écrits de Comte, adressée à J. S. Mill Esq. M. P., par J. H. Bridges, traduit de l'anglais par M. Debergue. 1 vol. in-8, Paris, 1867.

La Loi des trois Etats, réponse à M. Renouvier, directeur de *la Critique philosophique*, par le docteur E. Sémérie. Brochure in-8, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, Paris, 1875.

(1) Voir la préface du *Discours sur l'Ensemble du positivisme* (p. XI et XII). 1 vol. in-8, chez Dunod, Paris, juillet 1848.

Nous en extrayons la lettre suivante :

« Paris, le dimanche soir, 27 février 1848.

« Mon cher monsieur Littré,

« Pendant ma prédication philosophique, je viens de faire deux importantes déclarations, naturellement connexes, dont je vous prie de compléter l'efficacité, en leur procurant, autant que vous le pourrez,

Ce sera au lecteur de voir s'il dépassa réellement envers son principal persécuteur la limite du juste, et s'il se trouva fondé, plus tard, cédant à une impulsion sans doute fort généreuse, à revenir sur le jugement qu'il avait porté dans la préface du tome VI du *Cours de philosophie positive*, ainsi que dans la correspondance avec Stuart Mill.

Voici, du reste, ce que l'on peut lire, quant à cette affaire, dans la biographie de M. Littré :

« ... Une grande iniquité fut commise : les témoignages rendus par l'administration supérieure sont irrécusables ; il est officiellement établi que, pour des motifs pris en dehors des fonctions, un fonctionnaire qui s'acquittait de son office avec ponctualité, avec probité, avec habileté, avec distinction, a été frappé et dépouillé..... Hautainement, peut-

une publicité plus étendue et plus durable que celle d'une simple exposition orale.

« J'ai, d'abord, proclamé ma ferme résolution de ne jamais accepter aucune position politique proprement dite, même celle qui pourrait m'être conférée par la confiance directe de mes concitoyens : je n'ai point hésité à présenter ce solennel engagement comme ne m'étant pas seulement personnel, mais aussi comme commun à tous les philosophes positifs qui veulent désormais vouer sérieusement leur vie au sacerdoce de l'Humanité.

« Ensuite, j'ai loyalement regretté d'avoir attaqué M. Arago, auquel je me suis efforcé de rendre sommairement une exacte justice intellectuelle et morale. Le besoin social de ménager toute puissance réelle, surtout l'ascendant moral, plus rare et plus important qu'aucun autre, s'aggrave beaucoup, de nos jours, par le prix exceptionnel qu'acquièrent les personnes en un temps où il ne peut encore exister de véritables principes. Tel est le motif essentiel d'après lequel j'ai blâmé, comme inconsidérée, ma critique antérieure, même quand sa justesse serait supposée complète.

« Vous savez que l'urgence spéciale de la concorde entre tous ceux qui peuvent aujourd'hui concourir réellement au bien public m'a seule inspiré spontanément cette sincère manifestation, afin de ne pas contrarier involontairement le bien immense que peut faire M. Arago dans son éminente position actuelle. Mais, malgré votre rare modestie, mon scrupuleux amour de la vérité m'a forcé d'ajouter que je vous dois l'indication du mode que j'ai adopté : je vous remercierai toujours, et de me l'avoir proposé, et de m'avoir jugé capable de le suivre.

« Tout à vous,

« Auguste Comte. »

être, mais avec vérité, il faisait prévaloir la philosophie sur les spécialités; et, depuis longtemps, les spécialités se vantaient de n'obéir à aucune philosophie. Hautainement encore, mais avec non moins de vérité, il classait les géomètres au plus bas degré de l'influence sur le système des idées générales, et leur ôtait leur rang provisoire de chefs de l'ordre scientifique, pour le porter d'échelon en échelon jusqu'à la philosophie qui embrasse tout l'ensemble spéculatif. Aujourd'hui ces notions ont fait du chemin ; une méthode et une doctrine sont reconnues en propre à chaque science ; on sait que l'incapacité de régler le système des idées est la plus grande dans le domaine des géomètres ; on sait aussi que cette incapacité décroît à mesure qu'on s'élève dans le domaine des sciences supérieures ; ce qui montre qu'il y avait usurpation mentale et tyrannie dans la prépondérance des géomètres, qui, juste au début, était devenue oppressive en se prolongeant outre mesure. Mais alors on n'était pas aussi avancé ; et M. Comte portait seul le poids de la nouveauté et de la responsabilité. Plus le philosophe développait ses spéculations générales, plus les hommes spéciaux dont il dépendait sentaient croître leur antagonisme ; les prétextes vinrent, la préface, le procès (1) ; ce n'étaient que des prétextes ; il les donna, on les saisit, et il fut sacrifié sans merci et sans retour (2). »

Dans sa notice, le docteur Robinet n'est pas moins explicite :

« M. Comte, dit-il, fut introduit à l'École polytechnique en 1832, sous les auspices de M. Navier, professeur titulaire, comme répétiteur d'analyse transcendante et de

(1) Il s'agit ici de la préface du tome VI du *Cours de philosophie positive*, où M. Arago est apprécié, et du procès qu'eut Auguste Comte avec l'éditeur de cet ouvrage, et dont il est longuement question dans la correspondance avec M. Mill.

(2) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, par E. Littré, p. 350 à 352.

mécanique rationnelle. En 1836, il y occupait, par *intérim*, la principale chaire mathématique et s'acquittait de cette fonction avec une supériorité qui témoignait hautement de sa profonde capacité scientifique et didactique. Cette mémorable épreuve lui valut un triomphe bien flatteur ; car on vit, fait exceptionnel, la noble sollicitude qu'elle suscita chez tous ses élèves, rivaliser avec celle de son chef principal, l'illustre Dulong, alors directeur des études, pour faire retentir avec éclat, dans tout le monde savant, la rare élévation de cet enseignement vraiment supérieur. C'est à la suite de cette manifestation qu'il devint examinateur d'admission, tout en conservant ses fonctions de répétiteur.....

« Convenablement apprécié par la dernière génération de savants dont la France puisse s'honorer, il se vit repoussé de tous quand cette grande famille intellectuelle vint à s'éteindre sans laisser d'héritiers. Après la mort de Fourier (le géomètre), après celle de Navier, Auguste Comte se trouva en butte à l'animosité de corporations aveugles (l'Académie des sciences et le Conseil d'instruction de l'École polytechnique surtout), où la noble protection de son dernier appréciateur mathématique, M. Poinsot, fut aussi impuissante que le zèle énergique de M. de Blainville, son ami.....

« Frustré deux fois, à l'École polytechnique, de la chaire mathématique à laquelle ses services, son mérite et ses travaux lui donnaient un incontestable droit, il fut dépouillé, sans plus de raison, de ses fonctions d'examinateur en 1844 et de son modeste emploi de répétiteur en 1852, à l'âge de cinquante-quatre ans, après dix-neuf années d'un irréprochable service !

« Pour accomplir de pareils actes, il fallut violer ouvertement les règlements de l'Académie, abandonner les traditions administratives de l'École, préférer des rivaux dérisoires, combiner enfin les déplorables ressources de

l'intrigue et de la calomnie. Tel fut le résultat des tentatives que fit le fondateur de la philosophie positive pour régénérer les savants. Tel fut l'accueil que reçut d'eux, dans sa patrie, celui dont le génie honorait déjà la France aux yeux de l'étranger (1) ».

Or, écarter Auguste Comte de l'enseignement polytechnique dans de pareilles conditions, c'était, bien manifestement, le supprimer, en lui enlevant ses moyens d'existence, si l'assistance absolument étrangère aux corporations scientifiques qui surgit pour lui à ce moment, à titre de réparation publique et d'adhésion, n'était venue lui permettre de vivre et lui assurer le loisir nécessaire à la continuation de ses travaux.

Quoi qu'il en soit, le premier essai de ce protectorat volontaire aurait été, selon M. Littré, la cause même de la cessation assez inattendue des relations de M. Mill avec Auguste Comte, arrivée, comme nous l'avons dit, en 1846.

En effet, une discussion s'étant élevée à propos de la suppression du premier subside que l'auteur de la philosophie positive avait reçu d'Angleterre aussitôt après la perte de sa place d'examinateur à l'École polytechnique, « le résultat de cette affaire fut du ressentiment de la part de M. Comte, et entre M. Comte et M. Mill, du refroidissement, la cessation de la correspondance et l'extinction d'une amitié qui avait été fort vive (2). »

Peut-être conviendrait-il de reconnaître ici que la dernière lettre d'Auguste Comte à Stuart Mill ne présente aucune trace de ce prétendu ressentiment, et réciproquement ; et que le ralentissement semble être venu, au contraire, du correspondant anglais.

(1) *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte,* par le docteur Robinet, p. 182 à 193.

(2) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, par E. Littré, p. 399.

LETTRES
D'AUGUSTE COMTE
A STUART MILL

I

Paris, le samedi 20 novembre 1841.

De nombreuses occupations m'ont empêché, monsieur, à mon grand regret, de répondre immédiatement à la lettre, aussi honorable qu'intéressante, que j'ai eu le plaisir de recevoir de vous le 12 de ce mois. Je m'empresse de profiter d'un premier instant de loisir pour vous témoigner, quoique trop faiblement, ma profonde reconnaissance d'une telle communication, dont votre rare modestie ne vous a pas permis de sentir tout le prix.

Par goût et par raison, je vis extrêmement isolé du monde vulgaire, même intellectuel, ne connaissant d'autre distraction habituelle que de suivre assidûment, pendant notre saison musicale, l'opéra italien. Depuis plus de trois ans, j'ai augmenté systématiquement cet isolement en m'abstenant scrupuleusement de toute lecture de journaux quelconques, même mensuels ou trimestriels; et

je me trouve trop bien d'une telle hygiène cérébrale pour la changer maintenant, vu la facilité que j'en retire de m'élever et de me maintenir sans effort à des vues habituellement plus générales aussi bien qu'à des sentiments plus purs et plus impartiaux. Mais, malgré ce régime, que je crois nécessaire à la plénitude de ma vie philosophique, je suis loin d'être indifférent à l'action de mes travaux sur notre milieu intellectuel, quoique je n'aie guère ainsi ni le temps ni les moyens de m'en apercevoir. J'ai eu de bonne heure l'avantage de ne me faire aucune grave illusion sur le degré de popularité dont une telle élaboration était réellement susceptible aujourd'hui, et je n'ai jamais visé à agir immédiatement que sur une centaine environ de penseurs, dispersés çà et là dans notre Europe. Toutefois, à raison même de cette restriction, vous concevez, monsieur, combien je dois attacher d'importance à recevoir de temps en temps des témoignages spontanés aussi précieux, aussi décisifs, aussi encourageants, que celui dont vous venez de m'honorer, et qui me font directement sentir que les cerveaux les plus avancés vibrent essentiellement à l'unisson du mien. Sans de telles récompenses, nécessairement très-rares, j'entretiendrais peut-être bien difficilement l'infatigable constance indispensable à la longue et pénible tâche que j'ai entreprise dès ma première jeunesse. Je dois, à cet égard, une reconnaissance plus spéciale aux penseurs anglais, chez lesquels,

ce me semble, mes travaux ont été beaucoup plus accueillis que partout ailleurs, même en France. Le seul article d'appréciation qui ait encore été entrepris à ce sujet, du moins à ma connaissance, est celui de *the Edinburgh Review*, en juillet 1838, dont votre honorable concitoyen M. Grote m'a forcé, d'une manière si aimable, de prendre connaissance, malgré ma rigoureuse abstinence de lectures semblables : quoique ce jugement ne se rapporte qu'aux deux premiers volumes, sa parfaite spontanéité m'a montré avec quelle loyauté et quelle élévation vos grands critiques comprenaient leur mission. J'attache maintenant d'autant plus de prix à de tels encouragements, que déjà constitué, par la nature de mon élaboration philosophique, en lutte nécessaire et permanente avec tous les esprits théologiques et surtout métaphysiques, je suis conduit, dans le sixième et dernier volume, qui paraîtra le printemps prochain, à attaquer aussi, quoique sous un autre aspect, mais d'une manière qu'on me pardonnera peut-être encore moins, les rudiments d'esprits positifs qui sont déjà officiellement installés chez nous, c'est-à-dire les corporations savantes, dont l'empirisme et l'égoïsme constituent aujourd'hui, principalement en France, l'obstacle peut-être le plus dangereux à la rénovation finale, en s'opposant aveuglément à toute généralisation quelconque, par suite d'une déplorable prolongation du régime provisoire de spécialité dispersive qui a dû longtemps diriger le développement

préparatoire de la science moderne. Vous jugez, monsieur, combien il m'est doux, au milieu de tant de sortes d'ennemis naturels, de me sentir, quoiqu'au loin, en harmonie spontanée avec quelques éminents penseurs. Quoique votre scrupuleuse modestie vous ait conduit, monsieur, à exagérer la part que mes écrits ont pu avoir dans votre développement philosophique, la réflexion me rappelle aussitôt que, chez des esprits d'une vraie valeur, une telle influence ne peut consister qu'à stimuler, en temps opportun, un essor dont la spontanéité nécessaire constitue la principale condition.

Le benthamisme, où vous avez d'abord vécu, est une preuve sensible de la conformité naturelle de nos tendances intellectuelles, indépendamment de tout contact; car cette doctrine, la plus éminente dérivation de ce qu'on nomme l'économie politique, me semble, comme à vous, surtout pour l'Angleterre, une préparation immédiate à la positivité sociologique; si j'ai moi-même évité cette phase, cela tient sans doute à des circonstances personnelles d'éducation, qui, m'ayant imbu, dès mon enfance, des rudiments de la vraie méthode positive, m'ont permis de sentir à temps combien Bentham avait imparfaitement compris cette méthode, malgré sa tendance évidente à la faire partout prévaloir.

Ces explications sommaires vous feront aisément concevoir, monsieur, combien j'ai dû attacher de prix aux nobles ouvertures de relation que vous

avez daigné me faire, et combien je serais heureux de toute occasion qui, soit par écrit, soit encore mieux par conversation, me permettrait d'y donner suite, ou en répondant à de judicieuses objections, ou en examinant d'intéressantes communications.

Votre lettre m'est arrivée précisément à l'époque où je venais d'arrêter, pour mon dernier volume, une importante mesure philosophique que j'y proposerai directement, et qui consisterait dans l'institution spontanée d'un comité européen, chargé, en permanence, de diriger partout le mouvement commun de régénération philosophique, quand une fois le positivisme aura enfin planté son drapeau, ou plutôt son fanal, au milieu du désordre et de la confusion de notre siècle, ce qui sera, j'espère, le résultat naturel de l'entière publication de mon ouvrage. Ce comité permanent, composé, du moins au début, d'une trentaine de membres tout au plus, représenterait les diverses populations de l'Occident européen, qui, depuis Charlemagne, ont toujours marché synergiquement d'une manière plus ou moins prononcée, soit dans le développement temporaire du système catholique et féodal et dans sa désorganisation ultérieure, soit dans l'essor à la fois industriel, esthétique, scientifique et philosophique, qui a formé les rudiments de notre sociabilité moderne. Tout le reste de l'Europe et du globe me semble devoir demeurer encore longtemps en dehors de cette association, qui constitue les éléments de la grande république euro-

péenne dont nous sommes tous deux concitoyens. Vous comprenez, monsieur, comment, au milieu de ces pensées, j'ai dû être profondément satisfait de votre lettre, qui m'indiquait, de la manière la moins équivoque, combien l'Angleterre, malgré son affaissement philosophique, était déjà prête à fournir son noble contingent dans une telle réunion d'élite. J'avais préalablement appris avec beaucoup de satisfaction, par une explication incidente de M. Marrast, que votre sage énergie avait heureusement résisté aux aveugles obsessions de vos amis vers la vie parlementaire. Une raison bien éminente a pu seule vous faire sentir combien votre activité philosophique pouvait être infiniment plus utile en restant étrangère au point de vue trop journalier de la critique parlementaire, qui tend directement à empêcher toute habitude régulière d'un point de vue général, en un temps où la généralité des conceptions constitue précisément le principal besoin social. Quelque rationnelle que soit votre résolution, elle est si contraire aux mœurs dominantes, où tout pousse à l'action immédiate, qu'elle suppose à la fois une justesse et un courage dont je vous félicite bien sincèrement, en espérant que l'évolution humaine, si indépendante aujourd'hui de ces vains bruits de nos tribunes, en profitera solidement.

L'organisation d'une large action philosophique, en dehors de toute action politique, me semble maintenant, en Angleterre comme en France, la

mesure la plus capitale et la plus urgente. L'affaissement politique qu'on y éprouve également ne tient qu'à l'insuffisance constatée de la philosophie négative, qui, seule, a dirigé jusqu'ici le grand mouvement révolutionnaire, et n'a d'issue possible que par l'essor d'une autre philosophie, assurant spontanément aussi bien l'ordre que le progrès, et pouvant même seule contenir efficacement aujourd'hui l'imminente irruption des théories métaphysiques subversives de toute sociabilité, en faisant prévaloir l'examen, inflexible mais calme, des *devoirs* propres aux diverses classes, sur la discussion, aussi vaine qu'orageuse, des *droits* individuels. Je trouve, comme vous, monsieur, que la philosophie purement négative a été comprimée de nos jours, surtout en Angleterre, avant d'y avoir achevé sa tâche; mais cela était certainement inévitable, depuis que le besoin de réorganisation a été mis partout en pleine évidence, la société ne pouvant vivre de simples négations. Cet affaissement spontané doit d'ailleurs devenir un stimulant de plus pour accélérer l'essor de la philosophie positive, dont l'ascendant peut seul terminer réellement l'opération révolutionnaire elle-même, quoique ce ne soit là, pour elle, qu'une application accessoire; parce que, seule, cette philosophie pourra permettre l'entière suppression politique des derniers restes du régime ancien, à commencer par l'ordre théologique. J'ai toujours désiré qu'une lutte directe pût enfin s'engager entre l'école fran-

chement rétrograde, représentée aujourd'hui par le pur catholicisme, et notre naissante école positive: quoique j'aie peu d'espoir d'amener directement la bataille sur ce terrain net et décisif, j'avoue que je vois avec plaisir, dans les conséquences naturelles des événements contemporains, tout ce qui peut tendre à nous rapprocher d'une telle position de la question, par l'élimination graduelle des intermédiaires métaphysiques, qui désormais sont, à mes yeux, la principale cause du prolongement actuel de la confusion des idées et de l'indécision des débats.

Je regrette beaucoup, monsieur, que mon inexpérience de la langue anglaise ne me permette point, par une précieuse réciprocité, de vous adresser, comme vous l'avez fait envers moi, dans votre langue maternelle, ce libre et rapide épanchement philosophique. Mais votre lettre prouve une telle connaissance familière du véritable esprit de la langue française que je ne crains nullement de vous fatiguer par ce mode d'entretien, si toutefois vous pouvez suffisamment déchiffrer ma mauvaise écriture, empirée aujourd'hui par de mauvaises plumes.

Croyez, monsieur, aux sentiments bien sincères d'affectueuse estime de votre dévoué,

A[te] COMTE,

Examinateur pour l'Ecole polytechnique,

10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

II

Paris, le lundi 17 janvier 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Je comprends d'autant mieux les motifs qui vous ont empêché de répondre plus promptement à ma dernière lettre, que je me trouve moi-même dans un cas tout semblable envers votre seconde lettre, à laquelle j'eusse bien désiré pouvoir faire une réponse immédiate, successivement retardée jusqu'ici par la nécessité de poursuivre un accès de travail déjà commencé, relativement à la continuation de mon sixième volume, maintenant fort avancé, puisque j'y viens de terminer les conclusions politiques, résultées de l'ensemble de mon élaboration sociologique. Il ne me reste donc plus, pour avoir entièrement accompli la rude tâche que je me suis imposée, qu'à formuler enfin les conclusions philosophiques correspondant au système total de mon appréciation spéculative, depuis les moindres conceptions mathématiques jusqu'aux plus hautes méditations sociales. Ce travail final exige une intermittence, pour replacer spontanément, au point de vue le plus général de la philosophie positive, mon esprit maintenant trop préoccupé, sans doute, des spéculations sociales, par suite de trois ans d'élaboration directe, quoique

du reste un tel antécédent doive constituer naturellement la meilleure préparation pour le véritable esprit d'ensemble, dont cette dernière poussée vient de me faire tant sentir à la fois la nécessité et les conditions. Aussi espéré-je être dans trois mois assez préparé pour cette opération définitive, où doit se condenser, à l'usage des vrais penseurs, toute ma philosophie, et qui, une fois commencée, ne me prendra probablement pas plus de six semaines, en sorte que, l'impression de ce volume étant déjà entamée, j'espère pouvoir le publier vers la fin du printemps. Je profite avec empressement du premier moment de relâche déterminé par cette intermittence nécessaire, qui n'a commencé en effet qu'hier, pour vous exprimer de nouveau combien je suis à la fois fier et heureux de l'intérêt que vous voulez bien attacher à notre naissante correspondance, dont je me promets, autant que vous, une douce satisfaction ultérieure et une véritable utilité philosophique.

Ma vie extrêmement solitaire, par suite surtout du peu de temps que laissent à mes travaux propres les occupations journalières qui me nourrissent, me fait attacher un prix tout particulier à toute semblable relation avec tout philosophe d'une véritable valeur, et principalement quand j'y trouve une sympathie intellectuelle et morale aussi complète qu'il me semble l'apercevoir entre nous deux : ce n'est ni par dédain, ni par indifférence, que je fuis le commerce ordinaire, dont j'apprécie

bien toute la douceur; c'est, outre le défaut de loisir, par la difficulté d'y trouver des esprits qui convergent avec le mien.

Avant que M. Marrast nous eût heureusement rapprochés, et quoique sans jamais avoir rien lu de vous, je pressentais depuis longtemps le cas que j'en devais faire, par l'estime profonde que témoignait à votre nom l'une de vos compatriotes les plus distinguées (miss Wright ou Mme d'Arusmont), qui, malgré les déplorables aberrations résultées chez elle du défaut de direction philosophique inhérent à notre anarchie mentale, n'en est pas moins douée d'une éminente sagacité d'appréciation personnelle et même d'une force logique très-peu commune chez son sexe, sans parler du nôtre. Je regrette que M. Marrast m'ait involontairement induit en erreur sur votre situation individuelle, mais je suis très-satisfait qu'elle soit même supérieure à ce que j'avais cru, et de nature d'ailleurs à maintenir sans effort votre intelligence à un haut point de vue social; outre le bien qu'un aussi bon esprit peut ainsi faire, à un certain degré, aux populations soumises à la domination anglaise.

En vous remerciant de votre franche explication au sujet de la vie parlementaire, permettez-moi de ne pas être entièrement de votre avis à ce sujet, et de me féliciter, pour la grande cause humaine, que votre position personnelle vous oblige à une activité moins directe et plus générale : peut-être la lecture de mon sixième volume modifiera-t-elle

votre appréciation à cet égard; car j'y établis directement combien l'action philosophique doit aujourd'hui l'emporter sur l'action politique proprement dite, dans toute l'étendue de l'Europe occidentale, maintenant en travail plus ou moins explicite de rénovation sociale. Je suis loin, sans doute, de condamner en elle-même cette activité politique, mais je crois que les esprits vraiment supérieurs doivent désormais la laisser aux hommes de moindre valeur, qui n'y manqueront certainement pas, et se réserver pour l'élaboration philosophique dont eux seuls sont capables, et d'où dépend maintenant la marche de la régénération finale chez l'élite de l'humanité.

Tout le progrès social compatible avec la métaphysique négative qui dirige la vie constitutionnelle est maintenant à peu près épuisé; discréditée aujourd'hui, même en France, où elle a triomphé, que doit-ce être ailleurs? Elle n'a plus même la force de remplir suffisamment son office critique pour contenir l'action rétrograde, contre laquelle l'école positive pourra seule lutter avec un succès vraiment irrévocable; parce qu'elle seule, à son égard, sera pleinement logique, au lieu d'accorder les principes en refusant leurs conséquences, suivant la routine révolutionnaire actuelle. Puisqu'il n'y a rien de grand et de durable à faire que par de nouvelles doctrines sociales, c'est donc leur élaboration philosophique qui doit aujourd'hui constituer la principale occu-

pation des esprits supérieurs qui veulent vraiment diriger la révolution européenne vers son but nécessaire, encore si vaguement aperçu : qu'ils laissent aux autres à continuer les stériles batailles parlementaires.

Je connais trop peu l'Angleterre pour oser combattre directement la sensation d'un homme tel que vous, considérant la tribune constitutionnelle comme le seul lieu d'où on puisse s'y faire suffisamment écouter. Quelle que soit la réalité d'un tel motif, je crois qu'il est plus que compensé, sous le rapport intellectuel, par l'inévitable tendance de cette activité parlementaire à amoindrir insensiblement les hommes supérieurs qui s'y livrent, en les détournant peu à peu de l'esprit d'ensemble, seul décisif aujourd'hui, pour les préoccupations journalières de l'esprit de détail; et, sous le rapport moral, par l'altération non moins nécessaire que le caractère des libres penseurs doit recevoir des concessions involontaires, que cette vie pratique les oblige de faire à l'ordre ancien qu'ils veulent pourtant régénérer; cette sorte de dégradation spontanée, ordinairement formulée par des serments contradictoires, serait, je crois, difficile à éviter, même en France, quoique l'ordre existant y soit certes beaucoup moins respecté que partout ailleurs. Je sais qu'en proclamant la nécessité actuelle d'une franche séparation systématique entre la vie spéculative et la vie active, entre l'action philo-

sophique et l'action politique, correspondant à l'ancienne division catholique entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle, j'attaque directement le plus universel et le plus profond des préjugés révolutionnaires propres à la grande transition moderne, celui de tous qui est partout le mieux consacré par les mœurs actuelles ; mais c'est aussi, dans mon intime conviction, le plus pernicieux de tous aujourd'hui, celui qui entrave le plus la régénération finale ; et j'espère que mon appréciation de l'ensemble du passé finira par faire admettre cette démonstration (car, pour moi, c'en est une) chez un assez grand nombre de bons esprits, pour faire spontanément surgir, en dehors et au-dessus des luttes politiques actuelles, une action philosophique allant directement à la réorganisation des opinions et des mœurs modernes, sans se mêler aux batailles que suscite la possession du pouvoir, sinon afin d'y faire pénétrer la réalité de son enseignement général.

Cette action sera, par sa nature, nécessairement européenne, comme la grande crise correspondante, tandis que l'action politique proprement dite ne peut être que nationale et, par suite, insuffisante. Vous croyez, il est vrai, qu'un 1789 anglais est préalablement indispensable : j'avoue que je ne le pense pas. D'abord, 1789 n'a été, en France, qu'un prélude : la véritable secousse, celle qui a vraiment annoncé l'ère nouvelle, c'est réellement 1793, dont les patriotes anglais ne veulent peut-

être pas. Mais surtout il faut, ce me semble, concevoir, d'un point de vue plus étendu, que l'opération française n'est française que par le mode et l'initiative : au fond, l'ébranlement révolutionnaire a été fait aussi au profit commun de toute la grande république européenne, comprenant les populations anglaise, française, italienne, allemande et espagnole, qui, depuis Charlemagne, sont en constante synergie sociale, et chez lesquelles, malgré les variétés nécessaires de manifestation, la déchéance du régime ancien est essentiellement équivalente. Ainsi, à mes yeux, votre 1789, ou plutôt 1793, est, au fond, accompli déjà, autant qu'il doive l'être, comme préambule ; car la France y a travaillé pour toute la communauté occidentale ; ce n'est pas une chose qui soit susceptible d'être refaite. Vous savez ce que valent, en politique, les imitations, même les mieux dirigées : voyez, par exemple, en ce moment, la misérable parodie espagnole de l'ébranlement français. Qu'est-il, au fond, résulté, chez nous, de cet ébranlement initial ? D'une part, l'irrévocable démonstration de la caducité de l'ancien système social, et la proclamation décisive de la nécessité d'une entière rénovation ; d'une autre part, la preuve irrécusable de la profonde impuissance organique propre à la métaphysique négative qui avait jusqu'alors dirigé le mouvement révolutionnaire, et dont le triomphe politique n'a pu aboutir qu'à une imminente et sanguinaire anarchie, de manière à indiquer qu'une

philosophie nouvelle pouvait seule présider à la réorganisation devenue inévitable.

Voilà tout ce que reproduirait ailleurs la répétition du même ébranlement, sauf les conflits incidents, variables selon le peuple et la situation. Or, qu'y a-t-il, dans ce double enseignement, qui soit réellement particulier à la France, et qui ne se trouve à la fois suffisamment établi pour toutes les populations placées dans une pareille position fondamentale, par suite d'une commune progression antérieure, tant positive que négative? Toute grande secousse politique, avant une suffisante maturation de la doctrine régénératrice, me semble donc maintenant, en Angleterre, comme en France, et comme ailleurs, devoir être évitée autant que possible, ce qui, du reste, ne signifie nullement qu'elle le sera; quant aux conflits inévitables, et peut-être fort douloureux, que nous prépare l'anarchie mentale et morale, il faut les prévoir sans les exciter, et en faire ressortir à tous les leçons expérimentales sans y participer activement.

Au fond, votre appréciation nationale s'écarte beaucoup moins, à cet égard, d'une telle notion générale qu'il le semblerait d'abord; puisque votre rectitude d'observation vous conduit à reconnaître que l'ascendant rétrograde pourrait bien être, sous peu, assez décisif en Angleterre pour y comprimer tout ébranlement révolutionnaire; ce qui ne m'étonne nullement, vu le discrédit croissant que les doctrines purement négatives doivent aujour-

d'hui rencontrer partout, à mesure que le besoin de la réorganisation est mieux senti, par suite de la marche naturelle des événements. Quant aux obstacles que le défaut d'ébranlement présenterait au libre essor de l'activité pleinement philosophique en Angleterre, ils me semblent réductibles à l'obligation, désagréable mais facile, de certaines formules d'exposition, dont l'allure des philosophes français au milieu du régime de Louis XV peut donner une idée : si ces gênes n'ont pas empêché l'élan négatif, pourraient-elles être plus efficaces contre l'élan positif?

D'ailleurs, sans que la philosophie s'en mêle, une nouvelle et redoutable intervention politique partout imminente, et davantage peut-être en Angleterre, me semble devoir bientôt, à cet égard, changer la question et faciliter involontairement les voies : c'est l'apparition inévitable, et sans doute prochaine, des masses prolétaires sur la scène politique, où elles n'ont encore été qu'instruments, et où leur introduction personnelle changera nécessairement toute la physionomie des luttes actuelles. Si les philosophes se trouvent alors vraiment à la hauteur de leur destination, cette grave modification naturelle pourra leur devenir très-favorable, en faisant partout goûter leur action spéculative, non-seulement chez les classes inférieures, où l'éducation positive doit être spécialement accueillie, mais aussi chez les classes dirigeantes, qui seront peut-être trop heureuses que la rationalité positive

veuille bien leur prêter, contre les utopies subversives de toute sociabilité, un secours indispensable, que l'on ne chicanera plus sur sa tendance religieuse ou irréligieuse, pourvu qu'il soit efficace : en un mot, la positivité sera, peut-être bientôt, invoquée au secours de l'ordre, qu'elle seule peut aujourd'hui suffisamment protéger, au moins autant qu'en faveur du progrès, dont les vraies conditions ne sont ni si évidentes ni si bien senties.

Vous excuserez, j'espère, en faveur du motif, cette sorte de dissertation anticipée, qui se ressent, sans doute, de l'élaboration directe qui m'a occupé pendant les trois dernières semaines. Mais j'attache, je l'avoue, une extrême importance à conserver une aussi précieuse acquisition que la vôtre à la grande action philosophique du dix-neuvième siècle, dont les organes, naturellement très-rares, sont jusqu'ici si difficiles à trouver. C'est donc avec plus de satisfaction que votre modestie ne vous a permis de le croire que j'apprends, par votre dernière lettre, votre préoccupation actuelle d'un ouvrage essentiellement philosophique, sous les formes d'ailleurs convenables à sa destination nationale. Je lirai, avec beaucoup d'intérêt, et certainement aussi avec fruit, *la Logique*, que vous m'annoncez pour ce printemps, malgré les formules métaphysiques et les précautions théologiques dont vous prenez d'avance un trop aimable soin de vous excuser, parce que j'en connais assez la nécessité actuelle pour votre pays. J'y pensais involontaire-

ment hier, en ouvrant, pour la douzième fois, le cours populaire d'astronomie que j'ai institué, par un discours d'inauguration, où, chaque année, dans un local officiel, je développe directement la destination ouverte d'un tel enseignement pour propager partout l'esprit positif, afin de permettre l'élimination totale de la philosophie théologique, même à l'état de simple déisme, et la réduction finale de toutes les doctrines morales et sociales à la positivité rationnelle.

Je me félicite bien sincèrement de pouvoir aussi librement parler à quatre cents personnes réunies ; et je m'en félicite sans aucune vaine gloriole patriotique, comme résultat, non pas seulement de notre initiative révolutionnaire, mais de l'ensemble de notre passé depuis le moyen âge. En regrettant vivement que les vrais philosophes ne puissent partout tenir le même langage (que je tiens ici seul, il est vrai, mais, au fond, sans risque personnel pour un homme dépourvu d'ambition temporelle), je comprends fort bien les conditions restrictives où ils se trouvent placés, et je sais m'adapter pleinement aux formes d'exposition qui en résultent. Quant au fond de votre travail, je suis d'autant plus disposé à le goûter, que je me félicite beaucoup de voir enfin un esprit aussi judicieux et aussi éminent à la fois que le vôtre, entreprendre une opération aussi importante que celle d'une saine analyse rationnelle des tendances morales et facultés mentales vraiment élémentaires, sans se

faire aucune illusion sur la nature d'un tel sujet, dès lors toujours connexe, au moins en principe, avec les déterminations anatomiques de la physiologie cérébrale, qui peut ainsi retirer de précieuses indications ultérieures d'une élaboration si mal conçue jusqu'ici.

Ne craignez donc pas qu'une telle occupation vous rende, à mes yeux, aucunement suspect de métaphysique, et, sans aucune inquiétude anticipée, croyez bien que j'attends avec impatience cette intéressante communication, d'où je tirerai spontanément une juste mesure du degré réel de notre convergence philosophique.

Votre tout dévoué,

A^te^ COMTE.

III

Paris, le vendredi matin, 4 mars 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Très-convaincu que les retards de vos réponses sont pleinement involontaires, dans une correspondance naissante à laquelle il est évident que vous voulez bien attacher un prix réel, je m'empresse de profiter d'un demi-loisir momentané pour répondre plus promptement à votre lettre du 25 février que

je n'ai pu le faire aux précédentes. Cet empressement m'est d'ailleurs inspiré par une sorte de reconnaissance spéciale pour la parfaite satisfaction que m'a causée, dimanche matin, la lecture d'une lettre qui témoigne si complétement de notre sympathie philosophique.

Je ne saurais vous exprimer assez vivement, en effet, combien je suis heureux de voir un esprit, aussi judicieux et aussi indépendant que le vôtre, conduit, par ses propres méditations, à adhérer au point le plus délicat peut-être, et en même temps le plus décisif de ma doctrine politique, pour la rectification du préjugé le plus profond et le plus universel, comme aussi le plus désastreux, de tous ceux qui règnent aujourd'hui. La séparation systématique des deux puissances élémentaires, spirituelle et temporelle, constitue certainement la principale condition du dénoûment de la situation actuelle. Or, il n'en existe aujourd'hui quelques notions que parmi les penseurs de l'école rétrograde, surtout en Italie, où cette conception est radicalement viciée et annulée par une aveugle tendance à la rattacher exclusivement à la philosophie théologique, désormais pleinement impuissante, et qui, même au moyen âge, rendit si précaire et si imparfaite la première tentative de sa réalisation fondamentale; en sorte que, chez de tels penseurs, cette théorie ne conduit, au fond, qu'à une pure théocratie, aussi dangereuse que chimérique. C'est seulement chez l'école progressive

qu'un semblable principe peut réellement fructifier désormais, de manière à dégager enfin la marche révolutionnaire de la routine métaphysique où elle est maintenant entravée, et qui ne peut qu'entretenir indéfiniment des débats inextricables tant qu'on s'obstinera à confondre la réorganisation spirituelle dans la réorganisation temporelle. Aussi ai-je toujours vivement désiré de voir poindre de ce côté une pareille conviction ; mais vous êtes le seul jusqu'ici qui m'ayez fait éprouver, à cet égard, une véritable satisfaction ; partout ailleurs je n'ai encore trouvé que des demi-appréciations, aussi stériles que fugitives. Malgré que mon évidence soit très-intime et fort ancienne sur un sujet que déjà je traitais directement il y a seize ans, vous savez combien il est pénible de se sentir penser tout seul, et vous concevez par suite avec quel plaisir j'ai dû accueillir votre adhésion spontanée, qui dépasse même mes espérances antérieures.

Non-seulement nos vues convergent sur le principe essentiel, mais je crois d'ailleurs que les divergences secondaires sont bien plus apparentes que réelles et qu'elles se dissiperont bientôt d'après une suffisante explication mutuelle. Outre que je reconnais, comme vous, la nécessité d'un certain degré de vie active pour compléter et préciser l'éducation spéculative, j'admets de plus que les convenances spéciales de la situation actuelle, où les deux pouvoirs sont intimement confondus, peuvent autoriser, et quelquefois obliger les phi-

losophes, dans l'intérêt général de la régénération finale, à participer exceptionnellement à la vie politique directe, quoiqu'une telle diversion leur offre beaucoup d'écueils et qu'elle exige des principes bien arrêtés pour ne pas dégénérer en déviation réelle : une note importante, mais probablement très-peu remarquée, à la fin du premier chapitre de mon quatrième volume, est immédiatement destinée à ménager, sans inconséquence, une telle ouverture. Pour formuler ma pensée à ce sujet par un exemple sensible, relatif à une grande opération, il me suffit, par exemple, de blâmer le philosophe Condorcet pour s'être laissé introduire dans notre glorieuse Convention, où dominaient et devaient dominer les hommes d'action, au point de vue desquels il ne pouvait être convenablement placé; d'où est résultée la fausse position qu'il a si cruellement expiée. Mais, au contraire, j'aurais trouvé fort naturel qu'il développât une grande activité dans la société des jacobins, qui, placée en dehors du gouvernement proprement dit, constituait alors spontanément une sorte de pouvoir spirituel dans cette combinaison si remarquable et si peu comprise, qui caractérisait le régime révolutionnaire. Sans aucune autre indication, vous pouvez, je crois, entrevoir, dès ce moment, que notre concordance sur ce point capital est encore plus complète que nous n'avons dû le croire d'abord l'un et l'autre.

Quant au principe fondamental, je ne saurais

trop vous remercier de l'appréciation profonde et lucide, manifestée par les formes concises et décisives de votre précieuse lettre, et si bien résumées par votre heureuse expression de *pédantocratie* pour caractériser l'utopie dangereuse du prétendu règne de l'esprit, au sujet duquel je juge essentiellement comme vous l'exemple irrécusable de la Chine. La nécessité et la nature de l'antagonisme continu, sans lequel la progression humaine serait impossible, n'ont jamais été, ce me semble, mieux senties ni mieux établies. Intimement convaincu que, dans la régénération philosophique, le pas le plus difficile consiste à déterminer l'union réelle de *deux* intelligences vraiment originales, vous concevez quel noble espoir une telle convergence m'autorise rationnellement à concevoir.

Son importance est d'autant plus grande, à mes yeux, que la combinaison de l'esprit français avec l'esprit anglais me paraît aujourd'hui la plus convenable et la plus décisive de toutes celles que doit exiger la nouvelle synergie européenne des cinq grandes populations occidentales. Ce n'est pas que l'Angleterre me semble, après la France, la mieux préparée aujourd'hui à la régénération positive : j'établis, dans mon sixième volume, que l'Italie, et même l'Allemagne, en sont réellement moins éloignées, par suite de la désastreuse influence que le protestantisme organisé et la suprématie aristocratique ont dû exer-

cer sur le développement politique de l'Angleterre. Mais si, au lieu de considérer les masses, on envisage seulement le mouvement intellectuel chez les esprits cultivés, je suis convaincu, au contraire, que le génie anglais sera plus favorable qu'aucun autre à l'élaboration philosophique de la réorganisation moderne, qui pourra même, à certains égards, être mieux accueillie en Angleterre qu'en France, surtout parmi les savants. Aussi ne suis-je nullement surpris que ma nouvelle philosophie ait été jusqu'ici mieux appréciée par les penseurs anglais que par tous les autres, vu l'originalité plus prononçée et la positivité plus complète de ceux qui, chez vous, s'élèvent et se maintiennent au point de vue spéculatif, dans un milieu éminemment pratique. Tandis que les savants français enrégimentés me sont, à quelques exceptions près, essentiellement hostiles, je ne serais pas étonné que les vôtres sympathisassent bientôt avec moi, malgré le commun entraînement du régime de spécialité.

Je vous remercie d'avoir compté que je prendrais une part réelle à l'indication de vos émotions personnelles, déterminées par l'approche de l'importante publication par laquelle vous allez ouvertement prendre rang parmi les têtes vraiment philosophiques, à l'unanime satisfaction, j'ose l'annoncer, des bons esprits européens. Ma situation actuelle est, à quelques égards, analogue, puisque je suis sur le point de terminer enfin une opération qui n'est pleinement jugeable que

dans son ensemble, et qui, par suite, n'a pu jusqu'ici être appréciée, ou même connue, du vulgaire des penseurs, quoique elle ait assez percé, par sa seule existence, pour obtenir, suivant ce que je viens d'apprendre, les honneurs de l'*index*, dans la congrégation des livres en cour papale.

Mon cas est même plus compliqué personnellement que le vôtre, en ce que votre existence sociale est heureusement indépendante de vos travaux philosophiques, tandis que les miens pourront exercer une grande influence, et plutôt funeste qu'avantageuse, sur ma position matérielle. Dépourvu de toute fortune privée, je ne vis modestement que par de pénibles fonctions dont le caractère est fort précaire, et que mon ouvrage pourra compromettre. Vous ignorez en effet que, en confirmation de la profonde inaptitude des savants actuels (surtout en France) à tout gouvernement quelconque, même scientifique, d'après leur défaut simultané de vues générales et de sentiments généreux, nos règlements sont tellement sages, que les deux fonctions que je remplis à l'École polytechnique y sont assujetties à une réélection annuelle par le corps des professeurs !!! Or, ce qui ne serait pour tout autre qu'une formalité désagréable, peut s'aggraver beaucoup envers moi, en offrant un point d'appui aux dispositions malveillantes, que doivent m'y susciter naturellement des sentiments d'envie trop communs et le souvenir des injustices qu'on m'y a déjà faites. J'ai appris,

à mes propres dépens, que les savants seraient tout aussi vindicatifs et oppressifs que les prêtres et les métaphysiciens, s'ils pouvaient en avoir jamais les mêmes moyens. Or, en ce qui me concerne, leur pouvoir actuel est pleinement suffisant. Cependant, la suite de mon appréciation historique me conduit nécessairement, dans le sixième volume, à attaquer directement le régime routinier de la spécialité dispersive, qui se présente à moi, d'après l'ensemble du passé moderne, comme constituant aujourd'hui, surtout en France, le principal obstacle au grand mouvement philosophique du dix-neuvième siècle. Loin de reculer devant une obligation aussi délicate, vous me connaissez assez maintenant pour ne pas douter que je ne l'aie remplie avec toute l'énergie qu'exige sa haute importance. Mais je ne me dissimule point que ce devoir philosophique peut gravement compromettre la situation précaire où je me trouve encore à l'âge de quarante-quatre ans, et de manière à troubler peut-être les vingt années environ qui me restent à vivre et à penser. Heureusement que mon caractère est aussi spéculatif que mon esprit, et que je ne me suis laissé jamais préoccuper beaucoup par les injonctions matérielles, sauf le cas de détresse actuelle. Quoi qu'il en soit, il serait fort pénible d'être forcé de changer aussi tard ses moyens d'existence, après avoir toujours vécu, depuis de l'âge dix-huit ans, par l'enseignement mathématique

sous une forme quelconque; et vous concevrez aisément que cette considération doit accessoirement augmenter l'émotion inhérente à la prochaine terminaison de mon entreprise philosophique, bientôt livrée finalement au contrôle décisif des penseurs européens.

Quelque longue que soit cette lettre, je ne dois pas la terminer sans répondre sommairement à l'honorable confiance que vous me témoignez au sujet de la physiologie cérébrale. La fâcheuse nécessité philosophique où Gall s'est trouvé de formuler en détail l'analyse phrénologique, a tendu, plus tard, à discréditer une telle conception auprès des esprits sérieux, et à la laisser exploiter par de misérables intelligences, qui l'ont fait dégénérer en un vulgaire charlatanisme : aussi je ne m'étonne pas qu'elle soit généralement méconnue en Angleterre, quoique déjà fort appréciée ici de beaucoup de penseurs avancés. Mais je puis vous assurer que je n'en ai nullement exagéré la valeur fondamentale dans le troisième volume de mon ouvrage. Malgré tous les vices radicaux d'une vaine localisation, elle a certainement constitué la véritable prise de possession finale par l'esprit positif des études intellectuelles et morales relatives à l'individu, sauf une meilleure harmonie avec l'examen de l'espèce.

Ses principes essentiels, anatomico-physiologiques, sur la pluralité et l'indépendance des organes ou des forces, et même sa première délinéation générale du cerveau en trois régions correspon-

dantes aux trois ordres de manifestations, posent, à mon gré, les premières bases d'une théorie vraiment rationnelle de la nature humaine. Mais les ouvrages originaux de Gall sont encore les seuls où un bon esprit doive aujourd'hui puiser une telle instruction : toutefois, il est convenable de commencer par les écrits de Spurzheim, qui, plus courts d'ailleurs, sont rédigés beaucoup plus méthodiquement, quoique la systématisation n'y soit pas au fond meilleure.

Afin d'éviter les développements anatomiques, déjà même un peu surannés, vous pourrez vous borner, pour Gall, au lieu de son grand traité in-4°, à son ouvrage en 6 petits volumes in-8°, *Sur les fonctions du cerveau.* Un aussi bon esprit que le vôtre pourra aisément écarter la spécialisation hasardée des organes, et même l'évidente irrationnalité de plusieurs analyses psychologiques, sans rien perdre cependant d'une source d'instruction extrêmement précieuse, qui donne de l'homme une plus juste idée qu'aucune théorie antérieure, et que je regarde comme indispensable aujourd'hui à l'entier développement de la capacité philosophique : en ce qui me concerne, elle m'a certainement beaucoup servi, et vous avez dû voir dans mes quatrième et cinquième volumes quel usage étendu j'en ai pu faire en évitant toute discussion déplacée ou prématurée.

Tout à vous bien cordialement,

A[te] COMTE.

IV

Paris, le mardi 5 avril 1842.

Mon cher monsieur Mill,

J'éprouve, comme vous, une satisfaction croissante de l'heureux développement que prend peu à peu notre relation naissante. Cette précieuse sympathie m'est peut-être même encore plus intéressante qu'à vous, à cause de mon genre de vie probablement plus solitaire, qui doit me faire attacher plus d'importance à une telle conformité. Notre convergence spontanée sur tous les points essentiels de la nouvelle philosophie me semble même, sous un aspect moins personnel, une vérification spéciale de sa réalité fondamentale et de son aptitude intrinsèque à rallier ultérieurement la masse des esprits modernes ; c'est, je crois, un double privilége caractéristique de la positivité dans la situation actuelle des intelligences. Les doctrines théologiques ou métaphysiques peuvent encore diriger des coalitions, comme inspirer un certain degré d'enthousiasme ; mais la philosophie positive est seule susceptible aujourd'hui de susciter spontanément un concours sincère et durable, comme de produire de véritables convictions individuelles : une parfaite cohérence dans l'ensemble de chaque entendement et une active convergence entre divers

penseurs originaux, sont déjà, et paraîtront, de plus en plus, ses attributs exclusifs, garanties certaines de son ascendant futur; l'expérience montre graduellement que, dans tout autre régime mental, les convictions sont très-chancelantes et l'accord très-précaire. Vous avez bien raison de remarquer à ce sujet la différence de nos nationalités comme devant beaucoup accroître la valeur propre de cet heureux symptôme, suivant l'ingénieux aperçu de Voltaire, dont les saillies étaient si souvent judicieuses au fond, malgré la frivolité des formes. Comme vous, je désirerais bien vivement que cette précieuse correspondance pût être directement fortifiée par une relation personnelle; mais ce vœu sera sans doute longtemps stérile, à moins que vous ne soyez conduit à faire le voyage de Paris. Pour moi, en effet, mes occupations professionnelles m'interdisent maintenant toute possibilité d'excursion, même rapide; le temps ordinaire des vacances se passe pour moi en voyages forcés dans les diverses parties de la France, en ma qualité d'examinateur.

La sincère sympathie que vous voulez bien me témoigner si vivement, au sujet de ma position personnelle, m'a profondément touché, outre qu'elle m'est d'un heureux augure quant aux garanties réelles qu'une semblable impression, quoique beaucoup moins active sans doute chez un grand nombre de penseurs indépendants, peut m'offrir contre les dangers individuels, probablement

inhérents à la pleine liberté de discussion dont j'ai dû user, dans le dernier volume de mon ouvrage, envers le régime scientifique actuel. Je suis peut-être le premier philosophe qui n'aurai, en aucun cas, ni défiguré ni voilé la vérité ; ce qui n'était guère possible en effet que dans notre siècle, et en France seulement ; mais il serait, certes, fort étrange qu'après avoir ouvertement bravé les plus puissantes croyances, je pusse reculer devant les préjugés propres à nos coteries scientifiques, quand le cours naturel de mon sujet m'y conduisait forcément ; et c'est pourtant la seule partie de mon opération philosophique qui puisse, au fond, me faire craindre de véritables dangers personnels. Ayant affaire, alors, à des personnes malheureusement dépourvues, la plupart, de toute haute moralité, je n'ai d'abri que par l'opinion publique, seule puissance qui leur soit redoutable : aussi je me propose de me placer directement sous la protection formelle du public européen, auquel j'expliquerai, par une préface spéciale, les motifs essentiels d'un tel recours. Je compte en effet, comme vous, que la puissante réaction, ainsi déterminée par les persécutions que pourront me susciter les haines scientifiques compenserait essentiellement, en ce qui me concerne, la perturbation matérielle qui en résulterait d'abord ; et cette conviction est très-propre à diminuer des inquiétudes, qui, d'ailleurs, ne sauraient aucunement affecter l'accomplissement de mes devoirs philosophiques.

En rectifiant les indications que M. Marrast vous a fournies à mon égard, je dois franchement reconnaître que, sans avoir à me louer du gouvernement actuel, je n'ai réellement point à m'en plaindre, puisque je ne lui ai jamais rien demandé, pas plus qu'à son prédécesseur. Seulement, puisque je crains que vous n'ayez conçu, comme je l'ai longtemps fait aussi, une opinion beaucoup trop favorable de la magnanimité de M. Guizot, je dois vous informer que c'est essentiellement l'unique personnage politique actuel, contre lequel je puisse personnellement récriminer, précisément parce que, ayant eu, depuis longues années, l'occasion d'en être individuellement apprécié, je lui avais fait l'honneur de le croire susceptible envers moi d'intentions que je n'aurais jamais cherché à inspirer à aucun autre ministre. Si M. Guizot eût été véritablement autre chose qu'un arrogant pédant et un ambitieux vulgaire, avide du pouvoir, non comme moyen de faire mieux prévaloir de nouvelles conceptions, mais pour le seul plaisir de trôner ou de s'enrichir, il eût été certainement touché de la noble confiance philosophique que je lui témoignai, en lui proposant, à son arrivée au ministère de l'instruction publique, il y a dix ans, de créer pour moi une chaire d'*histoire générale des sciences positives*, au collége de France, où il a depuis scandaleusement créé, pour ses amis ou ses courtisans, tant de chaires inutiles et même nuisibles ; tandis que ses rancunes anti-positives lui firent, malgré de pompeuses promes-

ses, écarter bientôt cette utile innovation, en un temps où, d'ailleurs, il savait très-bien que je ne pouvais vivre qu'en consumant misérablement cinq à six heures par jour dans l'enseignement mathématique ; car c'est seulement depuis 1837 que mes conditions d'existence, sans être guère moins précaires, sont devenues plus tolérables, sans que M. Guizot y ait eu d'ailleurs aucune part. Puisque nous sommes conduits à parler de ce personnage, je vous dirai franchement que, sous le rapport intellectuel, ce n'est, après tout, qu'un métaphysicien et un littérateur dépourvu et, qui pis est, dédaigneux de toute science réelle, et muni seulement d'une vraie et facile érudition historique, quoique je lui aie reconnu une force cérébrale intrinsèque qui eût mérité une meilleure culture. Du reste, je ne connais guère de lui que son premier ouvrage historique (*Essais sur l'histoire de France*), qui est probablement sa meilleure production, et qui indique en effet une intention positive assez prononcée. Sous le rapport moral, je le crois au fond tout aussi roué que son spirituel concurrent, tout aussi disposé à voir le système de corruption, non comme une nécessité temporaire de notre anarchie mentale, mais comme la base permanente de l'ordre normal ; seulement sa rouerie, au lieu d'un caractère d'impudent cynisme, affecte les formes d'hypocrisie pédantesque propres au puritanisme de l'école genevoise. Politiquement enfin, il oscille entre la vulgaire utopie philosophique que vous avez si heureu-

sement qualifiée de *pédantocratie*, tandis que dans le jargon doctrinaire on la déguise sous la formule *souveraineté de la raison*, et la rêverie antifrançaise d'un nouveau 1688. Comme je le connais d'humeur assez gasconne pour oser se vanter, à l'étranger, auprès de ceux dont il me voit apprécié, de m'avoir protégé, je tiens à ce que l'on sache que, ayant pu aisément m'être utile, il s'y est refusé, quoique requis ; je lui en ferai mes remercîments publics dans la préface du sixième volume.

Outre votre bienveillante sympathie, je me fais d'autant moins de scrupule d'insister autant sur ma condition personnelle que, par une coïncidence nécessaire, la crise à laquelle sans doute elle sera prochainement soumise constitue, à mes yeux, la première manifestation directe d'une crise générale tout à fait décisive, qui va spontanément s'opérer dans la constitution actuelle du monde scientifique. A partir de la grande impulsion positive donnée par Bacon et Descartes, tant que la méthode a dû subir ses diverses élaborations fondamentales, les géomètres ont dû prévaloir naturellement, puisque c'est d'eux qu'émane d'abord la positivité ; proclamée, en principe, au dix-septième siècle, et développée, en fait, pendant le siècle suivant, c'est de nos jours que leur prépondérance provisoire a été complétement réalisée : or, c'est précisément alors qu'elle doit cesser, par suite de l'extension définitive de la méthode positive à la science de l'homme, d'abord individuel, puis social, qui, par sa nature, doit

certainement redevenir prédominante, comme elle l'a été, en temps normal, sous le régime théologique et même, après, métaphysique. La secousse philosophique, imprimée par mon ouvrage, ne fera réellement que donner le branle systématique à cette nouvelle coordination finale des forces scientifiques, désormais disciplinées surtout par les biologistes et les sociologistes, tandis que les géomètres et les physiciens passeront à leur tour au second rang.

C'est ainsi que s'explique la haine instinctive dont tant de ces messieurs m'honorent, et qui ne pourra que se développer par le conflit que j'élève. Mais aussi la même appréciation sociologique me montre des appuis naturels chez les biologistes, qui, au fond, sont aujourd'hui opprimés par les géomètres, surtout dans les constitutions académiques, et spontanément disposés à seconder mes efforts pour relever convenablement la dignité supérieure de leurs travaux. Sous une impulsion, en partie spontanée, et due aussi en partie à mon action inaperçue, j'aperçois déjà parmi eux quelques-uns des plus éminents qui commencent à sentir noblement cette nouvelle nécessité. Malheureusement, en ce qui me concerne personnellement, c'est des géomètres, et non des biologistes, que dépend aujourd'hui ma situation matérielle; mais quand même je deviendrais par là momentanément victime de cette grande lutte inévitable, je suis aussi certain de l'appui final qu'elle fournira à mes idées.

Je vous remercie beaucoup de vos détails, nouveaux pour moi, sur l'étrange avénement du *catholicisme anglican*, comme émanation spontanée de notre école rétrograde depuis de Maistre. Cette nouvelle phase ne m'étonne nullement, et rentre pleinement dans ma théorie historique, qui indique la réaction rétrograde comme ayant dû spéculativement devenir plus systématique, malgré les inconséquences antérieures, à mesure que l'ébranlement français a dévoilé la tendance finale vers une rénovation totale : cette circonstance était déjà annoncée, en quelque sorte, par l'élimination graduelle du gallicanisme ; car, sous l'instruction de de Maistre, nos prêtres français ont enfin compris que l'ultramontanisme était seul conséquent à leurs principes essentiels. Plus l'école positive caractérisera sa marche réelle, plus on doit voir se développer une telle concentration rétrograde, dans laquelle seront un jour enveloppés jusqu'aux déistes eux-mêmes, avant le plein ascendant social du positivisme, pour lequel, d'ailleurs, une telle coordination de ses adversaires est au fond bien plus favorable que contraire, puisqu'elle tend à donner enfin aux luttes philosophiques un caractère pleinement décisif, où les positivistes devront seuls surmonter la coalition, du moins spéculative, de toutes les anciennes forces philosophiques, aussi bien métaphysiques que théologiques.

Votre dernière lettre a heureusement fortifié ma confiance dans la réalité fondamentale de ma théorie

sociologique, en un point fort délicat et fort important, au sujet de mon appréciation de l'Angleterre, que j'ai maintenant lieu d'espérer de vous voir admettre essentiellement après la lecture de mon sixième volume. C'est sans doute, chez moi, une grande hardiesse scientifique que de juger ainsi un cas que je ne connais point par intuition directe et personnelle, et qui ne m'est appréciable que théoriquement; mais, si ma théorie est juste, il est au fond très-naturel que cette application m'ait vraiment réussi; c'est ce qu'on voit souvent pour tous les autres phénomènes. Toutefois, il y aurait, à ce sujet, un travail fort essentiel à entreprendre, et qui, outre le défaut évident de temps, ne saurait être opéré par moi, faute des données pleinement suffisantes; ce serait pour rattacher complétement à la théorie fondamentale de l'évolution moderne la marche spéciale qu'a dû suivre l'évolution anglaise, considérée dans son ensemble et dans ses principales parties, positives ou négatives: ce cas particulier me semble le plus important de tous à traiter, à raison des anomalies apparentes qu'il présente; et je ne vois réellement que vous qui puissiez le concevoir et l'exécuter convenablement. Rien ne serait plus propre, sans doute, à déterminer directement cette heureuse combinaison entre l'esprit anglais et l'esprit français, que nous nous accordons à regarder comme le symptôme le plus décisif et la condition la plus importante de la vraie réorganisation eu-

ropéenne. Le cas germanique offrirait sans doute aussi beaucoup d'intérêt, mais il est trop vague et trop incohérent pour comporter une telle efficacité d'examen.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

Peut-être ne reconnaîtrez-vous que trop, aujourd'hui, ma constante habitude d'écrire sans brouillon ; mais j'espère cependant que vous parviendrez à déchiffrer mon griffonnage, auquel, du moins, je dois certainement deux heures d'une douce récréation philosophique.

V

Paris, le dimanche matin 29 mai 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Ayant été retardé par un état d'indisposition provenu de nos intempéries atmosphériques, je n'ai pu commencer mes extrêmes conclusions philosophiques aussitôt que je vous l'avais annoncé dans une de mes lettres antérieures. C'est seulement depuis le 17 de ce mois (environ un mois plus tard que je n'avais compté) qu'il m'a été possible d'aborder le travail de ces trois chapitres définitifs, suivant l'indication du grand ta-

bleau synoptique annexé au premier volume; en sorte que cette opération est encore peu avancée. Mais, outre qu'elle est maintenant en pleine activité, ce qui, comme vous savez, en fait de verve quelconque, est toujours le plus important, j'y ai déjà terminé le seul point qui exigeât une véritable discussion, en démontrant comment la création de la sociologie, complétant le système des sciences fondamentales, constitue spontanément une véritable unité philosophique. Le reste ne va plus consister qu'en une sorte de résumé systématique des principales notions, soit logiques, soit scientifiques, fournies par l'ensemble de ma longue élaboration.

Toutefois, j'aurai encore un nouvel et extrême effort dans le dernier de ces trois chapitres, où, comme le tableau l'indique, il faut que j'ose, sans tomber dans l'utopie, directement apprécier l'avenir général de la philosophie positive, successivement envisagée dans sa triple influence continue, intellectuelle, morale et sociale. Mais, si mon élaboration sociologique n'a pas avorté, ce qui a pu paraître hasardé dans l'annonce de 1830 devra sembler aujourd'hui une déduction inévitable, quoique hardie, des principes déjà posés. Néanmoins, sans que le travail de ces trois chapitres extrêmes doive être long, il est certainement difficile; et, quoique fort lancé, il ne pourra pas être terminé avant la fin de juin. J'espère, au moins, qu'il ne me conduira pas plus loin, sauf acci-

dent; et, comme l'impression marche en même temps assez bien, je pense que ce dernier volume sera enfin publié vers le commencement d'août. Afin, toutefois, de ne pas vous donner une espérance trop définie, je dois vous avertir franchement que si, par malheur, je n'avais pas entièrement terminé ces trois chapitres avant la mi-juillet, la publication se trouverait nécessairement ajournée, même faute de dix ou douze jours seulement, jusqu'à la fin de cette année; parce que commence forcément, à la mi-juillet, la plus rude partie de mes actives fonctions comme examinateur de nos candidats polytechniques, et je suis alors, pendant trois mois, dans l'entière impossibilité de travailler pour moi, outre la sorte de convalescence qu'exige ensuite une aussi terrible corvée pour se remettre pleinement en travail régulier. L'époque de l'année où nous sommes actuellement est celle où, sans être libre, à beaucoup près, mes occupations forcées me laissent le plus de disponibilité; mais si quelque indisposition m'empêchait sérieusement de l'utiliser en entier, je ne pourrais, à mon très-grand regret, terminer avant le mois de décembre. J'ai cependant tout lieu d'espérer que cette triste éventualité ne se réalisera pas et que ma verve actuelle ne sera pas physiquement altérée. Afin de ménager le temps et de ne pas trop retarder le plaisir que j'ai à vous répondre, je me hâte de profiter pour cela de l'interruption forcée que mon cours volontaire du dimanche ap-

porte naturellement à mon opération, et je vous écris à la hâte avant ma leçon.

Outre la satisfaction toujours nouvelle que me cause notre heureuse correspondance, et que mon isolement systématique me rend particulièrement précieuse dans les instants de mélancolie, quelquefois douce, plus souvent douloureuse, qui accompagnent d'ordinaire toute profonde contention cérébrale très-prolongée, j'ai aujourd'hui un motif spécial de ne pas différer davantage ma réponse, car j'ai besoin d'avoir à la fois votre avis et votre assentiment sur une petite mesure que vous seul devez décider. Il s'agit de votre expression de *pédantocratie*, qui m'a paru si profondément heureuse pour qualifier en un seul mot ce que je n'ai pu désigner encore que par une certaine périphrase, que, non-seulement je m'en suis déjà personnellement servi dans la conversation, mais que je voudrais bien en gratifier le public, dans une petite note sur la partie de mes conclusions politiques, où je reviens naturellement à cette utopie profondément perturbatrice, qui constitue peut-être aujourd'hui le plus grand obstacle à l'établissement d'une véritable harmonie entre les théoriciens et les praticiens en politique. Or, un mot qui résume si parfaitement l'appréciation raisonnée, que j'ai osé faire d'une telle aberration, me semble susceptible d'une véritable utilité, que son apparence satirique, quoiqu'il ne soit au fond que trop exact, serait loin d'ailleurs d'altérer, surtout en France. Toutefois, je ne me permettrais

pas de le divulguer sans votre autorisation formelle. Quoique vous y attachiez sans doute beaucoup moins d'importance que moi, je vous demande même la permission de vous nommer à ce sujet, sans me borner à attribuer vaguement l'expression à « l'un des plus éminents penseurs dont l'Angleterre puisse aujourd'hui s'honorer ». Il y a même, à mon avis, une véritable utilité philosophique à profiter de cette heureuse occasion pour faire ainsi connaître l'intime approbation qu'un esprit aussi distingué et aussi justement considéré que le vôtre accorde à une théorie sévère, qui doit blesser profondément l'orgueil et l'ambition de la tourbe spéculative. Comme la partie de mon texte où cette note serait le mieux placée va me revenir de l'imprimerie vers la dernière semaine de juin probablement, j'ai dû ne pas différer davantage à vous demander cet assentiment, afin de recevoir votre réponse en temps opportun, sans cependant vous obliger à une importune rapidité.

Je vous renouvelle mes remercîments anticipés pour l'honorable justice que votre modestie et votre loyauté vous disposent à rendre à mon effort philosophique dans l'ouvrage que vous allez publier, et dont je regrette que la publication soit un peu retardée, mais en espérant toutefois qu'il en résultera, de votre part, la possibilité d'une appréciation plus complète. Outre la haute utilité d'un tel jugement pour fixer l'attention des penseurs européens sur la nouvelle philosophie, vous êtes, j'espère,

bien convaincu maintenant qu'un pareil suffrage constitue la plus noble récompense personnelle à laquelle j'aie jamais aspiré. N'ayant jamais compté sur la gloire immédiate, et m'étant toujours proposé l'approbation d'une cinquantaine d'esprits, tout au plus, dispersés çà et là en Europe, il m'est bien doux d'avoir aussi complétement acquis une des plus éminentes sanctions que puisse m'offrir ce public d'élite, qui, nécessairement, traîne tout le reste après lui : cela compense non-seulement beaucoup de fatigues, mais même d'amertumes et de chagrins. Il ne me reste personnellement qu'à désirer le plus promptement possible un rapprochement direct entre deux intelligences aussi pleinement sympathiques.

Je me félicite que le grand travail que j'avais signalé à votre attention sur la saine appréciation historique de l'anomalie anglaise se trouve spontanément conforme à votre propre dessein, et je n'en suis nullement surpris, d'après le motif très-judicieux que vous m'en indiquez « comme indispensable contrôle de vos propres convictions sociologiques. » Vos remarques sur le peu d'aptitude de votre public national à goûter une telle élaboration me paraissent mériter beaucoup d'attention. Mais cette question n'est pas urgente; il faut avant tout que l'opération s'accomplisse, sauf à décider ensuite à quelle partie du public occidental on en fera d'abord honneur. Plus notre siècle avance, plus on y doit sentir partout que tous les Européens occidentaux

sont, au fond, concitoyens; en sorte que les préventions nationales y deviennent de plus en plus secondaires, quoiqu'elles aient malheureusement chez vous plus de gravité que partout ailleurs.

Je suis extrêmement touché de la pleine sympathie, non moins affective qu'intellectuelle, que vous me témoignez au sujet des misérables petitesses de M. Guizot, sur ma disposition constante à rendre, j'ose le dire, une profonde justice, en tout temps et en tout lieu, à tout ce qui, à un titre quelconque, a réellement honoré ou élevé l'humanité. Vous êtes peut-être le seul, du moins à ma connaissance, qui ayez convenablement senti, c'est-à-dire de cœur autant que de tête, cet attribut caractéristique de la philosophie nouvelle de pouvoir, sans aucune inconséquence ni sans un vain éclectique, sympathiser avec les efforts qui semblent le plus inconciliables. Rien ne sera plus propre, sans doute, à manifester sa supériorité fondamentale sur toutes les philosophies en circulation, quand la concurrence pourra réellement s'établir, que l'accomplissement de cette condition vraiment décisive. Nous pouvons rendre bonne et pleine justice à tous nos adversaires, et ils ne peuvent aucunement nous la rendre sans renoncer à leurs vains principes. Il est impossible que le public impartial ne soit pas, à la longue, profondément touché d'un tel contraste, suffisamment développé. Du reste, nous ne faisons par là, au fond, qu'anticiper sur l'avenir social, ce qui est toujours le vrai but des efforts philosophiques; car,

j'espère bien, si je vis assez longtemps, commencer à voir poindre un système régulier de commémoration usuelle en l'honneur des hommes et des choses qui, en un temps et par un mode quelconque, ont réellement secondé la grande évolution mentale, comme vous m'en verrez faire l'indication formelle dans ce dernier volume. C'est une des institutions les plus propres, sur une grande échelle, à consolider et accélérer le développement moderne, à la fois mental et moral.

Je suis fort aise que vous commenciez à lire Gall et à le goûter. Vous trouverez, sans doute, que son ouvrage offre une nouvelle confirmation de la vieille réputation qu'ont méritée les Allemands de ne savoir pas faire un livre. Mais un esprit tel que le vôtre saura bien saisir, au milieu de tout ce décousu germanique, les vues infiniment précieuses qu'un vrai génie scientifique y a déposées pour la rénovation fondamentale des études intellectuelles et morales, et je ne doute pas que vous ne partagiez finalement ma profonde admiration pour un tel effort. En écartant toutes les vaines tentatives de localisation hasardée ou même évidemment vicieuse, il y reste à recueillir de véritables résultats généraux, qui sont depuis longtemps tellement combinés avec ma propre philosophie, que je regarde Gall comme l'un de mes plus indispensables prédécesseurs. Malgré la haute irrationalité que présente toute théorie quelconque sur l'homme, quand on s'y borne au point de vue

individuel, sans s'élever directement jusqu'au point de vue social, seul vraiment culminant, de tels travaux, quoique purement préliminaires, n'en jettent pas moins, sur l'ensemble de l'opération philosophique, une précieuse lumière, dont l'importance sera, j'ose le dire, de plus en plus sentie par tous les véritables penseurs. Il me tarde de savoir quel effet total vous aura produit une telle lecture, suffisamment digérée, et, j'espère, assimilée.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

J'ai eu le plaisir, ces jours derniers, de causer avec votre ami M. Lewes, que j'ai remercié Marrast de m'avoir fait connaître, et qui m'a paru un loyal et intéressant jeune homme, quoique encore imparfaitement guéri de la maladie psychologique.

VI

Paris, le dimanche matin 19 juin 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Pour suivre l'ordre de votre lettre, je vous remercie d'abord de votre aimable autorisation, relative à l'heureuse expression dont je me propose de gratifier le public, et à laquelle je persiste à attacher

plus d'importance que vous-même n'y en avez dû accorder, puisqu'elle est pleinement caractéristique de l'appréciation, malheureusement trop nouvelle, que j'ai été conduit à faire d'une utopie fort accréditée et fort dangereuse, que nous seuls, peut-être, comme vous le remarquez, osons combattre aujourd'hui parmi les penseurs ou soi-disant tels. Je crois que, en y regardant de plus près, vous sentirez que j'avais réellement besoin de cet assentiment formel avant d'introduire dans la circulation un terme échappé dans la douce familiarité de notre précieuse correspondance : je ne pouvais certainement le faire sans vous nommer ou vous désigner, ni vous citer à ce propos, sans m'informer si cela vous convenait. Quant à votre modeste recommandation sur la circonspection nécessaire que je dois, en cette occasion, apporter en vous y qualifiant, cette réserve si judicieuse, et pourtant si rare, ne m'étonne nullement chez vous. Mais, tout en appréciant un tel conseil, je vous avertis franchement qu'il modifiera peu ma première intention. Quoique j'aie eu jusqu'ici beaucoup plus d'occasions de me tromper à l'avantage des autres qu'à leur détriment, je ne crains point, à votre égard, un semblable désappointement, même sans attendre votre ouvrage. Je regrette, il est vrai, beaucoup que la sévérité de mon hygiène mentale actuelle, relativement à l'abstinence scrupuleuse de toute lecture sérieuse, m'ait privé de connaître ce que vous avez déjà écrit; toutefois je me trouve trop bien de ce

régime cérébral pour sortir, quant à présent, de mon exclusive lecture des poëtes, jusqu'au moment, à la vérité très-prochain maintenant, où mon ouvrage va être entièrement achevé. Mais, à défaut de ces documents ordinaires, vos lettres en constituent, à mes yeux, de tout aussi décisifs, quoique moins accrédités, pour sentir votre valeur intrinsèque, qui, en général, ne doit certes pas être moins caractérisée par ces libres épanchements philosophiques que par des travaux formels, où l'esprit est toujours plus ou moins en représentation.

Ce n'est pas la première fois, je vous l'assure, que j'aurai usé d'un tel mode de jugement. Ainsi, pour vous en citer un exemple qui vous sera familier, je fais réellement plus de cas de M. Guizot d'après quelques conversations philosophiques que nous eûmes il y a dix-huit ans, que par suite de tout ce que j'ai lu de lui : chaque désappointement que sa marche ultérieure philosophique ou politique m'a fait éprouver, n'a nullement altéré le souvenir de ces impressions initiales, auxquelles se rapporte toujours pour moi son appréciation fondamentale. Quand même, par une supposition que votre modeste réserve vous a inspirée, mais que je suis loin d'admettre, votre prochain ouvrage ne me paraîtrait pas d'une philosophie aussi avancée que je l'avais espéré, cela n'affecterait en rien l'opinion, déjà très-arrêtée, que vos lettres m'ont fait concevoir de votre force intrinsèque, et j'attribuerais

ce défaut d'harmonie à une insuffisance d'éducation ou de direction.

J'ai maintenant achevé la moitié la plus difficile et la plus décisive de mon extrême opération philosophique, et j'ai été ainsi conduit involontairement à refaire, en quelque sorte, pour notre temps, et à ma manière, l'équivalent actuel du discours de Descartes sur la méthode, resté intact depuis deux siècles, et auquel j'ai osé substituer enfin, dans la même direction, une conception nouvelle, principalement caractérisée par la prépondérance logique du point de vue social, que Descartes avait, au contraire, été forcé d'écarter avec soin.

Quoiqu'il ne me reste maintenant qu'un mois bien strict de travail avant mon horrible corvée officielle, j'espère cependant l'employer de manière à avoir terminé comme je le désirais. Toutefois, puisque, suivant votre aimable et judicieuse remarque, notre sympathie est maintenant devenue presque autant personnelle que philosophique, je dois franchement vous informer que, dans ce moment, je travaille au milieu de grandes peines morales; et, malgré que cette triste situation fasse mieux sentir le besoin d'aimer les hommes et de se rattacher directement, autant que possible, à l'ensemble de notre espèce, vous savez qu'elle ne laisse pas toujours la disponibilité mentale qu'exigent de semblables opérations; en sorte que je n'ose pas garantir que j'aurai tout fini dans ma poussée actuelle. Malheureusement, d'ailleurs, j'ai fort à

craindre que les lenteurs de l'impression ne permettent pas de publier ce volume au mois d'août, quels que soient mes efforts soutenus pour stimuler le travail typographique, que je ne laisse, du reste, jamais languir, en ce qui m'y concerne, au milieu même des plus intenses occupations. Néanmoins, au pis aller, s'il me restait encore un chapitre et si l'impression traînait trop, c'est en novembre, au plus tard, que s'accomplirait la publication de ce volume final. Quoique je fusse très-contrarié de ce retard, surtout si, comme je l'espère encore, j'ai moi-même terminé, je crois cependant que ce volume sera toujours livré avant votre ouvrage, dans lequel il serait fort désirable, à tous égards, que votre appréciation pût porter sur l'ensemble total d'un travail qui n'est pas pleinement jugeable sans une entière terminaison, et dont la fin, en effet, comme vous le remarquez justement, se rapporte, de la manière la plus directe, au sujet même de votre propre élaboration.

Je ne suis pas très-étonné du premier effet que vous a produit la lecture de Gall, quoique, à vous parler franchement, je présumais que vous seriez plus touché de sa lumineuse critique fondamentale des théories métaphysiques de la nature humaine. Mais permettez-moi de ne pas m'en tenir à cette impression initiale, ni aux objections trop peu caractérisées qu'elle vous a suscitées; car je suis très-persuadé, par plusieurs autres expériences analogues, que votre appréciation sera bientôt profondément

modifiée à ce sujet par la seule influence spontanée d'une lente élaboration personnelle, qu'aucune discussion ne saurait maintenant suppléer. Outre les embarras ordinaires de la nouveauté, surtout en un semblable sujet, la position philosophique de Gall, et accessoirement son insuffisance personnelle, ont mêlé tant de graves aberrations à l'intime texture de sa théorie, qu'elles doivent s'opposer fortement à la juste appréciation de ce qu'elle renferme à la fois de profondément capital et d'essentiellement neuf. La nécessité où il s'est trouvé de localiser, et sans laquelle je persiste à croire qu'il n'eût exercé aucun suffisant ébranlement philosophique, a principalement constitué chez lui une source féconde de vues hasardées, ou même fausses, et de conceptions irrationnelles, devenues ensuite bien autrement choquantes entre les mains des charlatans ou des hommes sans portée qui ont prétendu jusqu'ici à sa succession. En outre, son insuffisante connaissance de la zoologie et de l'anatomie comparée ne lui a pas permis de lier assez intimement sa théorie cérébrale à l'ensemble de l'étude de l'organisme. Je crois même, comme vous, que son analyse préalable des forces fondamentales, soit mentales, soit morales, n'a pas été conçue avec assez de profondeur ni accomplie avec assez d'exactitude. Le nombre des organes m'a toujours paru surtout beaucoup trop grand; néanmoins, sans m'être assez spécialement occupé de cette détermination, je ne pense pas, à vue d'œil, qu'on puisse

admettre moins de dix forces distinctes (intellectuelles ou affectives) sans tomber dans la vaine subtilité des rapprochements métaphysiques, ni plus de quinze sans altérer l'intime solidarité de la nature humaine.

Mais, quoi qu'il en soit de tous ces graves défauts et de beaucoup d'autres, les uns inévitables, les autres évitables, je persiste à regarder comparativement l'ensemble de la théorie de Gall comme ayant non-seulement ouvert la voie à la réduction de ces études à l'état positif, mais même déjà grandement amélioré la conception philosophique de notre nature morale et mentale. Ces défauts sont tels, néanmoins, que je n'ai pas vu encore de penseurs qui n'en fussent d'abord assez choqués pour ne pouvoir immédiatement saisir l'éminente valeur, soit scientifique, soit surtout logique, d'une telle innovation. Toutefois on peut dire aujourd'hui que, du moins en France, tous les esprits positifs la prennent déjà en sérieuse considération; il ne se fait pas un cours de biologie un peu élevé sans qu'on y examine cette grande opération, comme ayant décidément incorporé l'étude des fonctions intellectuelles et morales au système des études physiologiques. On doit surtout citer, à cet égard, mon illustre ami Blainville, dont vous connaissez sans doute l'éminente valeur scientifique, et qui, depuis vingt-cinq ans, a toujours consacré plusieurs leçons de ses cours annuels à l'exposition et la discussion du travail de Gall, en regardant ses prin-

cipes généraux comme définitivement acquis à la science. Cet exemple est ici d'autant plus décisif que son auteur appartient essentiellement, en politique, à l'école rétrograde, non par de vraies convictions personnelles, mais par une obstination systématique à reconnaître la prétendue impossibilité indéfinie de se passer de la théologie dans l'organisation sociale, et, en partie aussi, d'après d'imperceptibles impressions privées, tenant à l'esprit de caste. Quelle que soit la source effective de cette situation, vous concevez qu'elle donne un grand poids à cet éminent témoignage, qui n'a pu être inspiré, en faveur de la conception fondamentale de Gall, que par une conviction assez profonde de sa réalité essentielle pour surmonter d'intimes répugnances de parti.

En général, les philosophes purement métaphysiciens des diverses écoles sont maintenant les seuls, en France, qui n'aient pas accordé une attention sérieuse à cette grande tentative. J'ai longtemps désiré, et quelquefois espéré que quelques-uns des bons esprits que je voyais s'appliquer spécialement à cette théorie, après de fortes études biologiques, finiraient par reprendre convenablement l'ensemble de cette opération, et l'instituer d'après une juste appréciation de ses diverses conditions scientifiques et philosophiques; mais je dois dire que je les ai tous vus successivement, même Broussais, qui, à la vérité, s'y était mis à un âge trop avancé, se perdre en vaines et ridicules pour-

suites de la localisation initiale. Aujourd'hui, je m'explique mieux de tels désappointements, depuis que j'ai nettement reconnu, comme vous le verrez dans mes conclusions générales, que l'étude intellectuelle et morale ne saurait être convenablement instituée en pure biologie, parce que l'homme individuel constitue, à cet égard, un point de vue bâtard et même faux; c'est seulement par la sociologie que cette opération doit être dirigée, puisque notre évolution réelle est inintelligible sans la considération continue et prépondérante de l'état social, où tous les aspects quelconques sont d'ailleurs pleinement solidaires. Telle est, au fond, pour moi, la principale source du peu de progrès qu'a fait jusqu'ici une théorie établie depuis quarante ans, mais qui ne peut marcher qu'avec l'ensemble des études sociologiques. Quoi qu'il en soit, je ne doute nullement que, dans six mois ou dans un an, vous ne sentiez de vous-même, sans aucune discussion directe, par vos seules réflexions spontanées, l'importance capitale d'un pareil effort, malgré ses immenses inconvénients, et bien que purement préparatoire. Adieu.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

VII

Paris, le vendredi 22 juillet 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Malgré l'antique réputation du nombre 13, j'ai eu, dans la matinée du 13 de ce mois, un rare concours de satisfactions personnelles. D'abord, j'ai commencé cette journée avec la pleine certitude que j'y achèverais enfin, comme l'événement l'a confirmé, mon sixième et dernier volume. En second lieu, j'ai eu le vif plaisir de recevoir votre précieuse lettre du 11. Quelques minutes après l'avoir savourée, j'ai eu enfin l'agréable visite de mon imprimeur venant chercher la suite de mon manuscrit, afin de donner à l'élaboration typographique une activité inespérée.

Vous me voyez ainsi heureusement en mesure aujourd'hui, malgré mes doutes antérieurs, de dissiper les inquiétudes, si honorables pour moi, qu'exprime, avec une si gracieuse cordialité, le début de votre aimable lettre. J'ai enfin, quoique j'aie encore quelque peine à le croire, totalement achevé la grande opération philosophique que je commençai il y a plus de douze ans. Depuis trois jours même j'ai écrit une préface qui, quoique essentiellement personnelle, comme son titre l'indiquera avec franchise, est pour moi d'une importance

privée tout à fait décisive, puisque j'y place directement ma laborieuse existence sous la noble protection du haut public européen contre la désastreuse influence que les passions et les préjugés de nos misérables coteries scientifiques peuvent encore exercer, à tout instant, sur mes modestes ressources matérielles. Enfin, rien ne manque maintenant à mon travail, ainsi terminé, comme vous voyez, précisément à la limite de mon temps disponible. Car, demain commence pour moi, sans remise, un devoir extrêmement pénible, l'obligation de passer trente jours consécutifs à l'Hôtel de ville, afin d'examiner environ deux cents jeunes gens, de dix-huit à vingt ans la plupart, qui aspirent à notre Ecole polytechnique, ce qui demande une contention soutenue d'un genre tout particulier, où il faut à la fois écouter les réponses du candidat, préparer les questions suivantes en les modifiant suivant les réponses antérieures, et comparer aussi chacun à tous ceux qui l'ont précédé, pour qu'il sorte de cette appréciation d'ensemble un classement immédiat, qui ne saurait être ajourné sans de grands risques, vu l'imperfection des souvenirs. Les graves conséquences que doivent avoir, en ce genre, des erreurs d'où dépend souvent la carrière d'un jeune homme, ainsi aspirant à la virilité initiale, doivent moralement imposer un surcroît d'attention à ces devoirs et les rendre plus fatigants.

Toutefois, pour moi qui, en vue d'une pleine unité personnelle, rattache tout, autant que pos-

sible, à ma pensée philosophique, je vous assure qu'il n'y a là de *corvée*, comme je le disais dans ma dernière lettre, que d'après l'exorbitante prolongation que de vicieux règlements imposent à cette opération. Car, à cela près, ce travail m'offre, en lui-même, un véritable intérêt, en me faisant ainsi assister en quelque sorte au mouvement le plus moléculaire de l'économie positive. A mes yeux, notre admirable Convention nationale, en créant l'Ecole polytechnique, a instinctivement constitué, en France, le premier germe d'une vraie corporation spéculative. Cette institution, malgré ses immenses lacunes et ses graves imperfections, prend chez nous une importance croissante, à la fois sociale et mentale, que je ferai peut-être ressortir spécialement l'an prochain. Devant passer l'année 1843 à me reposer, tout en préparant la composition de ma philosophie politique, je présume que, à titre d'utile diversion, je m'y amuserai à publier quelques brochures, toujours relatives à mon opération fondamentale, et parmi lesquelles figurera, sans doute, un mémoire intéressant sur notre Ecole polytechnique.

Vous concevez ainsi combien le choix des candidats dignes d'y rentrer peut m'offrir d'intérêt philosophique, outre l'avantage de m'entretenir en rapport intime avec des masses intelligentes. Mon opération de Paris est la seule partie vraiment pénible de ces devoirs annuels. Quand elle sera achevée, j'irai la prolonger, pendant six ou sept

semaines, dans une tournée d'environ 1 500 de vos milles, chez six villes désignées de l'ouest de la France, où sont déjà convoqués les candidats des divers départements adjacents, moins nombreux à eux tous que nos candidats parisiens.

Comme je tiens beaucoup à recevoir vos lettres le plus promptement possible, mais, avant tout, sûrement, si vous m'écriviez pendant cette absence, je crois utile de vous avertir, une fois pour toutes, d'après l'itinéraire officiel, que je dois commencer mes opérations provinciales à Rouen le 8 septembre, à Rennes le 14 septembre, à la Flèche le 18 septembre, à Angoulême le 24 septembre, à Toulouse le 2 octobre, et enfin à Montpellier (mon pays natal) le 8 octobre, d'où je reviendrai directement à Paris, où je dois être rentré le 18 octobre. En m'écrivant, suivant ces dates, à celui de ces domiciles passagers où je me trouverai à l'époque de l'arrivée de votre lettre, et plutôt en anticipant qu'en retardant, elle me parviendra un peu plus tôt qu'en passant par Paris, d'où, toutefois, elle me serait certainement envoyée : il faudrait alors adresser à *Monsieur Auguste Comte*, *examinateur pour l'Ecole polytechnique*, *en tournée à* , *département de* , *poste restante*.

Si, à cette exacte suscription, vous ajoutez la précaution de laisser quelque port à payer, la lettre ne m'échappera pas, même quand j'aurais déjà quitté la ville correspondante. Du reste, comme vous le voyez, cette absence sera si peu prolongée,

qu'elle nécessitera peut-être fort peu de telles mesures. Quelque rude que doive être physiquement une telle excursion annuelle, je suis obligé, quoique peu agréable, de l'envisager comme m'étant encore très-salutaire, à cause de la diversion que j'y trouve à ma vie trop sédentaire ; c'est à peu près ma seule manière de voir les champs, en malle-poste !

Après vous avoir tant parlé de mes pénibles devoirs spéciaux, je me réjouis d'avoir à vous exprimer mon intime satisfaction amicale pour l'admirable mélange de sagesse et de modestie que manifeste votre intéressante délibération au sujet de votre ouvrage actuel. Je ne puis qu'approuver complétement votre judicieuse résolution à maintenir cette importante publication, qui, à raison même de sa moindre harmonie avec le progrès présent de votre intelligence, sera, comme vous l'avez très-bien senti, mieux adaptée à la préparation philosophique de votre milieu national le plus avancé : on agit peu quand on dépasse trop. Vous verrez, au tome sixième, que je pense comme vous au sujet de l'école de Locke ou plutôt de Hobbes, chez nous améliorée par Condillac et Tracy, et qui, quoique radicalement provisoire en tant que métaphysique, est, en effet, bien plus progressive que l'école allemande, essentiellement due à l'esprit protestant : notre ami commun, Marrast, m'en semble aujourd'hui le meilleur reste français. Je ne peux donc que vous encourager à persister dans cette utile résolution,

qui, de la manière dont je vous connais maintenant, n'aura certainement pas le seul inconvénient qui pût d'abord la repousser, celui de lier votre avenir philosophique par un engagement décisif. Au point où vous en êtes, je n'ai aucune inquiétude là-dessus, et je sais bien que, soit dans le fond, soit même dans les formes, vous éviterez spontanément de convertir en état final ce qui n'est pour vous qu'une phase initiale. D'après ce que j'ai eu le plaisir de vous annoncer au début de cette lettre, vous pouvez maintenant compter que, comme je l'avais d'abord espéré, vous aurez mon volume final vers le milieu du mois prochain, de manière à pouvoir l'apprécier suffisamment avant que votre propre publication s'accomplisse.

Je suis très-touché de votre sincère sympathie personnelle pour les peines morales, d'origine très-ancienne, dont la récente recrudescence est venue compliquer et ralentir mes efforts extrêmes pour l'achèvement de mon élaboration philosophique. Comme M. Lewes m'a fait espérer que j'aurais enfin, l'an prochain, le bonheur de vous voir, je pourrai, sans doute, avoir alors avec vous, à ce sujet, les épanchements convenables, qui, comme vous le sentez très-bien, constituent, en de tels cas, le seul soulagement réel que l'amitié puisse procurer, mais qui, par leur nature, ne sauraient être convenablement accomplis par lettres, surtout à cause des longs préambules qu'exigerait leur exacte appréciation générale.

Sans ce redoublement imprévu qui a ralenti mon travail final, j'aurais eu peut-être une quinzaine de jours de quasi-relâche avant de passer à la pénible opération annuelle que je vais commencer demain, n'ayant eu ainsi que trois jours d'intervalle d'une fatigue à l'autre. C'est une telle succession continue qui me déplaît le plus dans mon existence actuelle, outre sa nature précaire qui m'expose sans cesse aux infamies scientifiques. Mais j'y suis forcé par notre funeste coutume française sur la modicité des traitements, qui m'oblige à joindre à mes deux fonctions d'examinateur préalable et ensuite d'interrogateur quotidien de nos jeunes polytechniques, celles de professeur journalier dans l'un des établissements destinés ici à leur préparation : ces trois fonctions mathématiques s'enchaînent de manière à ne m'avoir pas laissé, depuis six ans qu'elles coexistent, vingt jours consécutifs de pleine relâche. Comme les chiffres, quand ils sont réellement applicables, sont éminemment propres à préciser les idées, je puis vous faire nettement saisir, une fois pour toutes, une telle existence personnelle, en vous apprenant que mon traitement annuel est seulement de trois mille francs à l'Ecole polytechnique comme examinateur, et deux mille comme répétiteur; j'y joins trois mille francs comme professeur au dehors. A la vérité, il faut y ajouter quelques économies naturelles sur mes frais de voyage, seule chose qui nous soit largement rétribuée. Mais, avec tous les accessoires, j'ai grand'-

peine à parvenir au chiffre total de dix mille francs qui, pour un homme marié, quoique sans enfant, ne constitue un revenu pleinement suffisant à mes besoins et à mes goûts, que sous la condition de ne faire aucune économie pour l'avenir; en sorte que, si j'étais seulement six mois hors d'état de travailler, mes traitements étant nécessairement ou suspendus ou réduits, il y aurait gêne inévitable. Vous voyez que de là à la condition d'un ouvrier, il n'y a de différence réelle que l'élévation du salaire, compensée, en grande partie, par celle des dépenses obligatoires.

Il me reste maintenant à vous faire de sincères excuses de l'appréciation trop précipitée à laquelle j'avais été conduit, dans ma dernière lettre, au sujet de votre opinion sur Gall, par mon ignorance presque totale de votre véritable état antérieur. Les explications de votre réponse sont parfaitement satisfaisantes, et me montrent que, sous cet aspect capital, notre sympathie spontanée est à peu près aussi complète que sous tous les autres. Car il est impossible, ce me semble, de rien ajouter à la netteté et la précision vraiment admirables, avec lesquelles a dernière phrase de votre lettre caractérise la doctrine antiontologique de Gall. Je ne doute pas que, dans peu de temps, notre accord, à cet égard, ne devienne complet, surtout après votre lecture de mon dernier volume, qui va, sans doute, provoquer indirectement, à ce sujet, de nouvelles réflexions.

En terminant cette lettre, que je prolonge avec plaisir, comme une sorte d'heureuse compensation anticipée des fatigues qui vont commencer demain, je dois vous demander avec franchise, à titre de service personnel, votre sollicitude spéciale pour un jeune homme qui m'intéresse beaucoup et dont la position est maintenant affreuse. C'est le fils naturel de l'un de ces prétendus républicains, comme vous en avez peut-être déjà rencontré qui, au fond, étaient nés pour être valets. Après avoir ici beaucoup péroré, sous la Restauration, dans nos vaines agitations carbonariques, ce personnage a fini par s'aller honteusement aristocratiser en Russie, digne refuge de tous ceux qui chez nous sont, comme lui, à la fois superficiels et plats. Marié là, il a fini, au bout de quelques années, par abandonner totalement la malheureuse mère de ce jeune homme, ainsi chargée, quoique simple ouvrière, d'un garçon de vingt ans et d'une fille de vingt-deux, auxquels le misérable père avait toujours inspiré l'espoir d'une vie dispensée de travail, et ornée seulement d'une brillante et superficielle éducation littéraire, profondément discordante avec leur position réelle, qui se fait maintenant sentir de tout son poids, et qui peut les conduire bientôt à une triple catastrophe si on ne leur vient promptement en aide. Le jeune homme, quoique léger, mais spirituel comme un vrai littérateur, est animé d'une bonne volonté de travailler d'une manière quelconque, regrettant de ne pouvoir ainsi être

ouvrier, pour retirer sa mère surtout de cette affreuse situation. Cette mère est aussi estimable par son énergie et son élévation morales que par son intelligence spontanée : c'est la fille d'un républicain, aussi pur que vigoureux, tombé victime presque volontaire de la réaction thermidorienne.

Malgré son admirable constance au travail le plus pénible, il est aisé de comprendre, par l'insuffisance de nos salaires, qu'elle ne pourra longtemps soutenir ainsi deux enfants qui, en vertu de leur éducation, n'ont encore été bons à rien, malgré la meilleure envie de la soulager. Le jeune homme, pour lequel je sollicite votre cordiale intervention, se trouve muni, outre sa forte instruction classique, d'une bonne connaissance spontanée de nos langues occidentales, anglaise, italienne, espagnole et même allemande ; il a, d'ailleurs, passé quelques années dans une maison de banque et de commerce qui n'a pas réussi, mais où il a appris la comptabilité commerciale ; il ne sait de mathématique que les éléments les plus ordinaires. Je n'oserais vous prier de le placer, à titre d'expéditionnaire ou autrement, dans les bureaux de la Compagnie des Indes, où l'on doit naturellement tenir chez vous à n'employer que des nationaux. Mais, s'il vous était possible de lui procurer un petit emploi dans l'Inde, il serait loin de s'y refuser, et se sentirait même enclin à s'éloigner, pourvu qu'il gagnât assez pour soulager immédiatement sa mère et l'aider même prochainement.

Ce jeune homme est d'ailleurs en ce dangereux état de républicanisme vague, plus affectif qu'intellectuel, qui me fait désirer qu'on l'écarte, dans son propre intérêt, d'un milieu aussi agité que le nôtre, où ses défauts naturels ne peuvent qu'empirer, tandis que ses qualités réelles se développeraient bien mieux sur un nouveau théâtre extérieur, où, toute divagation lui devenant impossible, il sera forcé de spécialiser convenablement ses efforts. Si, par suite de ma demande, vous avez occasion de le voir ultérieurement, je suis persuadé que vous le trouverez intelligent et loyal, actif quoiqu'un peu vantard, et très-disposé à travailler honorablement avec une véritable efficacité.

Je vous serai très-spécialement obligé de cette bonne œuvre, si elle est praticable.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Je présume que j'aurai encore une fois l'occasion de vous écrire avant mon départ de Paris, qui n'aura lieu que dans les derniers jours d'août.

VIII

Paris, le mercredi 24 août 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Quoique j'aie terminé le 18 les deux cents examens environ qui, accomplis en vingt-sept jour-

nées consécutives, constituaient cette année ma corvée parisienne, c'est seulement depuis hier soir que je suis totalement débarrassé des écritures, soit officielles, soit officieuses, qui en ont dû résulter. Me voilà donc, pour quinze jours, jusqu'à ce que je commence à Rouen ma corvée provinciale, en pleine liberté provisoire; ce sont là mes seules vacances, obtenues au prix d'une laborieuse suraccélération des opérations que je viens d'achever à l'Hôtel de ville de Paris; toutefois, ma tournée départementale est moins chargée cette année que de coutume, surtout en comparaison de ce que je viens de terminer ici. Cette tournée occidentale sera une sorte de délassement, salutaire au moins, s'il n'est agréable, malgré le peu de commodité que présente cette manière de voyager à temps et à lieu marqués.

Cette diversion physique sera d'autant mieux goûtée cette année que ce sera la première tournée que je ferai sans avoir l'esprit préoccupé de ma grande composition, enfin terminée et même publiée.

Le premier usage que je me plais à faire de cette liberté temporaire, c'est de répondre longuement à votre aimable lettre du 12; je ne quitterai d'ailleurs Paris que le 30, pour aller, pendant quelques jours, contempler nonchalamment au Havre cette Manche qui nous sépare, avant de commencer mes opérations de Rouen. Comme vous l'avez très-judicieusement senti, il doit y avoir maintenant une quasi-suspension de notre conversation philoso-

phique jusqu'au moment très-prochain où les impressions du sixième volume lui auront communiqué une activité plus prononcée; aussi ne vous parlerai-je essentiellement, dans le cordial épanchement d'aujourd'hui, que de choses personnelles.

Je dois, à ce sujet, commencer par vous remercier vivement de votre sollicitude évidente pour l'intéressant jeune homme dont je vous ai parlé. Peu étonné qu'il faille renoncer à toute espérance sur l'Inde, je dois attacher beaucoup de prix aux actives démarches que vous poursuivez afin de le caser utilement dans quelque importante maison de commerce ou de banque. Je ne suis pas encore sans espoir de le placer ici, mais, par les motifs que je vous ai signalés, je préférerais qu'il fût un peu dépaysé, outre que la supériorité des traitements anglais lui permettrait davantage d'aider ainsi un peu son estimable et malheureuse mère.

Je ne saurais vous exprimer dignement combien je suis à la fois touché et honoré de la profonde joie avec laquelle vous avez accueilli l'annonce de la prochaine publication de mon sixième et dernier volume, qui a paru, enfin, le 18; j'ai trouvé ce jour-là, chez moi, mes exemplaires particuliers, en venant de terminer à l'Hôtel de ville mes laborieuses opérations de Paris. Mais cette attente si flatteuse me fait en quelque sorte trembler, en me donnant à craindre que l'impression effective ne mérite pas de rester au niveau d'une telle espérance. Comme vous l'avez très-bien senti, c'est

seulement après cette lecture que pourra s'établir, entre nos deux manières de voir, une confrontation pleinement décisive, et, j'espère, profondément efficace.

Jusque-là, je voudrais bien utiliser le quasi-repos dont je vais jouir pendant quelques semaines pour prendre sérieusement connaissance de ce que vous avez déjà écrit. L'entière terminaison de ma grande élaboration m'autorise maintenant à me relâcher un peu de la salutaire sévérité de mon hygiène cérébrale, relativement à l'indispensable abstinence de toute lecture philosophique ou politique : du moins je puis le faire sans inconvénient pendant un an environ que je vais mettre à me reposer et à préparer la composition de mon traité de philosophie politique.

Toutefois, je me suis trop bien trouvé de ce régime pour l'abandonner essentiellement, même dans cet intervalle ; après m'avoir facilité l'accès et la construction de mon point de vue final, il doit me servir à m'y mieux installer familièrement et à y amener les autres penseurs. Mais je me suis depuis longtemps réservé de m'y ménager, pour l'époque où j'entre aujourd'hui, quelques exceptions choisies et passagères qui doivent tourner à l'amélioration de mon propre système, au moins en ce qui concerne son installation finale, qui ne saurait s'opérer sans une sorte de soudure spontanée avec les autres conceptions philosophiques. Or, la connaissance exacte de vos travaux constitue, à mes yeux, la

première de ces communications privilégiées; après quoi, je compte apprendre, à ma manière, la langue allemande (comme j'ai déjà fait pour l'anglaise et l'italienne, et comme je fais en ce moment, mais par pure récréation, pour l'espagnole), afin de saisir directement les points de contact nécessaires que doit avoir ma philosophie, si elle est vraiment opportune, avec les penseurs germaniques, malgré leurs nébulosités métaphysiques.

Je regrette de n'avoir pas pris une note exacte des indications que me donna Mme Grote, que je vis un moment au début du printemps, sur les numéros des diverses revues où vos travaux ont été insérés. En attendant vos renseignements à ce sujet, qui, malheureusement, ne me serviraient plus qu'à mon retour, à la mi-octobre, je ferai demain, à cette seule fin, une visite à Marrast; et si, comme je l'espère, il peut me donner à cet égard toutes les informations convenables, je tâcherai de me procurer, chez Galignani ou chez Baudry, les cahiers correspondants, afin de les emporter dans mon voyage. Je serais heureux, en rentrant à Paris, de me trouver aussi au courant de votre élaboration jusqu'ici, que vous aurez eu alors le temps de l'être quant à la mienne.

Au moment où vous recevrez cette lettre, le sixième volume sera vraisemblablement entre vos mains depuis quelques jours; en sorte que je suis dispensé de vous expliquer les entraves imprévues qui ont failli en empêcher ou en retarder la publi-

cation. L'ignoble préambule par lequel mon servile éditeur et son digne patron, M. Arago, ont souillé ma préface, d'après un acte de violence littéraire dont ils ne tarderont pas à subir tous deux la grave responsabilité, doit vous avoir déjà expliqué pourquoi cette préface, qui seule restait à imprimer dès la dernière semaine de juillet, a retardé de quinze jours, au moins, l'apparition du volume.

M. Arago n'était pas à Paris, et l'éditeur Bachelier a attendu son retour pour soumettre humblement cette préface à l'insolente censure d'un charlatan habile, qui, toujours disposé à subordonner ses convictions à ses passions, s'imagine que tous les autres sont ainsi faits. Le malheureux amiral Dumont d'Urville l'avait autrefois surnommé « le Sultan de l'Observatoire », et rien ne le peut mieux caractériser que cette judicieuse expression. Habitué à voir tout ramper ou fléchir dans le monde scientifique, où, comme vous savez, le courage est beaucoup plus rare aujourd'hui que partout ailleurs, cet homme ne veut pas souffrir qu'il s'imprime sur lui autre chose que des louanges, dans une maison dont sa protection a fait ou soutenu la fortune, et qu'il tient, en ce moment, sous l'appât irrésistible d'une cinquantaine de mille francs, qu'il dépend de lui de faire gagner à qui bon lui semblera, par suite de sa ridicule proposition de mathématique nationale, pour l'absurde réimpression officielle du mauvais ouvrage de Laplace. Il y a quinze jours environ que, sous cette libérale influence, le li-

braire Bachelier osa venir me proposer formellement la suppression de la phrase de ma préface où M. Arago est nommé, me promettant, en revanche, dans sa naïve ignominie, qu'il exercerait, à mon profit, la même censure officieuse sur les ouvrages qu'on pourrait vouloir publier chez lui contre moi !!! Comme je menaçai des journaux et même du Tribunal de commerce, on n'a pas osé, par suite de mon refus, réaliser la menace qu'on m'avait faite de s'abstenir de la publication du volume; l'ignoble servilité de l'un, et la lâche animosité de l'autre, se sont alors satisfaites par le honteux expédient de ce carton collé, à mon insu, au-devant de mon livre, dont l'effet final se trouvera ainsi tourné contre les auteurs de cette scandaleuse usurpation.

Il faut que la passion ait bien aveuglé un homme tel que M. Arago, qui, quoique fort léger et très-superficiel, est néanmoins intelligent, pour l'avoir empêché de comprendre que, par ces quelques lignes malencontreuses, il informait involontairement le public de la minutieuse censure exercée à son profit dans les ateliers du sieur Bachelier; en même temps, un homme qui a si souvent usé de subterfuges pour décliner la responsabilité des actes blâmables auxquels il avait le plus concouru, s'est ainsi lié spontanément à mon égard, en se déclarant, avec une insolence qui ne comporte aucune rétractation ultérieure, l'un des dignes meneurs de l'intrigue inique tramée contre moi, à l'Ecole

polytechnique, en 1840 ; ce dont je ne l'avais moi-même nullement accusé en personne. Si j'en crois les récentes dispositions qui semblent se prononcer déjà dans le sein de cette grande école, l'avidité de M. Arago pour la popularité aura peut-être beaucoup à souffrir bientôt des impertinences brutales qu'il s'est permises à mon égard. Mon premier mouvement, je dois vous l'avouer avec franchise, en voyant jeudi ma préface ainsi frauduleusement maculée, avait été de faire aussitôt un éclat décisif contre les deux auteurs de cette violation grossière ; mais je me suis rappelé à temps que j'avais terminé cette fameuse préface par l'annonce de ma résolution formelle de m'abstenir de toute réponse aux récriminations quelconques que ce volume pourra susciter. En conséquence, la région frontale l'emportant bientôt sur la région occipitale, j'ai brûlé, après quelques heures, ce qu'une indignation spontanée m'avait d'abord inspiré à ce sujet ; et vous pouvez, aussi bien que tous mes amis, compter, d'après ce premier empire sur moi-même, que, ni en ce cas, ni en aucun autre, je ne permettrai à d'aussi indignes personnages d'exercer jamais la moindre perturbation effective sur le cours continu de mes méditations philosophiques.

Me voilà seulement forcé de chercher un autre éditeur pour mes ouvrages ultérieurs, ce qui m'engagera en démarches peu conformes à ma nature et à mes habitudes ; mais je ne puis plus rester en relation avec une maison qui a aussi servilement

endossé la livrée de M. Arago. Je suis malheureusement lié d'avance envers elle quant aux autres éditions de l'ouvrage actuel. Toutefois, on m'a déjà assuré que la violence littéraire ainsi accomplie contre moi m'autorisait légalement à faire résilier mon traité antérieur avec Bachelier ; je m'en assurerai à mon retour; en sorte que j'aurai peut-être, alors, pour la première fois de ma vie, un procès à soutenir ou même à provoquer : heureusement que ce serait devant le tribunal de commerce, où je pourrai me passer entièrement des légistes, si le sieur Bachelier se refuse à une résiliation volontaire, que je lui proposerai préalablement.

Avant de continuer ma lettre, je dois, crainte d'oubli, me hâter de vous donner d'heureux renseignements sur votre ancien ami M. Balard. Il a quitté, depuis quelques années, Montpellier et la pharmacie, pour s'établir à Paris, où il est maintenant en bonne position comme professeur de chimie à la Faculté des sciences. Quoique je ne le connaisse point personnellement, je sais qu'il passe pour un estimable professeur. En tout cas, son silence scientifique, depuis son intéressante découverte initiale du brome, suffirait à le montrer exempt de ce facile charlatanisme qui pousse aujourd'hui la plupart des chimistes à occuper sans cesse l'attention publique de travaux sans portée. Si vous désiriez reprendre avec lui les heureuses relations de votre première jeunesse, il vous serait donc très-facile de les renouer, et je m'offre même

à vous y servir d'intermédiaire, pour peu que vous le jugiez utile.

L'amitié personnelle, de plus en plus caractérisée, qui commence évidemment à s'établir entre nous avant l'instant si désiré d'une entrevue directe, me détermine à ne point différer davantage l'importante confidence privée d'un changement essentiel, plutôt favorable que funeste, survenu, depuis ma dernière lettre, dans ma situation domestique, par suite du départ volontaire, et probablement irrévocable, de M[me] Comte. Marié depuis plus de dix-sept années, par suite d'une fatale inclination, à une femme douée d'une rare élévation à la fois morale et intellectuelle, mais élevée dans de vicieux principes et suivant une fausse appréciation de la condition nécessaire de son sexe dans l'économie humaine, son défaut total d'inclination pour moi n'a jamais permis que sa tendance indisciplinable et despotique pût être, à mon égard, suffisamment compensée par ces affectueuses dispositions, seul privilége où les femmes ne puissent être suppléées, et dont l'anarchie actuelle les empêche de sentir convenablement l'heureuse puissance. Aussi tous mes travaux philosophiques se sont-ils préparés et accomplis ainsi, non-seulement, comme vous le savez déjà, sous le poids très-grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations plus douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre civile, le duel domestique. L'événement

qui vient de s'accomplir me fait espérer que, désormais, à défaut d'un bonheur interne pour lequel j'étais fait, mais auquel j'ai dû renoncer depuis longtemps, j'aurai du moins la triste tranquillité de l'isolement, dès lors complet pour moi. Mes amis ont trouvé, en général, trop onéreuse la pension annuelle de trois mille francs que je me suis ainsi imposée volontairement; mais, quelque élevée qu'elle puisse sembler à raison de mes ressources actuelles, elle ne l'est pas trop pour les divers besoins d'une femme dont la haute valeur ne doit pas matériellement souffrir des torts de son caractère et de son éducation, quelque graves qu'ils puissent être. De l'humeur dont je vous crois, vous trouverez sans doute, comme moi, que d'ailleurs ce n'est pas trop chèrement acheter la paix. Quoique né pauvre, j'ai toujours regardé comme un très-grand avantage la faculté progressive de transformer en simples charges pécuniaires les divers embarras sociaux. Quoi qu'il en soit, vous voyez maintenant que ce n'est point sans une douloureuse expérimentation personnelle que j'ai si souvent caractérisé la funeste réaction de l'anarchie actuelle sur la dissolution croissante des liens domestiques, encore exclusivement placés sous l'impuissante protection des convictions théologiques ou métaphysiques.

Cette séparation, dès longtemps préméditée, et même au fond indispensable, m'a été d'abord annoncée brusquement, au mois de juin,

au milieu de la principale élaboration de mes conclusions philosophiques ; telle est la principale source des entraves morales dont je vous ai parlé alors. Sentant le danger d'une telle crise en un tel moment, j'ai exigé et obtenu que l'accomplissement en fût différé jusqu'au commencement d'août ; ce qui m'a permis de terminer entièrement mon ouvrage dans le temps strict que me laissaient mes devoirs professionnels. Consommée depuis le 5 de ce mois, cette séparation, qui me fera mieux goûter la diversion de mon prochain voyage, me semble de plus en plus avantageuse à mon sort ultérieur, en dissipant l'oppression et l'inquiétude presque continues, sous lesquelles me tenaient jusqu'alors l'attente ou l'impression de quelque nouvelle lutte conjugale. Il est seulement bien regrettable que les besoins d'affection, que j'éprouve si vivement, soient chez moi si peu satisfaits, sans que cependant je croie l'avoir mérité par aucune faute grave, autre que celle d'avoir épousé une femme dépourvue d'affection à mon égard.

Telle est la confidence personnelle à laquelle je faisais récemment allusion, et qu'un événement précipité, que tout annonce devoir déterminer un changement durable, en vertu de sa profonde opportunité, m'a conduit à ébaucher ici avant notre entrevue directe, où, si le cas vous intéresse suffisamment, je pourrai compléter cette sommaire indication par les développements qu'une lettre ne comporte guère.

Afin de vous mieux signaler l'ensemble de ma situation personnelle, je dois également vous indiquer le chagrin exceptionnel avec lequel je me trouverai, cette année, terminer pour la quatrième fois consécutive, quoi que le sort en décide, ma tournée obligatoire dans la ville même où je suis né, où j'ai demeuré sans cesse jusqu'à l'âge de seize ans, et où restent encore mon père et ma sœur. Cette sorte de paradoxe s'expliquera facilement quand vous saurez que les rancunes religieuses, servant de voile et d'aliment aux cupidités privées, ont conduit ma sœur à détourner à son profit exclusif les affections de mon faible père, au point de me frustrer totalement de mon modeste patrimoine, sur lequel, heureusement, je n'avais jamais compté. Je ne signale ce dernier symptôme que pour mieux caractériser un système d'exclusion paternelle, suivi depuis vingt ans, peut-être, avec cette longue persévérance que donnent aux femmes la dévotion ouverte et le célibat prolongé ; tandis que, si on se fût rapporté à ma générosité pour un tel sacrifice pécuniaire, j'y eusse aisément consenti ; trop heureux de conserver à ce prix des affections de famille dont je sens profondément toute l'importance pour le bonheur réel. En résumé, me voilà depuis cinq ans, malgré beaucoup de longanimité, et trop peut-être, forcé, par d'indignes procédés, de passer quelques jours dans ma ville natale sans y revoir mon père : aucune tentative n'a été faite de la part de ma famille pour changer cette déplorable situa-

tion, dont la prolongation est entretenue par les inspirations des prêtres, qui convoitent le faible héritage de ma race. Vous voyez aussi, mon cher monsieur Mill, que ce n'est pas sans d'intimes expériences personnelles que j'ai tant proclamé la tendance moderne des croyances religieuses à déterminer, depuis deux ou trois siècles, contrairement à leur vaine prétention nominale, des discordances nationales, civiles et domestiques. Adieu.

Votre dévoué,

A[te] COMTE.

Suivant l'avis contenu dans votre dernière lettre, je m'abstiendrai, dès aujourd'hui, d'affranchir.

N. B. — Nous croyons utile de placer ici le texte de la note mise par M. Bachelier en tête du sixième volume du *Cours de philosophie positive,* à l'insu de l'auteur. — E. L.

« AVIS DE L'ÉDITEUR.

« Au moment de mettre sous presse la préface de ce volume, je me suis aperçu que l'auteur y injurie M. Arago. Ceux qui savent combien je dois de reconnaissance au secrétaire de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, comprendront que j'aie demandé *catégoriquement* la suppression d'un passage qui blessait tous mes sentiments. M. Comte s'y est *refusé*. Dès ce moment, je n'avais qu'un parti à prendre, celui de ne pas prêter mon concours à la publication de ce sixième volume. M. Arago, à qui j'ai communiqué cette résolution, m'a forcé d'y renoncer.

— « Ne vous inquiétez pas, m'a-t-il dit, des attaques de « M. Comte. Si elles en valent la peine, j'y répondrai. La por« tion du public que ces discussions intéressent sait d'ailleurs « très-bien que la mauvaise humeur du *philosophe* date tout « juste de l'époque où M. Sturm fut nommé professeur d'ana-

« lyse à l'Ecole polytechnique. Or, avoir conseillé, dans le cercle « restreint de mon influence, de préférer un illustre géomètre « au concurrent chez lequel je ne voyais de titres mathéma- « tiques d'aucune sorte, ni grands ni petits, c'est un acte de ma « vie dont je ne saurais me repentir. »

« Malgré les incitations si libérales de M. Arago, j'ai cru ne devoir publier cet ouvrage qu'en y joignant une note explicative du débat qui s'est élevé entre M. Comte et moi.

« Paris, 16 août 1842.

« BACHELIER, libraire-éditeur. »

IX

Bordeaux, le vendredi matin 30 septembre 1842.

Mon cher monsieur Mill,

J'attendais avec beaucoup d'impatience d'être arrivé ici, où je me repose quelques jours, au milieu de mon ennuyeuse course, et après avoir achevé plus de la moitié de ma corvée provinciale, pour répondre un peu librement à votre bonne lettre du 10, que j'ai reçue très-exactement à Rennes le 14. Quoique cette réponse, par suite de l'étrange indolence de mon libraire, doive encore essentiellement porter sur des communications personnelles, elle n'en est pas moins une heureuse diversion à l'atmosphère anti-intellectuelle où je suis momentanément plongé depuis un mois, et surtout dans la cité toute matérielle d'où je vous écris. Toutefois, dans cette sorte d'exil périodique de ma chère vie parisienne, je remarque de plus en plus,

avec une profonde satisfaction, combien est intime et naturelle la subordination volontaire et croissante qui rattache les divers foyers français au centre parisien, et qui, principal privilége politique de la situation française, constitue un si puissant moyen d'accélérer et de consolider le progrès social, non-seulement pour la France, mais aussi pour l'ensemble de l'Occident européen Même dans cette Gironde où je me trouve aujourd'hui, point d'appui spécial de ces malheureux brouillons dont l'orgueil antipolitique a tant entravé et aggravé notre grande crise révolutionnaire, je sens combien les tendances dispersives s'effacent de jour en jour, malgré des intérêts fort actifs, devant cette heureuse spontanéité qui partout, chez nous, entraîne instinctivement, dans l'ordre intellectuel et moral, aussi bien que dans l'ordre matériel, les diverses populations à une intelligente imitation du type parisien ; de manière à réduire de plus en plus à l'action parisienne le but essentiel de nos efforts philosophiques.

Je ne puis m'empêcher de vous manifester cette impression, comme constituant pour moi la plus précieuse compensation des ennuis et des fatigues de cette rude excursion annuelle.

Très-surpris d'abord, autant que contrarié, d'apprendre que, au milieu de ce mois, vous n'aviez pas encore reçu, à Londres, mon volume final, j'ai eu depuis plusieurs occasions de me convaincre que la nonchalance commerciale de nos libraires,

et surtout du mien, dépassait toutes mes prévisions antérieures; à Rennes même, où j'ai lu votre lettre, un de mes amis n'avait reçu son exemplaire que le 9 septembre, et même grâce à plusieurs lettres non affranchies qu'il avait fini par écrire à Bachelier.

A Bordeaux, un ami d'enfance que j'y ai vu hier n'avait pas encore reçu aujourd'hui, fin septembre, un livre dont les exemplaires m'avaient été remis à Paris dès le 18 août ! Je n'avais pas d'idée d'une incurie poussée à ce point, et je n'ose maintenant m'assurer que, à l'instant où vous lirez cette lettre, vous ayez déjà pris connaissance de mon volume, que j'avais cru naïvement entre vos mains dès la fin d'août, comme c'était si praticable. Par suite d'un tel désappointement, une notable partie de ma dernière lettre a dû vous sembler profondément inintelligible; mais, comme il n'y a aucun inconvénient à en ajourner l'explication, je me dispense de vous occuper de nouveau d'un incident sur lequel vous pourrez aisément revenir quand votre exemplaire sera enfin arrivé; vous connaîtrez toujours assez tôt la turpitude inouïe commise, à cette occasion, envers moi, par mon ignoble libraire et son digne patron, M. Arago. Cette conduite ne me permettant pas d'écrire familièrement à Bachelier, j'ai chargé l'un de mes amis de Paris d'aller le tancer un peu au sujet de la stupide lenteur de ses expéditions pour Londres. Vos observations sur le défaut de ponctualité pratique qui distingue encore

le commerce français, et qui nous fait tant de tort dans l'ensemble du marché européen, sont extrêmement judicieuses. J'ai, dans ce moment, l'occasion familière d'en reconnaître personnellement la justesse par la difficulté que j'éprouve presque partout, malgré que je paye toujours très-largement et que je ne néglige pas les avis préalables, à obtenir l'observance réelle du degré suffisant de précision auquel je suis habitué pour les prescriptions journalières dont se compose mon très-simple régime matériel.

Toutefois, j'ai pareillement lieu de constater que, du moins chez les classes inférieures, ce défaut national est certainement lié à une heureuse qualité comparative de notre caractère, la moindre préoccupation des intérêts matériels, et un plus vif instinct de sociabilité.

Je vous remercie bien sincèrement de votre constante sollicitude pour le malheureux jeune homme que je vous avais recommandé ; je n'avais pas besoin de l'affectueux billet que vous avez annexé à votre lettre pour être parfaitement convaincu que vous avez tenté à cet égard tout ce qui était humainement possible. Je regrette, sans m'en étonner beaucoup, que vos efforts n'aient pas été plus efficaces, et qu'ils laissent même peu d'espoir ultérieur. Peut-être parviendrai-je à placer ce jeune homme à Paris, où il vient de trouver un chétif travail provisoire ; mais par le concours de motifs que je vous ai indiqué, je préférerais de beaucoup

qu'il pût se caser à Londres, ou, en général, le plus loin possible d'un milieu trop agité pour son inflammable disposition.

Je suis infiniment touché de votre sincère sympathie pour ma triste situation affective ; c'est là, à mes yeux, l'une des précieuses consolations qui me restent désormais ; l'indépendance involontaire que je viens ainsi d'acquérir me permettra, par compensation, d'en goûter plus complétement l'efficacité. L'obligation où je vais me trouver davantage de me réfugier de plus en plus dans la vie mentale, me deviendra, grâce à vous et à un petit nombre d'autres, d'autant moins pénible que mon développement philosophique tend graduellement à déterminer en ma faveur d'éminentes sympathies morales, qui en constituent, à mes yeux, la plus précieuse récompense. Suivant le cours naturel de ma vie, je vois que, dans quelques années, mes plus douces relations personnelles seront résultées de mes travaux eux-mêmes, et n'en seront pas pour cela moins stables ni moins intimes que celles émanées des contacts ordinaires, même très-prolongés. Je puis, en ce moment, faire à ce sujet une comparaison décisive, que le plaisir de vous écrire provoque trop spontanément chez moi pour que, dans mon irrésistible habitude de penser tout haut avec ceux que j'en sens dignes, je doive m'abstenir de vous l'indiquer ; car je me trouve ici, pour ces deux ou trois jours de relâche de ma corvée officielle, auprès d'un ami d'enfance qui, depuis le

collége, ne m'a jamais perdu de vue ; et cependant, quelque éclairée que soit sa vieille affection, je ne puis m'empêcher de sentir que je sympathise déjà bien davantage avec vous qu'avec lui, par suite d'une plus parfaite conformité organique, conduisant à de plus intimes convergences philosophiques. Aussi n'ai-je pas éprouvé la moindre hésitation à vous faire, sur le grave sujet personnel dont nous parlons, des confidences plus entières qu'à de bien plus anciens amis.

Quant à notre défaut actuel de concordance au sujet du divorce, je suis persuadé que, malgré mon cas individuel, de nature heureusement exceptionnelle, quoique aujourd'hui trop peu rare, je ne tarderai point à vous ramener à mon opinion sur l'importance sociale de la pleine indissolubilité du mariage, dernier complément indispensable de l'institution monogamique, condition essentielle de l'économie finale ; car j'ai longtemps séjourné dans la phase sociologique où vous êtes encore à cet égard, et j'en suis spontanément sorti, contre les tendances de ma propre situation personnelle, par suite des plus profondes convictions résultées de l'ensemble de mes méditations politiques. Sans me targuer ici du mérite si naturel, chez tout philosophe, d'une conduite conforme à ses principes, je dois du moins vous faire observer que l'inébranlable persistance de cette conviction, au milieu des motifs privés qui devraient me solliciter si énergiquement en sens contraire, constitue certaine-

ment une présomption très-puissante en faveur de l'appréciation philosophique qui m'a conduit à penser ainsi, et qui me ferait opiniâtrément refuser à toute tentative de divorce, quelque heureuse qu'elle pût être exceptionnellement pour moi, si, ce qui ne serait pas impossible, une prochaine poussée révolutionnaire venait une seconde fois importer chez nous ce dissolvant protestant. Si nous avons le bonheur de nous voir l'hiver prochain, comme M. Lewes me le fit espérer, je pense que quelques heures de libre discussion spéciale à ce sujet détermineront entre nous une convergence aussi satisfaisante sur ce point important d'organisme social que nos propres réflexions séparées en ont déjà spontanément réalisé sur tant d'autres, sans attendre même le traité de philosophie politique où, comme vous le présumez justement, cet article essentiel sera convenablement expliqué.

Je suis heureux d'apprendre que, contrairement au plus grand nombre de mes amis, vous avez apprécié essentiellement comme moi ma conduite au sujet des arrangements pécuniaires nécessités par cette séparation, et que je persiste de plus en plus, après avoir eu le temps d'y réfléchir de sang-froid, à ne pas trouver exagérés, quoique ma situation actuelle puisse les faire paraître onéreux. N'y eussé-je gagné que de préserver de toute altération la générosité de mon caractère, je croirais avoir pris ainsi une mesure très-avantageuse, et je suis bien aise d'être, sous cet aspect secondaire, pleine-

ment compris d'une âme aussi élevée que la vôtre.

Tant de gens, même distingués, qui prennent un soin minutieux de leur personne physique, sont si disposés à négliger tout ce qui peut maintenir ou augmenter leur valeur morale, que je suis heureux d'être ainsi conduit, autant par ma nature que par mes principes, à ménager scrupuleusement dans la vie active les germes de grandeur que mon organisation contenait, et qui constituent, à tous égards, la plus précieuse portion de mon être; aucun homme sensé ne devrait certes me taxer, à ce titre, d'imprudent calcul. Or, quoique ma principale récompense doive être, à cet égard, en moi-même, je me sens heureux de pouvoir ainsi me corroborer de votre pleine approbation contre des sollicitudes mesquines ou superficielles.

Comme vous l'aviez prévu, la visite spéciale que j'ai faite à Marrast, quelques jours avant mon départ, pour avoir la liste exacte de vos articles, s'est trouvée pleinement inutile; il ne m'a pu fournir à ce sujet aucune indication précise. Quoique votre aimable modestie accoutumée vous porte à vous féliciter d'un tel désappointement, je continue, pour mon compte, à regretter de n'avoir pu ainsi employer le quart de loisir que me procure ma tournée à prendre une connaissance détaillée de tous vos travaux antérieurs, où j'eusse bien su faire la part d'une inévitable précocité philosophique. Toutefois, je me résigne donc paisiblement, puisqu'il le faut, à attendre, mais non sans impatience,

l'importante publication dont vous êtes maintenant occupé, et qui permettra entre nous une confrontation plus décisive qu'elle n'a pu l'être jusqu'ici, quoique, du reste, je sois d'avance certain qu'elle ne changera rien d'important à l'heureuse concordance dont je me tiens déjà pour assuré sur les dispositions les plus fondamentales.

J'espère, d'ailleurs, que la lecture du sixième volume vous fait déjà sentir que cette convergence spontanée est encore plus complète que nous ne l'avons tous deux présumé.

C'est avec un bien grand plaisir que, dès mon prochain retour à Paris, où je compte toujours rentrer le 18 octobre, je m'occuperai de vous servir d'intermédiaire pour renouer vos anciennes relations amicales avec un homme aussi personnellement estimable que m'a toujours paru l'être M. Balard, quoique je le connaisse fort peu, sans l'avoir d'ailleurs jamais vu. Malgré que cet office me fasse un peu sortir de mes habitudes de vie, je vous assure que cela ne me coûtera nullement, à votre intention, et envers un tel homme.

Sauf l'ennui de mes examens, encore plus mauvais cette année en province qu'à Paris, mon voyage m'a jusqu'à présent peu fatigué, ayant pu être presque toujours assez doucement divisé. Mais, après m'être reposé trois jours dans cette ville, où heureusement je n'ai rien d'officiel, je vais être plus rudement traité dans la seconde moitié de ma course, sinon par les examens peu nombreux pro-

pres à mes deux derniers centres, du moins par un parcours plus rapide, suivant la voie la plus expéditive et la plus fatigante.

Heureusement que je sens ainsi venir la fin de mon exil annuel, et que j'irai par là rejoindre, avec mes habitudes chéries, la seule diversion régulière dont je jouisse maintenant, c'est-à-dire ma stalle aux Italiens. Cette bonne perspective va me donner la force de supporter aisément les quatre ou cinq nuits de voiture, et par suite d'entière insomnie, qui vont ainsi, à partir d'après-demain, se trouver accumulées pour moi, à de faibles intervalles, dans les deux dernières semaines de mon circuit, tandis que les cinq premières ne m'en ont jusqu'ici amené que deux.

Vous voyez, mon cher monsieur Mill, que je prolonge à plaisir cet entretien fraternel, qui, avec une ou deux autres lettres analogues, sans être équivalentes, constitue, depuis un mois, ma seule diversion vraiment efficace, soit morale, soit mentale. J'espère que dans votre prochaine lettre, que je recevrai, sans doute, à Paris, peu de jours après ma rentrée, vous m'annoncerez enfin l'arrivée de mon volume final, et le commencement d'une appréciation envers laquelle j'aurai toujours, jusqu'à l'événement, l'inquiétude bien naturelle que la réalité ne réponde pas suffisamment à une attente aussi complétement honorable pour moi.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

X

Paris, le samedi matin 5 novembre 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Au milieu de l'isolement encore plus complet qui résulte de ma nouvelle situation domestique, j'attache de plus en plus de prix à l'intime sympathie, à la fois intellectuelle et morale, qui s'est si heureusement développée entre nous, et dont votre dernière lettre contient, au sujet de mon volume final, de nouvelles preuves spéciales. D'abord, en ce qui m'est personnel, j'ai été frappé de l'exacte coïncidence de nos impressions successives à l'égard de ma préface. Quoique toujours décidé à l'écrire, ce dont je me félicite maintenant de plus en plus, j'ai, en effet, passé précisément par les mêmes phases que vous quant aux inquiétudes naturelles qu'un tel défi pouvait susciter : je n'ai cessé d'y avoir égard que lorsque je me suis vu spontanément entraîné, dans le cinquante-septième chapitre, par le simple cours de mon élaboration philosophique, à une réprobation systématique tout aussi sévère, et tout aussi dangereuse pour moi, que celle que devait exiger ma défense individuelle ; ce qui rendait alors cette préface non-seulement convenable, mais même indispensable. Vous apprendrez avec plaisir que jusqu'ici l'expérience confirme pleine-

ment notre commune prévision sur l'effet personnel de cette démarche exceptionnelle, qui ne pouvait avoir d'exemple, en tant que relative à une situation encore unique. Ce qu'il y a de consciencieux dans mes ennemis scientifiques commence à m'offrir une meilleure attitude, surtout à l'Ecole polytechnique, et les autres baissent le ton par une certaine crainte salutaire que je suis parvenu ainsi à leur inspirer, et que je maintiendrai soigneusement. J'ai reçu récemment à ce sujet de précieuses lettres auxquelles j'étais moi-même loin de m'attendre, et dont nous pourrons causer cet hiver, si l'espoir que j'avais de vous voir ici n'est pas frustré. L'indigne outrage qu'a tenté contre moi M. Arago commence, comme vous l'avez prévu, à retomber sur lui, et altérera bientôt profondément, j'espère, la considération trop peu méritée, à tous égards, dont il jouit encore; vous avez très-bien senti qu'il pouvait m'être momentanément nuisible si, moins aveuglé par sa passion, il m'eût condamné avec plus de prudence; mais heureusement il n'aura fait de tort qu'à lui-même.

Je viens de commencer, par une assignation décisive, à l'occasion de cet ignoble placard, qui excite ici une indignation unanime, un procès (le premier et j'espère le seul de toute ma vie) où, sans que je puisse le mettre légalement en cause, je lui imprimerai moralement la flétrissure publique que mérite sa conduite, en traduisant mon servile éditeur devant notre tribunal de commerce pour obtenir la

résiliation de mon ancien engagement avec lui quant à mes éditions ultérieures, engagement d'ailleurs fort désavantageux à mes intérêts, mais que, sans cela, j'aurais certainement subi avec une loyale résignation. La gravité de cette nouvelle et bizarre affaire, le retentissement, peut-être européen, qu'elle pourra avoir, du moins je n'y épargnerai rien, détermineraient sans doute Arago à forcer Bachelier à une résiliation volontaire, si je leur en laissais le choix. Mais, quoique cette marche fût certainement la plus commode pour moi, je préfère employer plus de temps et de plus grands efforts à m'assurer une décision légale, où, parlant moi-même, sans l'assistance d'aucun légiste, je me constituerai l'organe de tous les auteurs indépendants, qui, dans l'intérêt de la vraie liberté de la presse, doivent attacher tant d'importance à se voir ainsi préservés de la censure arbitraire des éditeurs et de leurs patrons. Afin que mes adversaires ne puissent, en cédant trop aisément, éluder l'audience publique et solennelle, je vais même jusqu'à leur demander dix mille francs de dommages-intérêts, en proclamant très-hautement, dès l'origine, ma ferme résolution, si je les obtiens, de les distribuer aux pauvres de Paris. J'ôterai ainsi à ces misérables la ressource de me salir par quelque sourde calomnie, sans cependant permettre à M. Bachelier d'éluder un châtiment pécuniaire qui le punira plus que tout le reste. Je pense aussi à prendre des mesures pour que la vaste et puissante

coterie dont Arago est le chef ne parvienne point à étouffer, dans les journaux, la publicité d'un tel débat. Quoique notre commun ami Marrast blâme certainement beaucoup la conduite d'Arago, les liaisons politiques de son journal avec cet audacieux intrigant ne lui laisseront peut-être pas la liberté de rendre un compte réel d'une telle audience ; mais j'y inviterai aussi, d'une manière spéciale, des journalistes d'une autre couleur, ouvertement opposés à ce charlatan de patriotisme et de science. J'espère d'ailleurs que cette affaire sera complétement consommée avant la fin de cet hiver. L'époque en est très-favorable pour ne pas déranger le moins du monde le cours ultérieur de mes travaux philosophiques, ce que je n'aurais jamais souffert, même pour de plus puissants motifs.

Vous savez peut-être déjà que j'avais toujours compté prendre, sous ce rapport, une pleine année de repos, bien mérité, après la terminaison de mon ouvrage fondamental; en sorte que, dans toute l'année 1843, je n'écrirai rien à ce sujet, et m'y bornerai à préparer spontanément, au lit, à la promenade, au spectacle, en un mot partout ailleurs qu'à mon bureau, mon traité spécial de philosophie politique, dont je ferai le premier volume en 1844. Ce repos relatif de 1843, aussi naturel qu'indispensable, va se trouver rempli, outre les affaires et les occupations obligées, en écrivant, à titre de récréation philosophique, mes leçons élémentaires de géométrie analytique,

dont la publication m'est demandée avec beaucoup d'instances, depuis longues années, mais dont il ne pouvait être nullement question avant l'achèvement de mon grand ouvrage. Ce petit traité pourra offrir quelque intérêt aux vrais penseurs, comme une utile réaction spontanée de l'esprit philosophique sur l'enseignement scientifique, qui, surtout à cet égard, est encore honteusement arriéré; les géomètres sont si peu philosophes, surtout ici, que l'on peut dire, sans exagération, que l'admirable rénovation opérée dans le système de la science géométrique par la grande création de Descartes n'est point, après deux siècles d'élaboration empirique, suffisamment appréciée, ni même convenablement comprise. J'ai déjà commencé cette petite composition, que je fais marcher de front avec mon enseignement quotidien, repris ces jours derniers; je présume que ce volume paraîtra ainsi au mois de mars.

Peut-être écrirai-je ensuite, si je ne suis pas trop ennuyé, mon cours populaire d'astronomie, qui recommence en janvier et dont la publication m'est également demandée depuis dix ans; il pourrait fournir, quant à l'avenir philosophique dont la pensée ne me quitte jamais, le type spontané de ce que doit être l'instruction scientifique des masses. Ce volume offrirait, à ce titre, une véritable utilité qui me déterminera probablement à le rédiger ce printemps, à moins de fatigue, d'autant plus que si je ne le puis alors, je ne le pourrai ensuite jamais,

devant être ultérieurement absorbé, jusqu'à l'âge naturel du rabâchage, par les grands travaux que j'ai promis. Enfin, pour achever de définir cette année de *repos*, je compte écrire aussi en juin le mémoire dont je crois vous avoir déjà parlé sur l'Ecole polytechnique, et qui prend, à mes yeux, une importance croissante, à la fois politique et philosophique.

Je suis très-heureux d'apprendre que mon volume final a suffisamment rempli, en général, l'attente dont vous l'aviez honoré. Quoique l'idée que vous me citez ne soit peut-être, à mes yeux, que l'une des moindres lumières nouvellement jetées dans ce volume, je n'en attache pas moins beaucoup de prix au puissant effet qu'elle vous a produit, et qui me dispose moi-même à lui accorder plus d'importance. L'intéressante coïncidence que vous m'apprenez, à ce sujet, avec l'heureux instinct de M. Carlisle, m'a beaucoup satisfait. Toutefois, à vous parler avec franchise, je ne connais de ce penseur que sa célèbre audace philosophique, si rare en votre milieu; mais, puisqu'il est votre ami depuis longtemps, je ne doute pas que sa valeur réelle ne soit digne d'une telle confraternité. Dans les dispositions où il se trouve, il lira sans doute avec plaisir ce que j'ai dit, au dernier chapitre, sur l'idéalisation esthétique de la vie industrielle, comme source, aussi neuve que féconde, d'une puissante poésie, surtout en appréciant l'ensemble de la vie positive, à la fois spéculative et active.

Vous me connaissez trop franc et trop conséquent pour pouvoir vous étonner beaucoup, et surtout vous choquer aucunement, que je refuse nettement de suivre aujourd'hui la discussion nouvelle que vous me proposez sur deux hautes questions d'ordre temporel, puisque j'ai démontré que de telles déterminations étaient actuellement prématurées, et par suite oiseuses, ou même nuisibles autant qu'interminables. Chaque penseur pourrait, ce me semble, le confirmer spontanément sur lui-même par la difficulté qu'il éprouve aujourd'hui à poser nettement de telles questions, qui restent toujours plus ou moins vagues et confuses après les plus judicieux efforts logiques. Je me borne donc, quant à la première, à ma réponse générale que la réorganisation spirituelle contient, sous ce rapport, les garanties les plus essentielles en ce qui est réalisable, et que les mesures temporelles qui doivent les compléter, outre leur importance beaucoup moindre, ne sauraient être convenablement appréciées que sous l'impulsion préalable d'une telle régénération. Il en est à peu près de même, au fond, pour l'autre question, où peut-être se trouve une tendance plus prononcée à formuler ce qui n'en est pas susceptible, en voulant systématiser ce qui doit rester essentiellement spontané.

A l'un et à l'autre titre, je pense que l'antagonisme matériel qui existe aujourd'hui entre les têtes et les bras dans nos rudiments spontanés de sociabilité industrielle n'a pas été encore assez

caractérisé par le cours naturel des divers conflits propres à notre anarchie mentale et morale pour que les institutions destinées à le régulariser soient déjà distinctement appréciables, même par les penseurs qui peuvent actuellement regarder comme opérée suffisamment, dans leur for intérieur, la réorganisation théorique d'où elles doivent dériver. Ce n'est que par une sage intervention croissante de la nouvelle philosophie au milieu de ces conflits successifs, probablement très-douloureux, qu'il est aujourd'hui impossible d'empêcher suffisamment, que l'on pourra ultérieurement sentir, avec réalité et précision, à la fois le mal et le remède. Maintenant, ce qu'il importe par-dessus tout de comprendre et de faire partout pénétrer, jusque chez les masses populaires, c'est que toute l'efficacité politique propre à la philosophie métaphysique et négative qui domine encore est désormais essentiellement épuisée, et que la grande révolution occidentale ne peut faire un pas vraiment capital que sous l'ascendant général d'une nouvelle philosophie, pleinement positive, qui s'assimilera spontanément tout ce que renferme encore d'utile l'esprit purement critique, et dont l'active élaboration et la rapide propagation constituent aujourd'hui le principal intérêt du mouvement progressif, sur lequel les institutions simplement provisoires, qui seules sont aujourd'hui possibles, ne sauraient exercer qu'une influence très-secondaire. En un mot, notre génération et la suivante me semblent

maintenant dans une phase d'essor fort analogue, au moins quant à la nature du principal besoin, et malgré la diversité nécessaire des doctrines, à la phase déiste des deux générations traitées par Voltaire et par Diderot pour préparer l'ébranlement politique de 1789 ou plutôt 1793 ; alors, on écartait systématiquement l'élaboration directe des institutions pour s'occuper surtout, à la manière du temps, d'idées et de sentiments ; il en doit être de même aujourd'hui quant à d'autres idées et d'autres sentiments, dont l'ascendant caractérisera la nouvelle phase dans laquelle commence à entrer le grand œuvre continu de la régénération moderne ; si je ne me suis pas mépris, mon ouvrage lui-même, surtout accompagné du traité spécial qui corroborera son influence, devra marquer le commencement précis de cette extrême phase révolutionnaire, par la nouvelle prépondérance qu'il tend à y déterminer, du mouvement philosophique sur le mouvement politique. En vertu de cette prépondérance décisive, dont mes méditations et mes observations me démontrent de plus en plus l'inévitable nécessité, et dont je suis heureux, mais non surpris, d'apprendre, par votre lettre, que le sentiment est plus complet en Angleterre que je ne l'avais espéré, je regarde les trois derniers chapitres de mon volume final comme les plus importants de tout l'ouvrage, comme tendant à constituer directement la nouvelle philosophie. C'est pourquoi j'attacherai beaucoup de prix à connaître spéciale-

ment, à leur égard, votre appréciation définitive, quand vous l'aurez jugée suffisamment mûre, surtout quant au premier de ces trois chapitres extrêmes, qui est certainement le plus fondamental, et pour lequel je désirerais bien savoir si réellement il vous semble propre, suivant ma conviction, à déterminer la constitution finale d'une nouvelle philosophie générale, c'est-à-dire d'une pleine systématisation durable de l'ensemble de nos conceptions réelles, si vainement cherchée depuis Descartes, dont j'ai osé m'y porter le successeur et, si notre langue le permettait, le compléteur.

Votre dévoué,

A[te] COMTE.

J'ai fait il y a quelques jours, à votre intention, une visite chez M. Balard; mais il n'était pas encore de retour. Comme il doit rentrer dans le cours de ce mois, j'y retournerai prochainement pour commencer la reprise de vos relations anciennes avec lui. Cette occasion me rappelant naturellement mon récent séjour à Montpellier, ma dernière station, où j'ai demeuré toute une semaine, je ne dois pas négliger de vous informer que j'ai eu le plaisir d'y trouver encore très-vivaces de fort heureux souvenirs que votre séjour dans cette ville, il y a vingt-deux ans, avait laissés chez quelques-uns de mes propres camarades d'enfance, qui, malgré votre extrême jeunesse, avaient dès lors pressenti, à divers égards, votre éminente valeur, et qui m'ont cordialement félicité de la précieuse relation qui

s'est formée entre nous, et où j'espère de plus en plus pouvoir trouver une de mes principales récompenses et une de mes plus douces consolations.

Dans la même station j'ai appris indirectement, par quelques jeunes médecins allemands, que mon ouvrage donne déjà lieu, en Allemagne, à deux traductions simultanées, l'une à Berlin, l'autre à Gottingue. Si vos relations vous permettent, comme je le présume, d'éclaircir cette indication, je ne serais pas fâché, malgré ma vie solitaire, de savoir exactement à quoi m'en tenir à ce sujet. Au reste, en cas de réalité, je me dispose à rendre spontanément aux penseurs germaniques une équivalente politesse, puisque je vais commencer ces jours-ci, à ma manière, par la lecture directe de Gœthe au seul aide d'un petit dictionnaire, l'étude de l'allemand, quoiqu'on m'en ait fait une montagne.

XI

Paris, le vendredi 30 décembre 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Le retard exceptionnel de votre dernière lettre m'avait inspiré sur votre santé des inquiétudes qui, en réalité, n'étaient pas sans un fondement réel, quoique heureusement passager, et je me disposais à m'en informer auprès de Marrast, quand votre admirable lettre du 15 est venue me rassurer, et je

puis dire aussi me consoler. Outre ma disposition constante à sentir très-profondément tout le prix d'une sympathie si éminente et si complète, votre lettre m'a trouvé dans une disposition naturelle à en éprouver plus spécialement le besoin, par suite de la lutte que je soutenais à l'instant même que vous l'écriviez. Le 15 a été le jour de la discussion légale de mon procès contre mon éditeur, ou plutôt contre le trop célèbre personnage dont il est l'agent servile ; or, outre les indignes menaces par lesquelles on avait d'avance tenté d'ébranler ma fermeté au sujet de la flétrissure morale que j'y voulais publiquement appliquer à l'ignoble outrage dont mon sixième volume avait été l'objet, j'ai eu alors à subir de viles attaques de la part de l'avocat adverse, et même j'ai dû supporter la tendance du Tribunal à restreindre ma discussion en écartant toute appréciation de la conduite d'Arago, non par suite d'aucune partialité de mes juges, mais uniquement d'après leur disposition exagérée contre toute explication irritante. J'ai donc eu, à beaucoup d'égards, grandement à souffrir ce jour-là ; mais l'heureuse arrivée de votre lettre m'a bien récompensé le surlendemain ; j'ai profondément senti que lorsqu'on trouve de telles sympathies chez les âmes les plus nobles et les esprits les plus avancés, on peut bien supporter les outrages des lâches et des charlatans, même quand leur action immédiate peut être vraiment redoutable.

Au reste, pour en finir sur cette affaire, je dois

vous annoncer que la décision rendue hier par le Tribunal de commerce m'a pleinement vengé de la discussion, car j'ai obtenu toutes mes demandes essentielles, et même au delà quant aux formes :

1° La suppression du carton sur tous les exemplaires non vendus jusqu'ici ; à quoi le Tribunal a spontanément ajouté l'injonction de l'opérer dans la huitaine, sous peine de 50 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard ;

2° La résiliation de mon traité avec Bachelier, en ce qui concerne les éditions ultérieures de mon ouvrage ;

3° La condamnation de Bachelier à tous les dépens, malgré les instances spéciales de son avocat pour les faire également partager.

Quoique je ne lise pas les journaux, je crois que, par suite des entraves que le Tribunal a cru devoir, le 15, apporter à ma parole, cette affaire n'y a pas eu le retentissement que j'avais espéré, à moins qu'on ne l'y reprenne après le jugement prononcé. Mais l'ensemble des observations que j'ai eu lieu de faire à cette occasion m'a paru bien propre à vérifier l'opinion que notre point de vue philosophique fait concevoir de la situation actuelle des esprits politiques. L'absence de toute vraie doctrine sociale laisse tellement les meilleures intelligences du journalisme actuel à la merci des charlatans en crédit, que j'ai eu la douleur de voir notre commun ami Marrast décidé, bien malgré lui, à défendre, en cette occasion caractéristique, la conduite gé-

nérale d'Arago, si la presse ministérielle en profitait pour attaquer ce personnage, quoique d'ailleurs il inspire politiquement un profond mépris aux journalistes qui le soutiennent. J'ai été obligé, pour trouver, dans ce cas, une véritable indépendance, de recourir à la presse stationnaire, en profitant de ses passions officielles contre mon adversaire. Ce double contraste entre les maximes et les actes eût été piquant pour les observateurs, si la discussion générale avait pu s'engager; mais sans que le conflit soit allé jusque-là, la disposition mutuelle n'était, à mes yeux, nullement incertaine.

Afin d'achever ce qui me concerne personnellement, je dois rassurer votre cordiale sollicitude, en vous annonçant que l'une de mes deux réélections annuelles (comme répétiteur) a été accomplie, à l'époque accoutumée, sans plus d'embarras qu'à l'ordinaire, depuis ma dernière lettre, où je vous en donnais la certitude anticipée. L'autre (comme examinateur) ne se fait habituellement qu'en mai ou juin, mais je n'ai pas, à ce sujet, d'inquiétude bien sérieuse, quoique je sache qu'il y aura alors de fortes machinations, déjà élaborées, et auxquelles mon procès a imprimé une nouvelle activité.

Vu le crédit usurpé encore par M. Arago, à Londres ainsi qu'à Paris, il n'est pas inutile qu'on y sache bien que son digne beau-frère, M. Mathieu, a osé, à cette occasion, se vanter, dans les bureaux

du *National*, que, si je parlais de ce personnage le jour de la discussion légale, il garantissait ma non-réélection par le conseil polytechnique! C'est de Marrast que je tiens cette menace, qui l'avait alarmé pour moi au point qu'il est venu me prêcher amicalement pendant deux heures, malgré son courage bien reconnu, la nécessité de me borner à incriminer Bachelier.

Vous sentez que je n'ai pas fléchi; et, quoique les injonctions du Tribunal m'aient empêché de développer l'appréciation de la conduite d'Arago, j'ai pu en dire assez à ce sujet pour que personne, ami ou ennemi, ne pût mettre en doute ma fermeté spontanée. Au reste, j'ai publiquement annoncé alors la menace qui m'était faite (sans toutefois nommer personne) et ma disposition à la braver, en me décidant à reprendre, s'il le fallait, la pénible existence que j'ai menée pendant vingt ans, en vivant du produit de mon enseignement privé, sans que ces misérables puissent jamais parvenir à me courber. Mais quoique préparé à cette extrême issue, je ne la crois nullement probable, et cet appel public est même très-propre à la prévenir; quelque malveillance qui règne envers moi dans le conseil de l'École polytechnique, il n'est pas autant à la dévotion de mes ennemis que ceux-ci l'imaginent, et on y regardera de près avant de se livrer à une aussi infâme iniquité, dont je demanderais aussitôt une haute justice, d'une part à l'autorité supérieure, d'une autre part à l'opinion

publique. Les cinq ou six mois qui vont s'écouler jusqu'à cette réélection tempéreront, sans doute, cette indigne tendance. Enfin, le jugement que je viens d'obtenir pourra aussi m'appuyer. C'est pourquoi je lui donnerai probablement une certaine publicité, en faisant imprimer la copie authentique, dont j'enverrai des exemplaires aux personnes qui ont le mieux apprécié la lâche violence commise envers moi ; je vous en adresserai quelques-uns à distribuer suivant votre gré, quand l'occasion s'en présentera spontanément. Quoique je ne redoute pas la crise qu'on me prépare, je ne dois cependant rien négliger de ce que comporte à ce sujet ma dignité ; car cette réélection sera probablement décisive, et devra m'inspirer autant de sécurité ultérieure que si ma position était officiellement irrévocable.

Une adhésion générale aussi précieuse et aussi complète que celle que vous m'annoncez en résultat d'une dernière appréciation totale, lente et approfondie, constitue, à tous égards, pour moi, la principale récompense de ma longue et pénible élaboration philosophique, et la plus sûre garantie de son efficacité finale ou même prochaine. Deux esprits indépendants ne sympathisent pas à un tel degré sans être essentiellement tous deux dans la véritable voie. Bien loin d'être surpris des dissidences secondaires que vous m'annoncez, et dont j'attends sans impatience l'indication spéciale dans votre prochaine publication, je ne suis journelle-

ment étonné que de ne pas les trouver plus prononcées en un temps où il est si difficile de rencontrer aucune vraie communion intellectuelle, même partielle et passagère.

Je continue, du reste, à être fort convaincu d'avance que ces diversités réelles auront une utilité considérable en attirant à la philosophie positive des esprits ainsi atteints de plus près. Le noble enthousiasme que vous témoignez spontanément pour l'accélération du mouvement direct de régénération mentale et morale, que l'on croit encore si lointain, constitue le plus puissant encouragement que je pusse espérer ou plutôt désirer ; il ne me reste qu'à m'en rendre de plus en plus digne en faisant avancer, autant qu'il est en moi, la formation et l'installation de la nouvelle école philosophique. Je crois que notre séparation des deux puissances nous y aidera beaucoup. C'est, en effet, parce qu'on s'obstine à conduire de front le mouvement politique et le mouvement philosophique que celui-ci trouve tant d'obstacles naturels.

Nos prédécesseurs du dernier siècle ont trouvé des partisans jusque chez les rois, malgré leur tendance destructive, parce qu'ils donnaient empiriquement, au moins dans la principale école, celle de Voltaire, des garanties contre l'agitation immédiate. Il en sera plus fortement de même pour nous, qui, sans faire aucune indigne concession, et même en annonçant toujours une évidente destination politique finale, recommandons, au nom

même de la grande cause, la priorité du mouvement purement philosophique, dans la phase actuellement atteinte par l'ensemble de la révolution européenne ou plutôt occidentale. Nous offrons spontanément aux gouvernants la consolidation actuelle de tous les pouvoirs existants, en quelques mains qu'ils résident, à la charge par eux de laisser substituer une active élaboration philosophique à une stérile agitation politique ; il est impossible qu'il ne s'en trouve pas bientôt, en persistant, qui comprennent le puissant secours que nous apportons ainsi à leurs pénibles efforts pour maintenir l'ordre matériel. Sous un aspect plus étendu, notre heureuse réprobation des utopies pédantocratiques doit rencontrer chez eux une inévitable sympathie.

Quant à ceux qui voudraient également maintenir le *statu quo* philosophique et le *statu quo* politique, leurs prétentions sont trop ridicules pour être vraiment dangereuses. En un mot, l'école positive peut se présenter bientôt comme seule propre à contenir rationnellement les aberrations subversives, dont le débordement est, à tous égards, imminent, et forcera bien à chercher un refuge mental ailleurs que dans le sot expédient d'une impuissante religiosité. Je vais avoir prochainement une occasion naturelle de mesurer nos forces à cet égard vis-à-vis des pouvoirs actuels, par la réouverture (le dimanche 22 janvier) de mon cours annuel d'astronomie, où je présenterai directement cet enseignement populaire comme ouver-

tement lié à la régénération mentale. Vous avez peut-être su que, l'an dernier, la canaille théologique avait, à ce propos, hautement demandé au gouvernement ma destitution officielle, pour y avoir proclamé la nécessité de dégager aujourd'hui la morale de toute intervention religieuse ; le ministère fut ainsi obligé d'envoyer surveiller ce cours, sans qu'il en résultât d'ailleurs rien autre chose qu'un rapport très-favorable. Je dois donc, cette année, selon ma nature, insister plus fortement sur ce grand sujet, en profitant, pour le traiter plus expressément, et de la liberté d'esprit que me laisse la terminaison de mon ouvrage fondamental, et de l'appui dogmatique que m'offre une telle élaboration accomplie. Mon discours d'ouverture traitera donc, en grande partie, des bases finales de la moralité humaine. En un mot, son ensemble tendra à établir publiquement la sorte de transaction spontanée que l'école positive peut offrir aux gouvernements actuels, de les aider à se débarrasser, soit chez les esprits actifs, soit chez les masses passives, d'une agitation politique aussi dangereuse que stérile, pourvu qu'ils nous laissent la pleine liberté de travailler directement à la régénération philosophique.

La conduite qu'on tiendra envers moi dans cette grave occasion, où la presse probablement n'osera pas me soutenir, permettra d'apprécier le degré actuel de maturité réelle de cette grande opération. Si j'obtiens, par cet acte, droit, non-

seulement de tolérance, mais d'active propagation pour l'école positive, je croirai avoir beaucoup gagné, sans m'inquiéter, d'ailleurs, des dangers personnels qui pourraient alors résulter d'un concert bizarre, mais nullement impossible, entre les prêtres et les géomètres, spontanément ligués pour me perdre, comme je l'ai pressenti dans ma préface.

Après avoir mentalement constitué la nouvelle philosophie, il faut bien que je m'occupe enfin de son installation sociale, et que je m'efforce de lui faire prendre son rang avoué dans les luttes actuelles, sans la déguiser par aucune indigne concession. Au reste, parmi les esprits cultivés, je crois que l'achèvement de mon ouvrage ne tardera pas à déterminer une décomposition, dès longtemps imminente en ce siècle, de la classe scientifique entre les explorateurs de la nature vivante et ceux de la nature morte, qui ont jusqu'ici dominé. Une guerre sourde, mais intime, commence maintenant, dans notre Académie des sciences, entre les géomètres et les biologistes, ceux-ci tendant à sortir de l'oppression résultée d'une aveugle domination, sous les inspirations spontanées de mon éminent ami M. de Blainville, qui depuis quelque temps a osé attaquer directement les géomètres.

La nouvelle philosophie se présente à point pour donner de la consistance à ces tendances remarquables, à peine senties maintenant de ceux-là mêmes qui les subissent; et, réciproquement, cette

inévitable scission ne peut être que très-favorable à son avénement actif; mon ouvrage est déjà cité publiquement comme autorité philosophique dans les leçons de plusieurs naturalistes, indépendamment de la haute adhésion que le plus élevé d'entre eux a directement proclamée dans son cours de cette année, tout en annonçant, par une étrange inconséquence, ses propres prédilections théologiques. Je crois donc cette partie essentielle de la corporation scientifique toute disposée à notre ébranlement philosophique. Quant à nos géomètres, je voudrais presque qu'ils fussent déjà ligués avec les dévots, catholiques, protestants et déistes, pour en finir plus tôt d'eux tous ensemble ; leur aversion spontanée pour les études sociales y conduira probablement les plus encroûtés.

Je ne suis pas étonné d'apprendre que les vôtres sont mieux disposés, précisément parce que, n'étant pas enrégimentés, ils n'ont pu autant contracter de vicieuses habitudes d'irrationnelle domination scientifique. C'est surtout à leur intention que je regrette d'être obligé d'ajourner beaucoup mon traité spécial de philosophie mathématique, dont les prétendus géomètres français ne sont vraiment pas dignes ; mais le traité de philosophie politique doit certainement passer avant, sous tous les rapports, et même aussi, ensuite, le traité de l'éducation positive, à cause de la coordination décisive de la morale. Il faudra donc que les bonnes dispositions de vos géomètres se contentent provisoire-

ment de l'insuffisante alimentation que va leur fournir, au mois de mars, mon passe-temps élémentaire sur la géométrie analytique, qui est maintenant à moitié écrit, et dont l'impression vient de commencer.

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore fait une inutile excursion chez M. Balard, qui n'est pas encore rentré, quoique son retour dût avoir lieu le mois dernier : je ne vous en reparlerai plus qu'après l'avoir vu.

Les deux amis ou camarades d'enfance chez lesquels j'ai trouvé, à Montpellier, votre souvenir encore très-vivant, sont le docteur Pouzin, ancien élève de l'Ecole polytechnique, professeur à l'Ecole de pharmacie, et le docteur Emile Guillaume, homme d'infiniment d'esprit, et même d'une vraie portée, quoique trop littéraire, qui a malheureusement gaspillé sa vie mentale faute d'une puissante direction.

Votre silence, au sujet de l'excursion que M. Lewes m'avait fait espérer pour cet hiver, me porte à craindre que je ne sois encore privé cette année du bonheur d'avoir enfin avec vous une entrevue personnelle ardemment désirée, qui ajouterait une plus vive intensité à une sympathie désormais irrévocable, que je regarde maintenant comme l'une des plus puissantes consolations pour tout le reste de ma vie.

Votre ami dévoué,

A[te] Comte.

Je suis fort aise d'apprendre que votre ami M. Carlisle diffère du fameux homonyme avec lequel je l'avais mal à propos confondu, et qui ne m'a jamais paru avoir d'autre mérite qu'une sorte d'aveugle courage philosophique, dépourvu de fondements rationnels, et par suite très-peu solide. Vous savez combien je lis peu, et quel prix j'attache à ce régime, dont j'ai, je crois, tiré un grand parti. Cette considération me servira d'excuse pour mon étrange défaut d'érudition, en ce qui concerne le mouvement effectif des esprits contemporains, même les plus estimables.

XII

Paris, le lundi 27 février 1843.

Mon cher monsieur Mill,

J'attendais depuis quelque temps la prochaine terminaison de la corvée mathématique que je me suis surimposée cette année pour me procurer la satisfaction de répondre un peu à l'aise à votre excellente lettre. Quoique je ne sois enfin libre, à cet égard, que depuis hier, je ne veux pas me refuser plus longtemps cette douce compensation à l'ennui des trois mois qu'a remplis cette occupation exceptionnelle, que je n'ai pas la moindre envie de renouveler ; malgré l'utilité réelle qu'aura, j'espère, un tel résultat, c'est un singulier genre de dé-

lassement pour mon année de repos. Il est donc fort possible que je n'écrive pas cette année, comme je l'avais projeté, mon cours populaire d'astronomie, ou plutôt de philosophie astronomique, bien que ce livre dût être un peu moins long et surtout moins fastidieux à composer : je me bornerai peut-être à en écrire provisoirement le discours d'ouverture. Sans doute aussi rédigerai-je mon travail sur l'École polytechnique, sauf à ne le publier, par prudence, qu'après ma tournée annuelle d'examen ; car tout cela réuni ne représente qu'environ trois semaines de travail assidu ; mais il se peut bien que je me borne là cette saison.

Sans que le volume que je viens d'achever ait pu aucunement fatiguer ma tête, il a exigé une vie beaucoup plus sédentaire qu'il ne convient à ma santé. Quand il ne s'agit pas d'écrire immédiatement, et que j'en suis seulement à méditer, c'est-à-dire le plus souvent, je suis habitué à beaucoup marcher sans pourtant quitter Paris, dont l'ensemble me constitue un large cabinet de travail, et cet exercice m'est fort salutaire. Les trois mois consécutifs que je viens de passer à mon bureau pour ce volume classique, ont beaucoup dérangé mes digestions, et par suite mon sommeil, malgré le plus scrupuleux régime. Je sens que j'ai besoin de ne pas rester claquemuré pendant ce printemps, comme je viens de l'être presque tout l'hiver ; je vais donc dès demain reprendre mes courses habituelles, et rétablir,

j'espère, mon estomac, seul organe réellement faible chez moi, en me promettant bien de ne pas toucher une plume d'ici à un grand mois, si ce n'est pour me procurer la douceur de vous écrire. Au reste, la diversion cérébrale que j'attendais de cet ennuyeux épisode a été complétement obtenue, puisque, depuis la terminaison de mon grand ouvrage, en juillet dernier, tout mon temps a été mathématiquement absorbé, d'abord par la corvée très-intense de mes examens parisiens et départementaux, ensuite par l'occupation non moins matériellement exclusive que je viens d'achever ; aussi je me sens bien disposé à reprendre avec délices, mais en plein air, mes méditations habituelles, pour préparer déjà le premier volume de ma philosophie politique, que je compte écrire dès l'hiver prochain. Toutefois, je ne regrette pas maintenant ma corvée classique, dont le résultat peut d'ailleurs m'offrir, à plusieurs égards, une véritable utilité personnelle ; mais je ne suis nullement disposé à recommencer quelque opération analogue. J'avoue même que, en pensant au peu de temps qui me reste à travailler jusqu'à l'âge naturel du rabâchage, où je me suis, dès ma première jeunesse, proposé d'éviter exceptionnellement l'éternelle reproduction de l'archevêque de Grenade, je sens qu'il y a une sorte d'abus presque blâmable à tenir la plume, pendant trois mois entiers de ma pleine maturité, pour un travail secondaire, qui ne se rapporte pas directement à mon élaboration fonda-

mentale, quoiqu'il y concoure indirectement, soit en consolidant ma position personnelle, soit en augmentant mon influence mentale sur la jeunesse positive. Depuis que je sens revenir le libre cours de mes chères méditations philosophiques, il me semble que j'arrive d'un ennuyeux voyage en un triste pays, et c'en est un bien fâcheux, en effet, que le pays des pédants, d'où je sors, pour n'y plus rentrer, j'espère. En terminant sur un tel article, je me propose, aussitôt que ce volume va paraître, c'est-à-dire dans huit ou dix jours, de vous en adresser un exemplaire, que je vous prie de vouloir bien agréer cordialement, non à cause de l'importance de ce traité élémentaire de géométrie analytique, mais comme un premier témoignage de la douce habitude que je veux prendre désormais de vous envoyer les prémices de tout ce que je pourrai maintenant écrire.

Les lenteurs du greffe de notre tribunal de commerce ne m'ont pas encore permis de vous adresser, suivant mon annonce, l'extrait du jugement rendu en ma faveur, et dont l'expédition authentique ne m'a pas été livrée jusqu'ici. Vous avez eu raison de regarder comme essentiellement exact le récit sommaire de la *Gazette des tribunaux;* il n'a gravement péché que par omission à mon égard, et par addition envers mon adversaire; mais cette différence, indépendante de toute partialité du journal, n'a certainement tenu qu'à ce que celui-ci a remis une note, tandis que je me suis entièrement

borné aux impressions spontanées des journalistes. Pour compléter les renseignements de ma dernière lettre sur cette affaire, je crois devoir vous rappeler une indigne allusion, rapportée dans ce journal, qui termine la plaidoirie de l'avocat de Bachelier, osant renvoyer à la fameuse note de la page x de ma préface, afin d'expliquer l'ensemble de ma conduite d'après l'aveu hardi que j'ai cru y devoir franchement accomplir (1). Si une telle tactique était vraiment propre à l'avocat, je ne vous en parlerais pas ; ce ne serait qu'une nouvelle preuve, assurément fort superflue pour vous, de la profonde démoralisation que produit finalement l'exercice actif de cette déplorable profession. Mais il y faut, en ce cas, voir une tout autre origine, qui mérite d'être signalée, comme tendant à caractériser mon principal ennemi : c'était, j'en suis certain, une manœuvre concertée avec l'Observatoire, qui avait envoyé à l'audience un groupe d'émissaires, chargés d'expliquer, pendant que je parlais, aux divers spectateurs qui ne me connaissaient pas, que c'était un fou qui parlait ! On a tenté plus tard d'aller même au-delà de cette abomination, car on a projeté une demande collective pour obtenir ma non-réélection comme examinateur, de la part de tous les chefs de pension de Paris, en vertu de cette touchante déclaration. La plume tombe des mains en relatant de telles horreurs de la part de savants si

(1) Dans cette note, M. Comte fait lui-même l'histoire de la maladie cérébrale qu'il eut en 1826. E. L.

haut placés; mais la morale publique impose le devoir de les faire connaître, surtout hors de France, où ces misérables sont moins connus. Pour croire, malgré tout cela, au progrès continu de la sociabilité humaine, il suffit de penser, après tout, que ces mêmes natures nous représentent aujourd'hui les gens qui, il y a quatre ou cinq siècles, brûlaient légalement leurs adversaires ou les empoisonnaient secrètement; en sorte que même la perversité spontanée éprouve, au fond, une amélioration essentielle. Au reste, de telles extrémités qui, je crois, étaient surtout destinées à m'effrayer ou à me dégoûter, prouvaient déjà que mes ennemis renonçaient au fond à tout espoir sérieux de m'abattre. En effet, on ne parle même déjà plus d'un tel complot, qui n'eût certes trouvé aucun complice important, et qui, en tout cas, même tenté en effet, eût certainement été repoussé avec indignation par les chefs de l'Ecole. Plus le moment approche, de cette reélection annuelle qui se fait ordinairement en mai ou juin, plus tout le monde renonce à toute idée d'une telle iniquité, au sujet de laquelle mes amis doivent, je crois, avoir maintenant une pleine sécurité. Au reste, ma publication classique va s'accomplir d'une manière très-opportune à cet égard.

Ma petite expérience sociale du 22 janvier, à laquelle vous vous intéressez, a pleinement réussi. J'ai directement proclamé, pendant trois heures consécutives, devant quatre cents personnes, la

supériorité morale du positivisme sur le théologisme, et réclamé, au nom de la morale elle-même, la libre concurrence de la nouvelle philosophie avec toutes les nuances de l'ancienne, sans exciter la moindre improbation, ni la plus légère marque d'impatience ou de dissentiment, sans même qu'aucun auditeur, je crois, ait quitté la salle. Les journaux religieux ont gardé cette année le plus complet silence sur mon discours d'ouverture ; en sorte que je n'ai pas eu besoin du zèle de notre ami Marrast, qui m'avait promis de repousser ces attaques. Pour être entièrement impartial, je dois vous informer franchement que l'orage de l'an dernier avait été, en partie, suscité par ma faute, parce que je n'avais pas employé des formes assez sévères et assez dignes d'une telle discussion : le gouvernement n'était d'ailleurs intervenu, comme surveillant, que bien malgré lui, et poussé par les clameurs théologiques que son état d'inconséquence radicale ne lui permet guère de braver ouvertement.

La séance de l'an dernier avait eu lieu sans la moindre préparation de ma part ; je venais d'achever le matin même les conclusions politiques de mon ouvrage, et je m'étais seulement réservé ensuite deux heures pour penser à mon discours d'ouverture ; or, ces deux heures se trouvèrent absorbées par une horrible querelle domestique, en sorte que je n'eus d'autre loisir de penser à mon discours, dans une telle disposition morale, que pendant la demi-

heure du trajet; de là l'emploi de formes à la fois légères et acerbes, quoique le fond fût pourtant le même, qui durent naturellement donner prise contre moi, et même blesser plus de gens qu'elles n'excitèrent de plaintes. Cette année, les choses ont eu heureusement, à tous égards, leur cours normal; et l'absence totale de réclamation au sujet d'une telle proclamation philosophique m'a confirmé *à posteriori*, ce que je savais bien *à priori*, que la réserve dont beaucoup d'écrivains croient encore avoir chez nous un certain besoin, envers les croyances religieuses quelconques, tient surtout à leur propre incohérence logique, qui les dispose à nier les conclusions tout en concédant les prémisses générales; l'école théologique se trouve maintenant dépourvue de toute force réelle contre ceux qui osent directement refuser d'admettre sa méthode caractéristique et sa doctrine fondamentale.

Vos précieux renseignements sur l'état philosophique de vos biologistes m'ont beaucoup charmé, comme confirmant, à cet égard, mes prévisions théoriques. Je suis fort aise que vous ayez apprécié l'importance de la lutte qui commence à se prononcer chez nous entre eux et les géomètres, et qui amènera tôt ou tard la dislocation spontanée ou la nullité équivalente d'une corporation académique désormais essentiellement oppressive pour la marche actuelle de la raison humaine.

Mon ouvrage tombe certainement à point au milieu de ces dispositions, pour donner une con-

sistance systématique à des tendances dont les organes officiels n'ont pas la sensation distincte. Je présume que vous aurez noté, dans le sixième volume, le symptôme légal de cette indispensable agitation qui doit préparer l'avénement scientifique de la nouvelle philosophie, dans la décomposition formelle du secrétariat académique qui, au commencement de notre siècle, de simple qu'il était jusqu'alors, s'est trouvé partagé entre un géomètre et un biologiste, intruments naturels aussi bien qu'indices de cette inévitable réaction. La guerre continue sourdement et ne s'arrêtera pas à quelques vains articles réglementaires qui en sont l'occasion, même malgré la volonté des belligérants : la domination géométrique ne serait pas loin de son terme indispensable, si les biologistes comprenaient d'une manière plus élevée l'ensemble de leur propre situation. Au reste, les deux partis seront bientôt conduits à demander du secours à cette même philosophie qu'ils dédaignent encore, et qui seule peut faire sentir ce qu'il y a, des deux parts, de rationnel et d'irrationnel dans les prétentions.

Quoique tout cela ne semble d'abord qu'une simple querelle de pédants, c'est pourtant là que se caractérisera d'abord l'heureuse intervention spontanée de la philosophie positive au milieu des luttes bien autrement graves réservées à notre prochain avenir.

Je suis enchanté que cet incident vous ait donné lieu de m'apprendre votre filiation écossaise, qui

ne peut que resserrer notre sympathie par le cas spécial que j'ai toujours fait de cette noble école philosophique, qui, sans être la plus utile, fut certainement la plus avancée de toutes celles du dernier siècle; je suis fier de me sentir, grâce à vous, en continuité avec elle, quoique je n'en connaisse que les principaux penseurs, Smith, Hume et Fergusson. Je suis honteux de n'avoir jamais rien lu des nombreux ouvrages de votre père, dont j'ai entendu signaler convenablement la haute valeur. Mais permettez-moi de vous exprimer combien je me fais fête d'interrompre prochainement une hygiène cérébrale que je suis d'ailleurs plus décidé que jamais à maintenir rigoureusement, tant je me la sens salutaire, en faveur de votre importante publication, où j'espère, d'après votre lettre, que, malgré votre noble courage et votre généreuse sympathie, vous aurez évité chez vous tout danger personnel.

Cette heureuse lecture sera, d'ici à longtemps, ma seule infidélité à mon doux régime d'impressions extérieures, borné à savourer sans cesse quelques chers poëtes anglais, italiens et espagnols, auxquels je compte seulement adjoindre bientôt certains poëtes allemands, si je puis, à mon âge, surmonter le dégoût d'apprendre l'alphabet, afin de compléter mon appréciation de notre poésie occidentale. Tout ce que j'entends dire de la philosophie allemande aux gens bien informés me détourne d'ailleurs un peu de mon projet annoncé

d'en prendre sérieusement une connaissance spéciale, afin d'y saisir les points de contact avec ma philosophie propre ; je ne me déciderai pourtant là-dessus qu'après votre avis formel, que je recevrai avec reconnaissance, quel qu'il puisse être.

L'espoir, quoique incertain ou vague, que vous me faites concevoir d'une prochaine entrevue personnelle, m'a causé une bien vive satisfaction anticipée. Si vous ne craignez pas le séjour du faubourg Saint-Germain, je suis assez grandement logé, maintenant que me voilà célibataire effectif, pour vous offrir bien cordialement une hospitalité qui nous rapprocherait davantage ; je pourrais même vous céder sans aucune gêne une partie de mon appartement, où vous auriez un accès direct et exclusif, comme en hôtel garni, sauf le mobilier, qui serait peu ample, mais suffisant. Je serais bien heureux que la belle saison qui va commencer ne s'écoulât pas sans me procurer ainsi quelques jours de cette vie fraternelle dont j'ai, dans l'ensemble de ma vie, si rarement joui, ayant eu le malheur de perdre, depuis plus de vingt ans, un frère sur lequel j'avais compté, et avec toute raison, pour cela.

Je suis fort aise que vous ayez conservé un bon souvenir du docteur Roméo Pouzin ; c'est le plus sûr et le plus intime de mes deux amis de Montpellier dont je vous ai parlé, et qui d'ailleurs étaient, surtout aux temps de votre séjour, étroitement liés entre eux. Depuis plus de trente ans, je suis en rela-

tion familière avec cet estimable professeur; sans qu'il y ait entre nous de correspondance suivie, nous nous sommes toujours retrouvés avec grande satisfaction mutuelle, et votre aimable souvenir à son égard constitue, de vous à moi, un heureux surcroît de sympathie.

Je prendrai prochainement la liberté de vous adresser un de mes anciens élèves, qui doit aller passer en Angleterre la majeure partie de ce printemps, avant de retourner chez lui.

C'est un fonctionnaire égyptien, chargé maintenant dans son pays de la direction de grands travaux publics, et, à ce titre, momentanément en Occident pour prendre des informations techniques.

Mazhar-Effendi est le plus intelligent et le plus affectueux des jeunes Egyptiens autrefois envoyés à Paris par le Pacha pour leur éducation scientifique; il est resté, avec deux autres, pendant quatre ou cinq ans sous ma direction mathématique, depuis les plus simples jusqu'aux plus éminentes spéculations de cette première phase positive. Après huit ans de séjour en Egypte, je lui sais gré d'avoir conservé de moi un vif souvenir, qui l'a poussé à me venir visiter avec un empressement vraiment cordial dès son arrivée à Paris. Je vous serai infiniment obligé de vouloir bien lui faciliter un peu la vie de Londres, où il a d'ailleurs passé deux mois en 1835, et surtout de l'honorer de votre éminente conversation philosophique, dont il est, je vous assure, à sa manière, et dans son point de vue spé-

cial, parfaitement digne; il aura peut-être aussi besoin de votre intervention pour obtenir plus aisément l'accès d'établissements ou de documents qu'il lui importe de connaître. Je ne doute pas que vous ne trouviez en lui un homme vraiment distingué. Quoiqu'il ne doive, je crois, quitter Paris que dans un mois, je crois devoir déjà vous prévenir de sa visite, malgré la lettre spéciale d'introduction que je lui remettrai à son départ. Il m'a fait éprouver une bien douce satisfaction en me montrant que mes consciencieux efforts pour élever l'esprit de ces jeunes gens avaient réellement fructifié, et que je pouvais compter sur quelques bonnes relations individuelles avec cette avant-garde de l'Orient.

Votre tout dévoué,

A[te] COMTE.

XIII

Paris, le Samedi 25 mars 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Je ne crois pas devoir tarder davantange à vous avertir que votre précieux envoi, très-impatiemment attendu, non-seulement ne m'est pas arrivé avant votre lettre du 13, que j'ai reçue, comme de coutume, le surlendemain, mais ne m'est point même encore parvenu aujourd'hui; j'espère que ce délai ne tient qu'au mode de transmission, et

que l'exemplaire n'est point perdu; mais je regrette de voir ainsi ajourner une satisfaction dont je me fais fête depuis longtemps, et surtout maintenant que mon esprit, relativement disponible, peut le mieux goûter la douceur d'un tel commerce philosophique.

J'apprends déjà avec plaisir, mais sans surprise, l'heureux accueil que commence à recevoir cette production; ce symptôme honore votre public, et me fait penser que le progrès de la nouvelle philosophie y sera plus rapide qu'on ne pouvait d'abord le croire.

J'ai appris ces jours-ci, par ma propre expérience, combien les communications entre nos deux pays sont encore imparfaites, et l'on pourrait dire barbares, en ce qui concerne l'envoi des livres. Je me suis adressé à la poste lundi dernier pour vous faire parvenir un exemplaire de mon petit ouvrage classique, qui vient enfin de paraître; jai été fort surpris d'y être accueilli par une sorte de fin de non-recevoir, consistant à exiger le port monstrueux de 76 francs, à raison de 2 francs par feuille.

Je ne serais pas fâché de savoir auquel des deux gouvernements il faut attribuer une telle énormité; mais je crains bien que ce ne soit à votre fisc. Au même instant, j'ai pu, au contraire, envoyer par la même voie un exemplaire à Berlin, au taux ordinaire de 5 centimes par feuille, comme pour Lyon ou Bordeaux. Ainsi obligé de prendre la voie du

roulage, ce volume vous parviendra par le libraire Baillière, qui a une maison à Londres; il ne peut partir qu'aujourd'hui, et vous le recevrez probablement le 30 ou le 31.

Je suis charmé d'apprendre que ce petit envoi, où je ne voyais d'abord qu'un simple témoignage d'amitié, puisse vous devenir vraiment utile pour l'éducation scientifique de votre jeune frère; il vous viendra d'ailleurs en temps opportun, d'après la disponibilité momentanée que procure à votre esprit votre récente publication philosophique. Si, à un titre quelconque, vous désirez raviver par une telle lecture vos anciens souvenirs mathématiques, vous y trouverez peut-être un intérêt réel dans le sentiment de l'unité de composition, infiniment rare dans les ouvrages scientifiques, par suite du régime dispersif, et surtout dans les traités mathématiques, où le seul Lagrange, à mes yeux, en a offert de vrais modèles. Cette impression générale résultera principalement d'une lecture rapide, quoique complète; si, par exemple, vous avez le loisir de lire ce volume en douze heures, aisément réparties en deux jours de repos, vous y trouverez alors, j'espère, un sentiment uniforme et progressif, tantôt explicite, plus souvent implicite, de l'harmonie élémentaire entre le concret et l'abstrait, qui fait tout le fond essentiel de l'esprit mathématique, si rare chez nos géomètres.

Quant aux innovations plus déterminées, vous n'y devez remarquer que la conception et l'ébauche

de ce que j'ai nommé la ***géométrie comparée,*** nouvel aspect fondamental de l'ensemble de la géométrie, essentiellement inaperçu par nos automates algébriques, et qui devait succéder à la géométrie générale constituée depuis Descartes. Ce sujet devient surtout direct dans la dernière partie du volume, où vous verrez que j'ai, à dessein, formellement attribué à Monge fort au-delà de ce qui lui revient dans cette création, qui chez lui n'était nullement systématique, quoique l'idée mère lui en soit réellement due, au moins instinctivement; j'ai pris cette forme pour désarmer, autant que possible, les basses jalousies mathématiques dont je suis entouré, afin de faciliter, d'après cette autorité respectable et respectée, l'adoption de vues qu'on aurait peut-être repoussées chez moi. Mais je ne doute pas que tous les bons esprits ne reconnaissent aisément, à cet égard, l'influence caractéristique de ma propre philosophie générale. Le succès immédiat de ce petit travail s'annonce très-favorablement; j'espère qu'il pourra contribuer à jeter des germes philosophiques en quelques jeunes intelligences qui se seraient autrement fourvoyées.

Toutefois, pour ne pas concevoir ainsi une opinion trop favorable de notre jeunesse, et surtout de ses maîtres, il faut noter que ma position officielle influe beaucoup sur cette rapide propagation, par l'espoir de trouver, dans cette lecture, les moyens de mieux réussir dans les examens que je ferai subir en juillet. Mais, quel que soit le motif,

l'effet n'en est pas moins produit, et le contact plus spécial, plus intime, plus élémentaire, que je contracte désormais avec la jeunesse positive, rattache cette petite publication à ma grande opération philosophique, dont le progrès m'occupera toujours sous quelque forme que j'y puisse participer.

Je vous remercie infiniment de votre franche et judicieuse consultation au sujet de mon projet d'appréciation spéciale de la philosophie allemande. Votre sage opinion achève de me décider à ne donner aucune suite à ma première intention à ce sujet, quoique je l'aie publiquement annoncée. Sans doute, je n'avais jamais espéré que cette lecture formelle pût réellement m'apprendre rien de quelque importance; il y a de longues années que de tels contacts ne peuvent plus avoir pour moi aucune haute utilité philosophique. J'avais seulement l'intention d'y puiser des moyens spéciaux de faciliter aux Allemands l'adoption de ma propre philosophie, que je ne suis d'ailleurs nullement disposé à modifier pour eux, dans l'état de pleine maturité qu'elle a enfin atteint irrévocablement. Mais, poussé par vos sages conseils à y réfléchir davantage, j'ai senti finalement que ce n'est point à moi qu'il appartient de réaliser ce que renferme d'utile mon premier projet; cela doit être l'affaire de quelque penseur allemand, qui s'en acquittera d'ailleurs naturellement beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, comme devant plus nettement sentir en quoi consiste un tel office de transition.

Or, l'action spontanée de mon ouvrage en Allemagne y déterminera probablement, sans que je m'en mêle nullement, une telle opération, pour laquelle j'aurai peut-être le bonheur d'y trouver des appréciateurs plus éminents et surtout plus consciencieux que ne l'a été envers le kantisme notre spirituel sophiste Cousin. Me voilà donc, en toute sûreté de conscience philosophique, dispensé d'une lourde et fastidieuse lecture, qui, en effet, ne méritait pas de troubler la salutaire économie de mon hygiène cérébrale. Néanmoins, je ne renonce point, suivant votre bon avis, à l'étude de la langue allemande, qui seulement me devient ainsi beaucoup moins pressante; je m'y déciderai pourtant bientôt pour compléter mon système personnel d'appréciation générale de notre littérature occidentale, dont cet élément est maintenant le seul qui me manque essentiellement. Mais je m'y bornerai probablement à la lecture de Gœthe, qui me semble le seul génie esthétique vraiment créateur; le fameux Schiller ne m'a jamais paru, d'après les traductions, qu'une sorte de gauche imitateur du grand Shakespeare, bien plutôt qu'un vrai poëte; sa niaise sentimentalité métaphysique, réchauffée par l'influence de Rousseau, m'est d'ailleurs insupportable.

A propos de ce précieux conseil, je me félicite que cette demande vous ait donné lieu de me développer votre opinion générale sur l'action mentale de la philosophie allemande dans votre milieu an-

glais et particulièrement dans votre évolution personnelle.

Rien ne me paraît plus sage et plus exact que votre double appréciation à cet égard. Je ne suis nullement surpris de l'utile influence provisoire que ce système spéculatif a dû exercer jusqu'à ce jour chez votre public, et auparavant chez vous-même. Le positivisme véritable n'a pu cheminer encore qu'entre deux écueils également désastreux, l'empirisme et le mysticisme, qui, à défaut d'une meilleure discipline, se servent mutuellement de correctif imparfait. En remontant, sous ce rapport, dans le souvenir de ma propre évolution, je vois que la doctrine de Gall a rempli chez moi, à certains égards, l'office que développe maintenant en Angleterre le kantisme, au moins quant à la critique irrévocable de notre école négative; j'ai observé ici la même marche essentielle chez quelques esprits avancés; tout ce qu'il y a de vraiment solide chez les Allemands sur l'insuffisance et la superficialité radicales de l'école française se retrouve, en effet, sous de bien meilleures formes, dans la conception phrénologique, bien mieux adaptée à notre génie national. Quant au sentiment scientifique des lois sociales, je ne sache pas que la philosophie allemande ait réellement contribué, soit directement, soit indirectement, à le développer jamais chez moi; mais je sais que son action n'a pas été inutile, même à cet égard, chez beaucoup d'autres penseurs français, quoiqu'elle fût bien plus nécessaire en Angle-

terre. Je suis d'ailleurs charmé que votre ouvrage soit essentiellement dirigé contre la prépondérance sociale, désormais essentiellement rétrograde, d'une telle philosophie, surtout chez le public anglais. Sous ses diverses formes principales, la moderne métaphysique, soit ouvertement critique, soit à prétentions organiques, constitue réellement le seul système mental contre lequel nous ayons aujourd'hui besoin de lutter directement; l'esprit théologique est trop déchu ou trop neutralisé pour être encore vraiment dangereux dans aucune partie de notre occident européen; c'est partout l'esprit métaphysique qui constitue désormais le seul antagoniste que le positivisme doive avoir sérieusement en vue, lui seul prolonge désormais l'influence, impuissante pour rien fonder, mais trop efficace pour entraver, du génie religieux, qui s'éteindrait spontanément sans un tel remaniement.

J'ai pu enfin voir, ces jours derniers, M. Balard, qui était judicieusement resté sous le beau ciel du Languedoc jusqu'à la fin de l'hiver, où il a été forcément rappelé à Paris par le renouvellement périodique de ses leçons publiques à la mi-mars. Je l'ai trouvé encore très-plein de votre bon souvenir, et regrettant beaucoup de ne pouvoir vous aller voir à Londres. Au reste, je suis fort aise que cette occasion se soit offerte d'ouvrir quelques relations personnelles avec un homme qui m'a paru, à tous égards, très-recommandable, soit moralement, soit scientifiquement.

Je l'ai trouvé beaucoup plus disposé que je ne l'espérais à s'affranchir de notre routine chimique, et à sentir même les inconvénients généraux du régime mental de nos savants; il m'a paru avoir lu très-attentivement la première moitié de mon ouvrage philosophique; la domination des géomètres ne lui plaît guère. Si vous désirez reprendre directement votre commerce épistolaire avec lui, il demeure 10, *rue Saint-Victor, près le Jardin des Plantes.*

Vous m'avez causé beaucoup de joie en acceptant, aussi cordialement que je vous l'ai faite, mon offre hospitalière, en cas d'une prochaine excursion rapide, qui me procurerait la satisfaction si longtemps attendue d'une entrevue personnelle, que vous me permettez encore d'espérer pour ce printemps. Si cette visite fraternelle est heureusement réalisable, il suffira de m'indiquer un peu auparavant le jour de votre arrivée, afin que nous n'ayons à perdre par aucun petit préparatif la moindre portion d'un temps aussi précieux. Vous savez que ma corvée annuelle d'examen ne commence qu'à la mi-juillet; depuis le 1er mai, où se terminent mes leçons quotidiennes, je me trouverai, sans avoir davantage la disponibilité matérielle de mes journées, dans une sorte de loisir relatif qui me permettrait d'être plus complétement à vous, de manière à mieux exercer notre commune tendance à la méditation ambulante, qui, pour n'être pas solitaire, n'en serait pas alors moins active ni moins efficace.

Je vous remercie beaucoup des bonnes dispositions que vous voulez bien m'annoncer pour Mazhar-Effendi ; je viens de lui écrire pour l'en informer. Si quelque obstacle l'empêchait de me voir avant son départ, je l'engage à se présenter chez vous, même sans lettre d'introduction.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

XIV

Paris, le mardi 16 mai 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Quoique les graves motifs temporaires qui m'ont fait exceptionnellement retarder ma réponse à votre lettre du 20 avril ne soient pas encore suffisamment dissipés, je ne dois pas vous la laisser attendre davantage dans la crainte de vous inquiéter au-delà de la réalité, puisque vous savez déjà que cette époque devait être celle d'une concentration naturelle des efforts de mes ennemis personnels pour empêcher ma réélection annuelle comme examinateur. Votre précieux envoi m'est enfin parvenu le 13 avril, au milieu de la crise dangereuse dont je vais vous entretenir, en sorte que j'ai dû alors ajourner une lecture aussi importante jusqu'au moment où j'y pourrais apporter le juste

degré d'attention et de continuité qu'exigeait de moi cette appréciation capitale. Je n'ai pu commencer cette lecture que le 1er de ce mois, et je l'ai achevée samedi dernier 13, utilisant, à cette heureuse fin, une suffisante intermittence dans l'orage où je suis encore enveloppé, et qui vient précisément de reprendre une nouvelle furie depuis que j'ai terminé cet intéressant examen, dont je vous entretiendrai tout à l'heure.

D'après les indignes menaces dont je vous ai parlé lors de mon procès, j'ai toujours compté que je ne serais pas cette année réélu à l'unanimité comme auparavant. Mais, pendant tout l'hiver, j'ai pensé que les efforts de mes ennemis dans le Conseil polytechnique n'aboutiraient alors qu'à faire éclater contre moi MM. Liouville et Sturm, les seuls adversaires actifs que j'y aie réellement, et tout au plus à joindre à ces deux voix contraires une ou deux autres dues à l'infatigable obsession de leurs inimitiés ; ce qui, à tout prendre, ne méritait pas de m'inquiéter dans une assemblée de quatorze ou quinze membres, où je tenais peu à l'unanimité, surtout cette année. Mais j'ai été utilement averti, au commencement d'avril, que ma sécurité philosophique était mal fondée, et que d'actives intrigues étaient sur le point de faire concourir à ma perte des personnages faibles et bornés qui, sans avoir au fond aucune inimitié contre moi, doivent en être spontanément éloignés, de façon à ne pas oser refuser à mes puissants ennemis une telle coopération passive. Ainsi

avisé, je me suis aussitôt mis en mesure, suivant la tendance de mon caractère à toujours attaquer d'abord la principale difficulté, de recourir utilement au Ministre pour lui demander, selon son droit, de casser une décision funeste, si on parvenait finalement à l'arracher au Conseil. Cela posé, j'ai dû m'efforcer à prévenir, autant que possible, une telle extrémité, par un mélange convenable de douceur et de crainte, comme envers tous les êtres peu raisonnables, auprès des divers votants que je pouvais honorablement voir. Telle est la triste manière dont j'ai employé le mois dernier, que vous avez, sans doute, naturellement cru utilisé par moi à l'heureuse lecture de votre précieux envoi. Après m'être ainsi assuré d'une éclatante majorité, j'ai d'abord espéré que cet épisode se dénouerait à la première réunion spéciale du Conseil, le vendredi 28 avril, où tout le monde comptait sur mon succès.

Mais l'active méchanceté de mes deux principaux opposants, et le peu d'énergie d'une portion de mes amis ont empêché que le vote ne s'accomplît ce jour-là, sous prétexte qu'il fallait d'abord faire examiner l'affaire par une commission spéciale de cinq membres. Quoique M. Sturm en fît partie, cette commission a pourtant conclu en ma faveur dans la seconde réunion, qui s'est tenue samedi dernier, 13, pendant que je savourais paisiblement vos deux chapitres extrêmes. Néanmoins, grâce à de nouvelles menées, habilement assistées d'une sorte de coup de théâtre par l'intervention insolite

du métaphysicien Dubois, qui figure là à titre de professeur de composition française, et dont l'éloquence parlementaire a subitement tonné contre l'irrévérence de ma fameuse préface, on a encore obtenu du Conseil, après trois heures de discussion acharnée, un nouvel ajournement, qui paraît même ne devoir pas être le dernier.

Cette orageuse séance a même déterminé les chefs de ma majorité à me conseiller de tenter de nouvelles démarches auprès de quelques votants indécis, tandis que j'avais cru terminées avec le mois d'avril ces ennuyeuses corvées, si antipathiques à mon caractère. Dans une telle situation, qui peut encore se prolonger au-delà de ce que l'on prévoit, j'ai cru ne devoir pas tarder davantage à vous répondre, quoique je voulusse d'abord ne vous informer de cette crise qu'en vous annonçant sa paisible issue. Je m'empresse donc de suspendre ces tristes démarches itératives pour me procurer une puissante diversion par notre heureuse correspondance, sauf à reprendre bientôt la plume spontanément, s'il y a lieu, comme je l'espère encore, de vous mander un dénoûment favorable avant d'avoir reçu votre réponse à cette communication imprévue, dont je comptais bien épargner l'amertume à votre sympathique sollicitude.

Je n'ai jamais plus péniblement senti qu'en ce moment l'inconvénient du défaut total de fortune personnelle chez ceux qui veulent régénérer le système des conceptions humaines : qu'eût fait Des-

cartes, par exemple, sans son modeste mais suffisant patrimoine? Car, au fond, si j'avais seulement trois à quatre mille francs de revenu assuré, ou seulement même, ce qui serait presque chez moi équivalent, si j'étais célibataire, je m'inquiéterais peu de l'infâme iniquité qu'on tente contre moi aujourd'hui. Mais vous savez que je suis absolument sans fortune et que jusqu'ici je n'ai pas pu faire la moindre épargne, en sorte qu'une telle crise, si elle tournait enfin d'une manière sinistre, me jetterait dans une horrible perturbation matérielle, en me privant subitement de la moitié d'un revenu qui n'est que suffisant. Cette détresse immédiate serait d'ailleurs encore aggravée par la perspective, dès lors presque certaine, de perdre prochainement aussi ma place de répétiteur, qui, en me mettant journellement en contact avec une jeunesse pleine de vénération pour moi, resterait assez dangereuse envers mes ennemis pour qu'ils dussent attacher de l'importance à m'en dépouiller aussi, ce que leur premier succès décisif rendrait, en ce cas, très-facile. Enfin, car je dois tout montrer à votre énergique sympathie, ce double sinistre tarderait probablement peu à réagir aussi funestement sur le troisième élément de mon existence actuelle. Une fois ainsi écarté de l'Ecole polytechnique, il suffirait du moindre conflit pour me faire également perdre mon professorat dans l'établissement privé où je suis maintenant attaché, parce que je ne me dissimule pas qu'on y tient surtout à moi beaucoup plus à cause de ma

position officielle qu'en vertu de mon mérite didactique; ce danger ultérieur vous étonnera peu, en de telles suppositions, quand vous saurez que cette maison est essentiellement vouée au parti rétrograde, et plus spécialement à l'influence catholique.

Ainsi, dans un prochain avenir, je peux me trouver successivement privé des trois fonctions qui constituent maintenant ma pénible existence matérielle, et avant d'avoir pu en retrouver l'équivalent par un actif enseignement indépendant, à la fois privé et collectif, qui ne deviendrait certainement pas assez productif avant deux ans. Mais toute la gravité de ma situation réside, au fond, dans l'impossibilité immédiate où je me trouverais forcément d'attendre ce terme de compensation. Sans cela, et sauf aussi le funeste retard qu'une telle perturbation apporterait nécessairement à mes travaux essentiels, ce nouveau mode d'existence serait peut-être finalement préférable, en me procurant une plus complète indépendance, que mon action philosophique utiliserait certainement. En supposant même heureusement passée, comme je crois pouvoir encore l'espérer, la crise actuelle, pareil danger peut recommencer l'an prochain, si je ne parviens pas à obtenir du Ministre que la place soit instituée à vie. Or, je sens déjà que la liberté de mes spéculations s'en trouvera gênée, car, au fond, la préface elle-même, ainsi que le procès, ne sont ici que des prétextes, servant à ameuter contre moi des votes qui sans cela flotteraient peut-être ; mais,

entre nous deux, il faut sentir que le vrai principe de cette lutte acharnée, principe indélébile et désormais progressif, consiste dans mon appréciation sociologique des géomètres et dans mon effort systématique pour substituer une direction vraiment philosophique à l'irrationnelle domination de ceux qui ne me pardonneront jamais d'avoir seul démasqué une classe qui se croyait inexpugnable. Si notre école était vraiment gouvernée, c'est-à-dire commandée par un chef unique et responsable, mon sort serait beaucoup moins exposé ; quand même j'y devrais avoir affaire à un général qui ne sût pas lire (il en existe encore), pourvu qu'il eût une âme honnête, un esprit droit et un caractère énergique, je préférerais sa suprématie à l'irresponsable prépondérance d'une pédantocratie dont les membres envieux, bornés et lâches, se sentiront toujours irréconciliables avec moi. Pour mieux formuler ces inquiétudes, il me suffira de vous dire que j'ai eu récemment occasion de reconnaître, par exemple, que si je sors heureusement de cette crise-ci, il y aurait danger réel, pour la réélection suivante, à publier le travail dont je vous ai parlé sur ma conception propre de l'Ecole polytechnique.

Comme il n'est pas dans ma nature d'écrire à l'avance, cette considération va me déterminer sans doute à ajourner à de meilleurs temps une composition vraiment importante, quoique courte, dont je comptais m'occuper le mois prochain.

Afin de bien apprécier ce fait sociologique, il

faut sentir que l'obstacle ne vient nullement ici, ni de l'autorité centrale du Ministre, ni même des chefs militaires de notre école, dont je n'ai qu'à me louer, mais qui n'y ont malheureusement que leur vote personnel, grâce aux préjugés du libéralisme actuel sur l'omnipotence des corporations, surtout scientifiques. Toute la compression est ici de source pédantocratique ; elle émane uniquement de ces envieux rivaux, dont je blesserais ainsi, même involontairement, les prétentions et les intérêts. Si donc je viens à succomber dans la lutte actuelle, au moins momentanément, on ne devra point douter que je ne sois alors victime de ma propre philosophie, puisque ce qu'on poursuivra surtout en moi, ce seront des principes inflexibles qui en constituent une partie capitale.

Après cette longue mais indispensable digression personnelle, à laquelle vous deviez être peu préparé, j'arrive enfin heureusement à ce qui devait être d'abord le sujet presque unique de cette lettre, l'impression profondément satisfaisante que m'a graduellement produite l'ensemble de votre important ouvrage, que j'ai mûrement goûté, entre deux orages, dont il m'a doucement distrait.

Ma désuétude presque totale de la langue anglaise pendant ces trois dernières années, où je ne me suis guère occupé que de lectures italiennes ou espagnoles, m'a un peu gêné pour les cinquante premières pages ; néanmoins mes souvenirs de la première langue vivante que j'ai apprise, il y a déjà

plus de vingt-cinq ans, n'ont pas tardé à me rendre cette lecture aussi facile qu'intéressante. Il n'est pas en mon pouvoir, je le sens, de vous remercier dignement, du moins aujourd'hui, de votre généreuse sollicitude à me rendre, en toute occasion, l'éclatante justice philosophique que vous avez cru m'être due; cette puissante appréciation, la première récompense de mon travail, et la plus décisive de toutes celles que je puis désormais espérer, m'a laissé une intime impression de reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, car je ne puis douter que, tout en utilisant mes travaux, rien ne vous obligeait, certes, à cette noble et ardente manifestation, qui peut-être ne sera pas sans danger pour vous, malgré la nature de votre position. Un tel sentiment m'aurait rendu bien amère la nécessité philosophique de vous signaler convenablement ma franche appréciation, si elle avait dû vous être aucunement défavorable. Mais j'éprouve, au contraire, une bien pure satisfaction en vous annonçant combien je me félicite aujourd'hui de vous avoir conseillé de ne pas renoncer à cette éminente composition, dont votre rare et excessive modestie vous a un moment conduit à écarter la publication, comme trop peu en harmonie avec l'état final atteint aujourd'hui par votre intelligence.

Vous avez ainsi pleinement réalisé votre but principal, en constituant une heureuse transition décisive de l'esprit métaphysique le moins arriéré au véritable esprit positif, où vous amènerez ainsi,

à votre suite, beaucoup d'intelligences recommandables, sur lesquelles mes propres travaux ne peuvent exercer presque aucune action directe, et dont la coopération à la grande fondation philosophique de notre siècle doit devenir extrêmement précieuse, par suite des habitudes de généralisation systématique inhérentes à leur éducation métaphysique qui, malgré tous ses vices radicaux, les rapproche peut-être davantage du vrai point de vue final que l'empirisme grossier et dispersif de nos prétendus savants positifs, sur lesquels seuls j'influe spécialement. Ce service, passager mais capital, rendu à la grande évolution moderne, n'est pas, ce me semble, borné à votre pays; quoique votre ouvrage soit, sans doute, particulièrement calculé pour l'Angleterre, je n'hésite pas à le regarder comme pouvant être presque aussi utile à la France, s'il était convenablement reproduit dans notre langue, c'est-à-dire sans aucune suppression ni modification; et votre merveilleuse aptitude à l'écrire me ferait bien désirer que cette importante traduction fût opérée par vous-même, si je pouvais espérer que vous en eussiez le loisir. Aucun autre interprète ne pourrait peut-être suffisamment maintenir cette énergique sagesse permanente qui vous a fait si heureusement écarter toutes les contentions vraiment métaphysiques, sans éluder cependant aucun des contacts naturels que votre opération devait offrir envers elles. Mais, outre la transition précieuse que vous avez ainsi profondément orga-

nisée, cette composition réellement systématique contient, à beaucoup d'égards, d'importants chapitres dogmatiques, dont l'utilité impérissable ne sera pas bornée à cet important passage. Telle est surtout votre admirable appréciation, aussi nette que profonde, des quatre modes généraux de l'induction élémentaire; j'ai même encore davantage admiré l'irrésistible exposition par laquelle vous l'avez complétée, en conduisant le lecteur à la démonstration presque spontanée de l'indispensable intervention de la marche déductive. L'esprit de ces deux chapitres décisifs se trouve ensuite très-heureusement reproduit, de manière à constituer une impression ineffaçable, dans l'examen spécial des études sociologiques. Tout cela forme certainement un véritable ensemble, dont toutes les parties essentielles concourent sans effort à l'action principale que vous avez eu en vue,

Quant aux points de dissidence, je suis heureux de vous déclarer que j'y ai vainement cherché les indications nombreuses que vos lettres semblaient m'annoncer. Je dois d'abord écarter totalement, selon l'esprit de ce grand travail, tout ce qui n'y tient essentiellement qu'à une phase transitoire et maintenant accomplie, dans l'évolution spontanée de votre propre entendement. Même sans vos explications directes, j'eusse aisément reconnu que toute cette composition avait été, non-seulement conçue, mais en majeure partie exécutée, avant que mes travaux eussent aucunement modifié votre

essor ; et vous avez toute raison de vous féliciter aujourd'hui d'une telle indépendance, qui, en assurant mieux l'originalité de vos conceptions, vous permet d'ailleurs d'agir de plus près, sur les esprits que vous vouliez principalement atteindre. Or, sous tout autre aspect j'ai trouvé, entre nos deux cerveaux, une précision de synergie au-delà même de ce que j'attendais ; car cette lecture lente et approfondie ne m'a signalé qu'un très-petit nombre de divergences philosophiques, la plupart peu importantes, dont nous causerons à loisir dans l'heureuse visite que vous me permettez d'espérer, si le train spontané de nos épanchements intellectuels nous y conduit réellement, sans qu'il faille aucunement s'en préoccuper aujourd'hui. La plus grave d'entre elles, sinon par son efficacité véritable, du moins par son intimité abstraite, se rapporte au prétendu calcul des chances, que je persiste à regarder, dans sa conception fondamentale, comme une aberration radicale de l'esprit mathématique dépourvu de toute discipline philosophique, même quand on y introduirait la modification capitale que vous avez si heureusement fait subir à son idée mère, mais qui détruirait, à mes yeux, toute son économie algébrique.

Vous voyez que tout cela n'a pas grande importance et qu'on peut cheminer de concert toute la vie dans la plus grande activité mentale, quand même on ne s'entendrait jamais sur un sujet aussi stérile. Je suis d'ailleurs très-convaincu que si

j'avais pu accomplir l'examen critique, direct et spécial que j'ai promis à ce sujet pour ma seconde édition, nous ne tarderions pas à concorder aussi pleinement sur cet article accessoire que sur tous les points importants de notre commune philosophie, dont je crois que nous seuls, jusqu'ici, possédons suffisamment le véritable esprit général.

L'ensemble des douces impressions permanentes qui résultent de cette heureuse lecture me fait vivement désirer, d'une manière plus particulière, la réalisation de la bonne visite que vous m'avez promise. Dans les deux mois qui me restent jusqu'à ma corvée annuelle (si, en effet, elle me revient encore), je suis spécialement disposé à goûter cette précieuse entrevue, où je suis maintenant certain que ne viendra se mêler aucun dissentiment sérieux. Mais si vous êtes forcé de la remettre après ma tournée, je serai également fort libre pendant la dernière décade d'octobre, où, débarrassé des examens, je ne reprends pas encore les leçons. A l'une de ces deux époques, nous pourrons amplement exercer notre commune disposition ambulatoire ; quant à l'autre, où le temps y mettrait sans doute obstacle, nous développerons une autre sympathie agréable en allant admirer en commun le chant de Mme Persiani, car je sais que nous concourrons encore spontanément dans une telle inclination. De toute manière, ce sera pour moi un charmant épisode, si ma situation, comme je l'espère encore, me permet de le savourer pleinement.

Je suis extrêmement touché du soigneux accueil qu'un esprit aussi éminent que le vôtre a bien voulu faire au petit ouvrage didactique que j'ai eu le plaisir de vous adresser, en l'honorant d'une sorte d'étude scrupuleuse, qui servira sans doute ensuite à votre jeune frère. Vous apprendrez peut-être avec surprise que cette publication, sur laquelle j'avais naïvement compté comme propre à diminuer envers moi la malveillance des coteries géométriques, est aujourd'hui devenue, après une première impression favorable, l'un des principaux prétextes dont se servent mes ennemis auprès des votants bornés mais inoffensifs. On m'accuse, en effet, d'avoir voulu bouleverser l'enseignement actuel, et l'on insinue habilement, d'après d'anciens abus commis par d'autres examinateurs, qu'il y a danger à me maintenir l'influence que ma position officielle détermine spontanément en faveur de la propagation naturelle d'une telle régénération, qui tend, en effet, involontairement à faire tristement ressortir la stupidité philosophique du haut enseignement mathématique, commencé dans notre Ecole polytechnique par Lagrange et Fourier, et tombé, hélas! aujourd'hui entre les mains de MM. Sturm et Liouville!

Ce symptôme caractéristique vous donnera une idée suffisante de la nature des moyens spécieux employés contre moi, à défaut d'aucun grief légitime, pour couvrir d'indignes inimitiés qu'on ne peut avouer.

Je suis très-satisfait, sans en être aucunement surpris, de l'intérêt spécial qui sir W. Molesworth veut bien prendre à cette opération didactique. Son nom et même son mérite me sont indirectement connus depuis longtemps. L'an dernier, mistress Grote m'a procuré la satisfaction de lire un passage fort intéressant, en partie relatif à moi, dans une lettre également remarquable par la portée intellectuelle et par l'élévation morale. Cette dame avait bien voulu se charger d'en témoigner à sir Molesworth mon admiration spéciale, et surtout de lui indiquer combien j'avais été touché de son éminente résolution d'accomplir, dans sa position, une sorte de scrupuleuse rénovation mentale en s'assujettissant à une lente et hiérarchique révision de toutes les parties fondamentales des saines études philosophiques, en commençant courageusement par leur base mathématique.

A un âge et en un poste entouré de tant d'énergiques ou séduisantes diversions, un tel empire sur soi-même n'appartient certainement qu'à une nature vraiment supérieure, quand même le projet ne serait pas intégralement exécuté, ce qui semble, en effet, fort difficile. Si cette dame ne s'est pas suffisamment acquittée d'une telle commission, je vous prie de vouloir bien y suppléer plus convenablement, en témoignant d'ailleurs à sir W. Molesworth combien je me sens honoré du choix qu'il avait fait de mon ouvrage pour diriger cette grande revue mentale. Je ne peux aussi qu'être très-flatté

de l'accueil spécial que vous m'annoncez qu'il doit faire à mon petit traité géométrique. Au cas où, selon vos avis, il s'engagerait expressément dans des spéculations détaillées et suivies de philosophie mathématique, la dernière partie de cet ouvrage pourrait lui devenir particulièrement utile, en arrêtant son attention sur ce que j'y nomme la *Géométrie comparée*, nouvel aspect fondamental de la science géométrique, qui promet, suivant moi, une ample moisson de vues neuves et importantes à ceux qui s'y livreront avec les dispositions philosophiques les plus convenables, c'est-à-dire en y transportant judicieusement le point de vue logique développé par l'habitude des hautes conceptions de la biologie générale, où l'esprit et les conditions de la méthode comparative et de la théorie taxonomique peuvent seuls être dignement appréciés aujourd'hui.

Mais quelque importance spéculative que puissent acquérir, en ce genre, les éminents efforts de sir Molesworth, je vous avoue que je verrais en quelque sorte avec peine qu'il s'en laissât trop préoccuper. C'est aux études sociales que doivent maintenant s'appliquer des natures aussi éminentes, soit comme patrons, soit comme actifs promoteurs directs. Aux temps de régénération radicale où nous sommes arrivés, je vois toujours avec regret de hautes intelligences se restreindre aux spéculations mathématiques, autrement qu'à titre d'une indispensable initiation philosophique.

Les quelques heures de cordial épanchement que je viens de passer avec vous m'ont produit une bien précieuse diversion aux ennuis de ma triste situation actuelle. Il faut maintenant aller reprendre la suite de mes pénibles démarches pour conserver, après l'avoir honorablement remplie pendant six ans, une place que, sous le noble patronage de l'illustre et consciencieux Dulong, j'obtins, en 1837, sans même savoir d'avance qu'il en était question. Mais il importe d'éviter, autant que possible, de retomber, au moins momentanément, à l'âge de quarante-cinq ans, dans une détresse matérielle qui, sans ébranler aucunement mon courage, entraverait longtemps le cours des travaux essentiels qui me restent encore, et pour lesquels je n'ai pas trop d'une scrupuleuse application des douze à quinze ans au plus d'activité sérieuse que mon âge me permet d'espérer.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

Mazhar-Effendi, que je croyais parti, est encore retenu ici par des délais imprévus, relatifs à sa principale mission en Occident ; mais il compte arriver à Londres vers le milieu de juin ; il viendra probablement me demander une lettre d'introduction auprès de vous.

J'oubliais de vous remercier de votre amicale sollicitude pour les fautes typographiques qu'a pu entraîner la rapide impression de mon *Traité*

classique. Je profiterais avec reconnaissance, pour une seconde édition, des utiles indications que vous voudriez bien prendre la peine de me transmettre à ce sujet, ou même envers les erreurs de calculs qui m'ont peut-être échappé dans cette rédaction, accomplie en trois mois.

XV

Paris, le dimanche 28 mai 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Sans attendre votre réponse à ma dernière lettre, je m'empresse, comme je vous l'y promettais, de vous annoncer l'heureux dénoûment que vient d'offrir la triste crise que je vous y décrivais, et qui s'est enfin terminée, du moins quant à présent, au-delà des espérances de tous mes amis et de mes propres prévisions, après trois séances fort orageuses du Conseil polytechnique, par ma réélection à *l'unanimité*, sans excepter les voix des deux adversaires les plus acharnés que je compte dans cette petite corporation. Vous vous demandez sans doute, comme je l'ai d'abord fait moi-même, quel piége couvre ce résultat inattendu d'une lutte aussi passionnée?

En effet, mes adversaires n'ont consenti finalement à se réunir ainsi à la majorité du Conseil

qu'en manifestant l'intention formelle de convertir désormais leur acharnement personnel, mais passager peut-être, en une attaque systématique et durable, qui pourrait ultérieurement devenir encore plus dangereuse, si le dessin n'en est pas prochainement abandonné. Dans la dernière séance du Conseil, ils ont proposé de diriger dorénavant d'une nouvelle manière leur droit de réélection annuelle; non plus en l'appliquant, comme tout le monde l'entendait jusqu'ici, à une simple confirmation périodique, tant que l'examinateur exercerait convenablement ses fonctions, mais en l'employant à renouveler systématiquement chaque année de tels fonctionnaires, autant du moins que le comporterait le petit nombre des personnes reconnues aptes à un tel office, et entre lesquelles on le ferait ainsi alterner irrégulièrement, sans qu'aucune d'elles en pût avoir l'attribution propre et permanente.

Cette étrange proposition, qui n'aboutirait finalement qu'à confier toujours des fonctions aussi importantes et aussi délicates à des jeunes gens sans consistance, qui feraient continuellement leur apprentissage aux dépens des candidats et du public, n'a été, comme vous sentez, imaginée, à défaut de tout autre moyen, que pour m'écarter plus tard, et peut-être dès l'an prochain, d'une position qu'une telle absence de dignité et de sûreté me rendrait dès lors inacceptable; mais on l'a colorée, avec une certaine habileté d'exposition, de quelques

spécieux prétextes de bien public qui ont déjà fait illusion à quelques membres inoffensifs.

Comme, de nos jours, et surtout en France, l'absence totale de vraies convictions permet, en tous genres, une sorte de succès momentané aux plus absurdes innovations, même quand on les imaginerait au hasard, j'ai lieu de craindre que des esprits trop habitués à pousser très-loin l'examen d'une face isolée d'une question complexe sans beaucoup s'inquiéter de l'ensemble du sujet, ne se laissent, de bonne foi, assez séduire par une telle tactique, si réellement on y persiste, pour m'obliger ultérieurement à renoncer à un moyen d'existence que j'avais dû croire jusqu'ici plus satisfaisant et moins précaire que l'enseignement privé dont je vivais autrefois. Dès ce moment, une telle incertitude me dispose à sentir fort amèrement ce qu'offrent de fastidieux ou de pénible mes fonctions actuelles où la sécurité pouvait seule me présenter une véritable compensation. Toutefois, ma position reste au moins assurée ainsi pour une année, et j'ai toujours bien senti expérimentalement que la vie ne se compose, au fond, que d'années, dont il ne me reste guère, sans doute, qu'une vingtaine, que je parviendrai peut-être à passer sans plus d'embarras que les précédentes. De plus, quel que soit le désir des géomètres de me faire péniblement sentir leur domination matérielle, il est très-probable que cette étrange mesure n'a été réellement imaginée qu'afin de couvrir la défaite de mes adversaires

sous l'apparence d'une réserve hostile; celui qui l'a proposée a certainement trop d'esprit pour en être sérieusement la dupe; et, quoiqu'il puisse malheureusement déterminer chez quelques autres une conviction passagère qu'il n'a pas lui-même, il est cependant fort possible que cette idée soit assez promptement abandonnée pour n'offrir aucun danger véritable dans la réélection de 1844. Enfin, si je la vois acquérir quelque consistance, cela même deviendra un motif suffisant pour m'autoriser, après ma tournée, sans aucune contradiction réelle avec la déclaration finale contenue à ce sujet dans ma préface, à demander directement au Ministre de rendre permanentes mes fonctions d'examinateur, comme elles l'ont été longtemps, en faisant cesser une situation temporaire que cette nouvelle disposition rendrait alors incompatible avec mes plus évidentes nécessités; j'aurais, en ce cas, quelque espoir d'obtenir cette heureuse transformation, en faisant convenablement ressortir les vices incontestables d'un tel nouveau mode.

Quelque pénible qu'ait été pour moi la crise matérielle qui vient de se terminer aussi favorablement, elle me laissera toujours une précieuse compensation dans le doux souvenir permanent des honorables manifestations auxquelles elle a donné lieu en ma faveur dans notre monde savant, et même chez la classe qui m'y est le plus hostile. Non-seulement j'ai trouvé au sein du Conseil polytechnique, fort au-delà de mes espérances, des

amis zélés et d'opiniâtres défenseurs, mais dans l'Académie des sciences elle-même, et au dehors, une réprobation très-prononcée a spontanément accueilli l'explosion de l'iniquité qui se tramait contre moi. En complétant ma fameuse *préface* dans une seconde édition de mon grand ouvrage, par une histoire sommaire de cette lutte personnelle en ce qui mérite d'y être rappelé à la postérité, je me plairai à rendre, à ce sujet, une complète justice à tous ceux qui s'y sont noblement conduits. Je ne parle pas seulement de M. de Blainville, dont le zèle actif, quoique assurément au-dessus de tout éloge en cette occasion, ne doit étonner personne, soit à cause de son caractère bien connu, soit en vertu de son amitié déclarée. Mais il est déjà de mon devoir de vous signaler spécialement l'admirable conduite, aussi honorable pour lui que pour moi, qu'a tenue ici un illustre géomètre, dont j'ai eu précédemment à me plaindre gravement, et envers lequel je n'ai pas craint en effet de formuler l'an dernier un blâme public dans la longue note de la page 469 (M. Poinsot). Dès la première manifestation du danger que je courais, aussitôt après mon procès, M. Poinsot avait déjà fait spontanément, au début de cette année, une démarche décisive, dont j'ai été informé longtemps après, pour témoigner aux chefs de l'Ecole polytechnique sa haute improbation d'une telle iniquité. Cette noble initiative ne s'est pas démentie ensuite pendant tout le cours de la crise, à l'heu-

reuse issue de laquelle cet éminent témoignage, dont l'impartialité ne pouvait certes être douteuse par suite même de ma nouvelle attitude envers M. Poinsot, a certainement beaucoup contribué. Sans croire devoir reprendre avec lui mes anciennes relations, vous concevez aisément quel besoin j'ai eu de lui écrire aussitôt pour lui exprimer dignement ma reconnaissance et mon admiration d'une telle conduite, dont tant d'autres, à sa place, se seraient crus dispensés par la sévère justice que j'avais été forcé d'exercer.

Une telle marche forme naturellement un étrange contraste avec l'attitude jésuitique conservée, dans toute cette affaire, par le fameux Arago, qui, en évitant le reproche formel d'aller quêter des voix contre moi, n'a jamais témoigné le moindre blâme au sujet d'une persécution tramée surtout à son intention, et qu'un seul mot de lui aurait immédiatement arrêtée.

Je suis d'ailleurs fort aise que tout cela se soit terminé heureusement sans que mes amis ni moi ayons eu, même involontairement, la moindre obligation à ce brouillon sans portée et sans moralité, qui se croit follement aussi maître d'en imposer à la postérité qu'à ses contemporains, tandis que, en réalité, si sa carrière se prolonge encore dix ou douze ans, il aura probablement le chagrin d'assister à la propre décomposition de son importance usurpée.

Laissant là toute cette crise personnelle, dont le

souvenir ne pourra plus ainsi altérer la douceur de notre entrevue, avant ou après ma tournée, je ne veux pas terminer cette lettre exceptionnelle sans y insister plus que je ne l'ai fait dans ma dernière du 16, sur la haute utilité que me semble de plus en plus offrir, à mesure que j'y pense davantage, la traduction française de votre précieux ouvrage, surtout si elle pouvait être accomplie par vous. Il est certainement impossible, au point de vue où vous avez dû rester, de sentir avec plus de profondeur et de netteté, ni de mieux caractériser systématiquement le véritable esprit et les conditions essentielles de la positivité rationnelle, considérée isolément de son développement effectif et graduel. Or, l'inappréciable service que vous avez ainsi rendu à la grande transition finale est, au fond, presque aussi nécessaire, quoique par des motifs différents, à nos intelligences françaises qu'aux anglaises. Vous me connaissez assez pour être convaincu que, quelque intéressé que je sois à une telle reproduction d'un ouvrage où j'ai obtenu une aussi noble justice, ce motif n'exerce réellement aucune influence notable sur mes instances à ce sujet. Mon éminent ami M. de Blainville, que j'ai engagé à lire soigneusement votre travail, et qui m'a promis d'y consacrer spécialement une partie de ses prochaines vacances, me faisait judicieusement remarquer, à cet égard, l'avantage spécial que vous offrirait cette translation pour améliorer, même involontairement, votre lumineuse exposi-

tion, sous l'impulsion spontanée des propriétés éminemment logiques qui distinguent notre langue entre toutes les autres. En insistant de nouveau sur ce conseil, je ne crains donc pas de subir à mon insu la douce impression de reconnaissance que m'a laissée une telle lecture, surtout dans les graves circonstances personnelles où vous savez que je l'ai accomplie. Dans une vie aussi profondément isolée que la mienne, dont les méditations spontanées n'avaient pas été troublées depuis beaucoup d'années par aucune longue et importante lecture, treize jours consécutifs employés à cette intéressante occupation doivent naturellement constituer une sorte d'événement, un véritable épisode susceptible de laisser des traces durables. Il m'en restera toujours le doux souvenir d'un quasi voyage auprès de vous; et cette agréable impression, loin de s'effacer, ne pourra que se fortifier davantage par l'influence plus vive de l'heureuse visite que vous me promettez.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

XVI

Paris, le jeudi 29 juin 1843.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai appris avec beaucoup de peine que votre dernière lettre avait été surtout retardée par suite

d'un état passager de langueur morale, tenant probablement à un certain trouble physique. Sans croire guère plus que vous à la médecine actuelle, je vous engage pourtant à mieux apprécier les conseils de vos médecins à ce sujet, puisqu'il ne s'y agit essentiellement que d'hygiène, doctrine beaucoup plus rapprochée déjà que la thérapeutique d'une vraie positivité ; l'abstinence de travail intense qui vous est recommandée me semble en effet très-convenable à la situation que vous me décrivez et que j'ai autrefois éprouvée, quoique mon tempérament en ait interdit le renouvellement depuis bien longtemps. Il est bien regrettable que vos occupations forcées ne vous permettent pas maintenant un voyage de quelques mois, surtout en un meilleur climat : ce serait assurément le meilleur remède, puisque d'ailleurs cette indication d'abstinence s'y trouverait spontanément remplie de la plus heureuse manière. Mais, après avoir renoncé au plaisir de vous posséder pendant quelques jours avant le retour de ma corvée officielle, qui va commencer dans trois semaines, je crains bien, suivant le ton général de votre lettre, que je ne puisse pas même avoir cette satisfaction à l'issue de ma tournée, dans la seconde moitié d'octobre, comme vous l'aviez d'abord compté. Tâchez du moins, si vous ne pouvez quitter Londres, de vous y distraire autant que possible, car c'est là, ce me semble, votre principal besoin actuel, autant que je puis deviner imparfaitement la nature de votre consti-

tution. Du reste, si votre été est, cette année, aussi triste que le nôtre, je ne suis nullement surpris de l'état de mélancolie oppressive où vous retient une saison aussi exceptionnelle, pendant laquelle je n'ai pu encore renoncer entièrement à l'usage du feu.

Vous ne doutez pas, j'espère, que je n'aie été profondément touché de l'offre généreuse que vous a suggérée la pénible nécessité passagère où j'ai failli être entraîné récemment et qui peut-être n'est qu'ajournée. Je me félicite presque de la crise qui vient de m'arriver, puisqu'elle a donné lieu à l'évidente manifestation de cette noble fraternité. Comptez que si, l'an prochain, une pareille éventualité venait à se réaliser pour moi, je n'hésiterais pas à accepter, comme extrême ressource, un abri aussi cordialement offert. Mais, en écartant toute fausse délicatesse personnelle, j'avoue qu'une telle solution, quoique purement momentanée, me répugnerait comme contraire à l'état normal des relations humaines. Il serait triste, en effet, que, dans le développement initial de la nouvelle philosophie, les philosophes en fussent réduits à s'assister mutuellement, non-seulement par leur action morale, mais aussi par leur modeste concours matériel. Le principe général de la division des deux puissances élémentaires doit s'appliquer à ce cas aussi bien qu'à tout autre plus étendu. Si les philosophes concourent, non-seulement par leurs travaux, mais aussi par leur fortune, que resterait-il à faire, en

cette œuvre commune, à ceux qui, par leur nature et leur position, en doivent être surtout les patrons?

Tout au plus les penseurs doivent-ils, à cet égard, provoquer, en cas d'urgence, l'intervention matérielle de ceux-ci, quand elle est spontanément trop peu active; mais il serait d'un triste augure pour l'essor actuel et ultérieur de la philosophie finale qu'ils fussent contraints d'y suppléer. Sans que la protection de ce travail fondamental ait pu encore être régularisée, je ne crois pas que nous en soyons réduits à ce fâcheux renversement de fonctions. Si, dans ma personne, ou dans toute autre, la nouvelle voie philosophique vient à exiger une assistance exceptionnelle, j'espère que les divers centres de notre évolution occidentale, surtout Londres et Paris, fourniront spontanément un patronage naturel assez étendu pour dispenser les divers collaborateurs de partager fraternellement leurs modiques moyens personnels.

Vous avez rempli, à mon égard, de la manière la plus noble et la plus complète, le véritable office normal de mutuelle assistance philosophique, par l'éclatante justice que vous vous êtes plu à me rendre dans votre important ouvrage. Aller au delà, ce serait, je le répète, empiéter sur les attributions réservées à nos communs patrons; et, quoique cette généreuse usurpation ne m'inspirât aucune répugnance, si réellement les circonstances venaient à en constater la nécessité, j'aime à croire que la nouvelle philosophie inspire déjà assez de zèle à

un petit nombre d'éminents protecteurs pour que cette solution anormale ne soit jamais indispensable.

Sous l'aspect personnel, je puis vous déclarer que si, en cas de passagère détresse matérielle, je ne pouvais réellement trouver d'appui que parmi ceux que je regarde comme mes collaborateurs, je n'hésiterais nullement à accepter, de préférence, l'offre fraternelle de celui de tous pour lequel ma sympathie, soit mentale, soit morale, est assurément la plus complète, ayant d'ailleurs tout lieu de croire, par la sagesse de son caractère, que cette généreuse intervention ne serait pas de nature à troubler gravement, même momentanément, sa propre situation. Au reste, le péril est maintenant passé pour cette année, et diverses éventualités peuvent empêcher son retour, même indépendamment de mes efforts. Toutefois, il faut que, avant la prochaine réélection, ma position soit consolidée d'une manière quelconque. Je ne veux pas dépendre une seconde fois des capricieuses inclinations de tant de personnages, car je sais que certains de mes ennemis sont irréconciliables. Leur haine a été jusqu'à vouloir m'imposer, comme une sorte de condition de réélection, une espèce de lettre de rétractation, que j'ai refusée avec indignation, et, que, de son côté, M. de Blainville avait pareillement refusée en mon nom, avec son énergie ordinaire, même sans m'avoir consulté. Quoiqu'ils n'aient pu réussir cette année, vous sentez que des

gens qui sont allés jusque-là ne renonceront jamais à détruire ma position, tant que la faculté leur en restera. C'est donc à leur ôter un tel moyen que je dois viser, dès le retour de ma tournée prochaine, en demandant au Ministre la permanence de mes fonctions, et il y a beaucoup de chances en ce sens. Mais si je ne puis l'obtenir, par suite du peu d'énergie de l'administration contre les corporations actuelles, surtout scientifiques, je devrai sérieusement travailler à me faire une autre existence en reprenant l'enseignement privé, dont j'ai si longtemps vécu exclusivement; dès à présent, je dois même penser à me ménager graduellement cette solution, qui peut devenir nécessaire. Au point où je suis parvenu, et d'après la nature des grands travaux qui me restent, il ne faut pas que mon mode de vivre devienne contraire à l'essor de mon activité philosophique ; or, je sens à présent que je ne suis pas totalement libre, et que ma position actuelle m'impose de véritables entraves susceptibles de nuire au développement ultérieur de mes idées, qui exige l'absence de toute oppression habituelle. Il faudra donc que, de manière ou d'autre, je retrouve, à cet égard, une situation normale, quels que puissent être d'abord les embarras de la transition.

L'importance que j'attachais à voir accomplir par vous-même la traduction française de votre ouvrage, ne me faisait aucune illusion sur la possibilité d'un mode aussi désirable ; en sorte que

j'ai appris sans étonnement, quoique avec regret, que vous ne pouviez vous en charger.

Je ne connais nullement la personne à laquelle M. Marrast, que je vois très-rarement, a confié cet important travail, et c'est même uniquement par vous que j'apprends cette mission.

Mais, en général, je regrette que vous n'ayez pas au moins conservé une certaine surintendance finale à cet égard. Divers exemples récents ont montré le danger de telles interventions comme exposant à altérer ou à mutiler, du moins accessoirement, la pensée d'un ouvrage, surtout quand sa philosophie est en opposition avec les tendances dominantes dans le nouveau milieu où il faut le transporter.

Si votre traducteur est, en effet, l'un des professeurs en vogue, le danger n'en est que plus grand, parce que, engagé sans doute dans les coteries régnantes, il tiendra davantage à les ménager. Nous aurons, à ce sujet, une véritable expérience sociologique, susceptible de quelque intérêt, en voyant jusqu'à quel point seront fidèlement reproduites celles de vos pages qui choquent le plus directement les aberrations et les rancunes métaphysiques.

Il sera curieux, par exemple, d'observer comment on respectera vos nobles déclarations à mon égard. Vous ne trouverez pas étrange que j'y attache personnellement une grande importance, comme à la principale récompense de mes longs travaux

philosophiques ; mais, outre ce franc aveu, vous pensez sans doute, aussi bien que moi, que cette éclatante manifestation comporte une éminente utilité philosophique, pour l'installation initiale de la nouvelle doctrine. Or, je crains beaucoup que, sous prétexte d'abréger et de faciliter, on ne supprime ou ne modifie la majeure partie de vos déclarations à l'égard d'un auteur et d'un ouvrage qui est aussi complétement à l'*index* actuel, non-seulement en cour de Rome, ce qui assurément importe peu, mais aussi chez la presse métaphysique de toute couleur, ce qui est beaucoup plus grave.

Je serais agréablement surpris si votre traducteur respectait scrupuleusement un ensemble de manifestations aussi peu en harmonie avec le silence obstiné que gardent envers moi tous nos parleurs en vogue, par un concert qui longtemps fut purement spontané, mais qui, maintenant, est devenu en grande partie systématique.

La nature intellectuelle de M. Marrast m'inspirerait, à cet égard, beaucoup de sécurité, si son défaut radical d'études positives ne l'entraînait lui-même à participer involontairement, sous ce rapport, à un certain degré, aux communes antipathies des diverses écoles métaphysiques qui, malgré leur antagonisme mutuel, doivent se sentir simultanément compromises par l'essor décisif de la positivité finale, comme je l'ai indiqué dans ma préface. Vous savez d'ailleurs que, malgré son énergie personnelle, une triste habitude journalière

l'empêche de heurter de front certaines influences philosophiques, au point même de faire, sans nécessité, à la théologie, des concessions certainement contraires à ses propres convictions, du moins si j'en crois ceux qui suivent son journal, car vous savez que, pour moi, je n'en lis aucun depuis bien longtemps. Quant à ce qui me concerne personnellement, je dois vous déclarer avec une franchise confidentielle, que j'ai trouvé chez lui une véritable bienveillance dans les cas graves, mais jamais aucune tendance à braver en ma faveur les diverses coteries régnantes, même d'après la plus intime conviction de leur iniquité envers moi. Au reste, mes inquiétudes relatives à cette partie de la traduction, et à quelques autres aspects de votre ouvrage, se trouveront peut-être sans fondement; mais, quoique je le désire beaucoup, je doute fort qu'il y ait, à cet égard, une stricte fidélité; le silence même gardé envers moi sur ce projet, par Marrast, est peu rassurant.

Quelque graves que soient, en elles-mêmes, les dissidences que vous m'annoncez franchement exister encore entre nous sur certaines notions fondamentales de statique sociale, elles ne m'effrayent aucunement pour la plénitude ultérieure de notre synergie philosophique, puisque nous sommes déjà complétement ralliés en tout ce qui concerne la méthode, soit universelle, soit spécialement sociologique; c'était la condition la plus décisive et la plus rarement remplie jusqu'ici. Suivant le

cours ultérieur de vos méditations spontanées, je ne doute pas que l'accord actuel de nos deux cerveaux, quant à la théorie du mouvement social, ne s'étende bientôt aussi à celle de l'existence, même avant que vous puissiez recevoir, à cet égard, l'influence de l'élaboration directe que j'entamerai l'an prochain. Un esprit comme le vôtre ne saurait longtemps rester atteint par les aberrations de notre époque sur les conditions élémentaires de l'association domestique; les hérésies comme celles que votre noble candeur me signale, quelque énormes qu'elles doivent sembler, ne sont vraiment incurables que chez ceux où le cœur est devenu solidaire des déviations intellectuelles. J'ai d'autant plus de confiance à ce sujet que j'ai moi-même passé jadis par une situation mentale fort analogue, quoique les études biologiques m'en aient peut-être plus rapidement retiré. C'est, à mes yeux, une phase inévitable du développement actuel des esprits émancipés, qui livre momentanément à la philosophie négative des notions indispensables, dont la théorie est malheureusement restée jusqu'ici sous la dangereuse tutelle des conceptions théologiques, mais qui, au fond, n'ont d'autre tort essentiel que cette désastreuse connexité. Les sept ou huit ans dont mon âge excède le vôtre expliquent tout naturellement pourquoi je suis sorti de cette position transitoire, tandis que vous y êtes encore; mais je ne doute nullement que, par vos propres réflexions, vous ne deviez aussi en sortir

complétement. On ne saurait sentir aussi profondément que vous l'avez fait le néant organique de la métaphysique révolutionnaire, et rester indirectement soumis à son ascendant sur ces notions élémentaires.

L'accord parfait qui existe déjà entre nous sur le principe fondamental de la séparation systématique des deux puissances me garantit spécialement notre convergence ultérieure et prochaine à cet égard ; car ce point de départ de l'organisme positif était surtout difficile à poser convenablement, et nous sommes, je crois, les seuls jusqu'ici qui l'admettions d'une manière vraiment complète, susceptible d'une pleine réalisation. Toutes les autres divergences s'effaceront peu à peu sous l'ascendant graduel d'une telle communion de doctrine, car les aberrations dont il s'agit proviennent surtout d'une irrationnelle tendance à régler par les lois ce qui dépend essentiellement des mœurs, et par conséquent elles doivent céder à une juste appréciation de la coordination fondamentale entre la discipline morale et la discipline politique.

Votre tout dévoué,

A[te] COMTE.

Je vous adresse quelques exemplaires de l'*Extrait* du jugement rendu à mon profit, contre le libraire Bachelier. L'extrême négligence de mon légiste m'en a fait très-longtemps attendre l'expédition authentique. J'ai fait imprimer cet extrait officiel

sous un format qui permet de l'accoler commodément au carton condamné, dans les exemplaires où l'on désirera conserver le souvenir de cet étrange incident, en vue de consolider le libre usage universel du droit légitime de discussion raisonnable.

Quand vous en trouverez l'occasion, je vous serai obligé d'en remettre à ceux de vos amis qui possèdent mon ouvrage ; si vous en désirez davantage, il m'est aisé de vous satisfaire.

XVII

Paris, le dimanche 16 juillet 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Avant de recevoir hier votre lettre du 13, j'étais déjà décidé à vous écrire exceptionnellement aujourd'hui, mais seulement quelques lignes, n'ayant d'autre destination que de faciliter formellement auprès de vous l'introduction de Mazhar-Effendi, qui, après avoir prolongé son séjour ici fort au-delà de sa première intention, est venu récemment m'annoncer qu'il part enfin pour Londres, demain soir lundi. L'arrivée de votre bonne lettre modifie un peu mon projet, et me détermine à convertir cette occasion fortuite de correspondance en une véritable réponse, toutefois moins étendue qu'à

l'ordinaire, par suite du peu de temps qui me reste aujourd'hui jusqu'à l'heure où je dois aller terminer, pour cette année, mon cours d'astronomie, dimanche prochain devant déjà être consacré à mes pénibles fonctions d'examinateur. Pour ne plus revenir sur le motif primordial de cette lettre exceptionnelle, je me borne à vous rappeler que Mazhar-Effendi, qui vous la remettra, est, à tous égards, le plus distingué des élèves égyptiens dont jadis je dirigeai les études mathématiques; j'espère qu'il vous paraîtra pleinement digne du bon accueil dont vous avez bien voulu me promettre de l'honorer; quoique désormais essentiellement placé au point de vue pratique, sans se livrer expressément aux conceptions philosophiques, il est fort susceptible de les entendre et de les goûter ; toutes les bontés que vous pourrez lui témoigner, soit en lui facilitant en Angleterre ses explorations spéciales comme ingénieur, soit surtout en l'admettant le plus souvent possible aux bénéfices de votre conversation, me seront extrêmement agréables.

Je regrette bien de voir se prolonger le pénible état de mélancolie chronique dont vous êtes affecté depuis quelque temps, mais je ne saurais m'en étonner, d'après vos explications sur l'impossibilité d'y appliquer maintenant le seul remède qui vous convienne réellement, et sur le peu de disposition de votre nature à goûter convenablement les seules diversions qui soient effectivement en votre pouvoir immédiat. Quoique j'aie été malheureusement trop

privé de la jouissance effective et durable des affections domestiques, j'ai cependant toujours senti combien elles doivent être efficaces en une telle situation physique et morale, quand on a le bonheur de pouvoir s'y livrer librement. J'ai toujours aussi attaché beaucoup de prix, sous ce rapport, aux divers ordres d'impressions esthétiques, et je serais bien surpris si votre organisation vous empêchait d'en retirer aujourd'hui une douce et salutaire diversion. Toutefois, je présume que d'importantes discussions philosophiques, familièrement soutenues sans aucune prétention au prosélytisme, auraient encore plus d'efficacité pour vous retirer de cette sorte de langueur que vous décrivez. Sous ce rapport, la petite visite fraternelle dont j'avais d'abord compté jouir de votre part en ce moment vous aurait peut-être été fort utile, même physiquement, malgré sa courte durée. En regrettant que vous ayez été forcé de l'ajourner après ma tournée, je vois au moins avec plaisir, dans votre lettre, que cet ajournement est probablement le dernier, et que j'ai encore tout lieu d'espérer, pour la dernière semaine d'octobre, cette heureuse entrevue, que je désire depuis plus d'un an.

Mes opérations officiellés vont commencer ces jours-ci à Paris, où est toujours le maximum de ma corvée, soit par l'étendue, soit par la condensation.

L'accroissement assez sensible du nombre total de nos candidats va même rendre cette sorte de

session annuelle plus pénible que la précédente, les limites de temps n'en pouvant guère être reculées. Entre nos deux tournées provinciales, à l'est et à l'ouest du méridien de Paris, une règle, qui n'est pas sans motifs réels, veut que le sort décide, et il vient de m'assigner, à mon grand déplaisir, la même tournée que l'an dernier ; j'y trouve toutefois la compensation d'une moindre surcharge de candidats que dans l'autre ligne, d'ailleurs plus agréable à parcourir. Ma course se fera assez doucement quand la série principale de mes deux cent cinquante examens sera enfin terminée, vers les derniers jours d'août, à l'hôtel de ville de Paris.

Quoique j'espère avoir tout naturellement le plaisir de vous écrire encore une fois avant de quitter Paris, voici, comme l'an dernier, mon itinéraire obligé, afin d'assurer la continuité de notre précieuse correspondance ; je dois ouvrir les examens à *Rouen* le 8 septembre ; à *Rennes* le 16 ; à *la Flèche* le 22; à *Angoulême* le 29; à *Toulouse*, le 9 octobre, et enfin le 15 à *Montpellier*, où le sort m'envoie encore une fois sentir péniblement l'amertume forcée d'une face essentielle de ma situation domestique. De ce dernier centre je dois, comme l'an dernier, retourner directement à Paris, où ma rentrée est officiellement indiquée au 23 octobre, mais où j'espère arriver le 22 ou même le 21, plutôt que de dépasser d'un ou deux jours, suivant l'usage le plus ordinaire, le terme fixé.

Vous voyez ainsi que, si vous pouvez réaliser votre douce visite, vous me trouverez pleinement réinstallé chez moi, et tout prêt à vous accueillir sans aucun embarras, en arrivant ici le 24 ou le 25 octobre.

Votre déclaration, relativement à la surveillance indirecte que vous comptez devoir exercer sur la prochaine traduction française de votre précieux ouvrage, me rassure complétement sur les risques trop réels d'altération que court ainsi la pleine appréciation philosophique qui constitue pour moi la principale récompense de l'ensemble de mes travaux; au reste, en obtenant que le traducteur soit fidèle à cet égard, on se garantit *à fortiori* de toute autre grave inexactitude; car c'est là, certainement, la partie de votre texte qui est le plus exposée dans cette transplantation, comme la plus désagréable aux diverses coteries qui dominent dans ce nouveau milieu, et dont les laborieux efforts de compression se trouveront alors gravement neutralisés par cette énergique manifestation d'un esprit aussi indépendant qu'éminent. Je me félicite donc de vous avoir signalé franchement ce danger, qui, une fois nettement prévu, devient facile à éviter, ou, en cas extrême, à réparer.

Toutefois, ne fût-ce que pour écarter une sorte de conflit possible, je regrette que notre ami Marrast n'ait pas jugé à propos de me consulter sur le choix du traducteur, dont j'ignore encore le nom, car je lui aurais aisément fait sentir l'utilité d'y préférer,

à un personnage plus ou moins lié aux coteries métaphysiques, quelque jeune homme intelligent et zélé, déjà plus favorable qu'hostile spontanément à notre philosophie, et mettant du prix à recommander son nom par une scrupuleuse reproduction d'un ouvrage important, sans être aucunement tenté de sortir du simple office d'interprète littéral.

J'aurais même facilement trouvé, je présume, ce traducteur convenable, et Marrast, beaucoup plus répandu, l'aurait pu encore plus commodément; nous pouvions, par exemple, y appliquer en toute sûreté le jeune Bernard, pour lequel j'avais sollicité spécialement votre bienveillance l'an dernier, et qui maintenant travaille misérablement au profit de quelqu'un de nos érudits académiques, entrepreneur d'une compilation en vogue, où, suivant l'usage actuel, sa collaboration est essentiellement nominale, quoiqu'il en absorbe presque tous les profits. A la vérité, Marrast a pu compter sur un meilleur style en choisissant quelque célèbre professeur; et j'espère que, grâce à vos précautions, cet avantage ne sera pas obtenu aux dépens de la fidélité essentielle.

Je suis heureux d'apprendre que M. Lewes vient de me consacrer directement une publique appréciation philosophique, et j'espère que ce travail exercera sur lui une réaction salutaire, pour engager davantage son intelligence dans la nouvelle philosophie. Vous serez néanmoins peu surpris que je ne croie pas devoir suspendre, pour prendre

connaissance de ce travail, mon régime d'abstinence de lectures sérieuses, dont je continue à me trouver si bien, et envers lequel votre important ouvrage a seul été, depuis plusieurs années, le sujet d'une exception réelle, qui n'est pas de nature à se renouveler de longtemps.

Il me suffit que vous soyez satisfait de l'article de M. Lewes ; mais je suis bien aise d'en connaître le dépôt, afin d'en recommander la lecture à quelques amis. Sans croire devoir le lire, je vous prie d'en faire expressément, à l'auteur, mes sincères remercîments personnels.

Le temps me manque entièrement aujourd'hui pour effleurer la grave discussion de statique sociale que vous avez involontairement entamée dans votre lettre ; mais je suis fort aise que vous ayez commencé cette sorte de naïve confession hérétique, et je vous prie de la continuer à votre gré. Quand votre exposition graduelle aura acquis un caractère de dissentiment plus déterminé, son appréciation pourra nous être fort utile à tous deux, en me poussant à une sorte d'anticipation sommaire sur la doctrine qui doit être formellement établie dans le second volume du grand ouvrage que je vais commencer l'an prochain. Sans m'effrayer aucunement de ces divergences entre les deux seuls organes complets que possède réellement aujourd'hui la philosophie nouvelle, je suis bien sûr que notre parfaite homogénéité de méthode et notre fondamentale communauté de doctrine dynamique

feront bientôt cesser spontanément ce désaccord statique. Il ne tient maintenant, ce me semble, qu'à ce que vous ne prenez peut-être pas l'ensemble des études biologiques, même actuelles, en aussi intime et familière considération que celui des notions inorganiques dont les divers ordres vous sont, d'après l'évident témoignage de votre traité, profondément familiers depuis longtemps.

Quelque imparfaite que soit encore, à tous égards, la biologie, elle me semble déjà pouvoir solidement établir la hiérarchie des sexes, en démontrant à la fois anatomiquement et physiologiquement que, dans presque toute la série animale, et surtout chez notre espèce, le sexe femelle est constitué en une sorte d'état d'enfance radicale qui le rend essentiellement inférieur au type organique correspondant. Sous l'aspect directement sociologique, la vie moderne, caractérisée par l'activité industrielle et l'esprit positif, ne doit pas moins développer finalement, bien que d'une autre manière, ces diversités fondamentales que la vie militaire et théologique des populations anciennes, quoique jusqu'ici la nouveauté de cette situation n'ait pas encore permis une suffisante manifestation de ces différences finales, tandis que les premières semblaient s'effacer. L'idée d'une *reine*, par exemple, même sans être *papesse*, est maintenant devenue presque ridicule, tant elle avait besoin de l'état théologique ; mais, il y a seulement trois siècles, ce n'était pas encore ainsi. Quant à l'imper-

fection nécessaire des sympathies fondées sur l'inégalité, j'en conviens avec vous ; et, à ce titre, je pense que la plénitude des sympathies humaines ne saurait exister qu'entre deux hommes éminents dont la moralité est assez puissante pour contenir toute grave impulsion de rivalité ; ce genre d'accord me semble bien supérieur à ce qui peut jamais s'obtenir d'un sexe à l'autre. Mais ce ne saurait être là, évidemment, le type normal des relations les plus élémentaires et les plus communes, où la hiérarchie naturelle des sexes, et ensuite des âges, constitue le plus énergique lien.

La qualification d'*égalité* a été trop sophistiquée de nos jours pour être employée convenablement à caractériser le principe des rapports universels ; je lui préfère de beaucoup la formule *fraternité* que toutes les populations modernes ont spontanément consacrée à cet effet, et que j'ai en ce moment, par exemple, la satisfaction de retrouver si profondément et si familièrement empreinte dans la langue espagnole, où elle s'allie continuellement à l'expression la plus vive des sentiments hiérarchiques.

Ah ! voilà l'heure précise de m'acheminer à mon cours.

Votre tout dévoué,

A^te^ COMTE.

XVIII

Paris, le lundi 28 août 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Le principal objet de cette lettre exceptionnelle est de dissiper l'inquiétude que m'inspire, dans l'état présent de votre santé, votre silence inaccoutumé, depuis votre lettre du 13 juillet, à laquelle j'ai répondu le lendemain de sa réception, avant d'entamer l'horrible corvée que je viens d'achever à l'hôtel de ville.

Ce silence pourrait tenir, il est vrai, à ce que cette prompte réponse ne vous serait pas assez tôt parvenue, car je l'ai remise à Mazhar-Effendi, pour lui servir d'introduction spéciale auprès de vous; il a quitté Paris le 18 juillet, s'acheminant directement vers Londres, où je lui avais recommandé de vous remettre immédiatement cette lettre. Mais, le sachant un peu disposé à flâner, et l'ayant vu récemment rester ici quatre mois de plus qu'il n'avait compté d'abord, je puis craindre qu'il ne se soit que tout dernièrement acquitté de son message, ou peut-être même pas encore, quelque importance qu'il attachât certainement à commencer ses relations avec vous. Si votre silence était ainsi motivé, ce serait pour moi une raison de plus de prendre

directement l'initiative pour le faire cesser avant d'aller commencer ma tournée provinciale. Je désire bien qu'il n'ait pas de source plus grave, et que les alarmes relatives à l'état précaire de votre santé actuelle se trouvent n'être pas réellement fondées.

Je viens enfin de terminer heureusement, après trente journées consécutives d'une pénible application, les deux cent dix-huit examens effectifs que j'avais cette année à faire à Paris. Le reste de ma besogne officielle n'est plus, en comparaison, qu'un jeu, puisque je n'aurai probablement à opérer en province qu'une centaine d'examens réels, dans une course de six semaines, entrecoupée de voyages forcés qui occuperont, au fond, la majeure partie de mon temps.

Quoique ma lettre du 16 juillet contînt déjà mon itinéraire, je crois devoir, en cas de négligence de Mazhar, le reproduire ici, afin de mieux assurer la régulière continuité d'une correspondance qui est devenue pour moi un vrai besoin, non moins moral que mental. Je dois ouvrir mes opérations : 1° à *Rouen*, le 8 septembre; 2° à *Rennes*, le 16 ; 3° à *la Flèche*, le 22 ; 4° à *Angoulême*, le 29 ; 5° à *Toulouse*, le 9 octobre ; 6° enfin, le 15, à *Montpellier*, d'où je retournerai immédiatement à Paris, où je compte rentrer le 22 octobre, espérant encore avoir, quelques jours après, la satisfaction de vous y recevoir fraternellement.

Un petit contre-temps imprévu me force à re-

noncer à la courte excursion préalable que je comptais faire au Havre, avant que d'aller opérer à Rouen; en sorte que je quitterai Paris seulement le 6 septembre, pour me rendre directement à Rouen par la voie de fer. Mes examens de Paris m'ont ennuyé plus que fatigué, et, depuis environ huit jours qu'ils sont achevés, je commence à recouvrer librement ma pleine spontanéité physico-morale, un instant engourdie sous cette énorme accumulation de médiocrités automatiques.

Je ne dois pas négliger une agréable commission dont m'a chargé pour vous le docteur Roméo Pouzin, que vous avez connu jadis à Montpellier. Ayant eu occasion de communiquer à cet ami d'enfance le bon souvenir que vous m'aviez manifesté de lui, il m'a recommandé récemment de vous en exprimer toute sa satisfaction, ainsi que la profonde impression que lui ont laissée ces courtes relations. « M. John Mill était bien jeune alors, me dit-il textuellement, mais il était facile de reconnaître déjà en lui une organisation supérieure. » Cette précoce appréciation ne m'étonne nullement envers un sujet aussi caractérisé et chez un observateur aussi judicieux. Il regrette beaucoup que son ignorance de votre langue lui interdise la lecture actuelle de votre précieux ouvrage, que je lui avais spécialement recommandée : il attend impatiemment la traduction,

Je dois aussi vous dire à ce sujet que M. de Blainville m'a de nouveau prié de lui laisser avant

de partir vos deux volumes, qu'il compte lire très-attentivement pendant mon absence. Adieu.

Tout à vous,

Ate COMTE.

Si Mazhar-Effendi est réellement à Londres sans être encore allé vous voir, il vous serait, je crois, facile de vous en informer par l'*alien-office*. En cas que cette lettre du 16 juillet fût ainsi perdue, elle contient sur le sujet spécialement ébauché dans la vôtre du 13 quelques indications philosophiques que je retrouverais aisément.

XIX

Bordeaux, le jeudi 5 octobre 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Il me tardait beaucoup d'arriver en ce lieu de courte intermittence pour y pouvoir répondre à loisir à l'heureuse lettre par laquelle vous avez suffisamment dissipé les inquiétudes que votre silence antérieur m'avait inspirées sur votre santé, et qu'autorisait naturellement la fâcheuse disposition physico-morale où je vous savais depuis quelque temps. La confirmation explicite par laquelle vous terminez, au sujet de la prochaine réalisation de votre fraternelle visite à la fin de ce mois, achève de me rassurer entièrement. Cette annonce si dé-

sirée va devenir pour moi un doux motif de hâter mon retour à Paris autant que le comportent mes obligations officielles, qui maintenant vont consister bien plus en voyages qu'en corvées d'examen, puisque j'ai déjà accompli aux trois quarts mes opérations provinciales ; quoique je n'aie ici parcouru que la moitié environ de mon circuit obligé, il ne me reste réellement qu'une trentaine, au plus, de candidats à examiner dans mes deux dernières stations, Toulouse et Montpellier. Je viens de prendre d'ici mes précautions pour monter le 18 dans la malle-poste qui, de Montpellier, me fera directement rentrer à Paris le 21 au matin, afin de prendre immédiatement les petites dispositions matérielles relatives à votre commode réception chez moi, à moins que, avant ce moment, je n'aie malheureusement reçu l'expresse indication de quelque nouvel ajournement à une entrevue si désirée de tous deux.

J'ai appris avec une profonde satisfaction ce que vous m'annoncez à très-juste titre comme une importante nouvelle, la précieuse acquisition que notre commune philosophie vient de faire dans la personne du jeune professeur écossais X..... Quoique votre lettre me soit parvenue avant que j'eusse quitté Paris, je n'ai pu vérifier, comme je l'eusse désiré, les passages de votre ouvrage qui se rapportent à lui, parce que mon exemplaire était déjà remis entre les mains de M. de Blainville, qui doit le lire soigneusement pendant ses vacances. Mais

votre appréciation spéciale est plus que suffisante pour me faire sentir tout le prix d'une telle conquête; il n'en faudrait pas beaucoup de pareilles pour installer bientôt la nouvelle philosophie chez la plupart des esprits un peu supérieurs; car toutes les conditions me semblent, là, réunies dans ce grand intérêt mental et social : jeunesse, aptitude et préparation convenable. La réserve antérieure de ce jeune philosophe quant aux spéculations politiques, loin de constituer un symptôme défavorable, m'offre, au contraire, un indice aussi rare que décisif de haute aptitude ultérieure à la véritable élaboration sociologique. Chez les natures vulgaires, cette sorte d'indifférence pourrait, de nos jours, être fâcheuse, comme tenant surtout à des préoccupations égoïstes; et le plus souvent, en effet, je suis tenté, dans la vie usuelle, de faire peu de cas, surtout moralement, des jeunes gens qui n'ont pas commencé par être un peu utopistes, quoique je tienne fort à ne pas voir persister ensuite une telle tendance. Mais, chez les hommes supérieurs, comme s'annonce notre nouveau collègue, le peu d'empressement apparent manifesté d'abord vers les études directement sociales doit principalement tenir à un très-vif instinct de l'extrême imperfection de la méthode qui y domine encore et à un sentiment exagéré de la presque impossibilité d'y introduire aujourd'hui un meilleur régime logique : dès lors, l'apparition directe de la vraie méthode sociologique doit prochainement dissiper ce qu'au-

rait maintenant de dangereux la persistance ultérieure de cette répugnance primitive, fort analogue alors, à mon gré, à celle qu'éprouvait sous ce rapport le grand Descartes, quoiqu'il fût réellement bien éloigné, à cet égard, d'aucune blâmable indifférence.

Je me félicite autant que vous de savoir notre jeune confrère dans la position la plus favorable pour cultiver directement la nouvelle philosophie et en même temps concourir puissamment à sa haute propagation dans le milieu que je crois le mieux disposé à la recevoir aujourd'hui.

Plus je réfléchis à notre grave dissentiment sociologique et biologique sur la condition et la destination sociale des femmes, plus il me semble propre à caractériser profondément la déplorable anarchie mentale de notre temps, en montrant la difficulté d'une suffisante convergence actuelle jusque chez les esprits d'élite entre lesquels existe, déjà, outre la sympathie native, une communion logique aussi fondamentale que la nôtre, et qui pourtant divergent, au moins momentanément, sur l'une des questions les plus fondamentales que la sociologie puisse agiter, sur la principale base élémentaire, à vrai dire, de toute véritable hiérarchie sociale. Un tel spectacle serait même propre à inspirer une sorte de désespoir philosophique sur l'impossibilité ultérieure, comme le prétendent les esprits religieux, de constituer une vraie concordance intellectuelle sur des bases purement ration-

nelles, si d'ailleurs une profonde appréciation habituelle de notre état mental et même une suffisante expérience personnelle ne tendaient à me convaincre nettement que la situation actuelle de votre esprit ne constitue réellement, à cet égard, qu'une phase nécessairement passagère, dernier reflet indirect de la grande transition négative.

Tous les penseurs qui aiment sérieusement les femmes, autrement qu'à titre de charmants jouets, ont, de nos jours, passé, je crois, par une situation analogue ; je me rappelle très-bien, quant à moi, le temps où l'étrange ouvrage de miss Mary Wooltonscraft (avant qu'elle eût épousé Godwin) me produisait une forte impression. C'est même surtout en travaillant directement à éclaircir pour les autres les vraies notions élémentaires de l'ordre domestique, que j'ai mis irrévocablement mon esprit, il y a environ vingt ans, à l'abri définitif de toute semblable surprise du sentiment. Je ne doute pas que mon appréciation spéciale de ce principe fondamental, dans l'ouvrage que je vais commencer, ne suffit à dissiper, sous ce rapport, toutes vos incertitudes si, avant ce moment, vos propres méditations ne devançaient essentiellement cette importante démonstration, dont nous pourrons prématurément causer un peu dans notre fraternelle entrevue.

En reprenant sommairement, à cet égard, les indications de votre dernière lettre, j'espère que notre concert spontané est moins éloigné que je ne l'avais craint d'abord. Tout en convenant des diver-

sités anatomiques qui éloignent davantage l'organisme féminin du grand type humain, je crois que vous ne leur accordez pas une assez forte participation physiologique, tandis que vous exagérez peut-être l'influence possible de l'exercice qui, avant tout, suppose nécessairement une constitution convenable. Si, selon votre hypothèse, notre appareil cérébral ne passait jamais à l'état adulte, tout l'exercice imaginable ne le rendrait pas susceptible des hautes élaborations qu'il finit par comporter; et c'est à cela que j'attribue cet avortement, trop fréquent de nos jours, de beaucoup de malheureux enfants qu'on exerce abusivement à des opérations que leur âge repousse. Les femmes sont dans le même cas.

J'aurais, dans une discussion méthodique, peu de choses essentielles à ajouter à votre judicieuse appréciation des limites normales de leurs facultés; mais je trouve que vous n'attachez pas assez d'importance aux conséquences réelles d'une telle infériorité native. Leur inaptitude caractéristique à l'abstraction et à la contention, l'impossibilité presque complète d'écarter les inspirations passionnées dans les opérations rationnelles, quoique leurs passions soient, en général, plus généreuses, doivent continuer à leur interdire indéfiniment toute haute direction immédiate des affaires humaines, non-seulement en science ou en philosophie, comme vous le reconnaissez, mais aussi dans la vie esthétique, et même dans la vie pratique,

aussi bien industrielle que militaire, où l'esprit de suite constitue assurément la principale condition du succès prolongé. Je crois les femmes aussi impropres à diriger aucune grande entreprise commerciale ou manufacturière qu'aucune importante opération militaire; à plus forte raison sont-elles radicalement incapables de tout gouvernement, même domestique, mais seulement d'administration secondaire. En aucun genre, ni la direction, ni l'exécution ne leur conviennent; elles sont essentiellement réservées pour la consultation et la modification, où leur position passive leur permet d'utiliser très-heureusement leur sagacité et leur actualité caractéristiques. J'ai pu observer de très-près l'organisme féminin, même chez plusieurs exceptions éminentes : je pourrais d'ailleurs, à ce sujet, citer aussi ma propre femme, qui sans avoir heureusement rien écrit, du moins jusqu'ici, possède réellement plus de force mentale, de profondeur et en même temps de justesse que la plupart des personnages le plus justement vantés dans son sexe : j'ai partout trouvé les caractères essentiels de ce type, une très-insuffisante aptitude à la généralisation des rapports et à la persistance des déductions aussi bien qu'à la prépondérance de la raison sur la passion.

Tous les cas de ce genre sont, à mes yeux, trop fréquents et trop prononcés pour qu'on puisse imputer surtout à la diversité des éducations la différence des résultats; car j'ai retrouvé les mêmes attributs

essentiels là où l'ensemble des influences avait certainement tendu à développer autant que possible de tout autres dispositions. Après tout, d'ailleurs, n'est-ce pas, à beaucoup d'égards, un avantage final, plutôt qu'un inconvénient réel pour les femmes, que d'être soustraites à cette désastreuse éducation de mots et d'entités qui, pendant la grande transition moderne, a remplacé l'antique éducation militaire?

Quant aux beaux-arts, surtout, n'est-il pas évident que, depuis deux à trois siècles, beaucoup de femmes ont été très-heureusement placées et dressées pour leur culture, sans jamais avoir pourtant rien pu produire de vraiment éminent, pas plus en musique ou en peinture qu'en poésie? Par une appréciation d'ensemble, plus approfondie, on est, je crois, conduit à reconnaître que cet ordre social tant maudit est radicalement disposé au contraire, de manière à favoriser essentiellement l'essor propre des qualités féminines. Destinées, outre les fonctions maternelles, à constituer spontanément les auxiliaires domestiques de toute puissance spirituelle, en appuyant par le sentiment l'influence pratique de l'intelligence pour modifier moralement le règne naturel de la force matérielle, les femmes sont placées de plus en plus dans les conditions les plus propres à cette importante mission, par leur isolement même des spécialités actives, qui leur facilite un judicieux exercice de leur douce intervention modératrice, en même temps que leurs inté-

rêts propres sont ainsi liés nécessairement au triomphe de la moralité universelle. S'il était possible que leur position changeât sous ce rapport et qu'elles devinssent les égales des hommes au lieu de leurs compagnes, je crois que les qualités que vous leur attribuez justement seraient beaucoup moins développées : leur petite sagacité instantanée deviendrait, par exemple, presque stérile aussitôt que, cessant d'être passives sans être indifférentes, elles devraient concevoir et diriger au lieu de regarder et de conseiller sans responsabilité sérieuse.

Au reste, pour des philosophes vraiment positifs, qui savent combien, en tous genres, notre influence systématique doit se borner à modifier sagement l'exercice des lois naturelles sans jamais penser à en changer radicalement le caractère et la direction propres, l'immense expérience déjà accomplie, à cet égard, par l'ensemble de l'humanité, doit être, ce me semble, pleinement décisive, car nous savons ce que valent philosophiquement les déclamations théâtrales sur le prétendu abus de la force chez les mâles. Quand même l'appréciation anatomique n'aurait pas encore suffisamment ébauché la démonstration explicite de la supériorité organique de notre espèce sur le reste de l'animalité, ce qui, en effet, n'est devenu possible que très-récemment, l'exploration physiologique ne laisserait, à cet égard, aucun doute, d'après le seul fait de l'ascendant progressif obtenu par l'homme. Il en est à peu

près ainsi dans la question des sexes, quoique à un degré beaucoup moindre; car, comment expliquer autrement la constante subalternité sociale du sexe féminin? La singulière émeute organisée de nos jours au profit des femmes, mais non par elles, ne fera certainement que confirmer finalement cette universelle expérience, quoique ce grave incident de notre anarchie produise d'ailleurs momentanément des conséquences déplorables, soit privées, soit publiques. La masse de notre espèce a été longtemps plongée partout dans une condition sociale bien autrement inférieure que celle dont on plaint aujourd'hui les femmes; mais elle a su, depuis le début du moyen âge, s'y soustraire graduellement chez les populations d'élite, parce que cette abjection collective, condition temporaire de l'antique sociabilité, ne se rattachait réellement à aucune différence organique entre les dominants et les dominés. Mais, au contraire, l'assujettissement social des femmes sera nécessairement indéfini, quoique de plus en plus conforme au type moral universel, parce qu'il repose directement sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire et qui est même plus prononcée chez l'homme que chez les autres animaux supérieurs. En rendant les femmes de plus en plus propres à leur vraie destination générale, je suis convaincu que la régénération moderne les rappellera plus complétement à leur vie éminemment domestique, dont le désordre inséparable de la

grande transition les a, je crois, momentanément écartées à divers égards secondaires. Le mouvement naturel de notre industrie tend certainement à faire graduellement passer aux hommes des professions longtemps exercées par les femmes; et cette disposition spontanée n'est, à mes yeux, qu'un exemple de la tendance croissante de toute notre sociabilité à interdire aux femmes toutes les occupations qui ne sont pas suffisamment conciliables avec leur destination domestique, dont l'importance deviendra de plus en plus prépondérante ; cela est bien loin, comme vous savez, de leur interdire une grande et utile participation indirecte à l'ensemble du mouvement social, qui seulement n'a jamais pu être conduit par elles, même quant à l'essor essentiel des opinions et des mœurs qui les intéressent spécialement. Toute autre manière de concevoir leur position, et par suite leurs devoirs et les nôtres, serait réellement aussi contraire, pour le moins, à leur propre bonheur qu'à l'harmonie universelle. Si, de l'attitude de protecteurs des femmes, les hommes passaient envers elles à la situation de rivalité, elles deviendraient, je crois, fort malheureuses, par l'impossibilité nécessaire où elles se trouveraient bientôt de soutenir une telle concurrence, directement contraire à leurs conditions d'existence. Je crois donc que ceux qui les aiment sincèrement, qui désirent ardemment le plus complet essor possible des facultés et des fonctions qui leur sont propres, doivent souhaiter

que ces utopies anarchiques ne soient jamais expérimentées.

Le loisir passager dont je jouis ici et l'extrême gravité du seul profond dissentiment sociologique que j'aperçoive entre nous jusqu'à présent, m'ont conduit à étendre, beaucoup plus que je ne le comptais tout à l'heure, cette libre explication fraternelle, que nous pourrons reprendre, s'il y a lieu, dans notre heureuse entrevue prochaine.

Je terminerai aujourd'hui en vous annonçant, avec la même cordialité spontanée, quoique peut-être un peu prématurément, l'indice récent d'une favorable modification que pourra bientôt éprouver ma situation personnelle par suite de la mort du directeur des études de notre École polytechnique. Les nombreuses et importantes mutations que va y déterminer cet événement aboutiront vraisemblablement, telle est du moins l'opinion générale, autant que je peux le savoir d'ici, à me placer enfin dans la chaire de haute mathématique que l'on est parvenu à me ravir en 1840 et qui, cette fois, si elle vient réellement à vaquer, semble devoir difficilement m'échapper, quelle que soit envers moi l'animosité de puissants meneurs, si bien caractérisée par la crise que j'ai dû subir ce printemps. Un tel avénement me procurerait une sécurité qui seule me reste essentiellement à désirer ; et en même temps je pourrais ainsi exercer de près une puissante action directe sur l'élite de notre jeunesse,

où je pourrais dès lors installer bien plus profondément l'esprit positif.

Même dans l'hypothèse peu probable où les coteries pourraient encore m'évincer, il est au moins presque certain que je gagnerais l'affermissement final de ma position actuelle, si j'y dois réellement rester, de manière à rendre heureusement superflues les provisions de courage et de réaction que je me suis préparées comme vous savez, et où votre noble sympathie s'est si dignement caractérisée. Au reste, je me trouve ainsi conduit à écrire et à publier plus promptement que je ne l'aurais cru mon *discours* projeté sur l'École polytechnique, qui pourra offrir un véritable intérêt philosophique comme application naturelle de l'ensemble de ma philosophie à la régénération d'une institution qui, quoique nécessairement transitoire, comme tout ce qui est possible aujourd'hui, et précisément même à ce titre, est susceptible d'exercer une grande influence à la fois mentale et sociale, sur le grand mouvement organique, non-seulement en France, mais même dans l'ensemble de notre Occident. Les motifs personnels que vous me connaissiez pour ajourner une telle publication sont désormais essentiellement dissipés par cette modification de la situation polytechnique, et même ce petit écrit, substantiel quoique court, peut maintenant constituer en ma faveur une arme puissante, soit pour l'avenir, soit aussi pour le présent; en sorte que je

me propose de le rédiger dans le cours du mois prochain. Peut-être immédiatement après me déciderai-je à écrire enfin mon cours populaire d'astronomie, ou plutôt de philosophie astronomique, avant de le reprendre oralement à l'époque accoutumée ; mais, en tous cas, j'espère bien que l'hiver ne s'achèvera pas sans que j'aie spécialement commencé la composition directe de mon traité de philosophie politique. Je vous indique ces divers projets en cas que, malheureusement, notre cordiale entrevue se trouvât encore ajournée.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

Dans mon prochain séjour à Montpellier, je ne manquerai pas de m'acquitter de votre aimable commission envers le docteur Pouzin, et aussi, si je l'y rencontre, à l'égard de M. Balard, que je n'ai encore vu qu'une seule fois, ne m'étant pas trouvé chez moi quand il vint, quelques mois après, me rendre visite.

J'espère que Mazhar-Effendi, à moins qu'il ne coure les comtés, aura su enfin mieux profiter de l'heureuse occasion de vous connaître, et je ne doute pas que vous ne soyez vraiment satisfait de lui, si ce contact s'établit suffisamment.

XX

Paris, le dimanche matin 22 octobre 1843.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai exactement reçu à Montpellier, mercredi matin 18, quelques heures avant mon départ, votre billet du 13 par lequel vous m'annoncez la triste nécessité d'ajourner encore la visite fraternelle sur laquelle nous comptions tous deux pour la fin de ce mois. Arrivé ici hier matin, j'ai trouvé sur mon bureau votre second billet du 17, qui confirme ce funeste contre-temps sans oser même faire espérer une prochaine compensation. Je ne crois pas devoir attendre ma réponse à la lettre que vous m'annoncez prochainement en réplique à la mienne de Bordeaux, pour dissiper toute inquiétude sur l'opportunité de votre double avis, qui, vous le voyez, m'est arrivé de manière à prévenir tout petit préparatif matériel relatif à votre cordiale réception, en ne me laissant que l'intime regret d'un nouveau désappointement. C'est le principal objet de ce billet-ci, dont je profite pour vous assurer que ce retour précipité de Montpellier à Paris en moins de soixante heures n'a nullement dérangé ma santé, malgré que je ne dorme jamais en voiture. Une excellente nuit vient heureusement de dissiper ou prévenir toute perturbation physique, et je me

trouve d'ailleurs déjà si pleinement réinstallé dans ma vie normale, que le pénible épisode périodique des six précédentes semaines s'efface presque de mon souvenir immédiat, au point de croire parfois n'avoir pas du tout quitté Paris.

Vous pouvez compter sur l'entière efficacité de votre cordiale recommandation en faveur du couple Austin : il suffit qu'ils soient de vos amis pour mériter de moi un digne accueil, que le peu que vous m'annoncez de leurs propres tendances me semble d'ailleurs devoir bientôt transformer en une certaine sympathie spontanée. Je n'hésiterai point à m'écarter envers eux de ma constante répugnance contre les nouvelles relations.

Je suis trop fraîchement rentré pour être encore aucunement informé de l'état présent et de l'issue vraisemblable des diverses intrigues principales qui concernent les mutations devenues imminentes à l'Ecole polytechnique. Je ne saurais donc vous assurer, davantage que dans ma lettre de Bordeaux, s'il en va réellement résulter un heureux changement de ma position : j'ai seulement déjà constaté que le bruit public m'est pleinement favorable, mais il l'était aussi en 1840, et vous savez que je n'en ai pas moins été frustré. En sera-t-il de même aujourd'hui? je suis loin d'oser garantir le contraire. Au reste, si je devais rester examinateur, je suis toujours décidé à utiliser la dernière crise de façon à prévenir tout retour possible de telles indignités, en m'adressant bientôt au Ministre pour

obtenir directement l'institution viagère de ces fonctions, comme elles l'étaient chez mes prédécesseurs, et j'ai lieu d'espérer que j'y réussirais.

Je me suis exactement acquitté, à Montpellier, de votre aimable commission envers Roméo Pouzin qui est infiniment sensible à votre bon souvenir, et qui me prie de vous témoigner aussi combien il serait heureux de vous revoir. Il m'a procuré la satisfaction imprévue de dîner cordialement avec M. Balard, qui me charge d'excuser auprès de vous son silence sur l'espoir qu'il a d'aller bientôt vous voir pendant quelques semaines ; il espère se rendre à Londres vers la fin de novembre, devant d'abord, à cet effet, rentrer ici dans une ou deux semaines; je l'ai, du reste, trouvé fort bien portant.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

XXI

Paris, le mardi 14 novembre 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Ayant déjà repris mes occupations quotidiennes, je m'empresse de répondre à votre importante lettre du 30 octobre avant de commencer mon petit travail sur l'Ecole polytechnique, qui, devant me prendre une quinzaine de jours, retarderait trop

une réponse que je regarde comme la terminaison actuelle de notre grande discussion biologico-sociologique. L'impression générale qui m'est restée de cette lettre m'a conduit, en effet, à penser que cette discussion est maintenant parvenue entre nous aussi loin qu'elle puisse être poussée actuellement avec quelque utilité, en sorte qu'il y aurait aujourd'hui plus d'inconvénients que d'avantages à la prolonger au delà; et il me semble, d'après vos dernières phrases, que vous n'êtes pas éloigné, au fond, de la même appréciation totale. Sans que vos divers arguments, à ce sujet, aient nullement ébranlé, ni même modifié aucune de mes convictions antérieures, ils m'ont prouvé que le temps n'est pas encore venu de vous voir arriver spontanément aux vérités fondamentales que j'admets depuis longtemps sur ce point capital, mais en me laissant pourtant, dans toute sa plénitude, l'espoir que vos méditations ultérieures finiront par vous y conduire aussi. Aux termes où nous en sommes actuellement, nous ne convergeons pas suffisamment ni sur les principes, ni même sur les faits, qui doivent indispensablement concourir à la décision; et, par suite, il devient convenable, non de clore finalement la discussion, mais de la suspendre indéfiniment jusqu'à ce que les conditions d'une utile reprise se trouvent effectivement remplies de part ou d'autre.

Néanmoins, je crois devoir, pour la dernière fois, reprendre sommairement les principaux articles

de votre lettre, afin de mieux caractériser que je n'ai pu le faire jusqu'ici les points essentiels d'opposition, à la fois logique et scientifique, ainsi constatés entre nous à cet égard.

D'abord je partage essentiellement votre opinion logique sur la difficulté supérieure qu'offrent aujourd'hui les questions de statique sociale comparées aux questions dynamiques.

Cependant, quoique l'élaboration positive de celles-ci soit maintenant beaucoup plus mûre, en même temps qu'elle est heureusement plus urgente, je crois possible de démontrer immédiatement les principales bases de la sociologie statique, et j'espère en donner l'exemple dans le traité méthodique que je commencerai à la fin de cet hiver. Je pense même que, sans cette condition préalable, la théorie dynamique n'aurait pas une suffisante rationalité : je puis déjà assurer que, pour ma propre intelligence, ce préambule est depuis longtemps assez accompli, quoique je n'aie pu jusqu'ici développer assez cet ordre de convictions pour les faire convenablement partager aux autres penseurs. Par cela même que les lois fondamentales de l'existence ne peuvent jamais être vraiment suspendues, il est très-difficile d'en démêler nettement l'influence continue dans l'étude des phénomènes d'activité ; mais cela n'est pourtant pas impossible, en appréciant convenablement ce qu'ils offrent de commun à tous les cas essentiels. En outre, je crois que les lumières préliminaires émanées de la pure

biologie, et qui ont alors une importance supérieure, surtout pour notre question actuelle, sont déjà beaucoup plus avancées que vous ne semblez l'admettre, malgré l'état peu satisfaisant de nos études biologiques. Sans doute, comme vous le dites, en réagissant contre les aberrations philosophiques du siècle dernier, les penseurs contemporains ont été quelquefois conduits à exagérer en sens inverse : ainsi Gall, en relevant dignement l'influence prépondérante de l'organisme primordial, a trop négligé celle de l'éducation si abusivement préconisée par Helvétius. Mais, quoique la vérité soit assurément entre les deux, elle est loin, à mes yeux, de consister dans le juste milieu, et se trouve beaucoup plus près de l'opinion actuelle que de la précédente.

Il était fort naturel d'apprécier d'abord les influences extérieures comme plus nettes, et c'est ce qu'a fait le dix-huitième siècle dans tous les sujets biologiques, où les notions de milieu prédominaient toujours sur celles d'organisme; mais ce n'est certes point là l'état normal de la philosophie biologique, où les conditions organiques doivent certainement prévaloir, puisque c'est l'organisme et non le milieu qui nous fait hommes plutôt que singes ou chiens, et même qui détermine notre mode spécial d'humanité jusqu'à un degré beaucoup plus circonscrit qu'on ne le croit souvent.

Sous l'aspect logique, en appliquant la marche naturelle que votre précieux traité a si judicieuse-

ment caractérisée comme *méthode des résidus*, il ne faut point, ce me semble, surtout dans des sujets aussi complexes, regarder comme indifférent l'ordre des soustractions partielles qui doivent toujours se succéder, autant que possible, suivant le décroissement d'importance qu'une première appréciation générale assigne spontanément aux diverses influences déterminables; en sorte que, dans les recherches biologiques, on doit le plus souvent renverser l'ordre que vous y croyez toujours préférable, du dehors au dedans. Je regrette beaucoup que les graves défauts de coordination inhérents à l'ouvrage de Gall aient tellement choqué un esprit aussi méthodique que le vôtre, qu'ils ont empêché jusqu'ici d'apprécier la réalité fondamentale de ses démonstrations essentielles, abstraction faite de toute localisation irrationnelle ou prématurée. Peut-être seriez-vous, à cet égard, moins mécontent de son grand ouvrage primitif (*Anatomie et Physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, in-4°), quoique cette lecture soit probablement trop anatomique pour votre but.

Mais les mêmes idées mères se présenteraient à vous sous une meilleure forme logique dans les travaux plus systématiques de Spurzheim, c'est-à-dire les *Observations sur la phrénologie*, l'*Essai philosophique sur les facultés morales et intellectuelles*, l'ouvrage *sur l'éducation*, et même celui relatif à *la folie*, ce qui constitue seulement en tout quatre

minces volumes in-8°, aisément lus en une ou deux semaines. Sans que la subordination des sexes y soit directement examinée, on peut cependant regarder cette doctrine comme ayant déjà suffisamment établi, autant du moins que la seule biologie peut le faire, le principe fondamental de la hiérarchie domestique. Avant que la philosophie biologique eût convenablement surgi sous Vicq-d'Azyr et Bichat, et surtout indépendamment de la physiologie cérébrale, un ouvrage estimable, quoique peu éminent, utile peut-être à relire aujourd'hui, avait déjà tenté de fonder ce principe sur la seule considération prépondérante de la destination physique : c'est le petit traité d'un médecin de Montpellier (Roussel), intitulé : *Système physique et moral de la femme,* publié en 1775 sous l'impulsion scientifique des travaux de Bordeu, le grand précurseur de Bichat.

La biologie comparée me semble d'ailleurs ne laisser aujourd'hui à ce sujet aucun doute essentiel. En suivant, par exemple, les leçons de M. de Blainville, quoiqu'il n'y ait expressément en vue aucune thèse quelconque à cet égard, il est impossible de ne pas voir ressortir de l'ensemble des études animales la loi générale de la supériorité du sexe masculin dans toute la partie supérieure de la hiérarchie vivante; il faudrait descendre jusque chez les invertébrés pour trouver, et encore très-rarement, de notables exceptions à cette grande règle organique qui présente, en outre, la diversité des sexes comme croissant avec le degré d'or-

ganisation. Je suis donc loin de consentir, sous ce rapport, à abandonner les considérations biologiques, quoique je regarde l'appréciation sociologique comme pouvant suffire isolément à la constatation directe de cette importante notion; mais les inspirations biologiques doivent alors servir surtout à bien diriger les spéculations sociologiques, qui, à cet égard, ainsi qu'à tout autre titre élémentaire, me semblent ne devoir offrir qu'une sorte de prolongement philosophique des grands théorèmes biologiques.

Quant à l'appréciation sociologique, séparément envisagée, je ne saurais vous accorder en fait que le milieu anglais soit plus favorable au développement intellectuel et moral des femmes que le milieu français. Abstraction faite de toute vaine inspiration de nationalité, dont vous me savez certes fort indépendant, je crois, au contraire, que les dames doivent mieux se développer en France, par cela même qu'elles y vivent en plus complète société avec les hommes. Cette diversité entre nous n'est d'ailleurs que la suite d'une autre plus générale, consistant en ce que la constitution sociale vous paraît jusqu'ici défavorable au développement féminin, tandis qu'elle me semble très-apte à cultiver les qualités propres aux femmes. Au reste, je ne suis nullement compétent pour contester votre observation sur les ménages anglais; mais je crois que vous y confondez trop la simple *administration* domestique avec le vrai *gouvernement* général de la

famille. Dans tout l'occident européen, je crois que, comme en Angleterre, les ménages sont administrés par les femmes; mais partout aussi, sauf les anomalies individuelles, ce sont les hommes qui gouvernent les affaires communes de la famille.

Je ne saurais surtout admettre votre comparaison de la condition des femmes à celle d'aucune sorte d'esclaves. Je n'avais indiqué ce rapprochement qu'afin de prévenir une objection assez naturelle qui tendait à infirmer indirectement ma conclusion sur le passage du fait au principe. Mais, en comparant directement les deux cas, il me semble que, depuis l'établissement de la monogamie, et surtout dans la sociabilité moderne, la dénomination de servitude serait extrêmement vicieuse pour caractériser l'état social de nos douces compagnes, et par suite je ne peux nullement accepter le parallélisme historique des variations simultanées de deux situations aussi radicalement hétérogènes. La vente et l'impossession sont les deux principaux caractères de tout esclavage; or, ils n'ont certainement jamais pu s'appliquer aux Occidentales des cinq derniers siècles.

Quant au progrès qui, depuis un siècle, s'opérerait graduellement vers l'émancipation féminine, j'avoue que je n'y crois aucunement, ni comme fait, ni comme principe. Nos auteurs femelles ne me semblent nullement supérieurs, en réalité, à Mme de Sévigné, à Mme de Lafayette, à Mme de Motteville, et aux autres dames remarquables du dix-

septième siècle : je ne saurais dire s'il en est autrement en Angleterre. La femme qui, sous un nom d'homme, s'est rendue aujourd'hui si déplorablement célèbre chez nous, me paraît, au fond, très-inférieure, non-seulement en convenances, mais même en originalité féminine, à la plupart de ces estimables types.

Je ne vois, en réalité, d'autre accroissement notable que celui du nombre et de la fécondité matérielle de ces littératrices, comme Molière l'avait probablement prévu ; mais je doute qu'il y ait là un vrai progrès. Ce mouvement consiste surtout en un dévergondage croissant, qui me semble une suite (ou plutôt face) fâcheuse, mais très-naturelle, de notre universelle anarchie mentale, depuis l'inévitable décadence des frêles fondements que la théologie avait provisoirement fournis à l'ensemble des grandes notions morales et sociales. Outre que cette partie de l'ébranlement négatif a dû se trouver spécialement favorisée par d'énergiques passions, elle n'a eu à lutter que contre la partie la plus faible peut-être de la sociabilité théologique ; car, qu'y a-t-il de plus stupide que de fonder la hiérarchie domestique sur la côte surnuméraire d'Adam ? Est-il étonnant que des principes aussi légèrement constitués n'aient pu résister au choc d'une anarchie passionnée? Mais leur discrédit momentané ne prouve réellement autre chose que la nécessité de les mieux établir. Sous ce rapport, les déplorables discussions ainsi soulevées, quoique

essentiellement dépourvues encore d'opportunité logique, outre qu'elles sont malheureusement inévitables, auront au moins l'utilité d'obliger à mieux approfondir les motifs intimes de cette indispensable coordination domestique. L'émeute actuelle des femmes, ou plutôt de quelques femmes, n'aura finalement d'autre résultat que de faire expérimentalement ressortir la réalité insurmontable du principe fondamental d'une telle subordination, qui doit ensuite réagir profondément sur toutes les parties de l'économie sociale ; mais cette utile conclusion se trouvera ainsi achetée au prix de beaucoup de malheurs publics et privés, qu'une marche plus philosophique aurait évités si une telle rationnalité était aujourd'hui possible. Si cette désastreuse égalité sociale des deux sexes était jamais réellement tentée, elle troublerait aussitôt radicalement les conditions d'existence du sexe qu'on voudrait ainsi favoriser, et à l'égard duquel la protection actuelle qu'il faut seulement compléter en la régularisant, se trouverait alors convertie en une concurrence impossible à soutenir habituellement. Une telle assimilation tendrait d'ailleurs moralement à détruire le principal charme qui nous entraîne aujourd'hui vers les femmes, et qui, résulté d'une suffisante harmonie entre la diversité sociale et la diversité organique, suppose les femmes dans une situation essentiellement passive et spéculative qui ne peut d'ailleurs empêcher leur juste participation à toutes les grandes sympathies sociales.

Si un tel principe de répulsion pouvait être poussé jusqu'à son extrême limite naturelle, j'ose avancer qu'il se présenterait comme directement opposé à la reproduction de notre espèce, ce qui ramène, à cet égard, le point de vue biologique, plus intimement lié là qu'ailleurs au point de vue sociologique.

Tout ceci vous semblera peut-être trop étendu pour une discussion que je regarde comme provisoirement terminée ; mais, par ce motif même, je tenais à mieux caractériser nos principales dissidences. Au reste, quoique sans résultat actuel, je suis loin de regretter que vous l'ayez engagée, car elle m'aura beaucoup servi à bien sentir les points essentiels sur lesquels doit porter, surtout, dans mon prochain traité, mon effort de démonstration statique envers un principe qui, malgré sa nature éminemment élémentaire, est encore aussi profondément méconnu d'un esprit aussi supérieur et aussi dignement préparé. Mais permettez-moi d'espérer, d'après ma propre expérience antérieure, que cette situation de votre intelligence ne constitue vraiment qu'une dernière phase passagère de la transition négative propre à notre temps. Il me resterait seulement à expliquer pourquoi cette phase a duré plus longtemps pour vous que pour moi, par des motifs, jusqu'ici peu appréciables, inhérents soit à nos organisations, soit peut-être aussi à nos éducations, soit surtout, je présume, à nos positions respectives.

Quoiqu'il me reste bien peu de place, je ne terminerai pas sans vous annoncer l'heureuse impression produite sur M. de Blainville par sa lecture approfondie de votre important ouvrage au-delà même de ce que j'avais espéré. Il ne m'a pas encore rendu mon exemplaire, où il veut relire plusieurs passages essentiels ; mais j'ai reconnu que, malgré les fâcheuses préoccupations théologiques qui menacent d'altérer sa vieillesse, son éminente nature philosophique n'avait pu s'empêcher de sentir dignement, non-seulement la haute puissance intellectuelle manifestée si énergiquement dans ce grand travail, mais son aptitude spontanée à diriger vers la philosophie positive des esprits estimables sur lesquels mon ouvrage n'aurait pas d'action directe par suite d'une trop grande opposition. En un mot M. de Blainville a fort bien apprécié l'heureuse coïncidence naturelle de nos deux efforts philosophiques. A ce propos, donnez-moi, je vous prie, quelques nouvelles de votre traducteur, que je ne connais encore que par vous, Marrast ne m'en ayant jamais parlé.

Je suis charmé des bons renseignements que vous fournit notre jeune collègue, M. X...., sur les chances prochaines du *positivisme* en Ecosse. Au sujet de cette indispensable expression, spontanément présentée à chacun de nous, savez-vous que notre commune philosophie est vraiment la seule qui se désignera enfin, dans l'usage universel, par une dénomination dogmatique sans emprunter

aucun nom d'auteur, comme on l'a toujours fait jusqu'ici, depuis le platonisme jusqu'au fouriérisme? Le mot *catholicisme* avait, il est vrai, cette qualité intrinsèque ; mais il a été absorbé, de fait, par le nom de *christianisme*. Je crois que nous devons nous féliciter beaucoup de cette distinction caractéristique, aussi utile qu'honorable.

Il n'y a rien de nouveau dans ma situation polytechnique, aucune mutation individuelle n'étant encore opérée.

J'ai vu récemment M. Balard, revenu de Montpellier au commencement de ce mois ; il espère toujours aller vous voir à Londres avant la fin de 1843.

Je n'ai pas encore reçu la visite que vous m'annoncez de M. Austin ; mais vous pouvez compter que je l'accueillerai cordialement.

Avez-vous revu Mazhar-Effendi ? Quant à moi, je n'en ai aucune nouvelle.

Tout à vous fraternellement,

A[te] COMTE.

XXII

Paris, le samedi 23 décembre 1843.

Mon cher monsieur Mill,

Quoique la discussion philosophique qui vient de dominer notre correspondance pendant quelques mois n'ait pas finalement ébranlé chez vous une opinion que, de mon côté, je persiste, non moins fermement, à croire erronée et dangereuse, permettez-moi cependant d'espérer encore que votre persévérance à cet égard n'est pas irrévocable, et qu'elle cédera plus tard à l'influence spontanée de vos propres méditations, peut-être même avant l'époque où ces réflexions pourront être fortifiées par ce que j'ai à écrire spécialement sur ce grave sujet dans mon prochain ouvrage. Sans doute ces démonstrations ultérieures se rapporteront, en germe implicite, aux indications ébauchées par mes dernières lettres, comme celles-ci, à leur tour, étaient déjà essentiellement contenues en diverses parties de mon traité fondamental. Mais vous savez mieux que personne l'extrême différence qui existe, soit scientifiquement, soit surtout logiquement, entre quelque aperçus indirects ou détachés et une appréciation vraiment systématique exposée d'après tous les précédents convenables ; vous connaissez très-bien l'efficacité supérieure

d'une telle élaboration directe et spéciale, non-seulement envers la masse des lecteurs éclairés, mais même quant aux juges les plus éminents.

Je serais, à vrai dire, fâché que vous fussiez disposé d'avance à ne voir, dans mes explications ultérieures, sur une telle hérésie, qu'une sorte de commentaire méthodique des vues indiquées sommairement par mes dernières lettres ; vous reconnaîtrez alors, j'espère, qu'il y aura beaucoup plus, et que j'exposerai des considérations puissantes que je n'ai pu encore aucunement ébaucher, parce qu'elles eussent exigé un préambule trop étendu pour notre cadre épistolaire. Malheureusement vous ne pourrez constater cela que dans quelques années, parce que je suis décidé à ne laisser paraître qu'intégralement le traité que je commencerai bientôt, et qui, comme vous savez, doit avoir quatre volumes. Mes lettres peuvent d'autant moins donner une idée convenable de l'ensemble de ma démonstration à ce sujet que, je dois vous l'avouer aujourd'hui, elles n'ont été précédées d'aucune préparation spéciale ; je les ai écrites sans brouillon, comme toutes les précédentes, et sous la simple inspiration du moment, en prenant les diverses faces de la question dans l'ordre indiqué par vos propres objections. Peut-être aurais-je mieux fait de surmonter cette fois, vu la gravité du cas, ma répugnance invétérée pour toute préparation épistolaire. Je n'ose pas néanmoins espérer que j'eusse mieux réussi à vous

convaincre, parce que le moment n'est point encore venu probablement ; envers les esprits de votre trempe, c'est surtout la spontanéité qu'il faut attendre, sans que rien puisse la remplacer suffisamment. Au reste, je ne puis m'empêcher de réfléchir, à ce propos, que, si jamais notre correspondance se publie, ce qui, hélas ! pourrait bien nous arriver enfin dans ce siècle où l'on imprime tout, c'est seulement chez vous qu'il faudra chercher mes lettres, dont il n'existera pas chez moi la moindre trace, tandis que les vôtres y seront toujours précieusement conservées. Quant au sujet de notre fraternelle discussion, il me reste finalement l'espoir d'une convergence ultérieure avant que vous ayez vous-même rien établi publiquement à cet égard. Ce serait d'un triste augure pour l'efficacité sociale de la nouvelle philosophie que de voir aujourd'hui ses deux principaux organes ne pouvoir s'accorder suffisamment sur une doctrine aussi fondamentale, et qui semble aussi élémentaire ; le spectacle d'une telle divergence constituerait une arme puissante pour la logique de nos adversaires sérieux ; mais j'espère qu'ils n'auront pas cette satisfaction. Mes espérances se fondent surtout sur l'heureuse tendance de votre intelligence à agrandir constamment son sujet par suite d'un profond sentiment de ses connexités essentielles. Je vois avec joie, en effet, que cette discussion vous a spécialement poussé à méditer directement non-seulement sur ce que vous nom-

mez l'éthologie, mais sur l'ensemble de la statique sociale, dont cet ordre de spéculations sociologiques ne saurait, je crois, être séparé sans de graves inconvénients, à la fois logiques et scientifiques. Vous savez d'ailleurs, depuis longtemps, que le second volume du traité spécial de sociologie que je vais commencer doit être spécialement consacré à cette sociologie statique, où nous reconnaissons tous deux que réside maintenant le principal perfectionnement que doive recevoir la constitution philosophique de la doctrine finale de la société humaine. J'espère beaucoup que l'exécution, presque simultanée, de ces deux opérations, aussi indépendantes qu'équivalentes, dissipera spontanément entre nous toute grave divergence pratique, et tendra puissamment à nous rattacher tous les penseurs véritables.

Au reste, j'éprouve ici le besoin de vous témoigner combien je suis sensible à la loyale et honorable expression naturellement incidente, dans votre dernière lettre, sur votre pleine adhésion systématique à ma théorie fondamentale de l'évolution humaine, envers laquelle vous n'aviez pas eu encore l'occasion de formuler aussi explicitement votre opinion arrêtée, qui vient si heureusement corroborer mon intime conviction personnelle.

Plus j'ai lieu de méditer sur ce sujet, plus je sens avec évidence que cette théorie constituait en effet le nœud principal de la nouvelle fondation

philosophique, qui, dans l'état présent de l'esprit humain, n'avait plus besoin essentiellement que d'une extension effective de la méthode positive à l'ensemble du développement social. Le dernier penseur éminent qui m'ait précédé, Kant, autant que j'en puisse juger sans l'avoir lu, en devinant l'ensemble de sa conception d'après quelques renseignements très-imparfaits, me paraît n'avoir manqué la constitution finale de la nouvelle philosophie, dont il s'est, à divers égards, tant approché, que par suite de cette irréparable lacune, qui d'ailleurs ne pouvait être comblée que sous la secrète impulsion logique du grand ébranlement révolutionnaire.

Depuis ma dernière lettre, de nouvelles réflexions spéciales sur ma vraie situation polytechnique m'ont déterminé à ajourner encore la publication de mon discours sur notre école, qu'il serait dangereux de produire, jusqu'à ce que ma position personnelle soit suffisamment abritée contre la pédantocratie polytechnique, qui s'en trouvera naturellement fort choquée.

La petite crise de mutations actuelles semble devoir se prolonger ; mais, quoique je sois certain que tout sera mis en usage contre moi, je continue à penser, avec le public, que cette fois on ne pourra parvenir à m'éviter, si *ma* chaire vient ainsi à vaquer réellement. Au reste, si je dois demeurer examinateur, je compte toujours faire auprès du Ministre, et avec beaucoup de chances de succès, la

demande dont je vous ai parlé pour obtenir l'inamovibilité ; si la situation continue à rester incertaine, je n'attendrais pas même la fin du mouvement actuel, et je me propose de ne pas laisser finir janvier sans avoir fait à ce sujet une démarche que je n'ai retardée qu'en vue d'un prochain changement éventuel dans ma position.

Comme je ne commencerai qu'au printemps le premier volume de mon grand traité sociologique, je me suis décidé à écrire maintenant mon cours annuel d'astronomie, dont la publication, qui m'est instamment demandée depuis dix ans, deviendrait probablement impossible une fois que j'aurais entamé les travaux essentiels annoncés à la fin de mon ouvrage fondamental, et pour lesquels je n'aurai certes pas trop de toute l'activité philosophique à laquelle je puis encore prétendre.

Je commencerai demain cette rédaction, qui, j'espère, sera achevée quelques semaines après l'ouverture annuelle de mon cours oral (le dernier dimanche de janvier). Au mois de mars j'aurai probablement le plaisir de vous envoyer ce volume accessoire, dont la publication vous a paru désirable ; je n'eusse, à vrai dire, trouvé personne pour me remplacer convenablement dans cet office secondaire, qui acquiert une certaine importance philosophique, à mes yeux, comme type caractéristique de l'esprit qui doit finalement diriger le véritable enseignement populaire.

J'ai vu Marrast, il y a quelque temps, au sujet

de votre traduction ; il l'a confiée à un M. Mallet, professeur de *philosophie* au collége Saint-Louis, dont le nom même m'était jusqu'alors inconnu, en sorte que j'ignore à laquelle de nos coteries ou écoles métaphysiques il appartient réellement.

Du reste la triste santé de ce jeune homme paraît devoir l'empêcher finalement d'accomplir cet office, que Marrast m'a promis, en ce cas, de confier au jeune Bernard dont je vous ai parlé autrefois, et dont l'intelligence ainsi que l'activité sont aussi certaines, malgré son entière obscurité actuelle, que la scrupuleuse fidélité.

Je suis d'ailleurs charmé, indépendamment de ce qui me concerne, que vous ayez, en général, repoussé d'avance toute suppression quelconque, qui, en vue de mieux plaire au lecteur français, altérerait nécessairement, soit la principale destination de votre précieux ouvrage, soit, au moins, sa propre physionomie caractéristique.

C'est avec autant de plaisir que de surprise que j'ai appris l'étrange accueil dont vous honore la nouvelle école anglo-catholique d'Oxford ; je n'aurais pas eu aussi bonne opinion de leur portée philosophique. Au reste, je puis, en revanche, vous annoncer simultanément une sorte de disposition équivalente, quoique moins abstraite probablement, que je vois maintenant envers moi chez nos principaux meneurs jésuitiques, dont le plus actif, sinon le plus important, celui qui est spécialement chargé ici de renouer la géométrie avec la théologie,

m'a fait, il y a quelques mois, de singulières visites, quoique je l'ai toujours reçu sans la moindre concession de formules. Vous savez que j'ai émis, dans une note, le vœu de voir aujourd'hui surgir un débat direct et vraiment philosophique entre notre école positive et l'école franchement catholique, en éliminant, d'un commun accord, l'inconséquente métaphysique protestante ou déiste; mais, en même temps, j'ai nettement indiqué que cette utile épuration des discussions actuelles ne me semblait guère réalisable, surtout vu l'extrême médiocrité spéculative des organes vivants du catholicisme. Si, chez vous, on y peut mieux parvenir, j'en serais fort aise, sans y compter beaucoup.

Les tentatives faites envers moi n'avaient, je crois, au fond, d'autre but essentiel que d'éprouver si j'étais susceptible de corruption quelconque, ou, au moins, de vendre mon silence, sous telle ou telle forme; car, en réalité, tous ces gens-là, malgré leur étalage systématique, ne me semblent sérieusement occupés aujourd'hui que de pures intrigues personnelles. Qu'en pensez-vous?

J'ai eu la satisfaction, il y a quelques semaines, de recevoir M. Austin, que je vous remercie beaucoup de m'avoir fait connaître et qui m'a paru un homme très-recommandable, soit par la rectitude et la solidité de son intelligence, soit par la loyauté et l'élévation de son caractère moral. En lui rendant sa visite, j'ai eu le plaisir de causer avec sa femme, qui m'a semblé une personne vraiment

distinguée, je n'oserais pas dire supérieure, assurément fort aimable, quoiqu'elle ne soit peut-être pas assez exempte de cette tendance ***blue*** qui faisait tant frémir Byron ; ses sentiments me paraissent d'ailleurs encore plus satisfaisants que ses idées. Vous pouvez compter que je ne négligerai aucune occasion d'entretenir d'aussi intéressantes relations, qui me seraient vraiment précieuses au milieu d'un isolement habituel que vous savez maintenant être indépendant de toute disposition misanthropique ; malheureusement la diversité de nos habitudes et l'éloignement de nos domiciles ne me promettent guère d'espérer que ces agréables entrevues puissent devenir aussi fréquentes que je le désirerais.

Si Mazhar-Effendi n'apprécie pas suffisamment le précieux avantage que je lui ai procuré en lui permettant d'entrer en contact avec vous, tant pis pour lui, mais vous n'avez plus certainement aucune ouverture nouvelle à lui offrir.

Je n'ai pas revu le bon M. Balard depuis que je vous en ai parlé, mais je présume, d'après ses dernières dispositions, qu'il aura bientôt la satisfaction de vous voir.

Votre dévoué,

A[te] COMTE.

XXIII

Paris, le mardi 6 février 1844.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai appris avec peine, par votre dernière lettre, que vous veniez de retomber dans l'indisposition chronique qui vous avait longtemps troublé l'an dernier. Sans avoir encore le bonheur de vous connaître personnellement, je suis conduit à penser d'après vos indications directes ou indirectes, confirmées par les renseignements de nos communs amis, que vous auriez vraiment besoin de passer, de temps en temps, un hiver hors d'Angleterre, dans un pays plus sec et plus chaud, et je vous engage à bien examiner cet avis, en ne négligeant pas de l'exécuter, autant que votre position le comporte, si vous en reconnaissez finalement la justesse, ce que vous seul pouvez faire convenablement. Je ne connais pas les usages de votre administration, mais, quelque précieuse qu'y doive être votre coopération personnelle, il me semble qu'on ne vous y refuserait pas un congé ainsi destiné au raffermissement de votre santé ; Naples ou Lisbonne, etc., vous permettraient ensuite de braver impunément, pendant plusieurs années, le séjour *spleenique* de Londres. Qu'en pensent, non vos médecins, auxquels vous croyez peu, mais ceux de vos amis qui sont biologistes ?

Votre pleine adhésion à ma résolution de publier intégralement ma prochaine *Sociologie* m'a fait beaucoup de plaisir, en achevant de dissiper toute incertitude sur ce parti, à l'égard duquel, quelque ferme que soit ma conviction, je n'aurais pu m'empêcher de conserver quelques doutes graves, si je vous avais trouvé d'avis contraire. Mais, à vrai dire, le cas ne le comportait guère, tant est évidente la nécessité de ne pas scinder une telle publication, qui, suivant votre judicieuse comparaison, n'en serait pas plus susceptible assurément que votre propre livre.

C'était tout autre chose pour mon ouvrage fondamental, où j'avais à élever graduellement le public, comme moi-même, au vrai point de vue final de la nouvelle philosophie ; si la publication en eût été immédiatement complète, la plupart des lecteurs, même philosophiques, auraient échappé à cette rude échelle que je les ai forcés de gravir avec moi, et se seraient aussitôt jetés sur les derniers volumes, de manière à faire essentiellement avorter mon plan d'éducation logico-scientifique. Je suis donc loin de regretter que les circonstances m'aient alors obligé de suivre un mode que j'aurais, j'ose le dire, pareillement adopté si le choix m'en eût été pleinement libre.

En vous parlant, dans ma dernière lettre, de l'adhésion explicite que vous veniez de formuler récemment à l'ensemble de ma théorie d'évolution, je ne pensais nullement à présenter comme incom-

plète à cet égard l'honorable appréciation dont vous m'avez si loyalement honoré aux yeux des penseurs européens, et pour laquelle je ne saurais jamais conserver trop de profonde reconnaissance. J'avais seulement voulu dire que votre sujet ne vous ayant pas conduit, ni pu conduire à développer directement votre opinion formelle sur la réalité de l'ensemble de cette théorie historique, la manifestation spéciale que vous aviez eu l'occasion de formuler dans une de vos dernières lettres m'avait été extrêmement précieuse, comme toute importante approbation émanée de vous, en augmentant ma propre confiance, non-seulement dans la justesse intrinsèque, mais aussi dans l'opportunité actuelle d'une telle conception, d'après laquelle, en effet, je pense, d'accord avec vous, que la sociologie statique devient maintenant la doctrine la plus urgente à constituer pour achever de consolider la nouvelle philosophie sociale.

Depuis ma dernière lettre, je me suis décidé à publier séparément quelques exemplaires du discours préliminaire, qu'on imprime en ce moment, du petit *Traité philosophique d'astronomie populaire*, qui ne pourra paraître qu'à la fin d'avril. Ce discours représente le discours d'ouverture de mon cours annuel, coupé cette année en quatre séances orales, dont j'ai déjà fait deux, au lieu de la séance monstre de trois ou quatre heures que j'avais eue l'an dernier ; je me trouve très-bien de ce partage et mon auditoire aussi, dont Mme Austin et M. Austin

ont bien voulu faire partie jusqu'ici. En publiant à part ce discours, d'une centaine de pages, sous le titre propre de ***Discours sur l'esprit positif***, je me suis proposé de donner une idée sommaire de la nouvelle philosophie à ceux qui ne peuvent ou ne veulent affronter la lecture de six énormes volumes, dont toutes les principales conceptions y sont rapidement indiquées, avec un caractère convenable d'unité philosophique. C'est, en un mot, une sorte de manifeste systématique de la nouvelle école, et peut-être penserez-vous que, à ce titre, il comporte une véritable importance, indépendante de celle de l'ouvrage didactique dont il formera d'ailleurs le préambule. En accordant à mes libraires la faculté gratuite de vendre, à leur profit, en sus de l'édition du volume astronomique, trois cents exemplaires de ce discours initial, je les ai seulement assujettis à me remettre *cent* autres exemplaires, pour donner à mon gré. Je compte sur votre coopération pour en placer utilement une partie chez les cerveaux anglais qui vous paraîtront le mieux disposés à un tel effet.

A cette fin, je vous en enverrai directement, sans aucun nouvel avis, *dix* exemplaires, vers la fin de ce mois, et je vous en tiendrai *dix* autres en réserve, si le besoin s'en faisait sentir. Vous êtes d'ailleurs pleinement libre, sans me consulter davantage, de faire traduire en anglais ce discours, au cas où vous le jugeriez utile à l'installation de la nouvelle

école philosophique ; je m'en rapporte entièrement là dessus à votre zèle judicieux.

Je dois vous renouveler mes sincères remercîments pour le plaisir que vous m'avez procuré en me faisant connaître la famille Austin. Non-seulement je sens de plus en plus combien M. Austin mérite l'estime intellectuelle et morale que je lui ai d'abord vouée, mais j'apprécie aussi, encore mieux qu'au début, le rare ensemble de qualités qui caractérise l'aimable Mme Austin. Je conviens maintenant que je l'avais primitivement jugée avec un peu trop de sévérité, surtout quant au *bluisme*, qui, au fond, est loin de sa nature et même de ses habitudes ; je lui trouve maintenant, au contraire, beaucoup de ce que nous autres français appelons *bonhomie*, et ce n'est pas un petit mérite, à mes yeux, surtout chez une dame. Vous pensez bien d'ailleurs que cette modification de ma première opinion résulte seulement d'une appréciation plus complète et plus attentive sans aucun mélange de la petite inclination favorable qui doit résulter de l'assiduité de cette aimable dame à mes séances du dimanche. Je regrette réellement que l'ensemble de nos habitudes respectives et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent pas de fréquenter davantage des personnes aussi intéressantes à tous égards, avec lesquelles je me sens déjà presqu'aussi à l'aise qu'après plusieurs années de relations, ce qui est pour moi une condition fort importante, et pour

ainsi dire indispensable, que j'ai vu très-rarement remplie envers vos compatriotes.

J'ai trouvé là une pleine confirmation spéciale de vos récentes nouvelles sur le subit accroissement de dissémination qu'éprouvent aujourd'hui, en Angleterre, mon nom et mon ouvrage. Vous concevez bien que je vous rapporte la majeure partie de ce retentissement imprévu, qui n'aurait certes pu avoir lieu, du moins à un tel degré, sans la noble manifestation décisive dont vous avez eu le courage de m'honorer publiquement. Au reste, cet éclat inattendu ne m'inspire aucun désir de m'en enquérir plus spécialement, et j'y vois, au contraire, de nouveaux motifs d'apprécier et de maintenir mon heureuse abstinence systématique de toute lecture semblable; car, sans ce sage régime, la faiblesse humaine m'exposerait peut-être, comme tant d'autres penseurs, à me laisser trop affecter, soit en bien, soit en mal, mais toujours au détriment de mes méditations continues, des divers jugements dont je deviens ainsi l'objet, et qu'il m'est beaucoup plus doux d'ignorer, en me tenant à la paisible lecture de mes chers poëtes. Toutefois, comme cet émoi peut, à quelques égards, devenir utile à l'essor, et surtout à l'installation de l'école positive, je pense que le *Discours* que je vous enverrai prochainement pourra contribuer à stimuler ou à entretenir cette attention déjà accordée chez vous par les esprits actifs à la nouvelle philosophie, un peu avant le

temps où j'avais, en effet, prévu qu'on ne manquerait pas d'y prendre garde.

Je viens de faire tout récemment la démarche décisive dont je vous avais parlé dès le mois de mai dernier, au sujet de la crise que j'ai eu si iniquement à subir, et qu'il s'agit de rendre désormais impossible, en obtenant directement du Ministre de la guerre l'institution à vie de mes fonctions d'examinateur. Mon entrevue officielle avec le Ministre, quoique très-courte, suivant l'usage, a été satisfaisante, et je lui ai laissé une lettre explicative en m'assurant qu'il la lira en personne et avec attention. Toutefois, je sais que le succès d'une telle demande est très-difficile, à cause de certains préjugés ministériels contre cette inamovibilité.

Mais outre la gravité et l'urgence de mes motifs généraux et spéciaux, je me suis assuré de plusieurs appuis éminents, qui mettent un honorable empressement à faire valoir auprès du Ministre, mes raisons et mes droits, en même temps que mes titres personnels. Je me trouve d'ailleurs en une sorte de sympathie spontanée, à la fois positive et négative, avec lui, à raison de notre commune manière d'apprécier la pédantocratie polytechnique, et aussi en vertu de nos identiques antipathies personnelles.

Cette concordance peut faciliter mon succès, surtout en un temps où le Ministre vient d'entreprendre contre les coteries dominantes une grave

mesure, que je suis peut-être le seul, dans la classe spéculative, à approuver sincèrement. Au pis aller, si je n'obtiens pas l'objet formel de ma demande, je me serai du moins assuré, par ce recours franc et décisif, une suffisante garantie contre le retour des infâmes intrigues sous lesquelles j'ai failli succomber l'an dernier et qui désormais se trouvent ainsi dévoilées de manière à ne pouvoir guère être sérieusement reproduites ; or, c'est là, pour moi, l'essentiel, puisque je suis, au reste, très-peu formaliste. Je ne me serais jamais gravement inquiété de mon assujettissement annuel, si on n'avait tenté d'en abuser pour me perdre. Enfin les mutations qui semblent maintenant sur le point de s'achever dans notre personnel polytechnique me laissent encore le chance raisonnable d'un autre changement de position, par un heureux avénement, quoique tardif, à *ma* chaire ; mais cet effet n'est pas certain, il va dépendre du premier choix qu'on fera définitivement.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Je pense bien que vous n'oublierez pas notre jeune confrère écossais dans la distribution prochaine du *Discours sur l'esprit positif;* aussi me dispenserai-je de rien adresser de ce côté.

J'ai écrit à Marrast, il y a huit ou dix jours, au sujet de votre traduction, dont j'aurais désiré pouvoir vous donner quelques nouvelles ; mais je n'ai

encore reçu aucune réponse, en sorte que j'ignore quel sera finalement le traducteur; je désirerais bien, comme vous, si cela se peut sans nuire à personne, que ce fût le jeune Bernard, sur lequel j'exercerais, en effet, une influence naturelle, mais qui d'ailleurs serait fort disposé spontanément à une scrupuleuse fidélité, si indispensable, à tous égards, en un tel cas.

XXIV

Paris, le mercredi 1er mai 1844.

Mon cher monsieur Mill,

Quoique j'aie été privé depuis longtemps du plaisir de recevoir vos lettres, et par suite aussi de celui d'y répondre, j'ai eu cependant, pendant cette interruption exceptionnelle, des nouvelles rassurantes à votre égard, non-seulement par Mme Austin, mais, d'une manière encore plus directe, par la bonne visite de M. Grote, dont le retour a dû déjà vous donner, la semaine dernière, d'heureuses informations sur moi. Le silence même de votre dernière lettre au sujet de votre santé actuelle me donne lieu d'espérer, bien qu'une assurance explicite m'eût mieux satisfait, que le malaise chronique dont vous vous plaigniez au début de cette année est momentanément dissipé, sans toutefois pou-

voir être, je le crains bien, radicalement surmonté autrement qu'en vous décidant enfin à prendre quelques mois d'un repos véritable, qui ne saurait être assez complet tant que vous resterez dans votre milieu accoutumé. C'est un besoin que, de mon côté, sans que ma santé soit formellement altérée, j'éprouve moi-même cette année assez vivement, par de fréquents troubles digestifs, malgré la scrupuleuse régularité d'un régime sévère, qui ne saurait empêcher, à cet égard, l'influence fatigante d'une situation où, depuis plus de huit ans, je ne puis trouver trois semaines consécutives de relâche vraiment libre. Le dérangement n'est pas venu au point de me décider à prendre, envers mes occupations professionnelles, un congé qui sans doute me serait aisément accordé, puisque je n'en ai jamais demandé, mais auquel je ne voudrais recourir qu'à la dernière extrémité presque. Je me suis borné à suspendre entièrement, depuis deux mois, la partie libre de mes occupations présentes, c'est-à-dire la rédaction de mon cours d'astronomie, pour la publication duquel j'avais soigneusement évité de contracter aucun engagement de temps. Quoique ce demi-repos soit loin de me suffire, je suis cependant assez retrempé, j'espère, pour reprendre, dès la semaine prochaine, la suite de ce petit travail, que je compte ainsi terminer vers la mi-juin, et dont l'impression marche concurremment, de manière à me permettre de vous envoyer ce volume en juillet, avant de commencer à l'Hôtel de ville

ma corvée annuelle. Je me félicite beaucoup de l'importance que vous voulez bien y attacher et j'espère qu'il la justifiera, comme offrant l'intérêt philosophique de constituer aujourd'hui un type direct de ce que doit ultérieurement devenir l'enseignement populaire, au moins chez les adultes, de manière à préparer le fond intellectuel d'un vrai système social : tel a, du moins, été mon but principal dans cette opération accessoire, qui, à mes yeux, se trouve ainsi profondément liée à mon élaboration fondamentale.

Non-seulement j'approuve pleinement les divers motifs qui vous ont déterminé à renoncer à toute traduction actuelle de mon petit *Discours,* mais je vous assure que cette résolution m'a peu étonné, l'ayant presque prévue. Je ne vous avais parlé de traduire qu'afin de vous laisser, à cet égard, une pleine liberté, m'en rapportant d'avance à votre saine appréciation du parti que vous jugeriez le plus favorable, dans votre milieu, à notre grande cause philosophique, dont les intérêts vous sont aussi chers qu'à moi, tandis que ses chances anglaises vous doivent être mieux connues ; mais je n'avais alors aucune opinion formelle sur la convenance effective d'une telle translation, qui, depuis, m'a semblé, comme à vous, plus nuisible qu'utile. J'ai été obligé de m'ingénier pour vous faire parvenir ces dix exemplaires par suite de la barbarie qui règne encore dans les communications littéraires de nos deux nations ; j'avais cru ce van-

dalisme réparé désormais par l'arrangement postal de l'an dernier; mais cette transaction n'affecte, à mon grand étonnement, que les seuls journaux.

Quant à votre surprise de l'intérêt soutenu que prend à ces idées mon auditoire hebdomadaire, elle est trop naturelle pour me sembler difficile à concevoir. Mais, en premier lieu, vous devez savoir, comme Mme Austin et M. Grote pourront vous l'attester personnellement, que cet auditoire n'est pas uniquement, ni même en majorité, composé d'ouvriers : bien que ce soit à leur intention que j'aie institué ce cours, il y a quatorze ans, ils ne forment d'ordinaire qu'un quart environ de mes auditeurs habituels; le reste est un mélange très-varié, où abondent les vieillards. En second lieu, je crois qu'on ne peut se figurer convenablement, hors de la France, ou plutôt hors de Paris, l'admirable impulsion philosophique que nos masses populaires ont indirectement reçue de notre grand ébranlement révolutionnaire, par suite duquel leurs esprits actifs ont été habituellement élevés à un degré de généralité, aussi bien que d'émancipation, qui n'a pas encore d'équivalent dans tout le reste de l'Occident. L'heureuse absence actuelle de notre sotte culture scolastique les rend propres, dans cette lumineuse situation mentale et morale, à saisir directement, quoique d'une manière nécessairement très-confuse, le véritable esprit d'une rénovation philosophique à laquelle les intelligences mal cultivées qui pullulent dans le monde lettré

ne peuvent s'élever que très-laborieusement et d'une façon très-imparfaite après une lente instruction préalable, presque jamais assez complète. Depuis quatorze ans que je poursuis cet enseignement, il m'a procuré spontanément plusieurs occasions d'apprécier, à cet égard, par de libres entretiens personnels, les tendances fondamentales propres à nos diverses classes, et je vous assure que, parmi les esprits qui ne sont pas professionnellement philosophiques, c'est chez de vrais ouvriers (horlogers, mécaniciens, imprimeurs, etc.) que j'ai trouvé jusqu'ici la plus saine appréciation, non moins mentale que sociale, de la nouvelle philosophie. C'est, je crois, sans aucune exagération spéculative, que j'ai publiquement signalé nos prolétaires comme devant lui servir un jour de principal appui, quand le contact aura pu suffisamment s'établir, ce qui est encore bien loin d'avoir lieu.

Je crois qu'on ne peut ailleurs, et surtout en Angleterre, avoir aucune juste idée du véritable esprit de cette classe remarquable, telle que l'ensemble de notre passé l'avait préparée, et telle que notre révolution l'a disposée. En tout autre milieu cette classe, surtout chez vous, est mentalement la moins émancipée; mais, en France, c'est-à-dire à Paris du moins, c'est précisément l'inverse. Le vague déisme qui, depuis un demi-siècle, constitue ici la principale source de la déplorable prolongation du régime théologique, n'a

ici de partisans sérieux que dans notre monde lettré ; le rude, mais énergique instinct de nos prolétaires a définitivement franchi cette halte passagère qu'il a toujours essentiellement repoussée. C'est ce qui rend spécialement dérisoire la doctorale mystification qui prétend conserver les croyances anciennes pour l'usage particulier d'une classe qui leur est, en réalité, plus antipathique aujourd'hui qu'aucune autre !

Je suis fort aise que vous vous décidiez à ne pas perdre les discussions éparses que vous aviez autrefois publiées sur les principes de ce qu'on appelle l'économie politique. Le traité total que vous projetez à cet égard sera le meilleur mode de réunion et je ne doute pas qu'il ne soit aujourd'hui fort utile, comme vous le pensez, pour faire prévaloir l'esprit positif chez beaucoup d'estimables intelligences qui n'en sont pas assez pénétrées, mais qui néanmoins sont sur la voie. Bien que l'analyse économique proprement dite ne me semble pas devoir finalement être conçue ni cultivée, soit dogmatiquement, soit historiquement, à part de l'ensemble de l'analyse sociologique, soit statique, soit dynamique, cependant je n'ai jamais méconnu l'efficacité provisoire de cette sorte de métaphysique actuelle, surtout élaborée par un aussi bon cerveau que le vôtre. Je crois, en général, que, dans notre systématique propagation de la nouvelle philosophie, nous devons beaucoup viser aux esprits qui déjà s'occupent spontanément avec

conscience, quoique sous une vicieuse impulsion, d'études morales et sociales.

A moins qu'ils ne soient irrévocablement engagés dans l'école rétrograde, nous pouvons, je crois, beaucoup espérer d'eux, par une action persévérante et variée. L'extrême difficulté que l'on éprouve aujourd'hui à faire pénétrer aucune conception philosophique chez les esprits positifs proprement dits, par suite du déplorable rétrécissement résulté de leur empirique spécialisation, doit nous faire attacher une très-grande importance à ménager et à préparer la coopération graduelle de ceux qui, du moins, se vouent, même confusément, à la culture directe des idées qui doivent prévaloir.

Bien que je ne lise, comme vous savez, aucun journal, les informations que je reçois sans les chercher m'ont fait depuis quelques mois remarquer, ici, avec beaucoup d'intérêt philosophique, un spectacle très-instructif mais qui se trouve presque perdu, faute de spectateurs convenablement disposés ou, au moins, à défaut d'un *cicerone* propre à le faire judicieusement ressortir.

C'est au sujet de la discussion, actuellement pendante chez nos parlementaires, sur l'instruction publique, quoique d'ailleurs le résultat légal n'en doive être probablement que de maintenir le ***statu quo*** en faisant avorter, encore une fois, à travers tant de prétentieuses déclamations, une des fameuses promesses de Juillet, comme on le fit déja, il y a, je crois, dix ans. Il est vraiment fâcheux que

l'école positive ne soit pas encore assez organisée, même ici, pour utiliser une occasion aussi favorable de dessiner spontanément son caractère social, par opposition radicale avec l'école théologique et l'école métaphysique à la fois. En comparant leur attitude actuelle avec celle qui leur était propre, sur le même sujet, il y a vingt ans, il serait intéressant de montrer chacune d'elles ainsi conduite à renoncer à ses plus chers principes et à abdiquer son principal office politique. Dans le vain espoir d'un prochain triomphe impossible, le parti théologique consent à abandonner son caractère légal pour accepter, au moins momentanément, une sorte de concurrence mentale dont il espère sottement sortir victorieux, sans que sa passion lui permette seulement d'apercevoir cette suppression totale du budget ecclésiastique qui ne tarderait pas à résulter nécessairement de la liberté qu'il prétend désirer. Encore plus inconséquent peut-être, le parti métaphysique refuse cette liberté qu'il demandait avec instance il y a vingt ans, parce qu'il craint naïvement d'être écrasé dans cette lutte prolongée où il sent confusément son impuissance logique, par suite de sa tendance à adhérer aux prémisses religieuses en repoussant les conclusions ; aujourd'hui triomphant, il craint de perdre ainsi cet ascendant, et voudrait bien enchaîner la grande révolution à constituer l'omnipotence spéculative et sociale de l'étrange classe représentée par MM. Cousin, de Broglie, Villemain, Guizot, etc.! Voilà donc

les deux partis actifs amenés aujourd'hui à abandonner formellement, l'un, les maximes d'ordre, l'autre, les intentions de progrès qui avaient isolément formé jusqu'ici leur principale valeur respective. Quoi qu'il n'y ait personne encore pour faire dignement ressortir un tel contraste, cependant le silencieux instinct du public impartial ne manquera pas de retirer une certaine utilité générale de cette étrange discussion, qui accélérera notablement la déconsidération graduelle déjà très-avancée des deux écoles antagonistes chez la masse des spectateurs.

Comme l'école métaphysique est, au fond, la plus dangereuse en France, au point où la révolution se trouve arrivée, il serait fort désirable que la vraie liberté d'enseignement, quoique radicalement anarchique en elle-même, vînt maintenant hâter son élimination inévitable, et faire généralement sentir la nécessité d'opposer à la rétrogradation théologique des doctrines plus énergiques et plus logiques. Quoique le gouvernement actuel, répugnant à toute mesure prononcée, soit toujours enclin à écarter, autant que possible, cette grave modification de la situation présente, il est pourtant vraisemblable que la première secousse de quelque importance déterminera l'avénement de cette phase passagère qui jusqu'à la fin de ce siècle, ou pour deux à trois générations, me semble réellement indispensable à la préparation directe de la réorganisation spirituelle, dont nos métaphysiciens

sont, au fond, devenus les plus dangereux adversaires, depuis le discrédit radical de toute influence sacerdotale.

Notre commun ami, l'estimable M. Austin, prend beaucoup d'intérêt à l'ensemble de cette discussion; mais il n'est pas, je crois, assez dégagé personnellement de toute prédilection métaphysique pour retirer d'un tel spectacle l'entière instruction philosophique qu'il comporte.

Je voudrais bien pouvoir vous donner quelques nouvelles de la traduction de votre précieux traité. Mais je ne suis pas plus avancé, à cet égard, que lors de ma dernière lettre, et j'attends encore, ou plutôt je n'espère plus la réponse de Marrast à la demande formelle que je lui avais envoyée à ce sujet en janvier. Pour vous dire confidentiellement toute ma pensée sur cette affaire, je crois franchement que votre jugement développé sur mon ouvrage et l'importance que vous avez déclaré mettre à l'exacte conservation d'un tel témoignage s'opposeront longtemps à toute traduction française de votre logique. Ce serait un reproche trop irrécusable au silence singulier, d'abord spontané, maintenant systématique, gardé envers moi par toute la presse française, sans excepter les journalistes les plus avancés, tels que Marrast.

J'ai eu récemment quelques occasions formelles de constater spontanément la réalité d'un concert que j'ai depuis longtemps senti et même prévu, par les refus réitérés qu'ont essuyés plusieurs jeunes

gens qui voulaient insérer à mon égard quelques déclarations ou insinuations favorables dans divers recueils accrédités, tous néanmoins *très-progressifs* : la censure métaphysique a impitoyablement rayé, avec la merveilleuse sagacité de l'instinct de parti, jusqu'à de simples phrases isolées où j'étais nommé.

On répugne sans doute à m'attaquer ouvertement et surtout on craindrait de s'attirer de fortes répliques, ou du moins de propager involontairement mes idées ; mais le mot d'ordre est certainement, chez tous ces gens, de garder, à mon égard, le plus complet silence, comme si mon ouvrage n'eût jamais existé. Les faibles sympathies personnelles qui peuvent, à mon égard, caractériser M. Marrast, ne sauraient aucunement surmonter, même chez lui, les tendances et les engagements de parti. Il se trouve trop déplorablement soudé à une faction surannée qui ne rêve chez nous d'autre restauration sociale que d'après une étrange combinaison du déisme avec la guerre. Vous sentez donc combien je leur dois sembler doublement hostile, d'autant plus que, à mon tour, je vois en eux les principaux soutiens actuels du régime ancien, ou du moins les plus funestes obstacles à toute vraie réorganisation : il me conviendrait mieux finalement de devoir les compter déjà, comme cela aura lieu ultérieurement sans doute, parmi mes adversaires déclarés, que de les traiter en adhérents secrets ou prochains. Je suis très-persuadé que telle est la principale source du retard qu'éprouvera votre traduction, dont le

jeune Bernard serait maintenant très-disposé à se charger.

Son exubérance révolutionnaire a fait place, depuis un ou deux ans, à de saines mais ardentes tendances philosophiques et sociales, d'après ses réflexions spontanées, aidées de mon influence soutenue ; je le crois susceptible de devenir un esprit vraiment distingué, et j'eusse été charmé de le voir s'appliquer à une aussi utile besogne. Au reste, vous ne devez pas vous dissimuler que, même indépendamment de ce qui me concerne, Marrast ne se trouve, par suite de son défaut total d'études scientifiques, personnellement choqué de vos doctrines logiques, qui certes ne ménagent pas plus son école de Condillac et Laromiguière que celle de Schelling et Cousin.

Le mouvement polytechnique officiel a déjà porté, à la tête de notre école, un de mes anciens camarades qui, indépendamment de quelques faibles sympathies mentales, se trouve d'ailleurs spécialement rattaché à ma cause par de communes antipathies actuelles. Je ne crois donc pas avoir réellement rien à craindre, pour ma petite situation présente, de la réélection annuelle à laquelle je vais être, comme de coutume, assujetti ce mois-ci et dont je suis bien décidé à ne pas même m'informer. Cette inaction systématique, d'ailleurs conforme à mon usage antérieur, constitue le complément naturel de l'expérience décisive que j'ai dû tenter, et qui est devenue si périlleuse l'an dernier, pour

explorer la consistance effective de ma position actuelle, que je rejetterais avec dégoût si elle devait exiger chaque année, de ma part, ou de celle de mes amis, le renouvellement, même affaibli, des démarches qu'il a fallu faire l'an dernier.

Malgré cette attitude passive et indifférente, je ne crois pas courir désormais aucun vrai danger, et ma démarche auprès du Ministre, il y a trois mois, m'en garantirait d'ailleurs au besoin.

Je ne crois pas même que, malgré les prétendues réserves de l'an dernier, il y ait aujourd'hui contre moi aucune tentative sérieuse, mes principaux ennemis polytechniques ayant éprouvé depuis lors plusieurs graves échecs, qui ont notablement diminué leur puissance et altéré leurs espérances ou même leurs propres projets. Mais, quoique ma position actuelle me semble désormais à peu près inébranlable, il reste maintenant, d'un autre côté, peu d'espoir d'en sortir prochainement, parce qu'il est fort possible, ou même probable, que la suite des mutations polytechniques ne fasse pas vaquer la chaire qui m'est due, auquel cas je n'aurai gagné aux changements actuels que le surcroît de consolidation résulté de l'ascension de mes amis aux dépens de mes ennemis. Tout cela d'ailleurs ne sera définitivement prononcé que pendant nos vacances de septembre, en sorte que, dans tous les cas, je ferai certainement encore la tournée de cette année, à moins d'un malheur très-invraisemblable lors de ma prochaine reélection. J'ai cru

devoir, malgré la longueur de cette lettre, vous donner ces éclaircissements personnels, afin de prévenir une inquiétude qui, sans cela, eût été, à cette époque, très-naturelle d'après la dangereuse crise de l'an dernier.

Tout à vous,
A[te] COMTE.

XXV.

Paris, le lundi 22 juillet 1844.

Mon cher monsieur Mill,

M[me] Austin vous aura, sans doute, déjà annoncé sommairement la crise personnelle, aussi grave qu'inattendue, qui a retardé, un peu au-delà de l'intervalle ordinaire, ma réponse à votre dernière lettre, et dont je dois aujourd'hui vous expliquer la solution, à la fois triste et satisfaisante, qui ne m'est réellement connue que depuis avant-hier.

Il faut d'abord, pour n'y plus revenir, écarter l'espoir que je vous avais exprimé d'un prochain changement favorable dans ma situation polytechnique.

Les mutations survenues par la mort du dernier directeur des études ont pris définitivement un autre cours, en sorte que, sans aucun motif qui me soit personnel, la chaire qui m'était due ne

vaquera pas. Cela devait donc me faire attacher plus d'importance à consolider ma situation actuelle d'examinateur d'admission, que l'avénement d'un ami reconnu à la direction des études me semblait devoir naturellement fortifier. Mais aussi la même disposition a probablement ranimé l'espoir, que je croyais abandonné, de la part de mes ennemis, de m'abattre entièrement, suivant la haineuse déclaration de leur misérable chef, en tentant de nouveau de m'ôter ce poste ; ce qu'ils n'eussent sans doute point essayé, s'ils m'eussent vu prêt à en obtenir un autre, qui m'eût placé légalement au milieu de leur conseil.

Quelques jours après vous avoir spécialement rassuré sur ces inquiétudes par ma lettre du 1er mai, le nouveau directeur des études est venu amicalement m'informer que la crise de l'an dernier se renouvelait avec plus de chances hostiles.

La désastreuse unanimité que j'avais obtenue alors n'était résultée que d'une perfide concession de mes ennemis, qui s'étaient ainsi habilement ménagé un moyen de reprendre plus dangereusement l'attaque lors de l'élection suivante, en paraissant renoncer à toutes les animosités purement personnelles, au-dessus desquelles ils me voyaient placé, pour couvrir leurs passions d'un prétexte systématique, en annonçant l'intention de changer désormais chaque année l'examinateur, sans aucun sujet de mécontentement et uniquement à titre d'essai d'un nouveau mode. Ce prétendu principe

était sans doute aussi absurde que possible à l'égard d'un office qui exige tant de maturité et de continuité, et qui serait ainsi livré méthodiquement à un fonctionnaire toujours novice, faisant son apprentissage aux dépens du public et des familles, et systématiquement écarté à l'instant où il commencerait à devenir réellement propre à ces fonctions. Mais malgré sa grossière absurdité, cette idée a servi de doctrine de ralliement (et vous savez qu'il en faut toujours une quelconque) aux passions actives de quelques ennemis, déclarés ou secrets, et aux lâchetés passives d'un plus grand nombre d'indifférents ou d'amis tièdes, dans un milieu où chacun se trouve dépouillé à la fois de responsabilité et d'indépendance personnelles par l'échange de votes qui s'établit, surtout ici, au sein des coteries régnantes. Quoi qu'il en soit, j'ai été fort surpris de cet avis, n'ayant pu avoir, malgré mes expériences antérieures, assez mauvaise opinion d'eux pour les croire capables de renouveler, sans aucun nouveau motif ou prétexte, les infâmes tentatives de l'an dernier : j'aurais dû pourtant penser que leur véritable chef (celui que le malheureux amiral d'Urville avait si bien qualifié publiquement de sultan de l'Observatoire) n'avait jamais su rien pardonner, malgré les gasconnades de générosité qui lui étaient autrefois échappées.

Je n'ai pas cru néanmoins devoir aucunement renouveler les démarches que mes amis et moi avions faites l'an dernier, et je persiste à penser

que je devais, en effet, m'en abstenir, et laisser un libre cours à la périlleuse expérience que j'avais instituée, comme je vous le disais dernièrement. D'un autre côté mes amis avaient été tenus naturellement, comme moi, dans une fausse sécurité antérieure, de manière à n'entreprendre, de leur côté, et à mon insu, aucun effort spécial. A la vérité je vous ai parlé d'une démarche que j'ai faite, dès le mois de janvier, auprès du ministre de la guerre (M. le maréchal Soult), dans le département duquel se trouve l'École polytechnique, pour obtenir officiellement l'institution à vie de mon office d'examinateur, afin de prévenir tout retour des scènes de 1843. Mais le maréchal, quoique très-bien disposé pour moi, comme il l'a montré ensuite, ne crut pas alors le danger assez sérieux pour se décider à faire rendre une nouvelle ordonnance modificatrice : il était d'autant plus excusable que moi-même je ne pensais pas que ma réélection fut réellement compromise, et je ne voulais ainsi que retirer, pour mon avenir, une juste compensation des inquiétudes de l'an dernier.

Dans cette situation respective, vous ne serez pas maintenant étonné d'apprendre que le 27 mai, lors de la réélection, mes ennemis ont obtenu contre moi une majorité de 9 voix contre 5, malgré le zèle énergique et soutenu que les trois véritables chefs de notre école (le général commandant en chef, le colonel commandant en second, et le directeur des études) ont unanimement développé

pour moi. Toutes les passions que ma préface a caractérisée ont concouru à la consommation de cette iniquité ; les neuf voix hostiles contenaient un organe spécial du parti métaphysique, et même les rancunes théologiques s'y trouvaient formellement représentées par un affilié des jésuites. Mais les haines dominantes étaient certainement, abstraction faite des inimitiés personnelles, celles des géomètres dont la philosophie nouvelle menace dangereusement l'irrationnelle suprématie scientifique : ils craignent peu, en France, les attaques des métaphysiciens, qu'ils peuvent toujours taxer justement d'un sot dédain absolu et d'une entière incompétence pour toutes les études positives ; mais une philosophie directement émanée de la science elle-même, qui fait à chacun sa part légitime, qui, en montrant le danger de la domination prolongée des géomètres, leur assigne un incontestable office initial, ils ne me pardonneront jamais de l'avoir formulée et systématisée. Voilà la vraie source fondamentale de leur infatigable inimitié, contre laquelle je ne puis compter que sur des appuis extérieurs.

Si le temps des bûchers et des empoisonnements, ou seulement celui des guillotines, pouvait revenir ils oseraient tout contre moi ; car ce sont toujours les mêmes haines, mais heureusement contenues par un meilleur milieu. Les crimes des gens comme il faut ont subi désormais la même transformation radicale que ceux de la canaille, qui, de plus en

plus, vole au lieu de tuer : d'après cette heureuse influence irrésistible de notre civilisation, on ne peut plus opprimer essentiellement que la bourse. C'est ce qu'ont tenté envers moi ces gens-là, selon la haineuse formule de leur chef réel qui a déclaré ne vouloir prendre de repos qu'après qu'il m'aurait mis sur le pavé.

Mais heureusement son omnipotence ne va pas si loin ; et, quelque faible que soit, dans notre anarchique milieu, l'intervention protectrice du gouvernement, j'y ai trouvé enfin un noble appui réel, quoiqu'il n'ait pas suffi à empêcher tout dommage.

Quelques jours après ma non-réélection, le ministre de la guerre s'est empressé de m'accorder, le 1er juin, l'audience spéciale que je lui avais demandée.

Mme Austin vous a peut-être dit déjà combien j'y avais été pleinement satisfait, et je puis dire touché, de l'accueil du maréchal, qui m'a déclaré son intention de me couvrir contre une telle iniquité autant que le permettrait la règle existante, qui le lie en effet beaucoup, pour livrer le pouvoir aux pédants ligués contre moi.

Cette ordonnance a été arrachée au gouvernement sous la banale impulsion révolutionnaire de 1830, où l'on croyait aveuglément avoir beaucoup avancé, par cela seul qu'on transférait aux coteries scientifiques une portion quelconque des pouvoirs ministériels.

Dans cette situation, le ministre a épuisé en ma faveur toutes les ressources de la vicieuse légalité actuelle qu'il n'avait pas ainsi le temps de changer assez tôt pour me préserver de tout dommage.

Ne pouvant m'empêcher de perdre mon traitement cette année, il a néanmoins refusé de nommer à ma place, en sorte que le titre me reste, ainsi que mes droits ultérieurs; il a seulement chargé des examens de cette année l'un des deux suppléants accoutumés, qui doivent pourvoir aux divers empêchements momentanés des titulaires; en sorte que ma situation se trouve pécuniairement tout à fait la même que si une maladie m'ayant empêché de fonctionner cette année, mon traitement avait dû passer à mon suppléant chargé de la corvée.

Mais, en annonçant cette double décision, rendue seulement le 15 juillet, le ministre a nettement rassuré mon avenir, en blâmant avec énergie la conduite du conseil envers moi, car il dépend entièrement de lui de changer ou modifier la règle actuelle pour l'an prochain; le temps seul lui a manqué, et non la volonté, pour le faire utilement cette année.

Notre général m'a communiqué la lettre officielle que le ministre a écrite à ce sujet; cette pièce mémorable est pleine d'éloges sur ma conduite comme fonctionnaire, et s'écarte beaucoup du froid laconisme usité au style ministériel.

Le ministre y déclare formellement qu'il *s'est*

assuré que M. Comte mérite toute la confiance du gouvernement, l'acte tenté contre moi y est qualifié de *déni de justice auquel le ministre ne doit pas s'associer*; l'exclusion dont je suis l'objet y est présentée comme *inconciliable avec le zèle et la loyauté que M. Comte a montrés pendant sept ans d'exercice de ses fonctions*; il la signale aussi comme *contradictoire aux propres éloges du Conseil lui-même à ce sujet*.

Vous voyez qu'on ne peut être plus explicite et plus rassurant. Ma cause est désormais étroitement liée à celle de la juste autorité du ministre qui sent bien, comme je le lui ai dit familièrement, que *le pire des gouvernements c'est la pédantocratie*, suivant l'heureuse expression dont vous m'avez gratifié, et que j'ai, en cette circonstance, très-utilement introduite dans un milieu où elle doit s'implanter naturellement.

Le maréchal sent très-bien que l'opposition radicale de mes principes philosophiques à ces utopies pédantocratiques qui prévalent chez nos savants, constitue le motif le plus essentiel de la haine infatigable qu'ils m'ont vouée, et dont il est de l'intérêt du gouvernement, comme de son devoir, de me protéger. Au reste, j'ai lieu de présumer, sans toutefois avoir aucun renseignement certain, que M. Guizot est personnellement intervenu, dans cette affaire, pour me recommander spécialement à son collègue, quoique notre improbation de la pédantocratie doive, au fond, lui être antipathique;

car nous sommes, je crois, vous et moi, les deux seuls penseurs aujourd'hui avec lesquels les hommes d'Etat puissent raisonnablement s'entendre sur un tel sujet.

Quoi qu'il en soit, la principale part à cette conviction arrêtée du maréchal, que je ne connaissais nullement, et dont j'ai maintenant acquis toute l'estime personnelle, est certainement due à la loyale et énergique insistance de mes chefs, ci-dessus désignés, et de tous les autres généraux sous lesquels j'ai servi à l'École depuis douze ans.

Les manifestations les plus honorables, tant des hommes graves et impartiaux que d'une nombreuse et ardente jeunesse, tant extérieure qu'intérieure à notre École, se sont d'ailleurs déjà prononcées contre cette inique spoliation.

Telle est donc, au vrai, ma position actuelle; l'avenir est certain, et je gagnerai probablement à cette crise d'obtenir, comme garantie, l'institution à vie de mon office, que notre général va prochainement demander spontanément, au nom du service public.

En tous cas, si la place restait sujette à réélection, le ministre reprendrait ce droit comme je l'ai demandé, en retirant au Conseil la présentation dont il vient d'abuser si indignement; or, je n'aurais réellement aucune inquiétude sérieuse si l'annualité dérivait du ministre, quel qu'il fût, étant bien certain, par ma nature et mes habitudes, de ne me trouver jamais en conflit avec lui.

Afin que les modifications à la règle puissent être, cette fois, accomplies en temps opportun, on vient de décider que désormais la nomination de l'examinateur se ferait dès le début de l'année classique, c'est-à-dire en novembre, au lieu de s'accomplir en mai, presque au moment de fonctionner : ainsi mon avenir se trouvera probablement consolidé avant la fin de 1844.

J'y dois d'autant plus compter que mon affaire, par sa nature nettement caractéristique, a ouvert les yeux, à d'autres égards, sur le régime pédantocratique qui domine si désastreusement à l'Ecole. Notre général, qu'on qualifie ironiquement de gouverneur, n'y gouverne réellement que les punitions disciplinaires des élèves ; sur tout autre sujet, l'autorité à simplement trois ou quatre voix dans un conseil de quinze membres, où dominent les onze professeurs ; le recours au ministre est presque illusoire en chaque cas.

En un mot, notre Ecole n'est point réellement gouvernée ; l'autorité le sent et veut maintenant y remédier à divers égards ; en sorte que mon accident aura servi à introduire d'heureuses améliorations dans cette importante économie.

J'ai donc, à tous égards, pleine sécurité pour l'an prochain, et cette crise sera certainement la dernière. La manifestation officielle et quasi-publique du ministre en ma faveur est d'ailleurs de nature à prévenir spontanément les suites indirectes de mon désastre actuel chez ceux qui, me croyant perdu,

seraient tentés de me manquer d'égards, et que la même platitude doit ainsi disposer, au contraire, à me ménager.

D'après une telle appréciation, vous voyez que cet accident passager se réduit strictement à un simple sinistre pécuniaire déterminé, comme auraient pu m'en occasionner un vol, un incendie, une maladie, etc. Malheureusement vous savez que mon défaut total de fortune personnelle et d'accumulation antérieure doit donner à ce sinistre une extrême gravité actuelle, quelle qu'en puisse être la source. Il n'y a pas lieu, pour un an, à changer mon existence personnelle, ni surtout à diminuer la juste aisance qu'attend de moi une femme valétudiuaire, qui, malgré ses torts envers moi, ne doit nullement souffrir de tout ceci: je ne dois donc pas réduire ma dépense qui, à tous égards, est raisonnable. D'un autre côté, je ne dois pas non plus chercher de nouveaux moyens de recette, qui ne commenceraient à devenir efficaces que lorsqu'ils auront cessé d'être nécessaires. Par ce fatal dilemme, je me trouve forcé de chercher, contre un mal passager et exceptionnel, une ressource de même nature, en invoquant loyalement la généreuse intervention de mes amis ou de mes patrons. A la vérité j'ai déjà reçu, de diverses parts, les offres les plus cordiales, mais que je ne puis accepter parce qu'elles viennent de gens guère plus riches que moi. C'est donc en Angleterre que je me vois ainsi conduit à invoquer ce genre d'appui. Outre

que ma vie solitaire me tient trop à l'écart de ceux qui, chez nous, pourraient ici efficacement intervenir, s'ils y étaient prédisposés, vous savez que ce genre de patronage a toujours peu existé en France, et aujourd'hui moins que jamais, parce que le grand patron, ici, c'est le Gouvernement, dont la tutélaire intervention m'est en effet très-précieuse, mais sans pouvoir se spécialiser assez pour me garantir d'un dommage momentané.

J'évalue à six mille francs le sinistre survenu : à partir du 1er août ma recette mensuelle va se trouver réduite, jusqu'au 1er août suivant, où ma réintégration aura son effet financier. Avec cette somme ma vie actuelle n'éprouvera aucune altération réelle ; je n'ai pas besoin d'ailleurs de recevoir immédiatement les six mille francs, mais seulement la moitié ; pourvu que le reste me vienne avant janvier, l'effet sera vraiment le même. Au reste je suis certain que, en me chargeant un peu de quelques occupations exceptionnelles, pendant quelques années, je pourrai rendre aisément cette somme sans troubler essentiellement mes propres travaux, pourvu que ma conscience ne me presse point sur l'époque de ce remboursement. Or, il est, ce me semble, convenable pour cela que le secours me provienne de personnes assez riches pour que je ne me fasse pas un scrupule naturel de les laisser attendre ma propre convenance graduelle. Voilà pourquoi, mon cher monsieur Mill, sans repousser aucunement le précieux secours que m'offrit, l'an

dernier, votre généreuse sympathie, je voudrais bien, comme je le disais alors, que, maintenant qu'il s'agit de réalisation, elle provînt d'une source plus abondante que celle d'un confrère philosophique, vivant comme moi de son seul travail; quoique vous soyez plus rétribué, je sais aussi que vous avez plus de charges, et je me sentirais tourmenté du besoin de vous rembourser promptement. Que ce soit donc, s'il est possible, à titre de ressource extrême, si nous ne pouvons trouver un mode plus normal : vous m'avez si noblement protégé de votre plume, que je voudrais bien vous voir dispensé d'y employer aussi votre bourse, ne fût-ce même que vos économies.

Le secours immédiat que je vous demande avec franchise consiste donc d'abord en conseils surtout, et peut-être en démarches : ce n'est qu'à défaut de leur double insuffisance que je consentirais à accepter votre intervention financière et je ne crains pas que vous attribuiez à aucune morgue puérile ou déplacée une disposition aussi naturelle dont le vrai motif est évident. Il n'est d'ailleurs pas inutile peut-être d'essayer aujourd'hui si la philosophie positive a acquis assez de crédit en Angleterre, pour y pouvoir réaliser promptement un emprunt de six mille francs ; car, je suis bien décidé à n'avoir cette obligation qu'à de véritables adhérents dont l'estime et la sympathie me soient déjà acquises ; quoique, certes, la reconnaissance ne m'ait jamais pesé, je crois devoir tenir à

ce qu'un tel secours ne me vienne que de ceux qui sentent l'importance philosophique de ne point me laisser écraser ou annuler. Or vous seul, ce me semble, pouvez savoir si, autour de vous, cette affaire peut ainsi s'accomplir auprès des personnes vraiment riches qui ont apprécié mes travaux.

Les relations récentes que j'ai eues avec M. *** m'ont fait penser à lui, car je sais que sa fortune est considérable, du moins pour Paris ; il m'a semblé d'un caractère assez noble pour que je n'aie jamais à me repentir de lui avoir laissé prendre sur moi ce genre de supériorité, dont j'ai toujours su reconnaître la vraie valeur et les droits légitimes. Mais, comme vous le connaissez beaucoup plus complétement, je ne veux rien tenter de ce côté, sans votre avis, d'après lequel je n'aurais, s'il y a lieu, aucune répugnance à lui écrire directement sur un tel sujet. En un mot, je m'en rapporte pleinement de tout cela à votre précieuse sympathie, que je sais aussi sage qu'affectueuse ; si vous décidiez, après un mûr examen du cas, que je ne dois ici recourir qu'à vous, je vous promets de me soumettre paisiblement, quelle que soit ma légitime répugnance actuelle, parce que je serais alors convaincu que, abstraction faite de toute générosité exaltée, votre raison aurait froidement regardé ce mode comme vraiment préférable. Mon premier dessein avait été d'écrire à M. *** en même temps qu'à vous, mais j'ai cru finalement devoir vous laisser seul arbitre de l'ensemble

de ma conduite sur une affaire aussi délicate.

Quand cet accident s'est réalisé, j'étais fort occupé à poursuivre la rédaction de mon cours d'astronomie, que je n'ai pu reprendre qu'à partir du 1er juillet, mais que je menais grand train afin d'avoir, en cas d'examens à faire, achevé à temps, c'est-à-dire pour le 25, ce qui m'a obligé d'écrire chaque jour un chapitre formant environ une feuille d'impression ; lorsque la mauvaise nouvelle m'est parvenue avant-hier, j'ai achevé le chapitre commencé, et fourni la tâche ordinaire, quoique la terminaison ne soit plus aussi urgente. Je vais donc finir ce volume pendant cette semaine, ayant ainsi passé en revue spéciale, dans le cours de moins d'un mois, toutes les notions essentielles de l'astronomie, ce qui peut-être n'était jamais survenu : j'espère vous envoyer l'ouvrage avant la fin d'août. Mais il me restera maintenant, jusqu'au retour des corvées scolastiques en novembre, trois grands mois consécutifs de plein loisir, il est vrai chèrement acheté, et je ne sais encore l'emploi précis que je ferai d'une liberté que je n'ai pas eue depuis près de quinze ans.

Toutefois, mon premier soin va être de goûter quelque temps de ce repos complet qui m'a manqué toujours depuis huit ans. En second lieu, je consacrerai certainement une autre partie notable de ce trimestre imprévu à commencer directement l'élaboration de mon grand traité de philosophie politique, dont j'espère bien écrire alors la moitié

du premier volume, qui serait ainsi achevé pendant l'hiver prochain.

Ma santé est maintenant assez ferme pour que, après ce repos préalable, je puisse franchement céder à cet intense accès de travail avec ma verve accoutumée.

Sans modifier aucunement mes convictions arrêtées sur ou contre l'économie politique, j'ai lu non-seulement avec un intérêt sympathique, mais aussi avec un vrai plaisir mental, vos judicieux essais économiques, et surtout le dernier, qui annonçait bien ce que votre précieux ouvrage a depuis mieux réalisé. Dans les intervalles naturels de l'intense occupation que je viens d'indiquer, cette lecture a beaucoup contribué à me distraire doucement des soucis personnels. J'ai aussi tenté d'employer ensuite au même office l'ouvrage de M. Austin sur la jurisprudence, que nos relations me faisaient réellement un devoir de connaître, et j'y ai trouvé, avec un grand fonds de rectitude et de loyauté, plusieurs discussions et appréciations remarquables, quoique toujours mêlées à un sentiment insuffisant des vraies conditions scientifiques.

Je persiste à regarder votre projet de traité sur l'économie industrielle comme une très-heureuse et fort opportune tentative d'attirer à la nouvelle philosophie une classe d'esprits estimables qui, tendant avec énergie vers la formation de la vraie science sociale, n'ont besoin, à cet égard, que d'être

mieux dirigés ; en attendant, ils préservent le public, à leur manière, du pur empirisme sociologique, qui serait bien plus dangereux. Ainsi présentée, ou du moins conçue, avec la destination purement préliminaire et l'office provisoire que lui assigne l'ensemble de l'appréciation historique, l'économie politique perd ses principaux dangers actuels, et peut devenir fort utile; car les sympathies qu'elle excite encore, sans être communément fort éclairées, ont certainement un caractère progressif.

Je me rappellerai toujours que le vieux Say, quoique son intelligence fût assurément peu étendue, me témoignait, il y a vingt ans, sa vive sympathie pour mes premiers travaux en philosophie politique, fermement convaincu, disait-il, que nous marchions dans la même voie, tendant tous deux à fonder la science sociale. Cette disposition est certainement l'indice d'une pareille inclination chez beaucoup d'esprits actuels qui, d'ailleurs, doivent être, ce me semble, plus nombreux, plus influents et même plus recommandables chez vous qu'ici.

En retour de vos judicieuses remarques sur la nature pareillement équivoque et contradictoire de l'influence dirigeante en Angleterre et en France, malgré la diversité des formes, j'espère pouvoir vous donner, dans ma prochaine lettre, quelques renseignements, qui sont encore trop imparfaits, sur une tentative très-singulière que commencent

à faire nos Jésuites, pour organiser, à leur manière, dans les principaux points du territoire français, une sorte de propagation populaire de l'instruction scientifique, suscitée peut-être par l'exemple persévérant de mon cours d'astronomie, dont je n'attendais guère une telle réaction. Je me borne aujourd'hui à vous annoncer qu'il se fait déjà régulièrement (tous les dimanches soir, je crois), dans l'église Saint-Gervais, des leçons de chimie, assistées d'expériences analogues à celles de certains jongleurs ambulants.

Je ne pense plus à tourmenter Marrast sur votre traduction; je pense bien, comme vous, et par les mêmes motifs, qu'elle ne se fera pas prochainement, du moins ainsi, quoique je le regrette beaucoup à tous égards. Quant au jeune Bernard, il a, sans doute, le droit et le désir de l'entreprendre spontanément; mais je ne suis malheureusement pas en mesure de lui trouver un éditeur, tandis que c'était facile à Marrast.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

XXVI

Paris, le jeudi 15 août 1844.

Mon cher ami,

Je ne crois pas devoir attendre la réponse spéciale que vous m'annoncez comme prochaine, pour

vous témoigner sommairement combien je suis touché de votre affectueux billet préliminaire et de votre cordial empressement à répondre à ma lettre du 22 juillet aussitôt que vous en avez eu réellement connaissance. Ne vous sachant pas absent de Londres, votre silence antérieur me semblait presque inexplicable, et je commençais à craindre que ma lettre n'eût malheureusement éprouvé quelqu'un de ces accidents de poste qui, quoique devenus heureusement fort exceptionnels, surtout entre Paris et Londres, restent néanmoins strictement possibles. Mais ce délai ne m'avait nullement décidé à écrire à M. *** avant de connaître, sur cette démarche, votre avis, que je jugeais indispensable ; je ne la ferai qu'après que vous m'y aurez expressément invité, quoique je présume déjà que vous n'y voyez probablement aucun inconvénient.

Je suis charmé que vous ayez aussi complétement approuvé, en ce qui vous concerne personnellement, les vrais motifs de ma réserve. Quoique votre fraternelle sympathie doive naturellement, en un tel cas, me sembler plus vive et plus ferme qu'aucune autre, vous avez dignement compris que nous devons d'abord laisser intervenir nos patrons temporels, et que le bon ordre philosophique exige de ne recourir à notre propre assistance mutuelle qu'à défaut de cette protection normale. Tout me semble ainsi disposé maintenant de la manière la plus favorable pour me garantir du désastre momentané que vient d'éprouver ma situation maté-

rielle. J'attends donc avec sollicitude, mais sans impatience, la réalisation prochaine de cette noble intervention.

Votre affectueux billet a déjà dissipé essentiellement l'inquiétude qui m'empêchait de me livrer franchement à la préparation directe de la grande élaboration que je vais entreprendre. Je suis, depuis la fin de juillet, entièrement libre de mon volume astronomique que je compte vous adresser à la fin d'août, quoique l'impression n'en marche pas aussi rapidement que la rédaction. Je compte encore goûter un mois de plein repos, où je médite mon prochain travail au milieu d'une douce flânerie, désormais débarrassé de mes plus graves inquiétudes. Mon intention est de consacrer ensuite la seconde moitié de mon loisir exceptionnel à écrire, comme je vous l'ai annoncé, le premier demi-volume de ma ***Philosophie politique***.

Tout à vous,

A[te] Comte.

M. Whewell m'a récemment envoyé, par l'intermédiaire de M. Austin, son petit écrit sur le grand dualisme philosophique. Quoiqu'il en ait obscurci et exagéré, ou plutôt méconnu la notion fondamentale, je suis cependant fort aise qu'il ait directement attiré sur ce point l'attention de vos penseurs ; au reste, le critique auquel il répond me semble avoir bien plus judicieusement caractérisé cette appréciation délicate.

Toutefois, ce petit écrit du docteur Whewell renferme quelques éclaircissements secondaires qui me paraissent vraiment utiles. Afin de lui rendre sa politesse, je vous prie de vouloir bien, si vous en trouvez l'occasion, lui envoyer en mon nom un exemplaire de mon *Discours sur l'esprit positif;* vous y pourriez mettre même, sans signature, à son exemple, la suscription usitée :

A Monsieur le docteur Whewell, de la part de l'auteur.

S'il ne vous reste plus d'exemplaires disponibles à cet effet, je vous en adresserai un en vous envoyant prochainement mon traité astronomique.

Comme je sais que Mme Austin est en route pour revenir ici, je présume que vous ne l'aurez même aucunement vue à Londres.

XXVII

Paris, le vendredi 23 août 1844.

Mon cher ami,

Quoique, d'après la lettre que j'ai reçue de vous hier, je doive avoir prochainement à vous faire une nouvelle réponse, je ne crois pas devoir tarder davantage à satisfaire votre juste désir sur l'appréciation de la dernière crise polytechnique, d'où mon silence pourrait vous faire craindre une réaction défavorable sur l'ensemble de ma position personnelle. Puis-je d'ailleurs mieux utiliser mon

loisir actuel qu'en saisissant l'occasion de m'entretenir un instant avec vous, surtout en un temps où votre active sollicitude renoue si intimement notre cordiale sympathie?

J'ai déjà eu lieu de vous signaler incidemment une opposition pédantocratique fort appuyée, je crois, par le journal de Marrast, contre la sage ordonnance rendue en novembre dernier, par notre ministre, pour diminuer l'influence polytechnique des coteries scientifiques, en exigeant désormais trois candidats, au lieu d'un seul, en chaque cas de présentation, soit de la part du conseil polytechnique, soit de l'Académie des sciences. Telle est, au fond, la véritable origine spéciale de la dernière crise. Cette ordonnance avait été d'abord rendue à l'occasion d'un choix, hostile au gouvernement et dangereux en lui-même, que les coteries régnantes voulaient imposer au ministre pour la place de directeur des études, qu'on voulait ainsi conférer au principal auxiliaire de M. Arago (le jeune géomètre Liouville, mon plus redoutable antagoniste direct).

Après beaucoup d'efforts tentés, par les deux corporations, pour faire révoquer cette mesure ministérielle, l'une et l'autre s'y sont enfin conformées en ce qui concerne cette importante place, que le ministre a ainsi confiée à mon ami et ancien camarade M. Duhamel (autre géomètre académique). Mais ce nouveau directeur a fait dès lors vaquer, par son avénement, la place d'examinateur mathé-

matique pour la sortie de l'Ecole, qu'il occupait auparavant, et dont les courtes fonctions commencent ordinairement à la mi-août. Il y a déjà trois mois que le ministre a prescrit aux deux corporations de pourvoir, et suivant la règle de triple candidature, au choix d'un nouvel examinateur. Quoique le temps fût ainsi très-suffisant, la mauvaise volonté, témoignée par les deux corps contre cette seconde application décisive de la règle nouvelle a laissé arriver l'époque d'un tel service sans qu'aucune nomination pût être régulièrement faite. Plus exactement, il est certain que le Conseil polytechnique, après beaucoup de tergiversations, avait enfin présenté, il y a un mois, ses trois candidats ; mais l'Académie, désobéissant formellement à l'ordonnance, s'était obstinée à n'en présenter qu'un seul, ce que le ministre a justement regardé comme une présentation tout à fait nulle. Ainsi forcé de pourvoir momentanément à un service urgent, il en a chargé, suivant la coutume universelle, le fonctionnaire qui le remplissait auparavant et qui n'était pas encore remplacé.

Mais, quoique cette décision fût assurément très-normale en une telle occurrence, elle n'était peut-être pas assez prudente, et le ministre eût mieux fait de confier cet intérim à quelque autre personne, ce qui vraiment était facile : car c'est là ce qui a immédiatement déterminé le conflit qui a conduit à un licenciement momentané.

En effet, les élèves ont ainsi été poussés à refuser

un tel examinateur, sous prétexte que, cumulant en sa personne cette fonction avec celle de directeur, il pouvait être, à ce dernier titre, pourvu de documents individuels qui laisseraient suspecter son impartialité générale. Je vous laisse à juger si un motif aussi frivole, et même aussi peu honorable, devait pousser ces jeunes gens à rejeter un juge qui, pendant les quatre années précédentes, n'avait excité, en cet office, aucune réclamation, comme s'ils ne devaient pas loyalement désirer que leur appréciateur fût pourvu de tous les renseignements possibles ! Après que les élèves, excités probablement par quelques brouillons extérieurs, ont ainsi refusé formellement de se laisser examiner par le délégué temporaire du ministre, l'autorité a été conduite, peut-être un peu précipitamment, à les licencier, tandis qu'il aurait sans doute suffi de les tenir sévèrement cloîtrés jusqu'à ce qu'ils se soumissent. Il est probable que ce retour ne se serait pas fait beaucoup attendre, vu le peu de gravité intrinsèque du motif d'irritation.

La veille même du licenciement (samedi dernier), ces jeunes gens, qui ont en moi une grande confiance générale, m'avaient envoyé une députation formellement chargée de me consulter sur la conduite collective qu'ils devaient tenir en cette occasion. Après les avoir prémunis contre les instigations agitatrices, je les avais fortement engagés à une soumission pure et simple.

Quoiqu'elle n'ait pu être faite assez tôt pour

prévenir le licenciement, il est probable que, s'ils s'y décident sincèrement, elle en réparera bientôt l'effet ; tout ce fracas, que les journaux auront ridiculement exagéré, comme de coutume, va sans doute aboutir à une prochaine rentrée générale, qui n'aura d'autre résultat que de retarder d'un mois le service ordinaire des examens, de façon à priver ces jeunes gens de leurs vacances.

Toutefois, il est heureux que cet incident soit survenu après la clôture de nos chambres ; car sans cela le cas eût été probablement envenimé par les déclamations de certains agitateurs dans la tribune nationale.

Votre tact accoutumé a très-judicieusement regardé cet événement comme fort propre, quelle qu'en soit l'origine, à fournir au gouvernement l'occasion de modifier utilement l'organisation polytechnique.

Toutefois, il est à craindre que sa volonté ne soit pas, à cet égard, assez fortement arrêtée, surtout la circonstance exigeant naturellement une décision peu tardive. Néanmoins, si le maréchal, qui vient de retourner à Paris, sent convenablement, comme je l'espère, les dangers pédantocratiques dont cette grave circonstance vient de fournir, outre l'affaire qui me concernait, une nouvelle manifestation décisive, il aura peut-être assez d'énergie pour oser retirer complétement à ces corporations un droit de présentation dont elles ont tant abusé, en réduisant, du moins, leur influence à devenir purement

consultative et jamais définitive à aucun degré.

En ce qui me regarde, l'ensemble de cet événement ne peut, au fond, que m'être favorable, en caractérisant, de plus en plus, aux yeux du ministre, l'inconvénient dont je suis momentanément la victime. Ma cause se lie ainsi davantage encore à celle de l'autorité, de façon à devoir hâter et consolider une pleine réparation. Quant à moi, en attendant cette prochaine issue favorable, je profite déjà de ma situation pour fortifier et développer l'état de pleine consistance que je me suis toujours efforcé d'atteindre, en ce que mes principaux intérêts se trouvent, dès lors, comme mes sentiments dominants, en harmonie spontanée avec mes opinions systématiques contre la pédantocratie.

Ces convictions ayant précédé une telle réaction, leur pureté n'en a pu être aucunement altérée, tandis que leur netteté et leur énergie doivent naturellement en devenir plus complètes que si mes principes avaient, à cet égard, à lutter contre les impulsions de ma position. Je suis donc déjà certain que cette crise momentanée tournera au profit permanent de mon propre perfectionnement essentiel, comme j'ai tout lieu d'espérer qu'elle consolidera bientôt ma situation personnelle. Le premier résultat est, à tout prendre, le plus important, et il est maintenant assuré sans que personne puisse l'empêcher.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'attends maintenant avec sollicitude, mais sans impatience, la prochaine réalisation finale des démarches entreprises par votre active amitié.

Quand elle sera accomplie, j'écrirai aussitôt à M. *** (dont je sais l'adresse à Londres), pour lui témoigner directement combien je suis touché de sa noble générosité, quoiqu'elle soit pleinement conforme à l'opinion que j'avais déjà conçue de son caractère élevé. Envers les autres personnes qui auront aussi coopéré à cette tutélaire intervention, je réclamerai franchement vos précieux avis, d'après lesquels je dois diriger ici ma conduite au sujet d'hommes que je ne connais pas encore personnellement.

XXVIII

Paris, le mercredi 28 août 1844.

Mon cher ami,

Je n'ai que le temps de vous annoncer que j'ai reçu hier, chez le banquier indiqué, les trois mille francs avancés par M. ***.

En lui faisant tout à l'heure mes sincères remercîments, je lui ai spécialement témoigné combien je me félicite de l'énergique restriction qu'il a imposée à cette participation protectrice, en n'y voulant admettre que ceux auxquels je suis déjà lié par une

suffisante sympathie de direction fondamentale. Il est ainsi entré spontanément, de la manière la plus complète, dans mes intentions constantes, de manière à donner à cet acte une sorte de consécration publique qui, sans altérer aucunement ma reconnaissance personnelle, lui imprime une dignité supérieure.

Je joins ici une lettre pour remercier convenablement sir W. Molesworth de sa noble coopération à cette intervention tutélaire ; je vous prie de la lui faire parvenir, après l'avoir lue et cachetée.

Voilà donc que, grâce à la généreuse protection ainsi sollicitée par votre active amitié, le trouble profond que de lâches ennemis avaient cru porter dans mon existence matérielle, et par suite dans mon action mentale, va se transformer en un loisir, aussi précieux qu'inespéré, où je pourrai paisiblement commencer ma seconde grande élaboration philosophique ; j'en sens déjà les indices accoutumés, surtout par une fréquente diminution du sommeil, spontanément survenue sans aucune autre excitation. Notre correspondance chérie va désormais reprendre son cours habituel, en ne laissant bientôt d'autre souvenir permanent de ce grave incident que celui de la vive et tendre sollicitude par laquelle vous y avez, à jamais, resserré notre intime fraternité.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Notre général m'a récemment donné quelques explications qui me font penser que le gouvernement va utiliser, avec plus d'énergie que je ne l'avais espéré, la dernière crise polytechnique, pour modifier utilement l'organisation actuelle de notre Ecole : tout cela ne peut que m'être très-favorable.

XXIX

Paris, le lundi 21 octobre 1844.

Mon cher monsieur Mill,

Les motifs spéciaux qui ont un peu retardé votre dernière réponse étaient tellement naturels, que je les avais déjà à peu près devinés, en sorte que je n'avais ainsi conçu aucune inquiétude sur votre santé. J'ai néanmoins été fort satisfait d'apprendre formellement que votre court congé a suffisamment produit, sous ce rapport, les heureux résultats qu'on en devait espérer. C'est avec une vive et sincère sympathie que j'ai compris votre récente douleur par la perte prématurée d'un véritable ami qui, d'après votre appréciation caractéristique, devait certainement offrir une haute valeur, aussi bien mentale que morale.

Sans que mes propres antécédents m'aient directement permis jusqu'ici de sentir personnelle-

ment d'aussi amères souffrances, parce que je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer aussi bien, je sens trop profondément le prix de pareilles intimités pour ne pas me mettre ici complétement à votre place. Ma vie habituellement solitaire et le triste désappointement de tous mes projets domestiques me disposent spécialement à sentir encore mieux le prix d'un tel trésor et le tourment de le perdre, surtout aussi hâtivement. De semblables lacunes sont bien difficilement réparables; aussi existe-t-il chez moi un ordre entier de sentiments affectueux qui n'a pu trouver un suffisant essor habituel et dont l'imparfaite expansion me rendrait la vie souvent presque insupportable sans l'état continu de profonde concentration mentale où je suis heureusement plongé plus ou moins depuis ma première jeunesse, quoique je sente parfois très-péniblement combien est incomplète cette compensation spontanée.

Ma santé, depuis ma dernière lettre, n'a pas été aussi bonne que la vôtre. Je vous avais déjà annoncé une certaine perturbation physique, déterminée suivant mon usage par l'approche d'un grand travail philosophique.

C'est une nécessité à laquelle je me suis reconnu assujetti depuis longtemps, et que vérifia spécialement chaque grande phase de mon élaboration fondamentale; quand une forte innervation prolongée commence à s'établir en moi, elle détermine préalablement une certaine indisposition

physique plus ou moins durable et qu'un observateur mal préparé attribuerait à toute autre influence; jusqu'ici seulement ces symptômes passagers, soit éruptifs, soit rhumatismaux, etc., n'avaient exigé aucun soin particulier, et j'y avais à peine fait attention. Mais cette fois le trouble momentané a été plus grave et mieux caractérisé, soit à raison d'une plus longue fatigue antérieure, soit surtout en vertu des graves inquiétudes continues relatives à l'état de crise où se trouve, depuis environ deux ans, ma situation personnelle, et qui même n'est pas encore terminé, quelque raison que j'aie maintenant de compter sur une prochaine et heureuse solution finale.

J'ai donc été atteint, le mois dernier, d'un érysipèle très-prononcé qui a successivement envahi toute la partie droite du visage située au-dessous de l'œil, mais sans jamais affecter, heureusement, la partie supérieure. Cela m'a tenu dix jours alité et sans nourriture, mais avec peu de douleur, sauf l'insomnie.

Au reste, cette courte maladie ne pouvait survenir en un instant plus favorable à sa paisible régularité, par suite de mon état exceptionnel de plein loisir, qui m'a permis de pourvoir librement, et sans aucune préoccupation, aux soins qu'elle exigeait : la tutélaire intervention que venait de déterminer si heureusement votre noble et active sollicitude m'ôtait d'ailleurs d'avance le seul souci actuel qui eût pu troubler une telle disposition.

C'est pourquoi le cours de cette maladie a été plus facile et plus rapide qu'il n'est d'usage en pareil cas, et il ne m'en reste maintenant d'autre trace qu'une certaine tendance du sang vers la tête, qui exige un certain ensemble de précautions habituelles.

La plus grave d'entre elles consiste à m'interdire le travail de cabinet auquel j'avais compté consacrer ce dernier mois-ci de mon loisir exceptionnel, pour écrire environ la moitié du premier volume de mon second grand ouvrage; au lieu de cela, je suis obligé de me borner encore à la méditation verticale ou ambulante. Toutefois, je suis convaincu que mon travail n'en éprouvera finalement aucun retard véritable, mais plutôt une notable accélération par suite de la merveilleuse activité cérébrale dont j'ai été doué, même malgré tous mes efforts spéciaux, pendant ces quelques jours de méditation horizontale, où j'ai complétement arrêté le plan, l'esprit et les principaux points de cette nouvelle élaboration qui, par sa nature, devait m'offrir particulièrement cette difficulté fondamentale de la rendre suffisamment distincte de la seconde moitié de mon grand ouvrage. Cette difficulté est maintenant tout à fait surmontée, et je n'ai plus qu'à écrire couramment le premier volume, aussitôt que l'état de ma santé me le permettra raisonnablement; j'aurai seulement à regretter que ce soit pendant le cours de mes occupations professionnelles, qui vont recommencer avec le mois prochain. Cette récente

expérience m'a fourni l'occasion de constater pleinement combien l'état de jeûne, convenablement établi, peut devenir favorable au travail intellectuel.

La religion, qui, depuis quelques siècles, discrédite réellement tout ce qui reste exclusivement placé sous sa funeste protection, a fait momentanément perdre de vue la pratique du jeûne. Mais quand la vie humaine sera enfin convenablement systématisée, je suis persuadé qu'on sera conduit à instituer à ce sujet des habitudes régulières, les unes communes, les autres plus ou moins spéciales; tous les vrais penseurs s'accorderont aisément à cet égard.

Les préoccupations personnelles qui, envers moi, ont récemment altéré pendant quelque temps le caractère habituel de notre chère correspondance, m'ont empêché de vous communiquer plus tôt une impression philosophique dont je crois devoir sommairement vous faire part.

Parmi les lectures qui m'ont alors servi à faire spécialement diversion à mes chagrins personnels, j'ai compris celle de l'ouvrage de Vico (en italien, bien entendu) que je ne connaissais jusqu'alors que par d'imparfaits rapports ou des extraits fort insuffisants. J'ai cru pouvoir me permettre cette lecture sans violer essentiellement ma précieuse hygiène cérébrale, puisque cet ouvrage se rapporte surtout au sujet du troisième volume de l'ouvrage que je vais commencer, c'est-à-dire à celui qui ne m'occu-

pera spécialement que dans deux ans, tandis qu'elle n'a, au fond, presque aucun rapport important au sujet du premier volume, uniquement relatif à la méthode, que Vico ne pouvait avoir vraiment en vue. Le résultat général de cette lecture sérieuse a été de m'ôter tout regret de ne l'avoir pas faite plus tôt ; car elle n'eût aucunement servi, il y a vingt ans, à faciliter ma marche, et peut-être l'eût-elle même entravée ou dérangée momentanément.

Quant à l'efficacité d'un tel travail, je n'ai pu que confirmer ainsi le jugement général que j'avais motivé, dans mon quatrième volume, sur l'avortement nécessaire de toute tentative semblable avant notre siècle; ce que j'avais alors formulé pour Montesquieu et Condorcet eût également convenu, et même encore plus complétement, à Vico lui-même, d'après les mêmes principes. Mais il en est tout autrement pour l'appréciation ainsi obtenue de la force intrinsèque de l'auteur, que j'estime en effet très-grande eu égard au temps et au milieu : quelques-uns de ses axiomes ou *degnita* préliminaires me semblent même indiquer chez lui un premier pas vers le sentiment de la véritable évolution sociale, quoique son état de chrétien ou croyant ait aussitôt étouffé un pareil germe. Si Montesquieu, pendant son voyage en Italie, a connu réellement cet ouvrage, qui alors y avait un vrai succès, ce secours diminue notablement, à mes yeux, l'estime personnelle que méritent ses propres efforts ; ce n'est que par la réalité des vues qu'il

s'est montré plus avancé que Vico, ce que la seule diversité des situations explique aisément ; mais quant à la force scientifique des conceptions, Vico me semble le surpasser beaucoup, malgré les nombreuses aberrations effectives où il a été entraîné par l'insuffisance nécessaire de sa méthode et de sa préparation propre. Toutefois, quelques-unes de ces aberrations sont de nature à altérer notablement cette estime personnelle de ses facultés philosophiques, surtout l'étrange théorie de la circularité sociale ; car son état même de chrétien sincère eût dû préserver Vico d'une telle absurdité, en lui rappelant spécialement la supériorité générale du régime moderne sur le régime ancien : ainsi sa fausse appréciation du moyen âge, accomplie malgré cette heureuse inspiration religieuse, prouve, ce me semble, chez Vico, une étroite prépondérance de ses manies systématiques qui rarement survient à un tel degré chez un penseur vraiment du premier ordre.

Quoi qu'il en soit, cette lecture pourra me déterminer finalement, dans une seconde édition de mon grand ouvrage, à consacrer spécialement une ou deux pages à l'appréciation de Vico, dans le second chapitre du tome IV, avant de juger Montesquieu.

Son principal mérite effectif m'a paru consister dans une intelligence très-profonde, et souvent saine, de la philosophie historique du langage, quoiqu'il y ait fort exagéré l'influence générale des forces

spirituelles sur l'ensemble de la vie humaine, où il a presque totalement méconnu l'importance réelle des stimulants temporels.

Je vous remercie de vos lumineuses observations sur les diverses chances générales que vous voyez en Angleterre pour l'introduction graduelle de la nouvelle philosophie, et je les trouve finalement très-rassurantes pour le prochain avenir du positivisme.

Je suis heureux d'apprendre que vous jugez définitivement le jeune X..... digne de nous être pleinement associé à cet égard, et je n'en pourrais ici dire autant de personne, jusqu'à présent du moins, parmi les esprits français qui seraient vraiment en mesure de suivre activement une telle carrière; le triomphe politique plus complet qu'a obtenu chez nous l'esprit métaphysique sur l'esprit théologique constitue sans doute la principale source de cette fâcheuse différence, en détournant ce qu'on nomme nos philosophes de la vie franchement spéculative pour les jeter dans une mauvaise activité qui repose, au fond, sur la conservation indéfinie de l'ancien régime mental.

Je partage d'ailleurs toute votre conviction sur l'affinité plus prononcée que nous devons attendre des esprits écossais dont la similitude avec nos tendances françaises m'a, comme vous, depuis longtemps frappé, et me semble, au reste, suffisamment explicable par l'analogie de marche politique que j'ai rapidement indiquée entre les deux popula-

tions en caractérisant l'ensemble de l'évolution moderne.

Cette sympathie spontanée a été très-prononcée chez moi, dès ma première jeunesse; car c'est à l'école écossaise et non, comme beaucoup d'autres, à l'école germanique, que j'ai dû la première rectification des graves aberrations, à la fois morales et intellectuelles, propres à ce qu'on appelle l'école française; je n'oublierai jamais combien ma propre évolution a été d'abord redevable surtout à quelques lumineuses inspirations de Hume et d'Adam Smith, comme je me suis plu à l'indiquer, tandis que je ne crois pas, au fond, avoir jamais rien reçu réellement, même indirectement, des penseurs allemands, sinon par contraste.

Je suis donc très-disposé à croire que l'installation britannique du positivisme devra s'opérer essentiellement par l'élaboration écossaise, déjà préparée par tout ce qu'offre de vraiment sain la pensée germanique, sans être altérée par ses ténébreuses tendances et ses oppressives prétentions.

Vous avez très-bien conjecturé que je ne connais la *Philosophie* de M. Whewell que par ce qu'en dit votre ouvrage, sauf une longue citation spéciale qu'en avait faite Brewster en 1838, à mon occasion. J'ai donc été conduit à lui savoir plus de gré qu'il n'en méritait pour quelques éclaircissements secondaires renfermés dans son récent opuscule, où j'avais remarqué surtout un heureux rapprochement entre la notion générale d'une *théorie* et celle

d'un *fait*. Cette indulgence naturelle ne m'avait nullement empêché toutefois de sentir combien son critique lui était réellement supérieur ; et je n'en suis pas surpris maintenant que vous m'apprenez que cet antagoniste n'est autre que l'ingénieux et judicieux J. Herschell.

Malgré mon estime pour ce dernier philosophe, je doute que la lecture que vous m'annoncez entreprise par lui de mon grand ouvrage lui fasse une impression favorable, du moins intense, quelle que doive être auprès de lui l'efficacité de vos éminentes recommandations. Ses préjugés spéciaux s'y trouveront personnellement choqués par ma juste réprobation de la prétendue astronomie sidérale, dont il s'est trop occupé ; et je doute qu'il y ait chez lui assez de force philosophique pour écarter suffisamment cette disposition antipathique. Je ne lui ferai jamais l'injure, sans doute, de le comparer à notre trop célèbre Arago ; je sais d'ailleurs combien il est exempt du charlatanisme et de l'immoralité qui caractérisent surtout ce désastreux personnage. Mais sous le seul aspect intellectuel, il y a, je crois, entre eux, une analogie réelle ; d'après ce que je connais de J. Herschell, il offre, au fond, mais à un degré très-supérieur, le même genre d'esprit qu'Arago, c'est-à-dire une intelligence plus lumineuse que profonde.

Au reste, si je me trompe réellement dans ce jugement confidentiel que permet la libre naïveté de notre heureuse correspondance, je serai le pre-

mier à m'en féliciter, sachant combien serait précieuse à la nouvelle philosophie une aussi puissante approbation.

Je crois pouvoir vous annoncer déjà, comme une sorte d'événement philosophique, que le silence gardé envers moi par la presse périodique française, avec une si étrange unanimité, va être enfin rompu dignement, par une sérieuse appréciation que contiendra, je crois, *le National*. Elle sera due au plus éminent, sans contredit, de nos érudits actuels, M. Littré (le nouveau traducteur et commentateur d'Hippocrate), qui, par de fortes études biologiques, destinées d'abord à la profession médicale, s'était profondément préparé à la vraie régénération philosophique. Quoique sa carrière se soit ensuite tournée vers l'érudition, il n'en est pas moins l'homme de France qui a le plus complétement saisi et apprécié l'ensemble de la nouvelle philosophie, avec laquelle d'ailleurs ses vives sympathies politiques se trouvent maintenant suffisamment connexes.

Notre Académie des inscriptions a eu, par un heureux accident, le mérite inattendu de se l'associer de bonne heure, et il y jouit d'une grande considération, ainsi que dans l'ensemble de la presse française. Sa juste influence au *National* suffira, sans doute, pour surmonter, à mon sujet, les malveillantes dispositions des déistes qui le dirigent; je crois d'ailleurs qu'il y sera secrètement secondé, au besoin, par les tendances réelles de notre ami

Marrast. Quoi qu'il en soit, l'insertion ou le rejet des articles qu'il a préparés sur mon ouvrage pour ce journal, constituera un événement de quelque intérêt, qui me semble mériter notre attention spéciale.

Je m'empresse de vous annoncer fraternellement cette bonne nouvelle avant qu'elle soit réalisée, parce que je ne doute presque plus de son prochain accomplissement. Au reste, cette annonce est toute confidentielle, car je sais que Littré a caché son projet à presque tout le monde, et spécialement à moi, quoique je sois certain que les articles sont maintenant écrits, et qu'il n'existe plus d'incertitude que sur leur publication.

Votre silence total sur mon récent volume astronomique me fait penser que ce petit ouvrage ne vous était pas encore parvenu au commencement de ce mois ; je l'ai pourtant remis au commissionnaire le 13 septembre. Mais je suis maintenant trop habitué à la barbare imperfection des relations littéraires entre Londres et Paris pour m'étonner beaucoup d'une aussi tardive transmission. Peut-être eussé-je mieux fait d'employer l'entremise de Mme Austin, que je n'ai pas voulu déranger. Quoi qu'il en soit, vous voyez que me voilà heureusement quitte enfin, et pour toute ma vie, j'espère, de toute élaboration accessoire ; je n'ai plus, désormais, rien à écrire qui ne soit principal.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

XXX

Paris, le mercredi 25 décembre 1844.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai été bien heureux de votre favorable appréciation de mon petit *Traité astronomique*. Un tel jugement constitue pour moi la plus sûre confirmation de l'efficacité de mes efforts; je suis ainsi certain d'avoir essentiellement atteint mon but principal, constituer un type caractéristique du véritable enseignement populaire, c'est-à-dire philosophique. On doit peu regretter, comme vous le dites, que les savants n'eussent pas encore tenté d'expliquer ainsi la méthode, en se bornant à la doctrine, car ils en auraient donné une pauvre idée; le peu qu'il y a de logique astronomique, par exemple, dans l'ouvrage de Laplace, est d'une extrême faiblesse et quelquefois absurde. Je poursuivrai donc maintenant, avec plus de confiance qu'auparavant, cette exposition annuelle, en lui donnant un caractère de plus en plus philosophique, que le gouvernement, j'espère, ne troublera nullement.

Dès que j'ai reçu votre dernière lettre, j'ai écrit à Marrast pour avoir les six numéros du *National* où se trouvent les articles de Littré, afin de vous les envoyer aussitôt. Il m'a répondu qu'il se char-

geait directement de vous les adresser, et vous avez dû les recevoir le 7 ou le 8 courant. Vous avez donc lu maintenant ce travail capital, pour lequel j'ai fait, comme vous le pensez bien, une infraction spéciale à mon hygiène cérébrale habituelle. Je pense que vous avez reconnu, comme moi, que je ne pouvais désirer une appréciation plus complète et plus profonde, à tous égards plus satisfaisante. Cette intime adhésion rationnelle, solennellement proclamée par un esprit d'élite aussi respecté pour sa haute moralité que pour sa puissance mentale, constitue, ce me semble, un événement décisif dans l'essor naissant du positivisme systématique. Une telle lecture a dû d'ailleurs vous offrir aussi un attrait plus personnel, en vous rappelant la juste part qui vous revient indirectement d'un tel travail, dont la noble manifestation, accomplie dans votre précieux ouvrage, avait posé d'avance les bases essentielles et l'exemple décisif (car, sous le rapport philosophique, l'article antérieur de Brewster ne saurait compter).

La presse française se trouve ainsi avoir dignement réparé maintenant son étrange silence prolongé, en profitant convenablement des avantages propres à notre situation pour formuler ouvertement une déclaration plus complète et plus directe. Vous voyez que je ne suis plus le seul qui puisse s'abstenir ici de toute concession théologique, active ou même passive. Sous un aspect plus important, Littré constitue ainsi pour moi l'exemple le plus

caractéristique, après le vôtre, de l'action réelle et profonde que peut exercer mon élaboration philosophique sur tous les grands esprits contemporains; car, il y a six ou sept ans, avant d'avoir subi l'influence de mon œuvre, il était placé de la manière la plus prononcée au point de vue purement révolutionnaire ou négatif, dont il s'est aujourd'hui si convenablement dégagé. Je pourrai donc dire maintenant que, en France, l'école positive n'est plus essentiellement réduite à moi seul : nous y voilà deux bien caractérisés aux yeux du public étonné. Vous êtes aussi deux en Angleterre, si votre jeune ami X.... s'est déjà irrévocablement prononcé. Ce petit nombre de penseurs systématiques ne tardera pas, sans doute, à se fortifier beaucoup; je ne sais où nous en sommes en Allemagne.

Littré a été fort sensible à votre bon souvenir personnel; il se souvient très-bien de votre visite de 1836, que lui avait déjà rappelée la lecture de votre ouvrage, dont il a fait, dès le début, tout le cas convenable. J'ai trouvé chez lui la *Physiologie générale* du docteur Carpenter, votre digne ami; il estime beaucoup ce livre, dont la pensée et le plan m'ont paru très-recommandables, d'après un coup d'œil que j'y ai jeté à la hâte.

Si vous avez remarqué la nouvelle organisation de notre Ecole polytechnique, vous avez dû sentir qu'elle ne pouvait réaliser suffisamment mes espérances, soit générales, soit spéciales. Je regrette

beaucoup qu'on ne m'ait pas consulté à ce sujet, comme on l'avait d'abord projeté. Car j'aurais, je crois, empêché ce laborieux avortement, puisque personne ne peut méconnaître ici une excellente intention dominante : soustraire ce précieux établissement à l'ascendant des coteries scientifiques. On a ainsi consacré essentiellement les justes critiques de ma préface. Les lumières seules d'une saine théorie ont manqué pour atteindre le but, et non la ferme volonté : en ôtant à l'Académie des sciences toute sa part distincte aux nominations polytechniques et en enlevant la prépondérance au corps des professeurs, on a certainement dépensé autant d'énergie administrative et soulevé autant d'animosités qu'en eût nécessité une réforme vraiment décisive. Faute de vues assez nettes et assez complètes, cette nouvelle organisation (c'est la *neuvième* depuis la création de l'Ecole en 1794 !) ne comporte pas une longue et solide existence, quoique préférable, même en fait, à la précédente. La direction principale y a été transmise à un corps qui, auparavant, quoique officiellement supérieur, n'avait aucune prépondérance effective ; les membres, d'ailleurs presque tous amovibles, s'y composent, au nombre de vingt-huit, moitié de savants et moitié de fonctionnaires supérieurs des divers services publics alimentés par l'Ecole. Malheureusement on a fait la faute capitale de donner à cette corporation une influence décisive quant aux personnes, tout en la réduisant à être simplement

consultative quant aux choses; tandis qu'il était aussi facile d'accomplir la transformation sous un aspect que sous l'autre, surtout envers une corporation qui, ne participant nullement jusqu'alors aux nominations, aurait été fort aise d'y être désormais consultée. D'après cette faute irréparable, déterminée par l'influence indirecte des préjugés régnants, la salutaire intention d'abolir le régime pédantocratique n'aboutit finalement qu'à constituer une sorte de pédantocratie tempérée par la routine, qui pourra bien reproduire prochainement les principaux vices de l'ancienne organisation. On n'a pas même pris la précaution d'assurer la présence effective de l'élément pratique, dont la coexistence forme ici tout l'avantage essentiel du nouveau régime ; ces membres, déjà peu disposés à une telle assiduité, se dégoûteront bientôt de ces délibérations et finiront par y laisser dominer habituellement l'influence académique.

Ce préambule général était nécessaire pour vous mieux indiquer le cinquième et dernier acte, tout récemment commencé, du grand drame personnel dont je suis le sujet depuis plus de deux ans. La fameuse préface, ou plutôt la publication de mon sixième volume, en constitua, en 1842, le premier acte, bientôt suivi du procès que je gagnai; vint ensuite, comme troisième acte, mon triomphe provisoire de 1843, puis le grave échec que vous connaissez, il y a six mois. Le dénoûment sera sans doute pour 1845, et il se présente comme bien

sombre, s'il en faut juger par la scène initiale qui vient d'avoir lieu dans cette crise finale. A la majorité de *dix* voix contre *neuf*, le nouveau conseil polytechnique vient de confirmer, le lundi 16 courant, l'exclusion prononcée envers moi par l'ancien conseil, quant à mes fonctions d'examinateur, sans porter d'ailleurs aucune atteinte à celles de répétiteur. Ce résultat a surpris tout le monde, et même mes ennemis ; il est dû surtout à l'absence d'une notable partie du conseil, dont plusieurs membres se sont volontairement abstenus, pour ne pas déplaire à mon puissant antagoniste. Il est inconcevable, du reste, que le gouvernement, avec une sincère intention de me protéger, et averti par tant d'expériences, n'ait pas profité de la réorganisation pour garantir ma position d'examinateur, soit en la rendant inamovible, soit du moins en la faisant dépendre annuellement du ministre seul, comme je l'avais expressément demandé, et comme l'exigeait l'intérêt public, pour un service où il s'agit de rejeter habituellement les trois quarts environ des candidats examinés, ce qui suppose une indépendance propre à résister à d'actives sollicitations envers une carrière si recherchée aujourd'hui de l'élite de notre jeunesse. Toutefois, quoique je déplorasse cette faute, je n'avais réellement, pas plus que mes amis, aucune inquiétude personnelle, et ce nouvel échec m'a fort surpris, d'après la confiance que m'inspirait, comme à tout le monde, la composition du nouveau conseil.

Il ne me reste donc plus d'autre ressource que la fermeté du ministre, dont la profonde conviction s'est déjà prononcée officiellement en ma faveur avec beaucoup d'énergie, comme vous le savez. Mais, d'après l'entrevue que j'ai eue avec lui vendredi dernier 20, j'ai lieu de croire que cette vigueur est presque épuisée par l'effort qu'a exigé de lui la nouvelle organisation, dont il s'attendait peu à constater sitôt l'insuffisance. Je l'ai trouvé dominé par un dégoût et une lassitude fort excusables pour tout ce qui concerne cette lutte polytechnique, qui, relative à une minime partie de son vaste département, le préoccupe peut-être davantage, depuis un an, que tout le reste réuni. Malgré la haute estime personnelle qu'il a continué à me témoigner, et la conviction inaltérable de l'iniquité de cette persécution, j'ai donc sujet de craindre que, de peur de nouveaux conflits, il ne se résigne passivement au sacrifice qu'exigent de lui mes ennemis. On m'a même assuré, quoique je répugne à le croire, qu'une vieille et auguste dévote, poussée par le parti théologique, l'a spécialement sommé, dans l'intérêt du ciel, et au nom de sa propre ambition, de m'abandonner à mon sort. Mais, d'un autre côté, tous les hommes honorables se sont prononcés pour moi; notre plus éminent géomètre (M. Poinsot), actuellement membre de ce conseil polytechnique, y a puissamment persévéré dans l'admirable défense que je vous ai déjà signalée avec reconnaissance. Les bureaux du ministère

sont d'ailleurs très-disposés à pousser le ministre à me protéger avec énergie. Enfin M. Guizot, indirectement stimulé par la cordiale entremise de M. et de Mme Austin, paraît décidé cette fois à recommander chaudement à son collègue de ne pas laisser succomber ainsi le seul écrivain qui, dans le monde scientifique, défende aujourd'hui les justes droits du gouvernement central contre les ambitions pédantocratiques. Le nœud du drame est donc encore fortement serré ; mais je crains bien que le dénoûment ne me soit funeste. Il le serait d'autant plus que, d'après ma lettre du 12 mai 1843, ma chute, comme examinateur, entraînerait probablement, comme vous le savez, la perte prochaine de la place de professeur, qui, après cette charge, constitue mon principal moyen d'existence, ne me laissant désormais d'autre revenu assuré que les 2 000 francs attachés à mon office de répétiteur, que la nouvelle ordonnance a du moins affranchi des passions scientifiques, en ne le rendant révocable que par le ministre. Ainsi se trouvent strictement confirmées les judicieuses réflexions que Littré place au début de son récent travail sur l'incertitude des prévisions effectives, surtout spéciales, dans les événements sociaux ; car la réorganisation de l'Ecole, qui, à vos yeux, comme aux miens, comme à tous, semblait devoir consolider nécessairement ma position, aurait dès lors concouru expressément à la détruire, en détournant le ministre de toute énergie ultérieure.

De même, on devait penser, en général, que les articles de Littré exerceraient sur ma réélection une heureuse influence, et ce motif avait, je le sais, spécialement déterminé l'instant de leur publication; or, au contraire, ils m'auront probablement nui, en excitant la rage de mes ennemis à tenter un dernier effort pour empêcher du moins de vivre celui qu'ils ne peuvent plus empêcher de percer philosophiquement.

Au reste, je ne me sens nullement abattu, et me voilà prêt à chercher, s'il le faut, de nouveaux moyens d'existence, en reprenant l'enseignement privé, première ressource qui se présente à moi. Je compterais alors sur votre assistance et sur celle de nos amis de Londres pour concourir à me procurer quelques relations avantageuses parmi les riches Anglais qui habitent Paris. Votre cordiale sollicitude a d'ailleurs si heureusement déterminé déjà la noble intervention tutélaire de sir W. Molesworth et de M. ***, que je me trouve, grâce à eux, préservé, quant à présent, de toute inquiétude immédiate sur les suites matérielles de cette catastrophe, ce qui a toujours suffi chez moi pour que de tels troubles n'altérassent pas profondément mon action cérébrale. Toutefois, je me félicite beaucoup d'avoir ajourné jusqu'à cette décision, que je savais devoir être très-prochaine, le début de ma seconde grande élaboration philosophique, afin d'éviter la funeste coïncidence d'une forte excitation à la fois dans la partie affective et dans

la partie intellectuelle du cerveau. Mes misérables ennemis, outre l'espoir de me réduire à l'indigence, ont aussi, je le sais, confusément tendu toujours à déterminer, par le concours de leurs attaques avec mes propres travaux, quelque terrible et irréparable retour du fatal épisode de 1826, raconté dans ma *préface;* mais leur abominable espoir sera, j'ose l'assurer, toujours complétement illusoire, grâce à la constante discipline que j'exerce sur mes émotions et sur ma conduite. Quand j'aurai fait toutes les démarches qu'exige ma position, je compte donc commencer paisiblement, dans le cours du mois prochain, ce nouveau travail capital dont le premier volume sera écrit, je l'espère, avant la fin de l'été prochain, quoique la décision de mon affaire puisse longtemps traîner. J'avais, hélas! conçu l'espoir de ne pas employer le second crédit de trois mille francs que vont ouvrir chez le même banquier mes généreux patrons, suivant votre annonce du 23 août, pour le 1er février prochain; mais au moins, en y recourant, je pourrai faire abstraction de ces graves embarras assez longtemps pour écrire ce premier volume, maintenant tout préparé. Dans la nécessité de chercher de nouveaux moyens d'existence, je ne vois d'avance rien de plus grave que le retard qu'en éprouveraient mes importants travaux, auxquels tout ce qui me reste de vie active suffit à peine; car, par un autre mode de vie, il est bien difficile que je ne perde pas plus de temps qu'aujourd'hui.

En réfléchissant, d'un point de vue élevé, sur l'ensemble de cette persécution, il est aisé de sentir que, sous des formes personnelles, elle représente un conflit fondamental et inévitable, la lutte du véritable esprit philosophique contre le mauvais esprit scientifique, son plus redoutable antagoniste désormais, du moins en France. Les personnalités mêmes n'ont ici rien de fortuit, car je suis, en France, le principal organe du premier esprit; et M. Arago, par l'ensemble de ses préjugés et de ses passions, constitue certainement le représentant le plus complet et le plus actif du second. L'immoralité spéciale de cet adversaire et mon défaut total de fortune propre ont seulement donné plus de gravité personnelle à cette lutte inévitable. Au reste, cette gravité même va au but, car il n'y a, pour le public, de luttes vraiment sérieuses que celles où quelque existence se trouve engagée; sans cela il n'y voit que de simples jeux académiques. Ce conflit, où je suis profondément plongé, se trouvait spécialement indispensable à mon action philosophique, afin d'écarter radicalement le plus dangereux reproche que pût encourir la nouvelle école, de tendre simplement à transférer aux savants actuels l'ancien pouvoir des prêtres. Il y a près de vingt ans que j'ai senti la nécessité de veiller surtout à éviter cette accusation spécieuse, par suite d'un article où Benjamin Constant, au sujet de mon premier travail sur le pouvoir spirituel, témoignait des craintes sérieuses d'une sorte

de théocratie scientifique. Pour bien comprendre toute la gravité de cet écueil, qui pouvait discréditer dès le début la nouvelle philosophie, j'ai toujours pensé que nous devions surtout compter sur l'école révolutionnaire proprement dite, d'où peuvent seules nous surgir, dans l'origine, des adhésions franches et complètes, comme le récent exemple de Littré le confirme éminemment. Or, pour trouver de la sympathie dans cette école, il fallait avant tout lui donner pleine sécurité sur le genre de despotisme qu'elle redoute avec raison plus qu'aucun autre. C'est ce qui m'a poussé, dans le sixième volume, à développer avec énergie la lutte inévitable du nouvel esprit philosophique contre l'esprit scientifique actuel. Si je succombe personnellement dans cette lutte périlleuse, je serai pleinement consolé par la conviction de mieux caractériser ainsi la vraie nature du positivisme systématique.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Vous savez probablement que votre ancien ami, M. Balard, a été récemment introduit à notre Académie des sciences. Il n'a réussi que par une seule voix de majorité, ayant contre lui la puissante coterie d'Arago. Mais un tel avénement n'en est que plus propre à le préserver du grave danger, à la fois mental et moral, inhérent à ce nouveau milieu où la participation journalière à des discussions

puériles et à de misérables intrigues altère bientôt, par une influence difficilement évitable, les meilleures natures, comme j'en ai eu tant de tristes exemples.

Les articles de Littré ont eu ici beaucoup plus de succès que nous ne l'espérions; tous les numéros disponibles du *National* ont été rapidement enlevés, en sorte que nous n'avons pu avoir chacun plus d'un exemplaire. Je présume que, d'après un grand nombre d'honorables instances, Littré se décidera à les publier à part, quoique sa modestie ait ainsi laissé passer l'instant de le faire sans aucuns frais sérieux.

XXXI

Paris, le vendredi 10 janvier 1845.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai été aussi touché de votre affectueux empressement à répondre à ma triste lettre du 25 décembre que de votre profonde sympathie pour le dernier acte de ma crise personnelle. Malgré l'intervention plus ou moins réelle de M. Guizot, le fatal dénoûment prévu ne s'est pas fait attendre aussi longtemps que je l'avais présumé, car le maréchal a déjà nommé officiellement, depuis huit jours, mon successeur aux fonctions d'examinateur d'admis-

sion. Cette précipitation de faiblesse, en un cas où rien n'était urgent, est aussi inattendue que tous les autres incidents de cette étrange affaire; une conduite aussi contraire aux sentiments personnels du ministre commence à me faire croire à la dévote influence de l'auguste vieille que je vous indiquais et envers laquelle j'avais d'abord écarté les conjectures de Littré et de plusieurs autres amis. Quoi qu'il en soit, j'aime beaucoup mieux cette brusque terminaison que six mois d'irrésolution aboutissant au même résultat; l'esprit général de toute cette persécution en reste plus nettement caractérisé. Toutefois, la fermeté exceptionnelle que le même ministre a développée en ma faveur l'été dernier est loin de m'avoir été inutile. En donnant à cette affaire une vraie solennité, et en manifestant officiellement l'iniquité de cette spoliation, elle m'a mis à l'abri de toutes les insinuations calomnieuses par lesquelles on aurait pu secrètement tenter de justifier cet acte infâme; mes ennemis ne peuvent ainsi essayer aucunement cette voie, non certes par scrupule moral, mais par la conviction que ces efforts tourneraient contre eux, même auprès des gens qui me connaissent le moins, d'après la réprobation formelle portée d'avance par le ministre compétent contre l'ensemble de cette persécution. Je me trouve par là heureusement dispensé de porter aujourd'hui toute cette affaire devant le grand tribunal du public européen; ce qui serait, en ce moment, aussi con-

traire à mon avenir polytechnique qu'à ma répugnance personnelle pour ces vains débats. L'administration reste maintenant envers moi dans un état très-sincère d'estime et de regret qui la dispose à saisir toute occasion ultérieure de digne réparation; cette tendance existe même chez la majorité du conseil polytechnique, où, en fait, *dix* membres seulement ont ainsi sali un corps composé de *vingt-huit;* ces *dix* voix hostiles, qu'on avait ameutées à grand'peine, ne peuvent que diminuer graduellement en nombre, tandis que mes amis feront vraisemblablement de nouveaux progrès par le remords que doit éprouver chacun de ceux dont l'absence a permis une telle iniquité, qui, comme vous savez, n'a obtenu qu'une seule voix de majorité. Quoique je doive actuellement faire abstraction totale de ces dispositions naturelles, je ne veux pourtant pas les altérer sans nécessité, car les éventualités réparatrices sont de nature à se présenter peut-être prochainement, par la triple voie polytechnique, à ma convenance, d'une vacance parmi les quatre examinateurs d'admission (dont l'un a soixante et dix ans), ou chez les deux professeurs de hautes mathématiques et les deux examinateurs de sortie correspondants. Mon office intérieur tend spontanément, par ma présence continue, à rappeler, avec une silencieuse énergie, la nécessité d'une convenable réparation; c'est pourquoi, outre les précieux rapports directs que j'ai ainsi avec les élèves, je dois tenir à cette pe-

tite place, quelque modique qu'en soit le traitement, et quelque ennuyeux qu'en soit essentiellement l'exercice, où j'éprouve habituellement l'indicible supplice logique de contempler de près un stupide enseignement, sans y pouvoir vraiment remédier. J'ai donc décidé que je ne porterais cette affaire devant le public que lorsqu'une occasion de véritable réparation se sera présentée et qu'on l'aura volontairement laissée échapper; auquel cas les spectateurs les plus modérés ne pourront blâmer un tel appel final. Ma longanimité paisible jusqu'à cette dernière épreuve me semble constituer le complément nécessaire de la grande expérience personnelle, périlleuse, mais indispensable, que j'instituai en 1842, et dans laquelle toute intervention prématurée se trouverait perturbatrice. Au reste, cette appréciation publique, quand viendra le moment de l'accomplir, consistera surtout à imprimer, avec quelques additions explicatives, les trois lettres importantes que j'ai remises au ministre pendant le cours de l'année qui vient de finir.

D'après ces indications, le moment est donc venu maintenant de mettre à l'œuvre la ressource, plus immédiate qu'aucune autre, de l'enseignement privé pour remplacer la moitié de mon revenu, désormais perdu irrévocablement, du moins jusqu'à un temps fort incertain, et j'espère y parvenir bientôt, grâce surtout à la cordiale intervention que vous m'offrez. Le généreux patronage de

MM. *** et Molesworth a déjà garanti jusqu'au mois de juillet la continuation régulière de mon train habituel d'existence matérielle, pourvu que je recoure à la seconde moitié du crédit qu'ils m'ont accordé, comme je le ferai, chez le même banquier, le 1er du mois prochain, suivant votre annonce spéciale du 23 août. Or, pendant les six mois ainsi préservés de toute perturbation immédiate, j'espère que mes leçons particulières auront assuré suffisamment la continuation ultérieure d'une situation équivalente; c'est ainsi que ce secours transitoire acquiert pour moi un prix inestimable en me permettant d'éviter une désastreuse continuité. Toutefois, outre sept ans de désuétude des relations propres à m'assurer l'enseignement privé, j'ai maintenant une autre difficulté à surmonter par le haut prix auquel je dois tenir invariablement mes leçons, afin qu'un petit nombre me suffise, sans m'ôter tout le temps indispensable à mes grands travaux philosophiques. Demander dix francs pour une leçon d'une heure chez moi, ou vingt francs en ville, est ici très-peu usité envers les études scientifiques, chez ceux-là mêmes qui sont habitués à mieux rétribuer encore quelque célèbre maître de musique. Cependant, il s'est jadis présenté à moi de pareilles occasions, et ma position actuelle doit les rendre sans doute moins rares. Toutefois, je compte beaucoup à cet effet sur la clientèle spéciale dont je vous ai parlé envers vos riches compatriotes qui habitent Paris et aux-

quels des habitudes plus larges, ainsi que le renchérissement national de l'existence matérielle, rendent plus naturels de tels honoraires. Voici donc l'instant où votre active amitié doit tendre à seconder puissamment mes propres efforts directs à cet égard.

Après ces indications passagères, je me hâte d'arriver au principal objet de cette lettre en vous demandant à la fois conseil et appui au sujet d'une proposition beaucoup plus importante et plus durable, dont ma crise actuelle a fourni l'occasion, mais qui, en elle-même, est heureusement au-dessus de toute vue purement personnelle. En pensant aux divers moyens de réparer la perte matérielle que l'iniquité vient de me faire éprouver, Littré a imaginé enfin de me faire désormais le directeur d'une nouvelle publication mensuelle, à la fois philosophique et sociale, que nous pourrions appeler familièrement ***A Positive Review***. Au reste, je vous adresse ci-joints les deux titres entre lesquels j'hésite encore à ce sujet, en vous priant de m'indiquer quel numéro vous préférez. Pour en finir à cet égard, avec ce qui me concerne personnellement, il est clair que les honoraires de rédaction joints au traitement de directeur (que fixeraient les actionnaires-fondateurs) combleraient amplement mon déficit actuel, sans exiger que j'écrivisse habituellement au-delà du quart ou du tiers de chaque cahier mensuel, moyennement composé de six feuilles d'impression. Rien d'ail-

leurs, dans cette nouvelle existence, ne serait incompatible avec le retour ultérieur d'une digne position polytechnique, pourvu que je renonçasse dès lors à tout enseignement privé et même aussi aux leçons journalières que je fais dans un établissement particulier d'instruction polytechnique, dirigé, comme vous le savez, par des influences rétrogrades. En cas d'ailleurs que, par suite de ces influences, cet établissement vînt à me manquer avant ce retour polytechnique, ladite Revue garantirait encore, avec quelques leçons particulières, tout mon budget actuel, que je ne veux jamais dépasser, mais qu'il me serait dur d'amoindrir.

Quant aux conditions financières du projet de Littré, il a imaginé une combinaison très-praticable, qui permettrait de soutenir cette nouvelle Revue, indépendamment de tout abonné, pendant cinq ans entiers constituant une période d'essai, après laquelle ou l'expérience déterminerait à renoncer actuellement à l'entreprise comme prématurée, ou il y aurait lieu à constituer définitivement son existence. Cette vie provisoire serait matériellement alimentée par 250 actions assujetties chacune à un versement de *cent* francs pendant chacune de ces *cinq* années. Du reste, le mot *actions* est ici employé par abréviation, puisque ces engagements ne pourraient avoir aucun caractère d'opération industrielle, et seraient purement considérés comme actes d'adhésion pratique, destinés à assu-

rer la coopération des titulaires à la propagation de principes qu'ils partagent ou approuvent. Pour mieux marquer ce caractère, il serait même indispensable de stipuler, dès l'origine, que ces *actions* ou plutôt *obligations* seront toujours purement personnelles, de manière à ne pouvoir jamais être transférées sans le consentement formel et spécial du directeur de la Revue. Tout le produit des abonnements serait d'ailleurs réparti proportionnellement entre les divers actionnaires-fondateurs, mais sans qu'aucun d'eux, du moins à l'origine, dût compter sérieusement sur une telle compensation. Chaque actionnaire aurait naturellement droit à un abonnement ; à *deux*, s'il prenait au moins *cinq* actions, et ensuite à un exemplaire de plus pour chaque *dizaine* d'actions ; le nombre d'actions réunies en une seule main resterait illimité, pour tout le temps du moins de cette grande expérience sociologique.

Un tel revenu annuel de vingt-cinq mille francs couvrirait pleinement, selon nos calculs, toutes les dépenses quelconques de la *Revue positive* pendant les cinq ans de sa vie d'essai, même en rétribuant convenablement la rédaction, au taux de *deux cents francs* la feuille d'impression (pareille à celle de mon volume astronomique par exemple) pour tous les écrivains ayant déjà une réputation acquise, et *cent* francs pour les jeunes gens dont on accueillerait accessoirement les efforts. Ces honoraires, qui sont vraiment élevés comparativement aux usages

parisiens, se trouveraient, ce me semble, fort raisonnables même à Londres. En supposant ici que chaque numéro de six feuilles coûtât, en moyenne, mille francs de rédaction et trois cents francs d'impression (avec un tirage de mille exemplaires), il resterait donc environ neuf mille francs par an pour l'ensemble de tous les autres frais, y compris le traitement du directeur, les dépenses de bureau et de transport, de manière à suffire à tout convenablement.

Comme la somme ainsi exigée est vraiment très-faible, je ne doute pas que nous ne puissions, avec votre recommandation et la coopération de vos amis, satisfaire bientôt aux conditions matérielles de cette importante opération. Quant aux conditions mentales, je croirais pouvoir également en garantir le suffisant accomplissement, si, outre la précieuse et active coopération de Littré, je pouvais compter habituellement sur la vôtre, de manière à pouvoir, chaque mois, obtenir de vous environ une feuille, du moins en moyenne. Car je pense que l'assistance secondaire de quelques jeunes gens capables et dévoués, dont plusieurs sont déjà groupés spontanément autour de moi, nous suffirait pour alimenter, à nous trois, cette élaboration mensuelle, sans qu'aucun de nous se surchargeât de manière à compromettre ses travaux propres. Si vous pensez que le jeune professeur X..... puisse et veuille coopérer à cette œuvre continue, nous pourrions encore mieux répondre de sa facile exé-

cution philosophique. Au reste, ni vous ni lui ne seriez forcé d'écrire en français, quoique, depuis trois ans, vos précieuses lettres m'aient certes nettement convaincu que cette obligation n'en serait pas une pour vous personnellement; si vous préfériez écrire en anglais, nous vous ferions aisément traduire, ou nous vous traduirions même au besoin, Littré ou moi. Je dois seulement, au sujet de votre coopération, vous consulter spécialement sur l'importante question de la signature personnelle de tous les articles. Littré a toujours, comme moi, signé tout ce qu'il a écrit, et nous sommes, tous deux, très-disposés à continuer cet usage, très-favorable à la dignité des travaux et même à leur efficacité, par l'imposant concours que le public aperçoit ainsi de divers penseurs indépendants qui convergeraient habituellement vers les mêmes doctrines fondamentales. Cette signature constitue d'ailleurs la seule prescription légale que doive, à mon gré, établir une police raisonnable de la presse, tant que durera l'anarchie actuelle des intelligences; et la marche des événements pourrait même amener la Revue à traiter formellement cette question, sur laquelle il serait donc convenable que l'usage constant de ses propres rédacteurs ne démentît pas d'avance l'opinion alors exposée. Mais, quels que soient les divers avantages essentiels d'une telle pratique, celui de votre coopération habituelle est encore plus important, et je serais loin de vous demander un tel assujettissement,

si, après les preuves de courage philosophique que vous avez noblement fournies, vous pensiez que les convenances de votre pays ou de votre position exigent, à cet égard, des précautions continues, destinées à mieux assurer le libre essor de vos pensées. Il y aurait alors dans la Revue quelques articles sans nom d'auteur ou désignés suivant les artifices usités, ce qui, au fond, ne saurait offrir aucun inconvénient radical, du moins aucun qu'on pût nullement comparer à l'absence de cette éminente collaboration; il en serait de même pour M. X....., s'il le jugeait convenable.

D'après les explications précédentes, vous présumerez aisément que, depuis quinze jours que Littré m'a fait cette ouverture, mes réflexions continues m'ont presque conduit à l'adoption définitive de cette noble proposition, à laquelle j'avais toujours pensé, mais seulement pour l'exécuter quand le *Traité de sociologie* que je vais commencer sera publié, c'est-à-dire dans quatre ans environ. Outre les exigences passagères de ma situation personnelle qui peuvent d'ailleurs être autrement satisfaites, cette accélération, qui serait si favorable à l'avénement social de la nouvelle philosophie, m'est surtout recommandée par la manière même dont elle m'est proposée ; l'idée n'en serait pas venue à un esprit aussi sage, si le projet était actuellement dépourvu de toute suffisante opportunité. L'éminent travail récent de Littré sur la valeur et l'importance duquel je suis heureux de m'accorder si pleinement

avec vous, doit, ce me semble, hâter beaucoup l'instant où la nouvelle école instituera un contact philosophique habituel avec l'ensemble du public avancé. Quant au bien immense que peut faire dès aujourd'hui cette relation périodique, il serait superflu de vous le signaler; la seule intervention permanente au milieu de la fluctuation actuelle d'un point de vue toujours homogène et décisif dans les sciences et la philosophie, comme dans la politique et la morale, constituerait nécessairement un service fondamental. Cet office, qui, j'ose le penser, était impossible, surtout à moi, à remplir suffisamment avant l'achèvement de mon grand ouvrage, me semble devenu strictement réalisable depuis cette publication; quoi qu'il pût d'ailleurs être encore plus complet après mon traité spécial de sociologie, il n'en exige pas absolument l'exécution préalable. Tout me porte donc à croire que je me résoudrai finalement à cette nouvelle existence; toutefois, si je ne pouvais compter sur votre coopération habituelle, l'entreprise me semblerait peu exécutable. Votre sagesse personnelle aidera d'ailleurs à résoudre le dernier doute qui me reste à cet égard, et qui constitue le principal motif de mon indécision actuelle sur la conciliation de ce travail périodique avec l'ensemble de la grande élaboration que j'ai annoncée pour mes douze ou quinze dernières années de véritable activité philosophique. Ce n'est pas quant au temps que cette conciliation me semble

difficile, car la catastrophe individuelle que je viens de subir me laisse immédiatement trois mois de vacance annuelle, pendant lesquels je crois pouvoir écrire aisément le volume que je compte annuellement pour mes travaux personnels, en regardant le reste de l'année comme trop occupé par la direction ou la rédaction de la Revue pour me permettre de m'y livrer assez. Le conflit me semble surtout logique par l'embarras de conduire habituellement mes pensées selon deux voies simultanées aussi différentes que celles de l'actualité et de la généralité. Je crains, en un mot, d'altérer ainsi mon point de vue philosophique habituel, de façon à nuire aux grands ouvrages qui me restent et qui me semblent encore plus importants que cette influence périodique pour l'installation sociale de la nouvelle philosophie. Cependant, il est possible, à mes yeux, de résoudre assez cette grave difficulté, en établissant entre les deux ordres de travaux coexistants la séparation nette et tranchée que comporte l'exécution préalable de mon livre fondamental, où sont d'avance établis suffisamment tous les principes dont la Revue devra faire l'application graduelle, selon les indications spontanées de la marche des événements, sans qu'elle ait jamais à s'occuper spécialement d'aucune démonstration dogmatique. En concevant cette Revue comme une sorte de prolongement continu et détaillé de mon analyse historique de la situation actuelle contenue dans mon sixième volume, elle

peut devenir pleinement compatible avec mon nouveau travail de systématisation dogmatique, auquel même cette réaction inévitable pourra imprimer une plus parfaite réalité intrinsèque.

Seulement, si je me résous ainsi, cet ouvrage va nécessairement éprouver aujourd'hui un nouvel ajournement de quelques mois, afin d'assurer, en cas de possibilité, les premiers matériaux de cette revue, dont je désirerais, par aperçu, que le premier numéro mensuel parût en juillet. Je ne voudrais pas d'ailleurs le publier sans m'être d'avance assuré de la rédaction des quatre ou cinq suivants au moins, de manière à me tenir ensuite de trois numéros en avance, pour que la rédaction ne fût jamais au dépourvu.

L'unique modification grave que cette nouvelle existence plus active va exiger habituellement dans mon régime actuel est réductible, ce me semble, au changement indispensable de mon heureuse abstinence de toutes lectures sérieuses ; il faudra bien alors sortir d'ordinaire de mes chers poëtes occidentaux pour lire couramment, non les journaux ou revues (des conversations habituelles pourront m'en dispenser), mais du moins presque tous les ouvrages de quelque importance (scientifique, philosophique, ou politique) qui paraîtront dans les quatre langues occidentales que je connais ; rien ne peut me soustraire à cette obligation, qui, je le sens, me coûtera beaucoup. Mais, quelque précieuse que me soit

mon hygiène cérébrale, il faut bien savoir modifier son régime selon les situations personnelles et les besoins publics. Ce mode, qui, j'ose le dire, m'était indispensable tant que mon élaboration fondamentale n'était pas accomplie, a maintenant cessé de l'être strictement; quoiqu'il me fût doux de le continuer, je saurai y renoncer. Reste donc la seule question d'incompatibilité logique que je soumets directement à votre affectueuse sagesse d'où j'attends la prochaine fixation de mes dernières incertitudes. Quand vous aurez suffisamment réfléchi sur ce grand projet, et consulté vos divers amis, je serai bien heureux de connaître promptement comment vous jugez les diverses indications que je vous présente; et, en cas d'approbation, je compterai beaucoup sur votre influence pour constituer cette entreprise capitale où doit, ce me semble, se réaliser une intime coalition philosophique des forces anglaises et françaises.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Quoique cette lettre ne sente, j'espère, ni l'abattement ni l'irritation, je crois devoir vous assurer spécialement que je me porte parfaitement bien, heureux de me sentir autant de calme que de fermeté.

J'ai lu à Littré l'important passage qui le concerne dans votre affectueuse lettre du 31 décem-

bre ; il m'a expressément chargé de vous en témoigner sa profonde gratitude.

Connaissant la pleine indépendance de vos propres jugements, je ne crains pas de vous annoncer que la Revue m'est conseillée par tous mes amis. Le parfait concours spontané qui existe à cet égard entre des penseurs aussi opposés d'âge, de nature et de direction que le sont par exemple Littré et Blainville, constitue, à mes yeux, un puissant motif de présumer déjà l'opportunité réelle de la résolution sur laquelle vous devez prononcer. Un vieillard de mes intimes amis, sorte de conventionnel amateur, qui me sert de type éminent de l'école purement révolutionnaire, donne à cette convergence remarquable encore plus de poids ; mais votre improbation altérerait beaucoup, pour moi, cet imposant faisceau, parce que je vous crois au fond le plus capable de bien apprécier un tel projet ; je consulterai ensuite Marrast sur l'exécution.

XXXII

Paris, le vendredi 28 février 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Après avoir mûrement délibéré sur votre dernière lettre, nous avons finalement décidé, Littré et moi, qu'il convient maintenant d'ajourner, jus-

qu'à un temps plus opportun, notre projet de *Revue positive*. L'impossibilité où vous êtes d'y coopérer régulièrement nous montrait déjà un motif suffisant, puisque nous avions toujours compté en supposant votre participation habituelle ; cette opération ne serait pas praticable avec moins de trois collaborateurs principaux, ni Littré ni moi ne voulant ni ne devant y consacrer exclusivement notre activité philosophique. En second lieu, sans nous attendre à trouver, en Angleterre, de nombreux appuis, nous avions néanmoins espéré y obtenir, chez quelques adhérents influents, des sympathies assez prononcées pour permettre d'y placer une grande partie des actions fondatrices; votre opinion et celle de M. ***, beaucoup plus décisives à cet égard que les nôtres, nous interdisent actuellement cet espoir. J'ai d'ailleurs été très-touché de vos craintes relatives au danger que pourrait éprouver, dans l'état mental de l'Angleterre, la principale propagation du positivisme, par suite d'une tentative d'accélération que vous y jugez prématurée. Une telle opération périodique étant destinée à tout l'Occident, quoique devant siéger en France, ne doit pas être entreprise sans un suffisant concert occidental, et surtout sans un certain concours des deux principaux éléments de cette grande synergie. Enfin, tout en étant très-pénétré et fort reconnaissant de la noble cordialité personnelle qui, malgré vos répugnances directes, vous ferait concourir pécuniairement et intellectuelle-

ment à cette tentative philosophique, en vue de l'utilité privée qu'elle m'offrirait, je crois, en général, très-convenable de ne jamais se déterminer par de semblables motifs, quelque purs ou louables qu'ils puissent être, dans une mesure publique, ainsi plus spécialement exposée aux chances d'inopportunité.

Tout en regrettant que cette opération ne puisse commencer aujourd'hui, je ne suis nullement fâché d'avoir employé un mois à m'en occuper sérieusement ; car j'ai été conduit ainsi à reconnaître clairement, outre son opportunité fondamentale en France, la possibilité complète d'en concilier l'exécution continue avec le développement des travaux plus importants qui doivent remplir le reste de ma carrière philosophique ; ce qui, de ma part, écarte d'avance le principal obstacle que m'offrait d'abord ce projet, et me laisse désormais toujours pleinement disposé, quelle que devienne ma situation personnelle, à entreprendre cette importante tentative aussitôt que les conditions extérieures en pourront être suffisamment réalisées. Sans m'en occuper davantage quant à présent, je vais reprendre paisiblement le cours ordinaire de mes méditations, et je compte commencer enfin, le mois prochain, mon second grand ouvrage. Le généreux subside que vous avez tant concouru à me faire si noblement accorder me permet de rester à l'abri de toute perturbation matérielle jusqu'au mois d'août; or, j'espère que, d'ici là, grâce à ma

faculté d'abstraire mes inquiétudes personnelles, j'aurai pu écrire le premier volume de cet ouvrage.

En renonçant provisoirement au projet de Revue, ma situation m'oblige naturellement à donner plus d'importance à la reprise de l'enseignement privé qui va bientôt devenir pour moi une indispensable ressource. Quoique j'aie de plus en plus lieu de compter sur une légitime réparation polytechnique à la première occurrence favorable, par suite de l'évidente réaction qui s'opère maintenant en ma faveur et que mon attitude calme favorise beaucoup, cependant l'occasion peut n'en pas être aussi prochaine que mes besoins l'exigeraient, et même une nouvelle injustice, bien que peu vraisemblable désormais, n'est sans doute pas impossible. J'ai donc fait de nombreuses démarches individuelles pour renouer, après sept ans de désuétude, les relations propres à m'assurer une clientèle convenable en cas que les leçons particulières deviennent, au moins passagèrement, ma principale ressource, et je compte de nouveau sur votre cordiale sollicitude pour me seconder, à cet égard, auprès des riches Anglais qui résident ici. Tous mes efforts n'ont eu encore aucun résultat effectif, quoique j'aie trouvé partout un noble et loyal empressement; mais dans les six mois environ pendant lesquels je serai encore suffisamment préservé, je ne doute pas que cet ordre de ressources ne vienne me garantir des perturbations ultérieures, sauf le trouble et peut-être le retard ainsi apportés à mes travaux philosophiques.

Néanmoins, il ne serait pas impossible que la basse méchanceté de M. Arago et de sa coterie géométrique me poursuivît encore sous cette nouvelle forme, en insinuant des doutes désastreux sur mon aptitude didactique, ou au moins sur le défaut de zèle et d'exactitude que pourraient m'inspirer, à cet égard, d'éminentes préoccupations habituelles. Vous qui vivez heureusement à l'abri de toutes coteries scientifiques, vous ne pouvez connaître assez à quel déplorable degré d'ignobles passions et de stupides préjugés peuvent y pousser des âmes basses unies à d'étroites intelligences. Pour vous en signaler un seul exemple récent, il me suffira de rappeler que lorsqu'on voulut, il y a deux ans, écarter M. Libri de la chaire mathématique qu'il a fini par obtenir au Collége de France, on ne craignit pas de l'accuser, en pleine Académie, d'une grossière ignorance sur les plus vulgaires notions mathématiques, sans être seulement retenu par l'étrange contraste d'une telle accusation avec les efforts que la même coterie avait développés en sa faveur, dix ans auparavant, quand elle le fit entrer à l'Académie comme un grand géomètre.

Il est vraiment regrettable, quant à la France, que notre projet de *Revue positive* ne soit pas encore exécutable. Car, dans ce principal foyer de l'élaboration rénovatrice, l'ensemble de la situation commence réellement à devenir déjà très-favorable à une telle opération continue. La prétendue réaction théologique n'y touche que les classes

supérieures, ou le monde parlementaire, de moins en moins influent; même dans ce milieu restreint, les inquiétudes à cet égard sont beaucoup plus affectées que véritables, et sont surtout destinées à ranimer la métaphysique en déclin, par son office de résistance à l'ascendant sacerdotal. Jusque dans le camp métaphysique, vous avez sans doute noté l'étrange scission qui vient de surgir entre les déistes progressifs et les déistes rétrogrades, et qui pourra conduire les premiers plus loin qu'ils ne veulent aller, sous l'impulsion des répugnances nationales auxquelles ils servent encore d'organes insuffisants. Mais, au-delà même de ces luttes, réchauffées du dernier siècle, se manifestent, quoique dans un esprit toujours négatif, des tendances beaucoup plus radicales qui font ici bien plus de vrais prosélytes que la rétrogradation catholique. Il a paru ici, depuis deux ans, plusieurs ouvrages considérables où la plus audacieuse émancipation théologique est ouvertement professée; quoique je ne les aie pas lus, on m'assure qu'ils ont notablement influé sur la jeunesse et surtout chez les prolétaires. Ce qui me semble principalement remarquable dans ce mouvement journalier, c'est que, en dehors du monde très-circonscrit des intrigues parlementaires, on s'occupe beaucoup plus de tout cela que des débats politiques proprement dits ; en sorte qu'il existe maintenant une heureuse tendance spéciale à transformer, de toutes parts, l'agitation politique en un vaste mouvement phi-

losophique, qui commence à être senti comme seul susceptible aujourd'hui d'une efficacité radicale.

Au sujet de cette transformation décisive, je crois devoir, contre ma coutume, vous signaler expressément un ouvrage remarquable sur *la liberté du travail* (3 volumes in-8°), qui, dans son ensemble, concourt directement à ce but essentiel. Il est dû à M. Dunoyer, l'un des principaux membres de notre conseil d'Etat, et pour lequel notre ami M. Austin professe justement une estime très-profonde. Vous avez peut-être connu à Londres son ancien collaborateur, feu mon homonyme. Ces deux écrivains ont eu ici, outre le mérite de lutter les premiers contre la Restauration, le mérite, beaucoup plus rare et non moins important à mes yeux, d'être toujours également opposés à Bonaparte. En somme, M. Dunoyer, que je connais depuis vingt-cinq ans, m'a toujours semblé celui de mes prédécesseurs immédiats qui méritait le mieux l'ensemble de mes sympathies. Quoique je ne lui croie pas autant de force logique et d'étendue mentale qu'à M. Guizot, il a, sans aucun doute, plus de justesse et de netteté, en même temps qu'il est certainement plus consciencieux et plus ferme; bien qu'également étranger aux études positives, il a le mérite de le regretter et n'est point assez bouffi de vanité pour oser, comme M. Guizot, dédaigner systématiquement une telle préparation. Après avoir honorablement exercé, pendant sept ans, les fonctions de préfet, il est aujourd'hui très-active-

ment occupé au conseil d'Etat. C'est peut-être le seul des écrivains de la Restauration qui ait su aujourd'hui conserver noblement le même langage et la même attitude. Sans être vraiment sorti de la métaphysique négative, il s'y trouve plus près qu'aucun autre, à ma connaissance, du véritable état positif vers lequel tendent évidemment ses principales sympathies, sauf les lacunes irréparables de son éducation. Depuis plus de vingt ans, il suit avec un intérêt soutenu mon propre développement philosophique. Je vous parle ainsi de l'auteur, parce que je n'ai pas encore lu le livre, que je crois pourtant digne de votre attention, ne fût-ce que comme expression de la direction qui domine ici chez la plupart des fonctionnaires publics qui ne sont pas spécialement courtisans. En recevant, ces jours derniers, ce gracieux envoi, j'ai promis à M. Dunoyer de faire en sa faveur une exception spéciale à ma sévère hygiène cérébrale; mais je n'ai lu, jusqu'ici, que l'introduction. Au reste, je suis certain que c'est un travail sérieux et consciencieux, résultat d'une longue préparation; car je me souviens très-bien que l'auteur m'en avait, il y a vingt ans, indiqué la nature et exposé le plan; le premier volume a même paru alors sous un autre titre équivalent, et m'a fourni ensuite une belle observation historique, citée dans mon chapitre LIV : *Sur la transformation spontanée de l'esclavage en servage*. La thèse fondamentale me semble être restée, comme alors, trop négative, et

trop fondée sur les inspirations économiques proprement dites; mais son développement n'en mérite pas moins d'attention, et son action n'en comporte pas moins aujourd'hui une haute utilité finale. Tout en émanant des économistes, M. Dunoyer fait un grand effort vers une plus saine direction, par sa remarquable distinction entre les deux sortes d'arts, agissant, les uns sur les choses, les autres sur les hommes, et en reprochant énergiquement à l'économie politique de ne s'occuper jusqu'ici que des premiers. Sa réhabilitation de la concurrence, et sa vigoureuse critique des prétendues organisations du travail qui pullulent aujourd'hui, peuvent avoir, je le crains, un caractère trop absolu et tendent peut-être à interdire indéfiniment toute vraie systématisation industrielle; mais, comme il insiste beaucoup sur la nécessité de réformer les populations avant les gouvernements, je pense que son influence effective, même malgré un vice essentiel de conception, sera finalement très-utile dans le milieu actuel, en secondant avec énergie l'importante transformation spontanée d'une stérile agitation politique en un salutaire mouvement philosophique. Au reste, ce ne sera qu'après une lecture complète que je pourrai constater si sa conception négative du gouvernement, comme réprimant toujours sans jamais diriger, se rapporte vraiment à l'état normal de l'avenir ou seulement à la transition actuelle, à laquelle, en effet, elle conviendrait essentielle-

ment dans la pratique politique; je serais bien surpris qu'il éprouvât pour le positivisme une si profonde sympathie, si la direction générale de ses idées sociales était restée aussi systématiquement négative qu'à l'origine.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Littré vous a envoyé récemment un exemplaire de l'opuscule où il vient de reproduire ses importants articles du *National* sur mon ouvrage fondamental; je l'ai remis, il y a dix jours, à M[me] Austin, qui a peut-être déjà trouvé l'occasion de vous l'expédier.

Parmi les indices actuels de notre situation philosophique, j'ai oublié ci-dessus de vous indiquer deux faits qui me concernent et que j'ai explicitement signalés à M. ***, en répondant hier à son affectueuse lettre du mois dernier; il pourra donc suppléer à mon silence à cet égard, soit quant à l'accueil spécial qu'un auditoire nombreux et varié a fait cette année aux six séances purement et ouvertement philosophiques par lesquelles je viens de rouvrir mon cours annuel d'astronomie populaire, soit aussi quant à la libre réparation complète que je viens d'obtenir d'un prêtre qui s'était livré contre les athées à une grave insolence collective. J'espère que vous serez édifié des deux faits.

XXXIII

Paris, le jeudi matin 15 mai 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Le retard inusité de votre dernière lettre m'avait inspiré sur votre santé quelques inquiétudes d'autant plus naturelles maintenant que l'absence momentanée de M. et Mme Austin (récemment partis pour les eaux de Carlsbad) m'ôte tout moyen d'obtenir indirectement de vos nouvelles. Mais j'ai lieu de présumer aujourd'hui que vous n'avez subi aucun grave dérangement, d'après le silence même que vous gardez à ce sujet. Quoi qu'il en soit, je me trouve ainsi conduit, de mon côté, à accélérer ma réponse plus que de coutume, afin de n'être pas plus longtemps privé des satisfactions inhérentes à notre fraternel épanchement, qui constitue, depuis trois ans, une de mes plus précieuses consolations. Je vais donc répondre, par ordre, à chacune des parties de votre lettre du 26 avril.

Avant tout, je dois vous annoncer que, malgré de petites altérations de santé qui ne sont pas encore assez dissipées, j'ai déjà commencé l'élaboration directe de mon second grand ouvrage; j'ai tout lieu de compter maintenant que le premier volume en sera écrit cette année, comme je l'avais espéré, surtout si, pour mon malheur à d'autres

égards, j'ai de véritables vacances. Je suis certain désormais d'avoir pleinement surmonté, à ce sujet, la principale difficulté, consistant, ce me semble, à éviter que ce traité ne fût simplement une sorte de remaniement méthodique de la seconde moitié de mon ouvrage fondamental. Cette condition générale, aussi difficile qu'importante, est enfin remplie aujourd'hui à mon entière satisfaction, et je puis garantir que ce nouveau travail aura sa physionomie proprement caractéristique. La diversité essentielle résultera naturellement de ce que, dans le premier ouvrage, mon propre essor philosophique a dû être, comme celui du lecteur, graduellement ascendant, ce qui a d'ailleurs imprimé à cette composition un intérêt spécial d'invention originale ; tandis que, dans celui-ci, je me trouve, dès le début, solidement et ouvertement établi au point de vue définitif, ce qui m'y permettra une appréciation plus directe et plus ferme, en même temps que plus nette et plus rapide.

Quelque profond attrait que m'inspire déjà cette nouvelle élaboration, je ne dois pas cacher à votre judicieuse amitié que mon activité naissante commence à y être sensiblement troublée quelquefois par les graves inquiétudes personnelles que doit me suggérer un avenir maintenant très-prochain.

D'après le généreux patronage si heureusement provoqué, l'an dernier, par votre noble sollicitude, j'avais à peu près espéré pouvoir suffisamment éviter les perturbations matérielles relatives à une

indigne persécution, présumant que, comme cela était vraisemblable, je m'en trouverais naturellement préservé d'une manière quelconque, avant que ce précieux subside fût entièrement consommé. Mais ce terme va maintenant arriver dans trois mois, et je vois avec effroi qu'aucune des compensations que j'avais dû attendre ne s'est encore réalisée.

Le vieillard dont la retraite probable devait m'amener une prochaine occasion de digne réparation polytechnique semble actuellement disposé à faire encore cette année les examens d'admission, qui vont commencer dans deux mois, suivant l'usage. En même temps, les actives démarches que j'ai faites, il y a déjà quatre mois, pour reprendre l'enseignement privé, n'ont pas produit jusqu'ici le moindre résultat, quoique je me sois adressé à une vingtaine de personnes, toutes à portée et en disposition de me seconder à cet égard. De plus, il n'est que trop aisé de reconnaître la parfaite justesse des observations contenues dans la première partie de votre lettre sur le peu de chances d'obtenir prochainement, en ce genre, la clientèle anglaise que j'avais spécialement espérée, quels que soient, pour cela, vos constants efforts et ceux de tous mes autres amis de Londres. C'est ainsi que, d'après l'active méchanceté de mes principaux ennemis et la funeste inertie de beaucoup de mes amis, je vais me trouver, à partir du 1er septembre, directement atteint par les perturbations

matérielles que j'avais d'abord jugées évitables. Quant à m'en préserver par une équivalente réduction de mes dépenses, ceux qui m'ont donné ce facile conseil ne sont pas à portée, comme moi, d'apprécier l'insuffisance radicale d'un tel procédé. Je ne suis d'ailleurs nullement disposé à introduire une telle subversion dans mes habitudes très-profondes pour un motif évidemment passager; car, d'un côté, la silencieuse modération que j'ai su garder en une occurrence où mes ennemis s'attendaient à un violent éclat, a achevé de tourner vers moi, chez tous ceux qui ne sont pas décidément acharnés à ma perte, les dispositions naturellement suggérées par la réaction d'une aussi infâme iniquité, dont la réparation est maintenant attendue presque universellement; d'une autre part, il est impossible que, lorsque ma résolution de reprendre l'enseignement privé aura eu le temps d'être assez connue, elle ne me produise point, en cas de nécessité, une compensation suffisante; tout le mal ne consiste donc qu'en ce que je n'ai pas les moyens d'attendre cette double issue inévitable, mais inassignable.

Aussi suis-je décidé, sauf quelques réductions secondaires, à conserver mon allure actuelle, à moins d'obstacles strictement insurmontables. Car ce serait seulement en me réduisant à un état de gêne très-prononcé, ou plutôt à une sorte de misère véritable, que je pourrais faire réellement face à la spoliation que j'éprouve; les irrésistibles exi-

gences propres à l'ensemble de ma position se trouvent telles, que tous les sacrifices raisonnables seraient, à cet égard, fort insuffisants, même quand je renoncerais entièrement aux douces diversions habituelles qui constituent le seul agrément de ma vie solitaire et dont la réaction salutaire contribue certainement beaucoup à faciliter mes méditations continues.

Je n'hésite donc pas à préférer l'emploi d'une partie de mon temps pour recouvrer, par un travail convenable, le revenu qui m'est enlevé, plutôt que de descendre à une vie de privations constantes et de misérables préoccupations journalières qui altérerait radicalement mes facultés. Quelque précieux que me paraisse le temps, il y a une chose à laquelle j'attache encore plus de prix : c'est l'intégrale conservation de mes forces cérébrales élémentaires ; toute économie de temps qui n'aboutirait qu'à les atténuer me semblerait constituer, sauf le cas de nécessité absolue, un très-sot calcul. Il serait étrange, au pis aller, que, à mon âge et après ce que j'ai fait, m'étant décidé à reprendre le pénible métier qui ne convenait qu'à ma jeunesse, je ne pusse point y trouver, comme autrefois, une ressource suffisante.

Cette anomalie ne saurait être, sans doute, que passagère, mais tant qu'elle dure, elle me préoccupe et me dérange beaucoup, maintenant que je touche à l'instant critique.

En pensant au noble exemple de Condorcet tra-

vaillant à son principal ouvrage dans l'attente journalière de l'échafaud, on n'est point tenté de se faire un mérite de pouvoir travailler avec la perspective prochaine de la misère ou de graves embarras passagers. Mais il est bien triste néanmoins de se sentir pleinement la verdeur morale et la spontanéité mentale propres à la jeunesse, de se reconnaître intimement capable d'exécuter, avant la décadence sénile, tous les grands travaux qu'on a annoncés et de voir cette noble carrière exposée à être arrêtée, ou sérieusement retardée, par de misérables difficultés matérielles, résultées d'une infâme spoliation !

Je ne suis pas surpris que l'ouvrage de Dunoyer vous ait plu à divers égards. Après l'avoir lu entièrement avec beaucoup de soin, j'ai cru pouvoir lui accorder de grands éloges partiels. Outre le doux parfum de probité réelle et énergique qu'on y sent d'un bout à l'autre, on ne peut trop louer, malgré son avortement probable, le noble effort qui s'y fait pour retirer les économistes de leur étroite ornière, en leur manifestant l'inévitable solidarité intime des vraies considérations industrielles avec l'ensemble des conditions spéculatives et morales : cela seul suffirait, indépendamment de plusieurs heureux aperçus partiels, pour que ce livre ne pérît pas. Il va sans dire que je n'ai pu aucunement dissimuler à l'auteur mon incompatibilité radicale avec son étrange conception générale d'entière négativité sociale ; mais cette absurde direction m'a

beaucoup moins étonné que vous, parce que je connaissais, depuis vingt ans, l'état mental de l'auteur, état qui, à quarante ans, ne saurait guère comporter aucune vraie rénovation. Au fond, M. Dunoyer n'a nullement changé depuis lors en rien d'essentiel, c'est à la fois son mérite et son tort. Il en est resté à cette phase très-passagère de la réorganisation spirituelle, qui conçoit la nécessité d'une véritable doctrine sans reconnaître celle d'aucune coordination régulière et authentique; c'est lui surtout que j'avais en vue en caractérisant abstraitement ce singulier état mental, dans une note de 1825 ; il ne fait, aujourd'hui, que développer, à cet égard, sa situation propre. La plus singulière manifestation de cette tendance est certainement en ce qui concerne la religion ; on avait dû croire jusqu'ici que le déisme ordinaire constitue la dernière phase appréciable de l'esprit théologique; mais voici un penseur qui refuse énergiquement à la religion toute efficacité scientifique ou même politique, et qui veut pourtant lui conserver sérieusement une haute importance sociale, en la réduisant désormais à un simple office esthétique! Ainsi une situation mentale que, dans la rapide décomposition théologique de nos jours, tout esprit systématique a dû traverser à la hâte, sans même s'arrêter à la formuler extérieurement, se trouve là érigée en état normal et définitif de la raison humaine! Ce n'est pas, certes, l'une des moindres curiosités de notre anarchique époque; et, pour-

tant, le digne M. Austin ne m'a pas semblé très-éloigné d'une telle conception, qu'il combat plutôt dans la forme qu'au fond. Malgré tout cela et quels que soient aussi les inconvénients inhérents à une négativité absolue, qui compromettra beaucoup l'efficacité de la judicieuse critique de Dunoyer sur les prétendues organisations du travail rêvées par nos brouillons vulgaires, je serais très-disposé, comme vous, à désirer la réalisation effective de la politique propre à cet estimable penseur, et qui représente au fond, mieux qu'aucune autre, l'esprit révolutionnaire proprement dit, dans toute sa pureté native; car, dans le milieu actuel, surtout en France, rien ne tendrait plus que cette entière négativité, d'une part, à faciliter le libre essor spontané de la réorganisation spirituelle, d'une autre part, à en manifester l'impérieux besoin tout en écartant une désastreuse activité politique.

Ce n'est pas sans étonnement ni sans plaisir que j'ai lu vos intéressantes indications sur un autre curieux ouvrage où je m'attendais encore moins que vous à être honorablement mentionné. Si vous aviez jamais occasion de rencontrer le docteur Ward, je vous serais obligé de lui faire mes sincères remercîments personnels, surtout pour sa spéciale comparaison avec de Maistre; quoique je sois bien certain d'avoir rendu au catholicisme une plus complète justice historique que n'a pu le faire ce célèbre penseur.

M. Ward est certainement le premier philosophe

catholique qui ose en convenir ouvertement et il restera probablement le seul, sans se douter d'ailleurs que la supériorité qu'il veut bien me reconnaître à cet égard, au lieu d'être essentiellement personnelle, tient principalement à l'excellence spontanée du véritable esprit positif. Quoi qu'il en soit, je désirerais beaucoup que le fatal dilemme proposé par ce docteur pût se réaliser suffisamment et que la grande lutte philosophique s'engageât désormais exclusivement, comme je l'ai demandé de mon côté depuis longtemps, entre le catholicisme et le positivisme, en éliminant d'un commun accord la métaphysique protestante ou déiste, dans ses innombrables nuances, Guizot, Cousin, Dupin, Thiers, etc., etc.

Au début de ma carrière philosophique, j'ai déjà été honoré d'un pareil conflit, lorsque je fus, en 1825, jugé, à peu près comme M. Ward vient de le faire, par le trop fameux abbé de La Mennais, qui était alors à son véritable état normal, en tant que pur et énergique chef de la franche rétrogradation catholique : j'aurais bien voulu que le combat pût se suivre ainsi ; mais j'en ai reconnu depuis l'impossibilité, d'après le peu de suite et de netteté propre aux esprits actuels. Vous voyez comme a fini cet éminent antagoniste, à côté duquel je me suis trouvé, il y a dix ans, dans une occasion assez caractéristique, obligé de voir, sans avoir moi-même nullement changé, une sorte d'allié honteux dans celui qui m'avait d'abord semblé un estimable

adversaire. Avec le décousu logique de notre temps, il ne serait pas impossible que votre nouveau catholique éprouvât, et plus promptement peut-être, une semblable dégénération que je suis loin de lui souhaiter.

Je vous prie de remercier spécialement notre jeune collègue, M. X..., pour son honorable appréciation de mon petit traité astronomique; ce jugement, aussi éclairé qu'impartial, me fait un grand plaisir, en me rassurant sur la prochaine efficacité essentielle de ce travail secondaire. Veuillez aussi lui témoigner toute ma sympathie personnelle pour les injustes tribulations qu'il subit, et dont ma propre expérience me fait aisément comprendre l'influence journalière.

Comme il est heureusement d'âge et de nature à retirer d'obstacles pas trop oppressifs une réaction très-salutaire pour l'ensemble de son développement ultérieur, je redouterais peu, pour la saine philosophie, les dangers d'une telle lutte, s'il s'agissait d'un Français ; car, d'après notre système exagéré d'aveugles encouragements scientifiques, j'ai déjà vu ici beaucoup plus d'esprits avorter par des circonstances trop favorables que par un essor trop comprimé; mais je sais très-bien que, chez vous, la situation est loin d'être la même; ce qui, à côté de divers avantages fort précieux, vous suscite de graves inconvénients dont je déplore l'effet sur M. X...

Avant de terminer cette longue lettre, je dois

sommairement réparer une involontaire omission résultée, dans les deux ou trois précédentes, des diverses préoccupations essentielles qui avaient dû m'y absorber. J'ai toujours oublié, en effet, de vous témoigner combien j'ai été charmé d'apprendre l'heureux accueil que votre précieux ouvrage commence à recevoir si justement en Allemagne et que je trouve du plus heureux augure pour l'ensemble du réveil de ces penseurs recommandables qui semblent prêts à sortir enfin de l'engourdissement, ou plutôt de la fascination métaphysique.

Quant à moi, je puis maintenant vous annoncer avec certitude, d'après de récentes communications spéciales d'un germaniste très au courant, qu'une traduction complète de mon grand ouvrage s'accomplit à Berlin depuis six mois; elle paraît conduite avec assez d'activité pour que, malgré les six volumes, on espère en voir commencer la publication dès cette année.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Veuillez, je vous prie, me rappeler spécialement, quand vous en trouverez l'occasion, au bon souvenir du digne M. *** et de sa femme, que j'avais espéré voir ce printemps.

XXXIV

Paris, le vendredi 27 juin 1845.

Mon cher monsieur Mill,

L'active sollicitude que vous témoignez si fraternellement pour ce qui me concerne me détermine à répondre déjà, non-seulement à la lettre que j'ai reçue hier, et qui prescrit spécialement l'urgence, mais aussi à celle qui m'était parvenue lundi, et qui exige davantage d'explications.

Je suis profondément touché de la cordialité soutenue qui vous a fait penser à moi pour le cas de M. Williamson. Mais je ne puis aucunement accepter la proposition principale. Deux fois j'ai tenté, d'abord en 1825, puis en 1828, de prendre ainsi en pension un jeune étudiant; après trois mois de pénible épreuve j'ai été obligé d'y renoncer, faute de pouvoir plier mon caractère à cette admission forcée d'un étranger dans ma vie domestique : je me suis bien promis, depuis longtemps, de ne jamais renouveler de tels essais, à quelque prix que ce pût être, et quelque rude métier que je pusse être forcé de leur substituer. Ainsi il ne peut s'agir, entre M. Williamson et moi, que de hautes leçons particulières, scientifiques ou philosophiques, à donner à son fils ; sous ce rapport, je suis tout disponible, aux conditions matérielles que j'ai eu l'occasion de formuler dans une de mes der-

nières lettres, et que je ne saurais adoucir nullement, sauf les cas exceptionnels qui mériteraient une entière gratuité, comme en toute autre profession. Du reste, je suis fort aise que vous m'ayez assez compris pour promettre d'avance à cet intéressant jeune homme mes affectueux conseils spéculatifs, indépendamment de toute relation ultérieure entre nous, suivant mon heureuse coutume invétérée envers tous ceux qui me paraissent dignes de cette sollicitude désintéressée, naturellement accrue ici par le plaisir de vous être agréable.

L'important projet inspiré par votre anxiété fraternelle sur mon accessoire collaboration aux revues anglaises mérite, de ma part, beaucoup plus d'attention; il m'a déjà fort préoccupé depuis lundi. Je ne saurais trop vous témoigner ma profonde gratitude pour la précieuse intervention que vous m'offrez, à cet égard, avec tant de spontanéité, et pour votre offre si touchante relativement à la traduction habituelle de mes articles, soit par vous-même, soit par les bons soins de M. X... ou de M. Lewes, que je vous prie de remercier cordialement tous deux de cette généreuse disposition, s'ils l'ont jusqu'ici manifestée : le positivisme systématique ne sera pas écrasé dans son essor décisif tant que ses divers promoteurs conserveront aussi dignement de tels sentiments de solidarité mutuelle. Quant à la mesure en elle-même, je me sens très-enclin à l'adopter, du moins à titre d'expédient auxiliaire. Déjà le grand projet de revue positive

imaginé, à mon intention, par notre éminent confrère Littré, m'a donné lieu de constater, contre mes habitudes antérieures, la possibilité de concilier suffisamment un tel ordre accessoire d'occupations philosophiques avec le cours continu de mes travaux essentiels. Ce projet ayant dû s'ajourner, j'éprouverais, comme vous l'avez très-bien deviné, une extrême répugnance à écrire exceptionnellement dans les diverses revues ou journaux qui existent maintenant en France, quand même on m'y admettrait réellement, ce qui est, au fond, plus que douteux, même là où domine l'influence de notre quasi-ami commun Armand Marrast, dont j'ai eu lieu tout récemment de constater envers moi le peu de bienveillance effective, dû, malgré sa sagacité, à ses antipathies littéraires et négativistes. Mais je ne me sens aucun pareil éloignement pour des relations habituelles avec la presse anglaise, beaucoup moins infestée de coteries, et où, d'après tout ce que j'apprends, j'ai trouvé partout, depuis quelques années, une noble impartialité, même chez les adversaires : la juste considération dont vous y jouissez m'y aplanirait d'ailleurs très-heureusement les voies. Je suis donc à peu près décidé à accepter, dans une certaine mesure, votre cordiale proposition, où mes nécessités privées se trouveraient combinées avec une utilité publique réelle, quoique secondaire, de manière même à faciliter plus tard l'installation anglaise de la revue décisive prématurément projetée. La principale

difficulté pour moi consiste, à cet égard, dans le choix des articles propres à remplir les diverses conditions essentielles d'un milieu qui ne m'est pas familier ; quant aux ouvrages à examiner, j'espère que vos officieux avis pour les livres anglais, et ceux de Littré pour les français, m'éviteraient aisément une trop forte perturbation de mes habitudes cérébrales, en épargnant à la fois mon temps et mes efforts. Pour vous témoigner plus nettement combien je me sens déjà disposé à essayer d'un tel expédient, je puis vous annoncer que depuis lundi j'ai imaginé une certaine série d'articles sur la situation comparative des sciences et des savants en France et en Angleterre. Quoique cet intéressant travail ne soit qu'une déduction accessoire des principes posés dans ma grande élaboration historique, il pourrait, ce me semble, acquérir une véritable importance actuelle : je serais assez disposé à l'exécuter de préférence sous la forme de lettres adressées à vous.

Au sujet de cette sorte d'hospitalité exercée envers moi par la presse anglaise, je ne puis m'abstenir de vous indiquer d'avance une pensée qui vous semblera peut-être étrange d'abord, mais que je ne crois, au fond, que trop juste : c'est d'y voir le prélude du refuge personnel qui pourrait me devenir nécessaire, suivant la tournure que prendraient nos affaires françaises à la mort de Louis-Philippe, surtout si cet inévitable désastre était malheureusement prochain. L'ordre actuel, dépourvu de toute vraie consis-

tance, ne peut guère résister à une telle source d'ébranlement, que les diverses factions se préparent activement à exploiter, avec trop de chances d'efficacité perturbatrice. A la vérité, le parti rétrograde est trop radicalement impopulaire ici pour comporter alors aucun succès sérieux; mais ce parti n'est point peut-être celui que je dois le plus redouter personnellement, soit à raison même de son impopularité, soit aussi par son propre sentiment de la nécessité d'une véritable organisation spirituelle que je poursuis à ma manière; j'en serais, je crois, respecté, ou du moins toléré, comme je le fus sous Villèle et sous Polignac, où mon attitude était exactement telle qu'aujourd'hui. Il n'en est nullement ainsi du parti révolutionnaire proprement dit, qui, seul, a des chances réelles de succès passagers: dans ce parti hétérogène qui, au fond, n'a guère maintenant que des passions au lieu de principes, je trouverais des adversaires beaucoup plus dangereux, habitués à ne reculer devant aucune atrocité, et qui ont même déplorablement systématisé l'emploi de la guillotine comme une sorte de solution uniforme de toutes les dissidences sociales. De ses deux portions essentielles, l'école de Voltaire, ou des déistes progressifs, me serait sans doute favorable; mais, quoique la plus nombreuse et la plus influente à la longue, cette branche n'est pas la plus active au début des mouvements politiques. Le principal ascendant appartiendrait vraisemblablement d'a-

bord à l'école de Rousseau, celle du déisme systématique, et au fond rétrograde, dont Robespierre constitue encore le hideux type ; là les chefs se composent de quelques fanatiques, étroits mais sincères, et d'un beaucoup plus grand nombre d'hypocrites, acharnés contre toute division réelle des deux puissances politiques, et disposés à décréter les mœurs au nom de l'échafaud. Outre d'actives haines personnelles que je trouverais déjà enracinées chez plusieurs de ces meneurs, il est aisé de sentir que les préjugés de la masse de ces brouillons suffiraient pour les déterminer à se débarrasser violemment d'une influence philosophique directement contraire à leurs désastreuses utopies. Les esprits les plus sagaces parmi les hommes actifs commencent à comprendre que le positivisme constitue ici la seule barrière mentale que l'on puisse efficacement opposer aujourd'hui à l'anarchique débordement du communisme ; c'est surtout à ce titre que *le National*, peut-être à son insu, a récemment accueilli le beau travail de Littré sur mon ouvrage, en y voyant la possibilité d'arborer un nouveau drapeau philosophique et social, propre à soutenir la dangereuse concurrence du système purement révolutionnaire préconisé par un journal rival (*la Réforme*). Mais, malgré cette sorte d'adhésion peu spontanée, ne comptez pas que Marrast osât jamais hasarder un seul article contre l'échafaud, où les déistes systématiques m'enverraient comme athée, suivant les

principes et les antécédents posés par leurs coryphées. D'après ces indications vous comprendrez, j'espère, que je n'aie réellement aucune frayeur des catholiques, quand même, par impossible, ils triompheraient ici pendant quelques mois ; tandis que, si l'ascendant déiste prévaut sérieusement, je ne tarderai pas à venir vous demander un asile contre ses aveugles fureurs , quelque passagères qu'elles doivent être nécessairement.

Pour que cette lettre exceptionnelle complète suffisamment mes explications fraternelles sur l'ensemble de ma situation personnelle, je dois maintenant revenir à mes embarras immédiats, au sujet desquels j'ai besoin de me livrer envers vous à un épanchement décisif, étant bien assuré, comme je dois l'être, que cette intime confidence restera strictement renfermée entre nous deux. Nous sommes l'un et l'autre aussi dégagés de tous les scrupules mal fondés que de tous les indignes motifs ; en sorte que cette cordiale expansion, si propre à me soulager, ne peut offrir, de vous à moi, aucun inconvénient.

Je suis convaincu, en principe général, que la société doit assistance et protection aux travaux philosophiques : c'est là une des conditions essentielles du jeu élémentaire entre l'influence temporelle et l'influence spirituelle, dont l'antagonisme dirige le cours journalier des affaires humaines. Comme organes propres des nécessités publiques, les gouvernements proprement dits sont sans doute

spécialement chargés, par leur nature, d'une telle obligation, mais sans que leur mission en décharge entièrement des forces que l'on qualifie de *privées*. Quand l'imparfait sentiment de leurs devoirs, ou la préoccupation continue de leur propre conservation matérielle les détourne passagèrement de cet office irrécusable, la morale prescrit d'y suppléer par les efforts, plus ou moins individuels, de toutes les grandeurs temporelles qui, profitant amplement des avantages journaliers inhérents à l'ordre social, sont obligées de soutenir tous les travaux qu'elles ont reconnus tendre réellement à consolider et perfectionner un tel régime. Ces principes incontestables représentent, au fond, ce qui s'est toujours fait, à certains égards, de plus en plus, surtout pendant les trois derniers siècles, depuis que la réorganisation spirituelle est réellement à l'ordre du jour.

Malgré cette irrécusable règle sociale, en un temps où les gouvernements gouvernent si peu, même en France, et où les particuliers rejetant implicitement presque tous les devoirs généraux, ne reconnaissent guère, dans la pratique, que de simples devoirs spéciaux, je n'ai jamais espéré que mon existence personnelle pût habituellement reposer en entier sur aucune protection systématique, publique ou privée, qui me permît de vaquer pleinement à mes travaux philosophiques avec toute la sécurité et la liberté qu'exigerait leur complète efficacité, même depuis que leur portée a commencé d'être appréciée, ce qui date déjà de fort

loin. C'est pourquoi je m'étais efforcé d'obtenir, par l'exercice légitime des professions admises, le degré d'aisance et de loisir indispensable à la poursuite de mes efforts continus ; vous savez comment j'y étais enfin parvenu, d'une manière à la vérité fort pénible, mais néanmoins suffisante au strict accomplissement de ma principale mission. Vous avez vu récemment des haines implacables parvenir à troubler radicalement ce laborieux équilibre, en opérant envers moi, au mépris de tous les droits reconnus, une infâme spoliation. Sans doute, c'était d'abord à mon gouvernement qu'il appartenait de me défendre contre cette sorte d'assassinat ; mais, après un instant d'énergie stérile, dont je lui saurai d'ailleurs toujours gré, son incurie et sa faiblesse m'ont laissé succomber momentanément. M. Guizot lui-même a lâchement frustré l'espoir de réparation quelconque dont vous l'aviez implicitement honoré. Une noble intervention privée, déterminée surtout par votre active sollicitude, a heureusement détourné jusqu'ici l'action perturbatrice de l'injustice et de la mollesse, mais cette tutélaire influence va bientôt expirer. Je dois vous avouer, avec ma franchise fraternelle, que j'avais présumé qu'elle se prolongerait autant que le danger lui-même, que nous devions tous croire d'abord très-passager, et qui, en effet, ne saurait persister longtemps, quoiqu'il dure au-delà de nos prévisions initiales. Comme ce secours résultait d'une sincère conviction de la valeur philosophique et de la portée sociale de

l'ensemble de mes travaux, je n'aurais eu aucune répugnance à accepter la prolongation, pour une nouvelle année, de cette sorte de subside volontaire généreusement accordé par les éléments spontanés du nouveau pouvoir temporel à ceux du nouveau pouvoir spirituel.

Les mêmes motifs qui avaient inspiré la résolution initiale me semblaient en suggérer naturellement la continuation, de la part de personnes qu'elle ne gênait d'ailleurs nullement, jusqu'à ce que j'obtienne la prochaine réparation publique que la modération soutenue de ma conduite fait maintenant désirer ici à tous les hommes honorables, ou du moins en cas de nouvel échec invraisemblable, jusqu'à ce que mes propres efforts m'eussent procuré, d'une manière quelconque, la compensation de ce qu'on m'a ravi, avec un degré équivalent de loisir, ce qui certes ne saurait tarder beaucoup; mon caractère est, du reste, assez connu pour que personne ne puisse craindre de me voir faire volontairement durer une telle situation au-delà de ce qui serait indispensable.

Dans l'âge de la plénitude philosophique, je pouvais, pendant les douze ou quinze ans de haute activité mentale qui me restent encore, exécuter convenablement, sous ces conditions matérielles, les quatre ouvrages essentiels annoncés à la fin de mon livre fondamental, et que j'avais soigneusement choisis entre beaucoup d'autres auxquels ma vie ne suffirait pas; au lieu de

cela, les influences temporelles, publiques ou privées, qui m'auront laissé consumer stérilement ce temps irréparable à me débattre contre la misère, pourront être justement accusées, par la postérité, de ne m'avoir permis de produire que la plus considérable de ces quatre élaborations. J'espérais, je dois le confesser, que des âmes d'élite sentiraient la nécessité de ne pas laisser éteindre ou ralentir, dans le seul centre favorable, l'unique foyer de véritable énergie philosophique qui existe aujourd'hui, le seul même où l'on puisse trouver de solides garanties mentales, soit contre les agitations anarchiques, soit aussi contre les tendances rétrogrades, que la métaphysique négative, paralysée par ses inconséquences radicales, est devenue impuissante à contenir logiquement.

Cette situation personnelle me semblait tellement avouable, et si honorable, pour mes patrons comme pour moi, que j'étais décidé à la déclarer ouvertement dans la préface de l'ouvrage que je compose maintenant, en nommant même ces dignes suppléants de l'action publique, à moins que leur modestie mal entendue ne m'en refusât l'autorisation. Que le subside vînt d'Angleterre ou de France, cela m'était presque aussi indifférent que son caractère public ou privé, puisque je me regarde comme à peu près également concitoyen dans toute l'étendue de notre Occident. Serions-nous devenus réellement moins libéraux qu'au moyen âge, où l'on voyait, sans éton-

nement, les Anselme, les Lanfranc, les Lombard, les Thomas, les Albert, etc., professer indifféremment tantôt en Italie, tantôt en Angleterre, en France, ou en Allemagne? Ce triste résultat des sentiments étroits inhérents au négativisme actuel devrait au moins ne pas s'étendre jusqu'aux âmes dignes de diriger le mouvement humain.

J'hésite d'autant moins à vous indiquer naïvement la plénitude de confiance que m'inspirait le noble patronage commencé envers moi l'an dernier, que cette disposition ne m'était nullement personnelle; je l'ai trouvée aussi chez presque tous ceux de mes honorables amis auxquels je m'étais empressé de manifester ma reconnaissance pour mes dignes soutiens. Dans les camps les plus opposés, je puis vous citer, surtout, M. de Blainville d'une part, et M. Littré de l'autre. Ces deux hommes éminents, dont le caractère vous est aussi connu que la portée, étaient tout récemment et sont même encore convaincus que l'honorable tutelle exercée à mon égard l'année dernière sera renouvelée pendant tout le temps que l'exigera la prolongation effective du danger qui l'a déterminée d'abord. Je conçois que le milieu anglais doit faire envisager la situation un peu différemment, par suite des habitudes inhérentes à l'exorbitante prépondérance des sentiments pratiques; mais cependant d'illustres antécédents ont plus d'une fois montré, en Angleterre, plus même que partout ailleurs, la tendance à une munificence soutenue, chez les âmes privilé-

giées qui savent se dégager assez des vicieuses influences qui les entourent. Quoique notre digne ami M. Austin ne se soit pas expliqué, à cet égard, aussi ouvertement avec moi que Blainville et Littré, je crois pouvoir néanmoins le citer comme un Anglais qui n'avait pu croire que l'intervention commencée l'an dernier fût supprimée, sans aucun motif, au moment où elle devenait plus indispensable.

En insistant sur ces explications délicates, mon but n'est pas seulement d'éviter, s'il est possible, une perturbation matérielle qui va beaucoup entraver une élaboration très-bien entamée, en consacrant mes prochaines vacances, qui seront peut-être les dernières, à chercher surtout des ressources personnelles contre une misère imminente. Outre cette intention, très-avouable assurément, vous me connaissez assez pour ne pas douter que je voudrais principalement instituer ici une sorte de précédent spontané qui pût ensuite être systématiquement invoqué pour faire sentir aux philosophes, d'une part, et aux divers oppresseurs, de l'autre, que les travaux utiles et consciencieux peuvent déjà compter sur une protection suffisante, en un temps où l'oppression n'a plus d'efficacité habituelle que sous forme pécuniaire. C'est là surtout ce qui me ferait attacher une haute importance à la publicité convenable d'une telle conduite. En tout cas, je saurai toujours m'acquitter personnellement, auprès du public, de l'éternelle reconnaissance que mérite, de

ma part, l'acte dont j'ai été l'objet, quand même il devrait toujours rester ainsi incomplet; seulement, il me serait bien doux de pouvoir le caractériser dans toute sa plénitude.

Si ces intimes confidences déterminaient votre amitié fraternelle à tenter un nouvel effort, dont vous seul pouvez bien juger l'opportunité, j'espère que vous vous en attribueriez toute la pensée en ne me représentant que comme décidé à une franche acceptation, destinée à devenir publique.

Cette lettre indispensable a pris une telle extension, que je suis forcé d'ajourner d'intéressantes explications sur une grave maladie nerveuse, déterminée, sans doute, par la première reprise de ma composition philosophique, quelques jours après ma dernière lettre (du 15 mai). Le trouble a consisté en insomnies opiniâtres, avec mélancolie douce, mais intense, et oppression profonde, longtemps mêlée d'une extrême faiblesse. J'ai dû suspendre quinze jours tous mes devoirs journaliers et rester même huit jours au lit. Mais mes précautions soutenues ont toujours circonscrit la maladie dans le sein du système nerveux, en prévenant, par l'abstinence, la fièvre et l'irritation gastrique, de façon à me dispenser d'appeler aucunement mon médecin, qui est loin d'entendre comme moi le gouvernement de mon propre appareil cérébral. Vos deux affectueuses lettres m'ont trouvé en pleine convalescence, sans que toutefois le sommeil soit encore recouvré suffisamment. Quoique mon éla-

boration naissante ait été ainsi suspendue, et doive l'être par prudence jusqu'à quelque temps (mes vacances vont commencer entièrement à la mi-juillet), l'ensemble de ma composition aura beaucoup gagné à cette période exceptionnelle, où ma méditation était loin d'éprouver l'atonie de ma motilité ; c'est surtout à ce sujet que je voulais vous donner d'intéressants détails, qui se retrouveront toujours. Au reste, la nouvelle réforme physique que je viens d'être conduit à opérer dans mon régime, en diminuant ma nourriture d'environ moitié, y compris l'entière abstinence du vin, a beaucoup amélioré mon organe faible, l'estomac, ce qui me détermine à y persister.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

Vous apprendrez, avec autant de plaisir que d'étonnement, le succès naissant du positivisme jusque chez les flegmatiques Hollandais. J'ai su par Littré qu'on a réimprimé en brochure, à Utrecht, ses articles du *National*, et cette publication spontanée, qui suppose déjà un commencement d'attention, paraît avoir très-bien réussi chez les penseurs hollandais.

XXXV

Paris, le lundi 30 juin 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Votre fraternel projet, sur lequel je me suis expliqué dans ma longue lettre de vendredi, pour ma prochaine collaboration accessoire à vos revues anglaises, m'a fait penser à vous donner, par l'exacte copie ci-jointe, une connaissance confidentielle d'un petit opuscule que j'ai eu l'occasion d'écrire, au commencement de ce mois, pendant la première matinée que m'ait permis de passer hors de mon lit, la maladie nerveuse dont je vous ai parlé.

Quoique simplement réservé à une douce destination privée, il est pourtant rédigé de façon à comporter, sans le moindre inconvénient, toute la publicité qu'on voudrait lui donner. Si vous le jugiez susceptible d'être inséré, en français ou en anglais, dans quelque *review* ou *magazine*, etc., je me ferais fort d'obtenir, pour cette publicité, le consentement de Mme de V***, sans l'aveu formel de laquelle je ne me croirais pas autorisé à une telle publication.

Ce serait peut-être une expérience sociologique vraiment intéressante que de tenter cette insertion, soit qu'on en vînt, ou non, à bout. La théorie me disposerait à croire que vous réussiriez mieux, à

cet égard, avec votre nouveau parti catholique, s'il a déjà, comme je présume, un organe spécial : vous pourriez ainsi éprouver l'estime et la courtoisie que professe envers nous le docteur Ward. Tout journal anglican, ou même dissident, et surtout déiste, répugnerait davantage, ce me semble, à cette publication.

Vous reconnaîtrez aisément qu'on ne peut faire à ma rédaction aucune modification réelle sans altérer radicalement la physionomie générale de cette petite composition. Seulement, le recueil qui l'insérerait pourrait, à la suite, ajouter tous les correctifs ou réfutations qu'il jugerait convenables à sa propre couleur. Mais je persiste à croire que les catholiques, chez vous déprimés, seraient plus disposés que d'autres à accueillir un travail qui rend spécialement à leur passé une franche justice, tout en annulant leur avenir.

Les habitudes du parti progressif sont, sans doute trop négativistes pour qu'il admît une telle publication.

Si cette insertion vous semblait possible, elle me faciliterait beaucoup l'exécution de votre intéressant projet, en mesurant mieux la nature et l'étendue des communications secondaires auxquelles je pourrais ainsi me livrer, et qui, dès lors, deviendraient bien plus praticables et plus fréquentes, que si elles devaient seulement affecter des travaux plus considérables ou plus spéciaux.

En tout cas, je pense que cette lecture vous fera

plaisir, en vous montrant comment le positivisme peut déjà s'introduire auprès des femmes, qui doivent, à mes yeux, tant concourir à sa propagation, et même à son installation sociale. Cette épître philosophique a profondément agi, d'une manière non équivoque, sur la dame pour laquelle je l'ai composée; il est vrai que c'est une personne d'une nature vraiment éminente, aussi bien moralement que mentalement, et que je crois destinée à mériter (je ne dis pas acquérir) une très-haute réputation, quoique jusqu'ici elle soit inconnue, sauf un début littéraire tout récent.

Mais, en outre, d'autres dames, auxquelles Mme de V*** en a donné connaissance, ont aussi été très-frappées de ce petit écrit.

Quoique la communication que je vous fais se rapporte essentiellement à vous, il va sans dire que vous pouvez l'étendre aux personnes quelconques que vous jugeriez strictement convenable d'en instruire pour déterminer la publication que je vous propose.

Si vous pensiez que le négativisme un peu fanatique de Mme *** ne doive lui inspirer aucune antipathie à cet égard, je serais heureux de pouvoir lui faire, par votre entremise, confidence de ce petit manuscrit; je m'en rapporte entièrement à ce que vous déciderez sur ce point.

Dans le cas, trop probable, sans doute, où cette insertion ne serait pas possible, je vous prie de vouloir bien me renvoyer le manuscrit aussitôt que

vous auriez suffisamment constaté une telle impossibilité; mon intention serait alors que cette épître restât confidentielle entre Mme de V*** et moi, selon sa destination primitive.

Enfin, pour tout prévoir, si la publication s'accomplit, je vous serais obligé de vouloir bien recommander au journal d'en faire immédiatement tirer à part une vingtaine d'exemplaires in-8° pour mes propres distributions privées.

D'après mon habitude des calculs typographiques, je crois que cet opuscule contiendrait ainsi dix pages ordinaires, à trente-deux lignes de cinquante lettres.

Tout à vous,

A^{te} Comte.

XXXVI

Paris, le lundi 14 juillet 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Cette courte lettre exceptionnelle est exclusivement destinée aux explications spéciales que me demande votre cordiale sollicitude sur ma présente situation matérielle, me proposant d'ailleurs de vous écrire prochainement quant aux sujets ordinaires de notre correspondance.

Grâce au généreux patronage que vous avez tant concouru à déterminer l'an dernier, parmi nos

amis de Londres, j'avais espéré, comme vous savez, être pleinement garanti des graves perturbations financières inhérentes à l'inique spoliation passagère accomplie envers moi. Mais l'efficacité de cette noble intervention est sur le point d'expirer (au 1er septembre) sans que j'aie encore obtenu ni la réparation officielle que j'avais attendue, ni la réalisation des ressources équivalentes que je me suis efforcé d'instituer.

Toutefois, je n'ai vraiment lieu de craindre, sous l'un et l'autre aspect, qu'un simple retard, qui, malgré sa gravité actuelle, par suite de la grande gêne qui va m'atteindre temporairement dans six semaines, ne doit réellement susciter à mes amis aucune inquiétude sérieuse, pour un avenir même peu éloigné. En effet, quant à ma position polytechnique, il n'y a effectivement à regretter jusqu'ici que le défaut d'occasion favorable ; j'avais compté, comme tout le monde, que l'un des autres examinateurs d'admission, âgé de soixante et dix ans, et depuis longtemps enclin à la retraite, donnerait sa démission assez tôt pour que je fusse réintégré dans ma position avant les examens, qui vont commencer; il est arrivé, au contraire, que ce vieillard persiste encore à fonctionner cette année; c'est seulement en cela que je me trouve désappointé.

Mais cette démission, volontaire ou forcée, ne peut guère manquer d'avoir lieu avant les examens de l'an prochain; or, dans cette hypothèse presque

certaine, tout annonce, de plus en plus, une disposition prononcée, non-seulement chez le Ministre, mais au sein même du conseil qui m'a exclu (par *dix* voix seulement sur *vingt-huit*), à réparer une injustice de jour en jour mieux appréciée chez tous les hommes honorables.

La modération soutenue que j'ai su garder, malgré la plus légitime indignation, en un cas où l'on s'attendait généralement à me voir éclater auprès du public, paraît même avoir touché ceux de mes ennemis qui ne sont pas radicalement dépourvus de toute vraie moralité, c'est-à-dire le plus grand nombre.

Outre la chance très-vraisemblable de prochaine réparation par l'occasion presque inévitable que je viens d'indiquer, je puis d'ailleurs retrouver ma position polytechnique encore plus prochainement, peut-être, à raison même de cette annualité qui a servi à m'exclure, et qui probablement va bientôt permettre de me rétablir.

Vers le mois de décembre ou de janvier, on procédera à la nomination annuelle de l'examinateur pour 1846, au sujet duquel le conseil polytechnique présente *deux* candidats, parmi lesquels le Ministre choisit, d'après la nouvelle organisation. Or, il y a tout lieu de penser que je serai l'un de ces deux candidats, et dès lors le Ministre n'hésiterait nullement à me nommer, quand même le conseil ne me placerait pas le premier, ce qui d'ailleurs est peu probable.

Le jeune homme qu'on a nommé à ma place pour 1845 s'attend peu lui-même à être continué l'an prochain, à moins que je ne me trouvasse réintégré d'une autre manière. Quand une fois j'aurai obtenu cette première réparation, il me sera, je crois, facile d'empêcher qu'elle ne soit de nouveau annulée dans les réélections ultérieures, ou parce que mes travaux philosophiques ne donneront plus lieu maintenant à des conflits spéciaux avec les coteries scientifiques, ou en déterminant le Ministre à instituer à vie ma position, d'après l'expérience des injustices reconnues auxquelles l'annualité m'a exposé. Enfin, pour achever, sous cet aspect, de rassurer votre amitié sur mon avenir, sinon immédiat (qui est fort triste), du moins prochain, je dois vous faire observer que, outre les fonctions d'examinateur d'admission, il y a, dans notre régime polytechnique, deux autres positions, presque équivalentes matériellement, auxquelles tout le monde s'accorde à me regarder comme ayant, à tous égards, plus de droits que personne : ce sont celle de professeur de haute mathématique et celle d'examinateur de sortie pour la même science; en sorte que toute vacance dans l'un quelconque de ces deux postes me permettrait aussi d'obtenir une réparation que je serais alors disposé à seconder en surmontant une fois ma répugnance aux formalités usitées ici quand on sollicite de semblables justices, comme je l'ai déjà promis franchement à mes amis de France.

Je me suis spécialement appliqué à caractériser mes espérances fondées de prochaine réintégration officielle, parce que ce mode est à la fois le plus convenable pour moi et le plus efficace. Mais, en outre, lors même que l'on admettrait l'hypothèse extrême où, en cas d'occasion favorable, mes ennemis auraient encore la volonté et le pouvoir d'empêcher le rétablissement quelconque de ma situation polytechnique, mes amis ne devraient concevoir, à mon sujet, aucune inquiétude sérieuse, sauf les graves embarras passagers de l'avenir le plus immédiat. Car, j'ai la certitude morale que, par d'autres voies, mes efforts privés ne tarderont pas à me procurer, s'il le faut, des ressources équivalentes, quoique suivant un mode un peu moins propre à la paisible continuité de ma grande élaboration philosophique. Fussé-je exclusivement réduit à employer l'enseignement privé, le métier qui m'a honorablement nourri pendant vingt ans ne me laissera pas, sans doute, tomber dans la détresse, aujourd'hui que mon nom a grandi et retenti, outre la sympathie naturellement excitée presque partout par l'iniquité notoire dont je suis victime.

A la vérité, j'ai fait, en janvier dernier, pour reprendre, à cet égard, une suffisante clientèle, d'actives et nombreuses démarches qui n'ont jusqu'ici rien produit. Mais cela n'indique rien de fâcheux pour l'avenir, même prochain.

Car, après avoir, sept ans auparavant, renoncé

à tout enseignement privé, il faut bien laisser au public correspondant le temps d'apprendre que je me suis décidé à y recourir de nouveau. Il faut même ajouter que mes démarches n'ayant dû commencer, à cet effet, qu'après que le Ministre a eu définitivement prononcé sur mon sort actuel, elles n'ont pu être entreprises qu'à une époque trop avancée pour comporter, d'après les usages français, aucun véritable succès dès cette année ; il eût fallu les tenter deux ou trois mois plus tôt. Ce n'est donc que dans le cours de la prochaine année classique qu'elles pourront effectivement fructifier, si je restais forcé de recourir à cette ressource.

D'après les deux sortes d'indications qui précèdent, vous voyez, j'espère, que tout le danger de ma position matérielle reste véritablement concentré sur l'avenir le plus immédiat, à partir du moment prochain où vont expirer les précieuses garanties temporaires que j'ai dues à cette noble générosité qui m'honore autant que ceux dont elle émane. Si j'avais seulement une année de sécurité, par une voie quelconque, je me sentirais raisonnablement préservé de tout danger ; parce qu'il est impossible que, dans cet intervalle, je n'obtienne pas, de manière ou d'autre, une suffisante consolidation de mon existence pécuniaire. Aussi, quelque vives que soient les inquiétudes suscitées par l'imminence de ces prochains embarras passagers, j'espère bien, grâce à mon caractère et à mes habitudes, qu'elles ne me préoccuperont pas assez pour

m'empêcher d'utiliser dignement, au profit de ma grande élaboration, les nouvelles vacances imprévues qui me surviennent cette année et pendant lesquelles je compte bien écrire tout le premier volume de mon second ouvrage capital.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

XXXVII

Paris, le lundi 14 juillet 1845.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai été peu surpris de voir sitôt revenir ma *Sainte Clotilde*, car je me doutais bien que vous ne la jugeriez guère convenable au public anglais. Mais je me féliciterai toujours de vous l'avoir envoyée, d'après l'heureuse impression qu'elle vous a personnellement produite, et qui me serait d'un nouveau prix si vous avez eu lieu d'en faire l'essai sur quelque dame convenablement préparée.

Je vous remercie beaucoup de l'importance éventuelle que vous croiriez devoir attacher à la publication anglaise de cet opuscule, pour le cas fort probable, ce me semble, et peut-être prochain, comme vous le dites, auquel vous faites allusion. Dès à présent comptez, en général, que je vous réserve ce petit manuscrit, afin de vous le renvoyer aussitôt que vous me l'aurez demandé ; je me suis

déjà assuré indirectement que Mme de V*** autoriserait sans difficulté une telle publicité. Au sujet du cas hypothétique qui vous en a fait exprimer le désir éventuel, je vous avoue que je désirerais beaucoup qu'un tel débat public s'engageât promptement et avec netteté; je me réserverais alors d'écrire une lettre publique sur l'athéisme, où je développerais directement les diverses indications qui se trouvent incidemment, à cet égard, dans deux ou trois passages de mon ouvrage fondamental. Il faudra bien finir par s'expliquer à fond sur ces absurdes ou malveillantes insinuations. En réalité, la qualification d'*athées* ne nous convient à nous autres qu'en remontant strictement à l'étymologie, ce qui est presque toujours un mode vicieux d'interprétation des termes fort usités, car nous n'avons vraiment de commun avec ceux qu'on appelle ainsi que de ne pas croire en Dieu, sans d'ailleurs partager en aucune manière leurs vaines rêveries métaphysiques sur l'origine du monde ou de l'homme, et encore moins leurs étroites et dangereuses tentatives pour systématiser la morale.

Si cette coïncidence purement négative suffisait pour nous faire rationnellement accoler à cet ordre d'esprits, il serait presque aussi judicieux de nous appeler aussi chrétiens, parce que nous nous accordons avec ces derniers pour ne pas croire à Minerve ou à Apollon. Ainsi, tout en devant historiquement envisager ceux qu'on nomme athées comme étant, en effet, de tous les métaphysiciens, les moins éloi-

gnés de l'état vraiment positif, ainsi que je l'ai proclamé, nous devons, je crois, attacher aujourd'hui beaucoup d'importance à repousser communément cette prétendue caractérisation, en faisant ressortir en toute occasion favorable, publique ou même privée, les différences radicales qui séparent évidemment le véritable positivisme systématique de ce simple négativisme provisoire.

J'ai déjà eu lieu, pour mon compte, de convaincre confidentiellement plusieurs personnes de bonne foi, et même des dames, qu'on peut aujourd'hui ne pas croire en Dieu sans être pourtant un athée proprement dit.

Comme utile complément de la petite expérience sociologique relative à la publication de ma *Sainte Clotilde,* j'ai récemment appris une nouvelle qui vous intéressera par contraste à l'impression présumée de votre milieu national. Mme de V***, que j'avais autorisée à communiquer cet opuscule autant qu'elle le jugerait convenable, est allée, par zèle, à mon insu, au-delà de mes intentions réelles en tentant de le faire insérer dans *le National.* Selon ce qu'elle vient de m'apprendre, c'est notre ami Marrast qui lui a formellement annoncé sa résolution de refuser cette publication, sans que d'ailleurs il ait daigné lui-même m'en indiquer aucun motif, après avoir gardé, je crois, ce manuscrit pendant plus d'un mois.

Quoique Marrast ait paru fort embarrassé au sujet de cette décision, que j'aurais d'ailleurs pré-

vue, si le cas m'eût été connu plus tôt, j'ai tout lieu de penser que cet étrange refus résulte d'antipathies tout opposées à celles qui vous ont fait justement présumer l'impossibilité d'une acceptation anglaise ; en un mot, je crois fort que mon épître a été jugée, par ces messieurs, trop peu révolutionnaire et trop empreinte d'un esprit d'impartiale équité philosophique envers le passé, surtout catholique. Ce petit fait me semble donc très-propre à vérifier les principes, d'ailleurs irrécusables, sur la situation actuelle du positivisme, nécessairement presque aussi odieux à la métaphysique négative qu'à la théologie rétrograde.

Je suis affectueusement touché de vos utiles conseils et de vos précieuses indications sur la nature, le mode et les conditions mentales des travaux accessoires que je pourrai tenter pour les revues anglaises, et où je compte profiter beaucoup de ces divers avis fraternels. Votre approbation de mon projet d'articles sur la situation comparative des sciences et des savants dans les deux milieux aura beaucoup d'influence sur sa réalisation plus ou moins prochaine. Selon votre avis, j'y renoncerais volontiers à toute forme épistolaire, mais j'avoue que je répugnerais beaucoup à la formalité d'un prétendu compte rendu, d'autant plus que, par mes habitudes journalières, je serais fort embarrassé de dénicher aucun ouvrage récent propre à fournir un tel prétexte. Ne serait-il donc pas permis d'afficher directement le vrai titre : *On*

the comparative situation, etc.? Au reste, j'en passerais, là-dessus, s'il le faut absolument, par la forme que vous m'indiqueriez finalement.

D'après votre fraternelle invitation, je vous adresse ci-incluse une lettre communicable où je me borne à développer les diverses indications principales que j'ai eu lieu de vous mander successivement sur ma présente situation pécuniaire.

J'espère que cette lettre vous paraîtra suffisante à l'usage que vous en comptez faire; mais, comme elle n'est réellement destinée qu'à seconder votre amicale intervention, c'est à vous seul qu'il appartient d'en juger définitivement. Si donc vous y trouviez à désirer quelque chose d'essentiel, ne craignez pas de me la renvoyer sans façon, afin que je puisse la compléter ou la modifier suivant vos intentions spéciales ; c'est surtout à cette fin que je l'ai écrite dès aujourd'hui, quoique je doive conclure de ce que vous me mandez qu'elle ne vous servira peut-être aucunement avant quelques semaines.

Je joins aussi à cette lettre un billet ouvert pour M. Raikes Currie. En février dernier, M. *** m'avait bien parlé d'un troisième coopérateur, mais sans me le nommer, ce qui m'avait réduit, dans ma réponse, à le prier lui-même de transmettre mes remercîments; sans m'enquérir s'il y a pensé, j'ai cru, maintenant que vous m'avez désigné ce nouveau patron, lui devoir spécialement quelques mots, un peu tardifs, de sincère grati-

tude. Je vous prie donc de bien vouloir lui faire parvenir, cacheté, ce billet, à moins que sa lecture préalable ne vous y fît apercevoir quelque inconvénient; auquel cas, peu probable, je vous prierais de me le renvoyer avec les avis que mon ignorance des formes anglaises aurait pu rendre nécessaires.

A partir d'aujourd'hui je me trouve en pleines vacances, du moins en ne comptant pas mon cours du dimanche, qui ne finira que le 10 août.

Ma santé n'est pas encore complétement rétablie, surtout en ce qui concerne le sommeil. Toutefois, en employant cette première semaine exclusivement à me soigner, comme je puis le faire désormais, j'espère pouvoir enfin reprendre, dans le cours de la semaine prochaine, la grande élaboration que cette maladie nerveuse m'a forcé d'interrompre dès le début il y a deux mois. Le moment me semble donc opportun pour vous indiquer rapidement, comme je me l'étais promis dans ma dernière lettre, le principal caractère de l'amélioration radicale apportée à l'ensemble de ce nouvel ouvrage pendant le cours très-actif de cette singulière suspension involontaire.

Cette méditation exceptionnelle m'a conduit à constater nettement que la seconde moitié de ma vie philosophique doit notablement différer de la première, surtout en ce que le sentiment y doit prendre une part, sinon ostensible, du moins réelle, aussi grande que celle de l'intelligence. La grande systématisation réservée à notre siècle doit, en ef-

fet, embrasser autant l'ensemble des sentiments que celui des idées. A la vérité, c'étaient d'abord celles-ci qu'il fallait systématiser, sous peine de manquer la régénération totale en tombant dans une sorte de mysticisme plus ou moins vague ; c'est pourquoi mon ouvrage fondamental a dû s'adresser presque exclusivement à l'intelligence : ce devait être un travail de recherche, et même, accessoirement, de discussion, destiné à découvrir et à constituer les vrais principes universels en montant, par degrés hiérarchiques, des plus simples questions scientifiques aux plus hautes spéculations sociales.

Mais aujourd'hui que, aux yeux des principaux penseurs, je suis ainsi parvenu à établir enfin ces notions fondamentales, il s'agit surtout d'en caractériser directement l'application sociale, qui consistera principalement dans la systématisation des sentiments humains, suite nécessaire de celle des idées, et base indispensable de celle des institutions.

Sans doute ma vie eût été déjà utilement remplie en restant bornée à la réorganisation mentale, pour laisser à quelque successeur la réorganisation morale, comme il faudra nécessairement réserver à d'autres plus lointains la réorganisation politique. Néanmoins, je me félicite beaucoup d'avoir commencé d'assez bonne heure et d'avoir assez conservé ma verdeur philosophique après l'accomplissement, du moins initial, de la première

opération, pour pouvoir aussi tenter, sans témérité, de mettre en œuvre la seconde, en réservant d'ailleurs la troisième comme exigeant l'indispensable concours du milieu social. Outre un plus noble et plus complet emploi de l'ensemble de mes facultés personnelles, je crois surtout que l'Humanité doit beaucoup gagner à cette réunion sur un seul philosophe des deux grands efforts corrélatifs qui composent naturellement la réorganisation spirituelle propre à notre prochain avenir. L'ensemble de la grande régénération humaine pourra certainement acquérir ainsi plus d'unité et même de rapidité.

En un mot, mon ouvrage fondamental a, ce me semble, suffisamment établi, déjà, pour tous les esprits avancés, la supériorité intellectuelle de la philosophie positive; c'est maintenant à ce second ouvrage essentiel, où le point de vue est, dès le début, purement social, et dont tous les principes sont posés d'avance, qu'il appartiendra de constituer aussi à cette nouvelle philosophie l'éminent privilége de la supériorité morale, non moins indispensable que l'autre à son ascendant décisif, et d'ailleurs seule sérieusement contestable désormais.

Tel est donc le but général, bien distinctement caractérisé, de ma seconde série d'efforts philosophiques. Cette tendance dominera surtout dans le grand ouvrage sociologique que je commence; directement peu sensible, il est vrai, dès le pre-

mier volume que je vais écrire, puisqu'il est essentiellement logique, elle sera très-marquée au second volume, destiné à la statique sociale, et au quatrième, réservé aux applications de la science à l'art. Mais la même direction se fera ultérieurement sentir aussi dans les autres ouvrages annoncés à la fin de mon livre fondamental, si leur exécution n'est pas trop entravée, sauf le seul traité de philosophie mathématique, où même le principe social interviendra beaucoup plus qu'on ne peut le penser aujourd'hui.

Vous voyez ainsi quelle a été, naturellement, pendant ces deux mois, la tendance continue de mes méditations involontaires, tendance qui n'est maintenant devenue chez moi vraiment systématique qu'après être restée purement spontanée tout le temps convenable pour en assurer la réalité et la consistance. Je viens de faire en ce sens quelques études spéciales sur le catholicisme du moyen âge, et surtout en lisant, pour la première fois, le grand ouvrage de saint Augustin (*la Cité de Dieu*).

Plus je scrute cet immense sujet, mieux je me raffermis dans les sentiments où j'étais déjà, il y a vingt ans, lors de mon travail sur le pouvoir spirituel, de nous regarder, nous autres positivistes systématiques, comme les vrais successeurs des grands hommes du moyen âge, reprenant l'œuvre sociale au point où le catholicisme l'avait portée, pour en consolider et perfectionner graduellement l'active réalisation finale, réservée, dès cette époque,

à un autre régime mental. Je me sens moralement heureux qu'une telle disposition se marque ainsi de plus en plus dans mon exposition où, en rompant nettement avec tout le régime antérieur, je maintiens néanmoins avec justice la pleine continuité de la succession sociale.

Vous voyez que les inquiétudes personnelles relatives à mes prochains embarras financiers m'ont ainsi préoccupé bien peu pendant ces deux mois exceptionnels de suspension forcée, où, sans avoir écrit une ligne, sauf l'heureuse matinée consacrée à ma *Sainte Clotilde*, je crois avoir considérablement avancé l'ensemble de ma grande élaboration, et surtout avoir déterminé la modification cérébrale durable qui convient le mieux à sa réalisation; il faut peu s'étonner que ce soit au prix d'une maladie nerveuse que ma prudence continue et l'absence de toute intervention médicale ont seules empêchée, avec le concours spontané de douces émotions privées, de devenir peut-être fort dangereuse, au point de me rappeler quelquefois l'horrible souvenir de ma grande crise de 1826. J'espère donc, comme vous le verrez à la fin de ma lettre ostensible, que rien ne m'empêchera d'utiliser philosophiquement ces nouvelles vacances, qui seront probablement les dernières. L'assurance que vous montrez pour le succès prochain de la négociation délicate dont votre fraternelle sollicitude veut bien se charger encore, m'inspire d'ailleurs déjà une sécurité presque complète. C'est très-sincèrement que je me

borne à désirer, pour une seule année, la continuation du noble subside voté l'an dernier ; car je suis persuadé que ce délai assurera suffisamment, de manière ou d'autre, mon avenir matériel.

Vous pourriez même annoncer, au besoin, que si ce subside nouveau m'est envoyé, comme l'an dernier, en deux moitiés équidistantes, il pourrait arriver que la seconde ne me fût pas nécessaire, en cas de réintégration polytechnique en janvier; on ne peut, en général, douter de ma disposition constante à renvoyer, même sur les recettes déjà accomplies, tout ce qui pourrait, d'une manière quelconque, cesser de m'être indispensable, comme je me suis cru sur le point de le faire en février, si le gouvernement français eût persisté dans son énergie protectrice.

Votre tout dévoué,

A[te] COMTE.

J'allais commettre une distraction, que vous m'eussiez aisément pardonnée, mais que je me serais vivement reprochée, en négligeant de vous remercier aujourd'hui pour la nouvelle marque d'active sollicitude fraternelle qui termine votre affectueuse lettre, relativement au cas où le nouveau subside ne serait pas voté assez promptement.

Même alors, j'espère que, pouvant y compter sûrement, je parviendrais spontanément à prévenir assez les embarras inhérents à ce retard pour n'être pas obligé de recourir effectivement à votre noble

proposition, où je me réserve seulement, comme l'an dernier, de voir une ressource vraiment extrême.

XXXVIII

Paris, le vendredi matin 8 août 1845.

Mon cher monsieur Mill,

L'annonce de votre prochaine absence, et de l'impossibilité où elle vous placerait de recevoir immédiatement des lettres, m'a seule empêché de répondre aussitôt à votre envoi du 18 juillet. J'ai bien regretté d'être ainsi forcé d'ajourner ma réponse jusqu'à l'approche présumée de votre retour à Londres. Car, après avoir lu cette intéressante communication, j'éprouvais un vif besoin de vous témoigner sur-le-champ combien m'a profondément touché votre affectueuse sollicitude, par suite des malveillantes insinuations dont vous m'avez donné connaissance. Quoique je ne croie pas, comme je vais vous l'expliquer, devoir donner à cette affaire la moindre suite, ni publique, ni même privée, cette occasion me sera toujours précieuse à raison d'une telle manifestation de l'intime réalité spontanée de votre inestimable fraternité philosophique. Il était impossible de me défendre avec un zèle plus énergique et en même temps avec une prudence plus éclairée. Recevez-en, je vous prie, ma cordiale reconnaissance spéciale.

Quant à la discussion dont il s'agit, voici les principaux motifs qui m'ont aussitôt déterminé à ne l'accepter en aucune façon, et qui, après quinze jours, me font persévérer dans cette sage résolution initiale.

Vous savez d'abord que ce cas est implicitement compris dans la déclaration générale de silence systématique qui termine ma fameuse *préface.* Depuis que j'ai formulé cette règle constante de ma conduite philosophique, tout m'en a confirmé la pleine sagesse, afin de ne pas donner aux malveillants ou aux indiscrets la faculté de me dérober aucune partie d'un temps déjà trop court pour tout ce que j'ai entrepris. Si je faisais jamais quelque exception à cet égard, ce ne pourrait être qu'en vue d'un haut intérêt public, et seulement envers un point fondamental de doctrine générale, mais, en aucun cas, sur un sujet isolé de discussion scientifique.

En second lieu, le sujet scientifique dont il s'agit me semblerait mériter moins qu'aucun autre une telle dérogation exceptionnelle à mon utile régime littéraire. Car, je puis vous annoncer confidentiellement que je suis décidé à le retrancher entièrement en cas de seconde édition, comme n'étant pas suffisamment positif. Déjà, depuis cinq ou six ans, j'ai cessé de le mentionner dans mon cours annuel d'astronomie, et vous avez vu que, en effet, il n'en est nullement question dans mon petit traité de l'an dernier. Je suis très-convaincu maintenant qu'une telle recherche est réel-

lement inaccessible, comme je l'avais déclaré, mais avec trop peu d'énergie, en faisant même cette tentative, déjà ancienne. Cet effort est une concession vicieuse aux dernières habitudes d'athéisme métaphysique qui poursuivent, à leur manière, des questions que la saine philosophie doit finalement écarter. En effet, ce n'est qu'à titre de concession transitoire que ce travail, oral ou écrit, m'a jamais occupé; mais j'ai reconnu depuis qu'il valait mieux ne point avoir de telles complaisances mentales, qui entretiennent les vices logiques au lieu de les extirper. Du moins, un esprit qui, comme le mien, veut toujours rester placé, autant que possible, au vrai point de vue final de la sagesse humaine, ne doit pas avoir de telles faiblesses scientifiques; quoiqu'un régime moins sévère puisse être encore utile aujourd'hui chez ceux qui, n'ayant pas entrepris directement la grande systématisation, peuvent compatir davantage, sans aucune fâcheuse inconséquence, aux dispositions passagères de nos contemporains.

Ces divers motifs suffisent certainement pour écarter toute réponse publique. Mais ils seraient de nature à permettre cependant quelques explications privées, si j'avais affaire à des adversaires qui en fussent réellement dignes. Or, j'avoue franchement que ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs ne me semble mériter de ma part un tel honneur, que vous ne leur auriez pas fait non plus, j'ose le dire, si la situation spéciale avait pu vous

être aussi bien connue qu'à moi. Vous avez déjà assez démontré, quoique poliment, la malveillance, et même la mauvaise foi de M. Herschell. Trop judicieux et trop instruit pour croire sérieusement aux insinuations d'ignorance qu'il ose lancer, s'il eût été de bonne foi, il n'eût pas jugé un si grand travail sur une simple aberration logique (en l'admettant telle) dont Newton, Laplace et la plupart des géomètres lui ont offert des exemples : car c'est la *fallacy* la plus commune que d'aboutir à une vérification illusoire par suite d'une préoccupation systématique. Quant au fait même de la tautologie, laissons-le se débattre avec son illustre co-baronnet (Brewster) qui, en 1838, dans l'*Edinburgh Review*, ne pensait nullement comme lui à ce sujet. Sir J. Herschell est un esprit trop rapproché du vrai point de vue philosophique et trop familier avec les grandes questions, pour s'être si exclusivement attaché à une telle misère scientifique, s'il n'y était secrètement poussé par une animosité personnelle étrangère à ce prétexte. Mais son vrai grief contre moi, ce qu'il ne me pardonnera jamais, comme je vous l'ai annoncé ailleurs, c'est ma réprobation systématique de la prétendue astronomie sidérale, réprobation qui a déjà beaucoup frappé les bons esprits scientifiques, et qu'adoptait formellement Brewster dans l'article ci-dessus mentionné. La gloire exorbitante de son père, et sa propre réputation astronomique, sont trop intéressées dans cette discussion, pour qu'il

puisse n'être pas fort irrité contre celui qui l'a irrévocablement établie. Comme son esprit est assez judicieux pour qu'il doive sentir intérieurement la principale force de mon irrésistible argumentation à ce sujet, il cherchera partout ailleurs, soyez-en certain, des prétextes d'affaiblir mon autorité scientifique. Tel est, à mon gré, le motif essentiel de sa conduite envers moi.

Quant au géologue Sedgewick, il cède probablement, et peut-être à son insu, à une malveillante impulsion étrangère, provenue d'Arago. Vous avez très-judicieusement conjecturé qu'il a dû avoir connaissance de mon mémoire original, lu à notre Académie il y a dix ans. Or, comment le connaîtrait-il? Je ne l'ai jamais communiqué à personne. C'est donc par la voie officielle de l'Académie, où est resté ce manuscrit depuis 1835, et où il restera, sans doute, toujours, car je ne le redemanderai jamais. Soit comme secrétaire et factotum de cette compagnie, soit même à titre de principal des trois commissaires spécialement nommés alors pour examiner ce mémoire, Arago est certainement l'auteur de cette déloyale communication, qui, d'après nos usages, constitue un abus formel de confiance académique, le rapport n'ayant pas encore été fait, et par suite ne devant sans doute l'être aucunement.

Si dix ans écoulés n'excédaient pas trop le terme ordinairement toléré pour les négligences de nos rapporteurs académiques, la haine de

ce personnage serait charmée de se satisfaire par un rapport défavorable, où l'argumentation de vos deux messieurs serait amplement développée et commentée. Mais, mon silence complet ne lui permettant nullement de hasarder cette démarche, qui aujourd'hui le compromettrait sans me nuire, il a trop de savoir-faire pour la risquer tant que la situation restera telle. C'est pourquoi il a tenté, directement ou indirectement, de susciter ou encourager l'attaque de M. Sedgewick, dans l'espoir que quelque réponse publique, de ma part ou en mon nom, l'autoriserait à reprendre sur nouveaux frais une discussion qu'il n'a pu engager à temps. Vous voyez ainsi que nous seconderions le piége, si nous faisions une réponse quelconque, même purement privée, que ce personnage n'éprouverait aucun scrupule à divulguer assez pour atteindre son but malveillant.

Un tel ensemble de motifs, intellectuels ou personnels, ne vous laissera, j'espère, aucun doute sur la sagesse d'une résolution qui ne m'a jamais inspiré aucune hésitation depuis que je connais l'incident que je suis décidé à laisser entièrement tomber de lui-même. Je laisse d'ailleurs à votre judicieuse sollicitude à prononcer si J. Herschell mérite que vous lui fassiez part, verbalement ou par écrit, mais à simple titre de confidence bénévole, de ma résolution systématique de supprimer le chapitre en question dans la seconde édition de mon grand ouvrage, comme relatif à une re-

cherche que je ne juge pas assez positive. Vous seul pouvez assez connaître s'il est réellement incapable d'abuser d'une telle indication, et je m'en rapporte tout à fait à ce que votre prudence décidera sur ce point. Quant à ma critique de l'astronomie sidérale, contenue aussi dans ce même chapitre, je ne la supprimerai pas, et je me bornerai à la fondre ailleurs, à peu près comme l'a fait mon petit traité spécial.

Je suis extrêmement satisfait de vous voir aussi frappé de mes dernières explications sur l'heureux résultat final des méditations propres à la longue crise nerveuse d'où je sors, j'espère, amélioré à beaucoup d'égards. A la vérité, je m'étais flatté que cette indication du caractère vraiment distinctif de mon second ouvrage vous intéresserait beaucoup. Mais cette pleine approbation réagit sur moi d'une manière très-favorable, en m'inspirant plus de confiance dans cette nouvelle impression générale, dont je me serais un peu défié si elle n'eût pas obtenu votre sympathie décisive. Une certaine mauvaise honte de paraître trop sensible avait besoin d'être ainsi dissipée par votre fraternité philosophique, si apte à distinguer entre une vraie sentimentalité et un dangereux mysticisme où j'espère bien ne jamais tomber, quelque exaltées que puissent d'abord sembler quelques-unes des émotions auxquelles je m'abandonnerai systématiquement dans ce long travail, surtout aux deuxième et quatrième volumes.

Quoique encore mon système nerveux conserve

un peu d'agitation, je suis assez rétabli pour commencer lundi mon premier volume essentiellement logique, que je compte poursuivre sans aucune interruption jusqu'à son achèvement, sauf les courts entr'actes qui sépareront naturellement ces quatre chapitres. Je me sens disposé à accomplir sans fatigue cette tâche avant le commencement de novembre, pendant que je n'aurai plus aucun autre travail quelconque, mon cours hebdomadaire finissant lui-même après-demain.

Les assurances de votre dernière lettre sur le succès prochain de l'importante négociation personnelle dont votre fraternelle sollicitude veut bien se charger de nouveau me permettent d'entreprendre cette paisible élaboration mentale sans être troublé par la moindre préoccupation matérielle.

Quant à ma santé, je compte sur le travail lui-même pour compléter le retour de mon plein état normal, en fournissant l'emploi régulier d'une activité cérébrale qui, sans cela, tend à entretenir encore une certaine innervation vicieuse.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

XXXIX

Paris, le mercredi 24 septembre 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Je crois devoir répondre immédiatement à l'annonce, aussi triste qu'imprévue, contenue dans votre petite lettre d'avant-hier, que je reçois à l'instant. D'après la grande vraisemblance que vous aviez toujours trouvée, même dans votre précédente lettre, au renouvellement actuel du subside qui m'avait été si noblement accordé l'an dernier, j'avoue que j'avais, ainsi que mes plus intimes amis, compté essentiellement sur cette ressource, que ma situation rend si indispensable. Ma confiance n'a pas entièrement disparu en voyant la lettre (du 12) par laquelle M. *** m'envoie, comme dernier secours, une somme très-inférieure à mes besoins actuels (600 francs), et que j'ai d'ailleurs acceptée aussitôt avec une amicale reconnaissance. Je croyais, en effet, que sa coopération personnelle ayant été, l'an dernier, plus considérable que chacune des deux autres, sa réserve ne constituait aujourd'hui qu'une sorte de compensation naturelle, d'où il ne fallait rien induire quant aux autres coopérateurs. Votre opinion sur le succès probable de la nouvelle démarche avait donc maintenu jusqu'ici ma ferme persuasion, malgré ce symptôme précurseur. Jugez ainsi du cruel désappointement que j'éprouve au-

jourd'hui, en voyant tout à coup dissiper radicalement des espérances aussi bien fondées, à l'instant même où mes nécessités sont devenues tout à fait immédiates. Quant à ce que je compte faire, je ne le sais guère encore. Me voilà, pour le moment, forcé, tout en réduisant, autant que je le puis décemment, mes diverses dépenses personnelles, de suspendre, sans doute très-prochainement, une partie de mes payements habituels. Dès l'ouverture de l'année scolaire qui va recommencer, je reproduirai toutes mes démarches pour l'enseignement privé; puissent-elles devenir bientôt efficaces !

Comme vous l'indiquait ma dernière lettre, j'ai enfin repris, dès la mi-août, la composition du premier volume de mon second grand ouvrage. Quoique divers dérangements nerveux ne m'aient pas permis de poursuivre ce travail avec toute l'activité que j'avais espérée, votre lettre vient de me trouver toujours à l'œuvre. S'il ne survient pas de nouveaux troubles, et si les cruelles inquiétudes immédiates de ma position matérielle ne m'absorbent pas trop, je compte que ce volume, sans être terminé pour la fin, trop prochaine désormais, des vacances actuelles, pourra néanmoins s'achever avant la terminaison de l'année 1845. Sauf l'intensité, je suis d'ailleurs satisfait de cette nouvelle élaboration capitale, qui remplira bien, j'espère, les conditions que je m'y suis proposées. J'ai d'abord écrit une importante introduction générale, qui n'est nullement limitée au premier vo-

lume, et dans laquelle se trouve déjà posé convenablement le caractère, plutôt moral que mental, qui doit, comme je vous l'ai annoncé, distinguer cet ouvrage du précédent. L'élaboration spéciale, essentiellement logique, du tome premier est d'ailleurs fort engagée déjà.

Une vacance imprévue dans le poste éminent de directeur des études de notre Ecole polytechnique m'a récemment déterminé à une candidature officielle, que je m'étais d'avance imposée pour cette place, en tout cas semblable désormais. Je sais fort bien que je n'ai, cette fois, aucun espoir raisonnable d'un tel succès. Mais il m'importait d'annoncer dignement, dès aujourd'hui, que je me crois propre à ces fonctions, et que je juge les avoir méritées par l'ensemble de mes services, généraux et spéciaux. Il y a lieu de penser que la place ne tardera pas à vaquer de nouveau, et j'ai besoin qu'on me discute d'avance sous un tel aspect habituel. La démarche servira d'ailleurs, quant à présent, à mieux manifester le besoin d'une prochaine réparation quelconque de l'iniquité exercée envers moi, et d'après laquelle ma silencieuse modération pourrait faire croire que j'ai finalement renoncé désormais à tout avenir polytechnique. C'est dans un mois que se fera cette importante élection; comme le résultat en est à peu près certain dès aujourd'hui, il me laisse entrevoir, par suite des mutations qu'il déterminera, une nouvelle chance inespérée de réintégration officielle.

Vous faites très-sagement de ne donner aucune

suite à la discussion quasi scientifique avec M. Herschell. Laissons-le triompher tant qu'il voudra de notre silence. Je suis très-décidé à ne plus penser du tout à cette sotte affaire. D'après les motifs indiqués dans ma lettre du 8 août, toute intervention à cet égard, de ma part, ou en mon nom, ne pourrait que réjouir mes ennemis, en fournissant à leur mauvaise foi une occasion très-désirée de récriminations scientifiques. Réservons tous deux notre puissance polémique, s'il y a lieu, pour des luttes importantes en elles-mêmes et plus utiles au public. Quant à moi, rien ne me détournera, même momentanément, de ma grande élaboration actuelle, sauf les nécessités d'assurer ma vie matérielle.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

Si vous croyez devoir faire auprès de sir W. Molesworth une dernière démarche, soit en votre nom, soit même au mien, pour lui expliquer que le cas de nécessité absolue auquel vous m'annoncez qu'il entend subordonner envers moi sa nouvelle intervention personnelle se trouve actuellement tout à fait réalisé, je m'en rapporte entièrement à votre cordiale sollicitude, en vous témoignant d'avance toute mon intime gratitude pour un service aussi précieux dans la cruelle situation où je me trouve parvenu temporairement.

XL

Paris, le jeudi 18 décembre 1845.

Mon cher monsieur Mill,

Maintenant que je puis écarter toute préoccupation individuelle au sujet de la défection imprévue que je viens d'éprouver en Angleterre, je crois devoir terminer cet épisode en vous exposant, avec une cordiale franchise, mon appréciation philosophique de l'ensemble de la conduite tenue envers moi dans un cas aussi décisif.

L'éminent service qui me fut si noblement rendu, l'an dernier, d'après votre active sollicitude, m'imposera toujours une profonde reconnaissance personnelle à l'égard des trois patrons qui daignèrent y concourir, et surtout pour celui d'entre eux qui voulut bien y prendre, sous tous les rapports, la principale part. Mais cette douce obligation individuelle ne saurait annuler la haute magistrature morale inhérente à mon caractère philosophique; je dois finalement juger un tel événement comme s'il m'était étranger. Toute ma conduite ultérieure prouvera, j'espère, que je sais pleinement concilier, à cet égard, ma situation privée avec ma fonction publique, sans que l'une nuise jamais à l'autre.

Une digne assistance temporelle m'a toujours semblé due, par la société tout entière, à chacun de ceux qui consacrent sérieusement leur vie aux

divers progrès, généraux ou spéciaux, de l'esprit humain, quand leur aptitude réelle a été assez constatée.

Personne aujourd'hui n'oserait plus contester directement ce principe universel, sur lequel repose la première coordination élémentaire de la vie sociale, d'après la division fondamentale entre l'existence active et l'existence spéculative. Il en résulte, dans la civilisation moderne, un devoir continu, à la fois moral et politique, qui n'oblige pas seulement les gouvernements proprement dits, mais aussi les particuliers eux-mêmes, en proportion de leur puissance effective; tous ceux qui, à un titre quelconque, recueillent les avantages permanents de cette division générale du travail humain doivent certainement concourir à son maintien régulier. Quoique l'accomplissement systématique de cette obligation concerne surtout les pouvoirs publics, leur insuffisance spéciale ne peut jamais en dispenser les organes privés qui se trouvent réellement capables d'y coopérer. Dans nos temps d'anarchie morale et d'instabilité politique, où les gouvernements, préoccupés du soin journalier de leur propre existence, sont entraînés, par des luttes inévitables, à négliger une telle attribution sociale, son poids doit même retomber principalement sur les puissances particulières, qui, préservées de ces orageux conflits, continuent à jouir d'une économie sociale dont l'influence spéculative constitue toujours un élément indispensable. A cet égard, comme à tant

d'autres, la division superficielle, vulgairement admise entre les forces privées et publiques, se rapporte seulement aux époques de transition ; sous tout autre aspect, elle donne une fausse idée des devoirs communs à tous ; car, si, dans la société humaine, chaque existence a ses conditions nécessaires, chacune a donc aussi ses obligations correspondantes.

Toutefois ce devoir protecteur, moralement imposé aux particuliers, ne pouvant leur être prescrit d'une manière spéciale, son exercice oblige naturellement ceux qui en profitent à une véritable reconnaissance personnelle, dont ils sont, au contraire, essentiellement dispensés envers les organes publics d'un tel office, sauf la gratitude générale toujours due à l'Etat.

Il n'existe, en un mot, d'autre différence entre les deux cas que celle d'une obligation morale à une mission politique.

Depuis que la systématisation directe de la morale universelle a été solennellement ébauchée par le catholicisme, ces principes ont toujours plus ou moins prévalu chez l'élite de l'Humanité, et les particuliers y ont été regardés comme naturellement tenus de suppléer, selon leurs moyens propres, à l'inévitable insuffisance des gouvernements, pour tous les devoirs de protection sociale.

Une admirable institution, à la fois publique et privée, qui a profondément concouru à former les mœurs modernes, fut surtout destinée, au moyen

âge, à régulariser ce noble protectorat volontaire, d'après un mode adapté au genre d'oppression qui devait caractériser une civilisation encore essentiellement militaire.

La prépondérance finale de la vie industrielle ne doit nullement éteindre cet esprit chevaleresque, mais lui imprimer graduellement une autre constitution, en harmonie avec la nouvelle nature de l'oppression habituelle, qui, cessant de consister surtout en violences personnelles, se réduit de plus en plus à de simples attentats contre l'existence pécuniaire. Cette heureuse transformation spontanée, qui atténue tant les ravages de l'instinct persécuteur, facilite beaucoup leur réparation, à laquelle de plus nombreux organes peuvent alors concourir sans danger. Un inévitable affaiblissement passager de la morale publique, d'après le progrès naturel d'une transition anarchique, et une absorption graduelle des attributions spirituelles par l'autorité temporelle, ont habituellement produit, de nos jours, l'oubli spécial de ces devoirs sociaux. Les nouveaux grands, c'est-à-dire les riches, se sont crus possesseurs, à titre absolu, et dispensés de toute obligation morale pour l'usage journalier de leur fortune. Ils tendent à se décharger de tout protectorat volontaire, d'une part sur les efforts individuels de chaque opprimé, d'une autre part sur l'intervention croissante de la puissance publique. Mais le cours naturel de l'état révolutionnaire, en développant les principaux in-

convénients de l'anarchie mentale et morale, doit faire mieux ressortir la nécessité de ranimer, à cet égard, sous des formes convenables, les dispositions vraiment sociales, soit dans un pressant intérêt public, soit même pour la propre sécurité de la classe prépondérante. Celle-ci se trouve ainsi spécialement exposée désormais aux dangers croissants du genre d'aberrations anarchiques qui, sous le nom de *communisme*, commence à acquérir, dans tout l'Occident européen, presque autant qu'en France, une redoutable consistance systématique; ces désastreuses utopies reçoivent de plus en plus une double sanction spontanée, soit des incontestables abus de la richesse actuelle, soit aussi des préjugés régnants sur la médication exclusivement politique de toutes nos maladies sociales. Un vaste essor volontaire des obligations morales inhérentes à la fortune constitue aujourd'hui, pour les riches, le seul moyen durable d'échapper à de tyranniques prescriptions politiques, en satisfaisant dignement à ce que renferme de légitime l'esprit subversif qui pousse graduellement les prolétaires contre les propriétaires. En même temps, une éminente destination générale, profondément liée à ce puissant intérêt de classe, offre naturellement aux grandes fortunes particulières un sujet déterminé de noble protectorat continu pour les travaux philosophiques qui doivent constituer enfin une véritable théorie sociale propre à éclairer la situation et à diriger la réorganisation.

Pendant une génération au moins, ces indispensables travaux ne sauraient trouver d'appui essentiel chez les pouvoirs publics, trop absorbés par les difficultés matérielles, et d'ailleurs involontairement antipathiques à toute rénovation radicale des opinions humaines.

D'une autre part, cette nouvelle philosophie devant, de sa nature, presque autant choquer les préjugés révolutionnaires des populations que les inclinations rétrogrades des gouvernements, son digne essor devra longtemps s'accomplir indépendamment de toute popularité. C'est donc surtout par de hautes munificences privées que sera d'abord protégée cette grande opération spéculative, quoiqu'elle doive finalement reposer sur les sympathies populaires, et même sur l'assistance officielle.

Dans l'accomplissement d'un tel devoir, les riches trouveront d'ailleurs le double avantage spontané d'ébaucher ainsi l'organisation graduelle de l'immense protectorat volontaire qui constituera enfin leur principal office, et de dissiper radicalement les aberrations anarchiques qui menacent leur existence sociale.

Une importante occasion s'est récemment présentée de commencer, par un exemple décisif, cette indispensable alliance entre la pensée et la richesse, qui doit désormais fournir le principal point d'appui des divers efforts destinés à préparer graduellement la vraie réorganisation moderne. Quoique le cas me

soit personnel, il est trop caractéristique pour que je m'abstienne de l'apprécier.

En évitant les illusions et les exagérations propres à la personnalité, il faut savoir dignement surmonter de vicieux scrupules, qui, tendant à écarter les plus lumineux documents, ne peuvent finalement profiter qu'aux divers ennemis de la raison et de l'Humanité.

Aux yeux des plus éminents penseurs de notre temps, mon ouvrage fondamental a posé enfin toutes les bases essentielles d'une véritable philosophie, propre à satisfaire aux principales exigences, soit mentales, soit sociales, de la situation actuelle des populations occidentales. J'ai achevé de constituer irrévocablement la méthode positive, par son extension convenable aux études les plus difficiles et les plus importantes, en même temps que j'ai établi le principe direct d'une nouvelle doctrine générale, en découvrant la loi nécessaire de l'ensemble de l'évolution humaine. Or, l'entière publication de ce système a coïncidé avec le désastreux accomplissement d'une iniquité personnelle, qui, loin d'offrir un caractère accidentel, résultait surtout d'une inévitable lutte entre le véritable esprit philosophique et le mauvais esprit scientifique, représentés chacun par son organe actuel le plus prononcé.

Injustement dépouillé tout à coup de la moitié des ressources matérielles indispensables à ma laborieuse existence, j'ai aussitôt trouvé un honora-

ble appui dans la généreuse intervention privée de quelques puissants appréciateurs. En me félicitant d'échapper ainsi à la persécution, je regardais d'ailleurs ce noble patronage comme destiné surtout à fournir, en ma personne, à tous les vrais philosophes, une première garantie de sécurité contre la redoutable animosité des passions et des préjugés que leurs consciencieux travaux doivent aujourd'hui choquer involontairement. C'est pour mieux assurer cette salutaire influence générale que je me proposais de donner une convenable publicité à la juste expression de ma reconnaissance particulière.

L'usage de fournir des subsides volontaires aux organes systématiques de nos convictions étant aujourd'hui consacré partout, soit chez le parti rétrograde, soit parmi les diverses fractions du parti révolutionnaire, et s'étendant même aux sectes les plus extravangantes, il fallait peu s'étonner que le positivisme naissant obtînt aussi une minime assistance analogue de quelques sympathies d'élite. Cette active sollicitude m'offrait à la fois une juste récompense des grands travaux déjà accomplis et une heureuse garantie de la paisible exécution de ceux que j'avais annoncés comme propres à la seconde moitié de ma carrière philosophique. Après avoir fondé la nouvelle philosophie, il me restait surtout à systématiser directement la doctrine sociale qui doit constituer son principal caractère et déterminer son ascendant final.

Ma première élaboration ayant rendu irrécusable

la supériorité intellectuelle du positivisme, je devais désormais établir non moins solidement sa supériorité morale, la plus décisive de toutes, et la seule sérieusement contestable aujourd'hui. De tels résultats semblaient motiver, en effet, chez ces puissants patrons, quelques légers sacrifices en faveur d'un philosophe qui, parvenu seulement à l'âge de la pleine maturité mentale, se montrait capable d'accomplir dignement toutes ses promesses.

Envers une élaboration qui, malgré son origine française, correspondait évidemment à un besoin commun aux cinq grandes nations occidentales, il semblait naturel que cette protection privée se réalisât d'abord en Angleterre, soit à raison d'une plus forte concentration de richesses, soit surtout d'après une meilleure habitude des libres patronages particuliers. Je devais donc compter que ce noble appui, prévenant toute perturbation de mes travaux, durerait autant que le danger qui l'avait provoqué, c'est-à-dire jusqu'au rétablissement d'une position officielle équivalente à celle dont j'avais été violemment privé. L'événement n'ayant pas tardé à démentir un espoir aussi naturel, je dus encore croire que du moins le subside serait assez prolongé pour me permettre d'atteindre sans souffrance l'époque, évidemment prochaine, où mes nouveaux efforts personnels m'auraient fait recouvrer, par de pénibles occupations journalières, au préjudice de ma grande élaboration, un revenu dont je ne pouvais me passer. Mais cette attente secondaire ne fut pas

moins frustrée que la principale, le secours primitif ayant même été, malgré des sollicitations spéciales, entièrement refusé pour une seconde année, à l'étonnement de tous ceux qui, en Angleterre ou en France, avaient eu connaissance de cette affaire.

Ce contraste imprévu entre la noblesse des premières inspirations et la vulgarité des actes ultérieurs tient surtout à cette déplorable absence de vraies convictions qui caractérise, en tous sens, l'époque actuelle, où ne peuvent ainsi surgir que des demi-volontés, n'aboutissant jamais à une pleine réalisation, même dans les plus simples cas. Un tel avortement est d'autant plus décisif que le mode le plus convenable fut alors expressément proposé, afin de régulariser désormais la protection initiale, d'une manière également honorable pour moi et pour mes patrons, en donnant ouvertement à cette assistance privée une importante destination publique, quand un éminent penseur (M. Littré) conçut le projet, aisément praticable, d'une Revue positive publiée sous ma direction, et dont le principal appui pécuniaire proviendrait de l'Angleterre. Le rejet immédiat de cette heureuse proposition, uniquement motivé sur l'antipathie actuelle des esprits anglais, indique une imperfection de vues, et même de sentiments, qu'on s'étonne de rencontrer aujourd'hui chez les chefs du mouvement britannique. Par cela seul que l'émancipation mentale se trouve profondément comprimée en Angleterre, il semblerait que les libres penseurs dussent y

mieux sentir l'importance de posséder ailleurs un digne organe systématique des dispositions philosophiques qu'ils sont obligés de dissimuler journellement. Ce serait, comme en d'autres temps, utiliser heureusement, pour l'évolution anglaise, les avantages politiques que l'ensemble du passé a ménagés à la France, à l'Allemagne, etc., dans une marche, intellectuelle et sociale, commune à tout notre Occident.

Une appréciation aussi sensible ne peut avoir échappé à de tels esprits que sous l'influence inaperçue des déplorables préjugés nationaux qui, en Angleterre, plus encore que sur le continent, font aveuglément repousser toute entreprise conçue et exécutée au dehors.

L'évolution anglaise ne peut plus faire aucun pas capital, si ceux qui veulent la diriger ne renoncent franchement à ces dispositions anti-européennes qui ne pouvaient convenir qu'à l'antique opposition. En Angleterre, comme ailleurs, la métaphysique négative a désormais épuisé sa principale efficacité politique ; le progrès social n'y peut plus trouver d'issue décisive que par le positivisme, dont l'élaboration systématique, directement destinée à une régénération mentale et morale, doit surtout s'accomplir en France, d'après une active coopération de tous les penseurs occidentaux. Tant que le parti progressif y gardera son vieil esprit d'isolement britannique, il restera, malgré de vains symptômes passagers, de plus en plus inférieur au

parti conservateur, qui du moins sait partout s'élever aujourd'hui au-dessus du simple point de vue national. Ce n'est point satisfaire à cette inévitable condition du concours occidental que de lier les intrigues des agitateurs anglais à celles des brouillons français; il faut désormais beaucoup mieux pour être vraiment au niveau de la situation fondamentale. Le principal intérêt social devant aujourd'hui s'attacher partout à la partie du mouvement qui est commune aux diverses populations d'élite, il faut que les esprits anglais s'habituent à seconder régulièrement, par les moyens qui leur sont propres, des opérations évidemment destinées à tout l'Occident, mais dont le centre essentiel ne saurait maintenant être britannique. Sans doute, la répulsion empirique éprouvée en Angleterre par un sage projet de revue positive n'empêchera pas sa réalisation, peut-être prochaine, seule apte partout à écarter à la fois les utopies anarchiques et les principes rétrogrades. Mais des vues plus larges et des sentiments plus élevés chez les principaux chefs du mouvement anglais eussent beaucoup hâté et accru l'efficacité d'une telle intervention sociale de la nouvelle philosophie.

L'ensemble de la conduite tenue envers moi en Angleterre n'a donc été digne finalement ni du haut intérêt général qui s'y rattachait, ni du noble élan qui semblait d'abord en indiquer une juste appréciation.

Une légitime sollicitude personnelle pourra m'o-

bliger à rendre public un tel jugement philosophique, soit dans la préface de mon second grand ouvrage, soit même auparavant, lors d'une seconde édition de mon livre fondamental, afin d'expliquer convenablement les entraves que vont sans doute éprouver ainsi mes travaux. Violemment dépouillé de la moitié d'un revenu qui n'était que suffisant, je ne puis, ni ne veux, à moins d'une insurmontable nécessité, me réduire à l'autre moitié, comme l'attendent peut-être quelques-uns de ceux qui, du sein de l'opulence, prescriraient volontiers aux penseurs de se borner aux trois ou quatre shellings matériellement indispensables à leur existence journalière. Pendant la première moitié de ma carrière philosophique, j'ai pleinement sacrifié ma vie privée à ma vie publique, pour mieux accomplir ma mission fondamentale. Après avoir dignement payé ma principale dette envers l'Humanité, j'ai acquis le droit de retourner désormais à l'état normal en faisant concourir mes modestes satisfactions personnelles au meilleur développement de mes fonctions sociales, sans permettre à personne de régler arbitrairement une telle harmonie intérieure, dont je puis seul connaître les vraies conditions. Tout mon passé garantit assez d'ailleurs que par là je ne mériterai jamais, à aucun degré, le blâme philosophique que j'ai dû hautement lancer sur la déplorable avidité pécuniaire que notre anarchique situation a tant propagée chez la classe spéculative. Mais, en continuant à me restreindre

aux plus justes convenances privées, sans même prendre plus de soin de mon avenir matériel, mon oppression actuelle ne me permet de satisfaire à ces légitimes exigences qu'en recourant à de pénibles occupations professionnelles qui absorberont nécessairement une notable partie du temps que réclame mon élaboration philosophique. Ces obstacles ne pourront jamais m'empêcher, à moins de mort prématurée, d'achever le grand ouvrage commencé cette année, et qui constitue, à tous égards, le principal des quatre traités annoncés à la fin de mon livre fondamental comme devant compléter l'ensemble de ma mission. Toutefois, cette perturbation matérielle pourra sensiblement retarder cette première opération ; et même, si la persécution se prolonge trop, elle m'interdira peut-être entièrement les trois autres.

C'est afin d'atténuer d'avance, autant qu'il dépend de moi, ce dernier désastre, que je me suis récemment attaché à ménager, dans mon ouvrage actuel, un juste accès primitif aux diverses vues incidentes qui s'y présentent comme spécialement propres aux suivants, sans cependant rendre inutile leur élaboration ultérieure, si elle me reste possible.

Or, en laissant ignorer au public les vrais motifs des diverses infractions involontaires que peuvent ainsi éprouver de solennelles promesses, qui n'excédaient ni mes forces, ni mon âge, j'encourrais injustement un blâme que je dois dignement rejeter sur la méchanceté de mes ennemis, la faiblesse de

mes chefs, et la tiédeur de mes amis. Il ne serait pas inutile, d'ailleurs, à l'éducation morale de l'Humanité, de signaler nettement à la postérité un exemple aussi caractéristique du préjudice que peut souffrir la société par suite de sa honteuse incurie envers les organes spéciaux de ses plus éminents progrès.

C'est donc, à tous égards, un devoir pour moi, si en effet mes travaux se trouvent ainsi notablement entravés, d'en expliquer hautement les véritables causes, afin qu'une inévitable responsabilité s'attache à qui de droit, en proportion de chaque participation effective à un tel résultat.

Dans cette indispensable exposition, je serai naturellement amené à comparer la conduite de mes patrons anglais à celle de mes chefs français. Les uns et les autres ont d'abord témoigné, par une digne intervention, leur pleine conviction de l'iniquité de la persécution dirigée contre moi, et leur sincère intention d'en prévenir les dangers; mais, des deux parts, la protection a finalement avorté, faute de persistance de la volonté tutélaire. La faiblesse du gouvernement français, en un cas aussi évident et aussi simple, a été justement blâmée en Angleterre, d'après l'irrécusable devoir de mes chefs officiels de me garantir d'une injustice qu'ils avaient hautement reconnue; cette obligation se trouvait d'ailleurs fortifiée par la considération des services spéciaux que j'avais rendus dans le poste qui m'était ravi, en imprimant, malgré

beaucoup d'entraves, une impulsion qui, de l'aveu des juges impartiaux, a relevé, en France, l'enseignement mathématique.

Quand la spoliation fut consommée, rien ne dispensait envers moi d'une digne et prompte réparation, que diverses voies rendaient facile. Sous cet aspect, comme vous l'avez alors remarqué, mon cher monsieur Mill, le ministre Guizot mérite certainement un blâme particulier, pour n'avoir rien tenté à cet égard, malgré de formelles invitations, quoiqu'il connaisse personnellement, depuis vingt ans, la portée de mes vues et la pureté de mes intentions. Mais si, à ces divers titres, mes protecteurs en Angleterre ont justement accusé la faiblesse de notre gouvernement, eux-mêmes ont finalement encouru, par leur tiédeur, des reproches au moins équivalents ; des deux parts se manifeste ce défaut spontané d'énergie et de persistance qui caractérise toujours les demi-volontés actuelles, par suite d'insuffisantes convictions générales. Le gouvernement français n'avait dû voir en moi que le fonctionnaire injustement persécuté, dont il devait défendre l'existence publique ; il ne pouvait officiellement considérer mon importance philosophique. Au contraire, c'est surtout comme philosophe que je fus apprécié par mes patrons anglais, qui, ayant reconnu la haute utilité de mes travaux, se crurent moralement obligés d'en empêcher l'interruption. La même conviction fondamentale, qui fait accueillir le positivisme pour ses

éminentes propriétés philosophiques et politiques, impose aussi d'inévitables devoirs envers son élaboration et sa propagation systématiques. Dans une telle solidarité, inhérente à toute véritable théorie générale, la morale positive sera, par sa nature, plus sévère encore que ne durent l'être la morale théologique et la morale métaphysique, comme tendant à prévenir ou à écarter tous les subterfuges par lesquels ces vagues doctrines laissaient éluder souvent leurs légitimes prescriptions. Si la négligence d'un devoir devient d'autant plus blâmable que son observance était plus facile, la tiédeur de mes protecteurs anglais mérite ici plus de reproches que la faiblesse de mes chefs français.

L'animosité de puissantes coteries scientifiques, appuyées par d'imposants préjugés publics, suscitait à notre gouvernement de graves difficultés spéciales pour me garantir suffisamment. Au contraire, mes opulents patrons d'Angleterre pouvaient aisément neutraliser la persécution organisée contre moi, par la simple concession de quelques légers subsides annuels, si inférieurs aux libres sacrifices privés que les mœurs anglaises déterminent noblement pour tant d'autres destinations publiques, même d'une utilité faible ou douteuse.

Chacun devant subir la responsabilité de tous ses actes volontaires, j'ai donc acquis le droit de blâmer moralement tous ceux qui, refusant, de diverses manières, leur juste intervention, ont sciemment concouru à laisser un consciencieux philosophe

lutter seul contre la détresse et l'oppression; de manière à consumer par des fonctions subalternes tant de précieuses journées de sa pleine maturité, qui devrait rester consacrée tout entière à une libre élaboration dont l'importance n'est plus contestée. L'insuffisance finale de la double protection ébauchée envers moi ne me dispensera jamais de la reconnaissance que je dois, des deux côtés, non-seulement aux nobles intentions qui la dictèrent, mais aussi à sa première efficacité partielle.

Sans me garantir de la persécution, la démonstration officielle du gouvernement français m'a heureusement permis d'éviter alors tout appel au public, en un cas dont l'iniquité se trouvait ainsi solennellement caractérisée. En même temps, la générosité primitive de mes patrons anglais a utilement retardé d'une année mes divers embarras matériels, de façon à prévenir surtout le dangereux abattement moral où pouvait me jeter une trop brusque perturbation.

M. Auguste Comte, ancien examinateur pour l'École polytechnique, doit à cette double influence une intime gratitude personnelle, qu'il lui sera toujours doux de proclamer; mais l'auteur du *Système de philosophie positive* ne pourra se dispenser de signaler convenablement au public impartial un double abandon qui devient aujourd'hui le complice involontaire d'une iniquité notoire.

D'après les inquiétudes et les démarches inhérentes à ma position actuelle, sans compter mes

corvées journalières et les soins d'une santé récemment troublée, outre mes occupations philosophiques, vous ne serez, j'espère, mon cher monsieur Mill, ni surpris, ni choqué du délai inusité que j'ai apporté cette fois dans notre précieuse correspondance, qui bientôt reprendra, sans doute, son cours et son caractère accoutumés. La nature de cette lettre exceptionnelle me détermine à vous autoriser expressément à la communiquer autant que vous le jugerez convenable, pourvu que ce soit toujours à titre de simple confidence individuelle, m'en rapportant entièrement, pour les choix personnels, à votre cordiale sagesse qui m'a tant servi jusqu'ici.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Je suis inquiet de nos amis Austin, dont je ne sais rien depuis leur départ, en avril, pour Carlsbad, quoiqu'ils m'eussent tous deux promis formellement de m'écrire. Vu le triste état du mari, ce silence me fait craindre une douloureuse issue. Pourriez-vous m'en donner d'exactes nouvelles, d'après les renseignements directs de leurs divers parents à Londres ?

XLI

Paris, le vendredi soir 23 janvier 1846.

Mon cher monsieur Mill,

La réponse spéciale que vous avez faite, le 12 de ce mois, à ma lettre exceptionnelle du 18 décembre m'a péniblement affecté, par la manifestation du plus fâcheux désaccord qui ait encore surgi entre nous, car il concerne autant les sentiments que les idées. Après avoir lu plusieurs fois, avec beaucoup d'attention, votre soigneuse apologie de l'ensemble de la conduite tenue envers moi en Angleterre, j'ai voulu relire sans prévention ma propre lettre, dont j'avais, contre mon usage, gardé copie. Mais je dois vous déclarer franchement que, malgré vos diverses indications, ce nouvel examen n'a finalement abouti qu'à confirmer, sur tous les points essentiels, ma sévère condamnation philosophique. Quoique je regrette d'agiter encore un sujet que je croyais épuisé, vos principales remarques exigent de moi certaines explications définitives qui vous sont exclusivement destinées, à moins que leur communication confidentielle ne vous semble spécialement utile.

Je ne puis d'abord ni accepter l'erreur de fait que vous me supposez, ni me dispenser de vous attri-

buer, à cet égard, une véritable erreur de principe. Car M. *** m'est assez connu personnellement pour que je n'ai jamais pu me faire aucune grave illusion sur sa vraie disposition philosophique et politique, d'après laquelle j'ai dû présumer que celle de mes deux autres patrons n'était pas beaucoup plus avancée ; je les ai toujours regardés comme n'ayant pas encore abandonné suffisamment la métaphysique révolutionnaire, quoiqu'ils aient tous commencé à sentir déjà la portée essentielle, à la fois mentale et sociale, du positivisme systématique. Vos explications spéciales sur le degré effectif de leur adhésion à la nouvelle philosophie ne m'ont donc fait épouver aucun désappointement ; et, sans que vous caractérisiez nullement leurs discordances actuelles avec l'ensemble de mes convictions, je ne crois pas en méconnaître l'importance réelle. Mais les sympathies fondamentales que vous me décrivez chez eux me semblent pleinement suffire, comme je compte vous le démontrer, pour motiver la modeste protection, même continue, que leur noble conduite m'avait d'abord fait espérer.

En aucun cas, je n'ai mérité, à aucun degré, le reproche, que vous semblez m'insinuer, de méconnaître l'inévitable existence des grandes fortunes, ni même l'indispensable office que remplit journellement leur haute intervention sociale. Je crois seulement que vous avez, en général, une trop faible idée des obligations morales qui leur sont propres, et

spécialement des devoirs des riches envers les penseurs, surtout dans le milieu actuel. Le plein accord spontané dont vous faites la condition préliminaire de la protection due à la pensée par la richesse, conviendrait à peine à l'état normal vers lequel tend la société moderne. Appliqué à l'état présent, ce procédé équivaudrait à n'encourager les travaux qui doivent conduire à la solution du grand problème que lorsqu'il sera complétement résolu; c'est-à-dire quand les patronages privés y auront perdu leur principale importance et leur mérite essentiel. Car aujourd'hui le but capital consiste précisément à instituer de véritables convictions systématiques, susceptibles de fixité et d'universalité : voilà surtout ce qui nous manque maintenant; ceux qui croient déjà y être assez parvenus se font autant d'illusion sur leur propre situation que sur celle du public. Toute élaboration philosophique qui tend évidemment vers un tel résultat, en se caractérisant d'après une constante cohérence logique, doit donc être soigneusement encouragée par tous ceux qui en ont admis la méthode générale et le principe fondamental, malgré ses graves dissentiments partiels avec les opinions actuelles de ces appréciateurs; les naissantes convergences méritent alors beaucoup plus d'attention que les divergences transitoires ou secondaires. Aucune doctrine sérieuse ne saurait, j'ose le dire, réellement satisfaire aujourd'hui aux conditions d'assentiment total qui vous semblent indispensables pour donner droit à une pro-

tection suivie. Il n'y a maintenant que des systèmes éphémères qui puissent, d'après leurs vaines promesses, déterminer, par l'entraînement des passions, l'apparence passagère d'une telle plénitude d'accord. Voilà, sans doute, pourquoi le saint-simonisme, le fouriérisme, et d'autres aberrations équivalentes, ont trouvé, de nos jours, tant d'actifs encouragements, pendant que le positivisme en obtient si peu. Mais ce contraste, trop naturel chez les appréciateurs vulgaires, convient-il aussi aux juges d'élite? Quand l'entière concordance que vous exigez pourra se réaliser habituellement entre quelques personnes indépendantes, le grand problème de notre temps se trouvera aussitôt résolu; car on ne voit pas ce qui alors empêcherait l'adhésion de s'étendre rapidement à tous les esprits actifs et consciencieux. C'est surtout parce que l'accord véritable n'est maintenant possible que sur les notions fondamentales que la convergence reste nécessairement bornée à un petit nombre d'adeptes. Vous reconnaissez expressément que mes patrons admettent les bases intellectuelles, soit logiques, soit scientifiques, de la philosophie positive, et même la tendance générale à organiser la société suivant ce régime mental; dès lors, quelles que soient envers moi leurs divergences actuelles sur la réalisation spéciale d'une telle organisation, je persiste à regarder leur adhésion comme suffisante pour constituer l'obligation morale que je leur ai représentée, de ne pas laisser entraver mon élabo-

ration philosophique d'après une infâme persécution. Peut-être même ce sentiment naturel n'est-il neutralisé, chez deux d'entre eux, que par les préoccupations particulières qu'inspirent trop souvent les travaux personnels, et qui disposent à voir avec indifférence, sinon avec quelque secret plaisir, la compression des idées rivales. Quoique le troisième protecteur me soit inconnu, je ne serais pas étonné que son caractère franchement pratique, le dégageant davantage de toutes préventions théoriques, lui permît de mieux apprécier les convergences fondamentales, sous des dissentiments secondaires dont il doit naturellement être moins choqué.

Cette détermination rationnelle du juste degré d'accord préalable qu'exige aujourd'hui la protection temporelle des travaux philosophiques me semble trop importante pour que je doive négliger l'heureuse occasion qui s'offre ici de l'éclaircir indirectement sous un nouvel aspect décisif, en examinant votre opinion sur la coopération actuelle à la revue positive si sagement projetée par M. Littré.

A ce sujet, je regrette d'abord que vos obligeantes démarches personnelles aient été trop peu conformes à nos intentions essentielles, que j'aurai sans doute mal expliquées. Ce n'était point des abonnés que nous cherchions en Angleterre, ni même des actionnaires proprement dits, disposés à placer des fonds dans une entreprise productive ;

rien de tout cela n'obligeait à s'adresser hors de la France. Nous ne demandions à l'Angleterre, pour cette nouvelle revue, que quelques véritables protecteurs, décidés à risquer des capitaux à la poursuite d'une belle expérience sociale conforme à leurs convictions fondamentales. Voilà ce que la trop faible concentration des fortunes, et surtout la mesquinerie des habitudes privées, ne nous permettait guère d'espérer en France ; c'est seulement à cette fin que nous réclamions l'assistance anglaise, malgré notre persuasion antérieure du peu de sympathie qu'inspirerait un tel projet au public britannique. Il est fâcheux que vos amicales tentatives n'aient pas été ainsi dirigées.

Quant à la précieuse coopération philosophique que j'avais personnellement espérée de vous, permettez-moi, mon cher monsieur Mill, de vous déclarer, avec ma franchise accoutumée, que je ne trouve nullement fondés vos motifs de refus. Vous les tirez surtout d'une insuffisante convergence de doctrines, malgré une pleine conformité de méthodes. Pour mieux caractériser nos dissidences actuelles, vous rappelez notre discussion de 1843 sur la question des femmes, et vous en attribuez l'avortement à ce que l'un de nous deux entend trop peu la vraie théorie de la nature humaine, dont l'étude préalable vous semble encore attendre des perfectionnements essentiels avant qu'une telle collaboration devienne possible. Toute cette appréciation me paraît exiger une rectification fon-

damentale que je vais entreprendre sommairement.

Du point de vue subjectif, on aperçoit aisément qu'une entière unité de doctrine ne peut jamais régner. A quelque régularité mentale que doive parvenir l'Humanité, les différences d'organisation, d'éducation et de situation, exerceront toujours assez d'influence pour déterminer, sur beaucoup de questions secondaires, d'habituels dissentiments, comme nous l'indique déjà l'état des sciences les plus avancées, sans excepter les études mathématiques. Toutefois, quand la transition révolutionnaire aura convenablement cessé, il s'établira certainement beaucoup plus de convergence dogmatique qu'il n'en peut exister aujourd'hui, envers toutes les notions quelconques qui intéressent réellement l'harmonie finale de la société moderne. On devra devenir alors plus exigeant sur les conditions habituelles de la coopération philosophique, à mesure qu'elle sera destinée à des questions plus spéciales et plus immédiates. Mais, pour préparer cet état normal, il serait déraisonnable de prescrire aujourd'hui le même degré de communion mentale que comportera sa réalisation ultérieure; car cela n'est maintenant ni possible ni indispensable.

Votre mesure trop rigoureuse me semble, à cet égard, involontairement tirée du type ancien, où la nature théologique de la doctrine imposait à tout prix l'obligation d'une étroite convergence spéciale, sans laquelle tout le système des croyances se trou-

vait journellement compromis; encore cette condition ne se rapporte-t-elle qu'à l'installation sociale du régime catholique, et non à son élaboration initiale. Envers la systématisation positive, la conformité spontanée des méthodes permet de moins s'attacher à l'identité artificielle des doctrines actuelles. Sans dépasser le degré d'adhésion au positivisme que vous reconnaissez chez mes patrons, on doit aujourd'hui se regarder, non-seulement, suivant mon indication antérieure, comme moralement obligé d'en protéger l'essor, mais même comme capable aussi d'y coopérer philosophiquement. Cette active collaboration n'exige, en effet, que la commune admission de la méthode fondamentale et de la théorie générale d'évolution, complétée par la loi hiérarchique. En termes plus précis, on peut réduire maintenant ces conditions d'accord vraiment indispensables aux cinq points essentiels que formule Littré en achevant son admirable appréciation de mon grand ouvrage. Or, sur tout cela, vous êtes certainement, ainsi que ces trois messieurs, en plein accord avec Littré et moi. Cette communion fondamentale suffit pour concourir très-utilement à une publication dignement systématique, où, sans aucune pédantesque discipline, doivent souvent surgir aujourd'hui d'intéressantes discussions mutuelles sur les diverses applications essentielles des principes communs à tous les collaborateurs. Bien loin de nuire à l'ascendant actuel de la revue positive, ces utiles débats tendraient

autant à augmenter son influence publique qu'à éclaircir et perfectionner les doctrines ainsi examinées. Comme directeur de cet ouvrage périodique, je n'hésiterais jamais à y admettre tout travail, convenablement conçu et exécuté, qui adhérerait réellement aux bases essentielles ci-dessus mentionnées, quelque opposé qu'il fût d'ailleurs à mes convictions les mieux établies, et même sans m'en réserver toujours l'examen, surtout immédiat, que je pourrais souvent laisser aux lecteurs. Je ne crois pas qu'une telle conduite tendît aucunement à énerver mon action philosophique par un dangereux éclectisme; elle me semblerait, au contraire, très-propre à mieux atteindre la grande destination, mentale et sociale, de la revue projetée. Lors même que je croirais devoir y écarter ou ajourner certaines discussions comme inopportunes ou prématurées, ce serait toujours à ce seul titre que je motiverais publiquement ma décision, jamais fondée sur le défaut de convergence spéciale des travaux vraiment subordonnés aux fondements indispensables. Malgré le mauvais accueil initial de notre projet de revue positive, une entreprise aussi conforme aux principaux besoins actuels ne tardera pas, sans doute, à être mieux appréciée: j'ai donc cru devoir utiliser cette occasion de caractériser l'esprit sérieusement libéral suivant lequel je suis décidé à la diriger, en laissant un libre cours public à toute sage controverse intérieure qui, respectant toujours les principes,

affecterait seulement leurs conséquences quelconques.

En ce qui concerne notre fraternelle discussion de 1843, je ne puis, mon cher monsieur Mill, accepter la parité d'alternative qui vous dispose à laisser indécis auquel de nous deux doit convenir le reproche d'insuffisante connaissance de la vraie nature humaine, que suppose, en effet, un tel dissentiment. Je n'hésitai pas alors à vous avertir que votre préparation scientifique avait trop exclusivement embrassé les spéculations inorganiques et mathématiques, sans être assez complétée par une suite convenable d'études et de méditations biologiques. Ayant moi-même pleinement accompli, jadis, cet indispensable préambule, je me permis de vous le recommander spécialement, et d'y rapporter notre dissidence sur ce grand sujet, envers lequel j'avais d'abord pensé comme vous avant d'avoir achevé mon éducation philosophique. Je persiste plus que jamais dans une telle conviction logique. Ma certitude d'avoir mieux satisfait à ces conditions préalables me semble, d'ailleurs, fortifiée par la conformité essentielle de ma doctrine à cet égard avec l'ensemble des opinions résultées de l'expérience universelle.

Quand la plus haute théorie se trouve ainsi conduite spontanément à sanctionner les notions vulgaires, sans aucune impulsion routinière et à l'abri de toute prévention systématique, cet accord constitue un symptôme de réalité, contre

lequel il faudrait réunir de bien puissantes démonstrations pour en infirmer l'autorité.

Toutes les présomptions raisonnables me semblent donc ici se combiner en ma faveur. Si, en général, l'adhésion de Littré au positivisme est réellement plus complète et plus explicite aujourd'hui que la vôtre, je n'hésite point à expliquer surtout cette différence philosophique entre deux éminents penseurs par la nature propre de leur principale préparation scientifique, inorganique chez l'un et biologique chez l'autre. Vous me semblez donc ériger ici, en obstacle inhérent à la situation actuelle de l'esprit humain, une lacune qui vous est essentiellement personnelle. Ce n'est pas que l'étude de notre nature individuelle ne réclame encore d'immenses perfectionnements scientifiques et même logiques. Mais, telle que l'a instituée la biologie actuelle, elle me paraît assez avancée, déjà, pour permettre aux penseurs bien préparés d'aborder directement l'ensemble des saines spéculations sociologiques qui seul peut imprimer à la vraie philosophie moderne son caractère définitif.

Votre appréciation prolonge beaucoup trop l'évolution préparatoire, qui, en chaque grande catégorie théorique, devait surtout consister en une simple ébauche générale, d'après laquelle l'esprit positif devînt apte à monter au degré suivant de l'initiation logique, afin d'atteindre convenablement la situation normale où il pourra

fonder, sur chaque sujet, des doctrines vraiment finales. Si vos scrupules étaient légitimes, ils deviendraient applicables à la chimie, à la physique, et même à la mathématique, comme à la biologie ; de manière à ajourner extrêmement l'essor dogmatique de la sociologie ; car, au fond, aucune de ces sciences préliminaires n'a pu encore offrir un état satisfaisant. Mais, loin que leur commune imperfection autorise nullement à retarder l'institution systématique des études sociologiques, elle doit pousser à la hâter ; car c'est de là surtout que proviendra le perfectionnement philosophique des diverses études scientifiques.

Tout notre régime provisoire de spécialité dispersive doit disparaître par la fusion des différentes théories partielles dans la nouvelle philosophie générale qui, du point de vue social, imprimera à chaque section de la grande élaboration abstraite sa vraie constitution finale. C'est surtout la biologie qui devra, comme plus voisine, ressentir davantage cette indispensable impulsion, sans laquelle je persiste à assurer qu'elle n'acquerrait jamais assez de consistance rationnelle au point même de ne pouvoir autrement y dissiper le stérile antagonisme encore subsistant entre l'école matérialiste ou physico-chimique et l'école spiritualiste ou théologico-métaphysique.

Je dois aussi, mon cher monsieur Mill, vous avouer naïvement que, malgré votre autorité spéciale, je continue à penser que les préjugés natio-

naux ont beaucoup concouru au mauvais accueil qu'éprouva, l'an dernier, en Angleterre, notre projet de revue positive. L'unanimité que vous reconnaissez exister sur le continent quant au reproche plus profond mérité, à cet égard, par les esprits anglais, me semblerait déjà un puissant motif de présumer la réalité d'une opinion si vérifiable d'après l'observation journalière ; car, sans cela, d'où résulterait cet étrange accord au milieu de tant de dissidences ?

Mais la saine appréciation comparative de l'ensemble du passé européen confirme spontanément ce jugement empirique, en indiquant les grandes et nombreuses influences qui, depuis la fin du moyen âge, et surtout pendant les trois derniers siècles, ont dû, en tous sens, déterminer, en Angleterre, une nationalité plus intense et plus exclusive que chez aucune autre section de la famille occidentale. Votre persuasion personnelle qu'un tel esprit y est, au contraire, moins dominant que partout ailleurs ne me semble, à vrai dire, qu'une nouvelle vérification involontaire de l'opinion commune ; car une prévention enracinée sur l'excellence du caractère propre à votre nation me paraît seule pouvoir en faire ainsi méconnaître le principal défaut actuel. Le cosmopolitisme exceptionnel que vous y attribuez justement à quelques esprits avancés n'est nullement incompatible, à mes yeux, avec une telle disposition ; car, ce sentiment trop vague, qui conduit presque à placer de

niveau les Français ou les Allemands et les Turcs ou les Chinois, ne comporte réellement qu'une respectable efficacité morale, sans pousser directement à la vraie coopération politique, qui exige le sentiment habituel d'une plus complète sympathie, à la fois mentale et sociale.

La situation fondamentale de l'élite de l'Humanité réclame partout l'urgente prépondérance, non d'un insuffisant cosmopolitisme, mais d'un actif européanisme, ou plutôt d'un profond occidentalisme, relatif à la solidarité nécessaire des divers éléments de la grande république moderne, comprenant toutes les populations qui, après avoir plus ou moins subi l'incorporation romaine, ont surtout participé en commun à l'initiation catholique et féodale, et ensuite à la double progression, positive et négative, qui a partout succédé au régime du moyen âge, de façon à tendre aujourd'hui, chacune à sa manière, vers une même régénération finale. Or, je persiste à penser, après votre lettre comme auparavant, que ce sentiment indispensable de connexité et de concours reste encore plus comprimé en Angleterre que sur le continent par les préventions et animosités nationales, quoique déjà notre heureuse paix de trente ans ait beaucoup amélioré toutes les mœurs occidentales.

Une dernière explication, purement personnelle, doit encore vous être rapidement indiquée, mon cher monsieur Mill, au sujet des économies qu'on

me recommande indirectement. Ni mes amis, ni même mes protecteurs ne se croiront sans doute jamais autorisés à exiger de moi aucun compte semblable. Mais quoique ma conduite privée n'ait pas plus besoin de justification que ma conduite publique, je dois tenir à rassurer votre cordiale sollicitude sur des craintes de tendance abusive ou exagérée qui n'auraient pas de fondement réel.

J'ai toujours jugé aussi absurde qu'inhumaine la disposition, trop commune chez les riches envers les pauvres, à concevoir les nécessités matérielles d'une manière absolue et uniforme, sans y apprécier assez les diversités individuelles, relatives, comme en tout autre cas, à l'organisation, à l'éducation, aux habitudes et même à la condition. C'est pour avoir cru apercevoir envers moi cette vulgaire tendance que je me suis, à certains égards, senti blessé par un jugement qui ne reposait point sur une suffisante appréciation personnelle. Vous qui, depuis quatre ans, connaissez exactement mon budget privé, et aussi mes lourdes charges spéciales, vous savez si, d'après le taux actuel du milieu où je vis, ma dépense habituelle a jamais pu offrir rien de vraiment déraisonnable, quand même mes goûts propres m'y auraient poussé. Il y a huit ans que j'ai atteint les modestes limites d'aisance que j'avais toujours conçues, du moins en continuant à m'abstenir des prévoyances lointaines. Or, sans vouloir jamais les dépasser, je tiens beaucoup, je l'avoue, à conserver des satisfactions aussi modérées, très-

inférieures à ce qu'ont obtenu la plupart de mes camarades. J'y suis attaché non-seulement par une légitime habitude et par un juste sentiment de mon droit, mais surtout par l'intime conviction de leur tendance à faciliter beaucoup mon essor philosophique, que troubleraient trop de mesquines préoccupations journalières. C'est pourquoi je persiste à déclarer qne je ne puis, ni ne veux, à moins d'une insurmontable nécessité, me restreindre à l'insuffisant revenu que me laisse une odieuse spoliation.

Depuis le début de cette année j'ai définitivement réduit à deux mille francs, au lieu de trois mille, la pension annuelle de ma femme ; j'ai aussi pratiqué une autre économie d'environ mille francs sur mes dépenses personnelles. Mais tout cela représente à peine la moitié de ce qui m'a été ravi, et pourtant je ne puis réellement me restreindre davantage sans tomber dans la gêne, ou plutôt dans la détresse. Jugez par là si je puis raisonnablement éviter de chercher quelques ressources supplémentaires, quoique mon élaboration philosophique doive certainement en souffrir. Ces commodes conseils d'économie ne sauraient donc empêcher la responsabilité définitive d'une telle perturbation de peser sur tous ceux qui, de diverses manières, m'ont retiré, sans motif légitime, la juste protection qu'ils m'avaient d'abord accordée, et dont je me plairai toujours à proclamer avec reconnaissance l'heureuse influence initiale.

Mes passagères tribulations me laisseront d'ailleurs, comme philosophe, une pénible impression permanente, en rappelant une douloureuse expérience sociale qui témoigne combien nos riches, même les mieux disposés, se trouvent aujourd'hui, par leurs vues étroites et leurs sentiments mesquins, au-dessous de la grave situation que leur prépare un prochain avenir, dans l'inévitable lutte qu'ils auront à soutenir contre les prolétaires. Les penseurs, maintenant si dédaignés, en s'efforçant alors, suivant leur noble devoir, d'adoucir autant que possible ce terrible conflit, auront ainsi à oublier leurs justes griefs spéciaux, en même temps qu'à contenir l'exaspération trop excusable des classes inférieures. En laissant échapper toute heureuse occasion d'instituer une salutaire alliance entre la pensée et la richesse, on dirait que même les plus avancés de nos grands désirent secrètement l'indéfinie prolongation du *statu quo* actuel, où l'anarchie mentale les dispense de toute large obligation morale ; ils repoussent instinctivement l'indispensable avénement d'un vrai pouvoir spirituel, dont l'ascendant irrésistible les assujettirait à une juste observance habituelle des devoirs sociaux qu'ils font aujourd'hui dégénérer en une vague et stérile philanthropie. Mais un aveugle égoïsme leur cache les dangers propres à cette situation transitoire, qui ne peut leur convenir qu'autant que la force leur restera pour éluder essentiellement les légitimes réclamations des prolétaires. Or, cet équilibre

précaire ne saurait durer que jusqu'à ce que ces irrécusables demandes aient pu acquérir une consistance vraiment systématique, sous la direction rationnelle du positivisme dont elle sera la plus immédiate destination active, comme je crois l'avoir démontré dans mon sixième volume.

Peut-être les riches regretteront-ils alors d'avoir mal agi envers les philosophes, qui devront protéger leur existence sociale contre une ardente réaction populaire.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

XLII

Paris, le mercredi soir 6 mai 1846.

Mon cher monsieur Mill,

Votre dernière lettre me détermine à ne pas insister davantage, du moins quant à présent, sur un sujet très-important sans doute, et même actuel, mais envers lequel l'expérience m'apprend qu'il faut renoncer à tout espoir immédiat d'un suffisant accord entre vous et moi.

Le noble essai d'un digne patronage systématique qui fut commencé envers moi en 1844, m'avait conduit à penser que le moment était venu d'instituer, par un premier exemple décisif,

une sorte de généreuse solidarité entre les penseurs et les riches, qui pût garantir une indispensable liberté philosophique contre les attentats oppressifs des coteries dominantes. Sans un tel but général, je me serais borné, dès le début, à combler les embarras passagers que me suscite une infâme spoliation, en recourant seulement, comme je le fais aujourd'hui, à mes amis personnels. Mais l'importante garantie sociale que je me suis efforcé d'introduire à cette occasion, quoique vraiment appropriée aux principaux besoins de notre temps, ne pouvait naturellement avoir d'efficacité réelle que par une pleine spontanéité de ses divers coopérateurs. L'événement me prouve que cette condition fondamentale n'est pas encore assez remplie, du moins dans le cercle très-restreint de mon action immédiate.

Que cela tienne à une insuffisante élévation de sentiments ou à l'importance exagérée qu'on accorde à d'inévitables dissidences secondaires, je reconnais maintenant la nécessité d'ajourner cette nouvelle tentative philosophique, dont les appuis indispensables sont jusqu'ici trop peu préparés. Mais, vu l'utilité réelle d'un tel projet, je me réserve de le reprendre plus ou moins prochainement, sous un aspect général, et avec tous les avantages de la publicité directe, en écrivant, pendant quelque intermittence de ma grande élaboration philosophique, un court opuscule spécial *sur les devoirs actuels des riches envers les penseurs,* sans y faire d'ailleurs

aucune allusion fâcheuse à l'événement privé qui m'en a suscité l'occasion initiale.

Quant au projet de revue positive, que je persiste à regarder comme ayant été trop vulgairement apprécié jusqu'ici, je suis tout disposé, ainsi que M. Littré, à m'occuper de sa réalisation aussitôt que l'importance en aura été assez sentie dans un milieu quelconque. Ce temps est peut-être moins éloigné que nous ne pouvions le croire, si j'en juge du moins par un concours spontané de récents symptômes favorables à la saine appréciation du positivisme systématique. Parmi ces indices d'une meilleure disposition des esprits d'élite dans tout l'Occident, vous remarquerez, je crois, avec autant de joie que de surprise, la noble démarche qui me vient de la Hollande, et dont la double copie ci-jointe vous donnera une idée suffisante. Des témoignages aussi complets et aussi solennels me semblent annoncer, chez certains hommes d'élite, une disposition très-voisine de celle qui ferait directement sentir la nécessité de coopérer, soit par la plume, soit par l'argent, à une sérieuse tentative d'active propagation du positivisme, d'après son application périodique au cours actuel des choses humaines, intellectuelles ou sociales. Vous apprendrez avec un juste intérêt personnel que l'épigraphe de cette honorable publication hollandaise a été puisée dans votre important traité de 1843. Ces messieurs ont choisi le fameux passage comparatif, *and, the greatest of all,* etc., qui m'a valu, au moins autant que l'astro-

nomie sidérale, l'irrévocable rancune d'Herschell le fils.

Je vous indique d'abord cette précieuse manifestation afin de vous adoucir d'avance la triste annonce du coup affreux qui, dix jours auparavant, voua à la douleur, ou du moins à une profonde mélancolie, tout le reste de ma vie privée. Le 5 avril, j'ai vu expirer, au début de sa trente-deuxième année, l'incomparable amie à laquelle s'adressa, l'an dernier, ma lettre philosophique sur la commémoration sociale, que je vous communiquai en juillet. Maintenant que cette confidence n'appartient, hélas! qu'à moi seul, je puis indiquer, à un cœur aussi propre que l'est le vôtre à me bien comprendre, qu'il s'agissait là de mon premier et dernier amour, quoique cette affection soit d'ailleurs restée toujours, de part et d'autre, non moins pure que profonde.

Dans mon fatal mariage, il n'y avait eu, jadis, qu'une générosité exagérée, par suite d'une apparente confiance totale. Au fond, mon cœur, quoique toujours dévoré de besoins sympathiques, était exceptionnellement resté vierge jusqu'à mes premières relations avec cette éminente dame, dont la concordance organique se trouvait fortifiée par une triste conformité de situation morale, quoique son malheur domestique surpassât beaucoup le mien, et fût, du reste, encore moins mérité.

L'invasion décisive de cette vertueuse passion

coïncida, l'an dernier, avec l'élaboration initiale de mon second grand ouvrage. Vous concevez ainsi la vraie gravité d'une crise nerveuse qui jusqu'ici vous était imparfaitement connue, et dans laquelle j'ai couru un véritable danger cérébral, dont d'énergiques souvenirs personnels m'ont heureusement préservé, sans aucune vaine intervention médicale, par la seule assistance du sévère régime que j'ai introduit, à cette occasion, pour tout le reste de ma vie.

Sauf cet inévitable début, je sentais avec délices l'admirable harmonie spontanée de cette affection privée avec ma mission publique, au moment où je commençais une nouvelle carrière philosophique, où le cœur, comme je vous l'annonçai, aura désormais au moins autant de part naturelle que l'esprit lui-même.

Jusqu'alors c'était mon office social qui seul avait compensé ma fatalité domestique. Depuis un an, je voyais, au contraire, ma vie privée contribuer profondément à améliorer ma vie publique, en me faisant subir, quoique tard, une intime initiation affective, dernier complément indispensable de mon entière préparation philosophique, et sans laquelle je ne pouvais remplir assez ma mission finale pour le service fondamental de la grande régénération humaine. Ma noble et tendre Clotilde, douée des plus hautes facultés mentales et morales, était disposée à devenir spontanément, sous ma direction,

ma digne collègue dans cette nouvelle phase de ma vocation sociale. Pour vous donner une idée de sa double élévation, il me suffirait de vous apprendre que, malgré les plus énergiques et légitimes motifs personnels de maudire l'indissolubilité du mariage, elle avait, d'après mes sommaires remontrances initiales, sérieusement voué l'ensemble de sa carrière littéraire à compenser, à sa manière, les ravages moraux exercés, à cet égard, par les déplorables aberrations contemporaines d'un beau talent féminin, dont elle était, j'ose l'assurer, digne de triompher finalement.

Vous pouvez ainsi concevoir toute l'immensité de ma perte et je puis ajouter que l'Humanité n'est pas, au fond, moins cruellement frustrée, quoiqu'elle ne puisse soupçonner la vraie valeur du précieux organe qui vient de lui être ravi. A l'âge où j'avais dû renoncer déjà à tout sérieux espoir d'un véritable bonheur privé, je commençais à obtenir une incomparable félicité, que jamais je n'avais même osé rêver ! La voilà brusquement détruite, au moment où les vexations de sa famille allaient déterminer mon éternelle amie à se rapprocher davantage de moi !...

Il m'a fallu toute la puissance de mes convictions philosophiques contre le suicide, fortifiée du sentiment fondamental de la haute mission sociale qui me reste à remplir, pour survivre sans hésitation à une telle catastrophe. M. Lewes, qui m'a vu le lendemain, pourra vous dire com-

bien il m'a trouvé déjà ferme et résigné, puisque je n'ai pas même contremandé ainsi le rendez-vous spécial que je lui avais assigné quelques jours auparavant.

Cette horrible épreuve m'a aussi permis de mesurer l'inaltérable consistance actuelle de ma santé cérébrale, qui, après avoir résisté à un pareil coup, se trouve certes à l'abri de toute atteinte ultérieure. Mais je sens profondément, et de plus en plus, que l'âge des passions privées vient de se terminer pour moi : il ne pouvait mieux finir. Je ne puis espérer d'autres satisfactions intimes que celles résultées du culte assidu des purs et nobles souvenirs que me laisse à jamais cette incomparable année de vertueuse tendresse réciproque. La vie publique doit désormais employer seule tout le trésor de saintes affections qui s'est ainsi développé en moi. Sous ce rapport, j'ose dire que je n'ai rien perdu d'essentiel qu'une noble assistance sociale. Le perfectionnement fondamental dû à l'évolution décisive de la vie affective était déjà réalisé suffisamment; j'espère qu'il portera d'assez grands fruits pour que j'en puisse faire un digne hommage solennel à la mémoire adorée.

Son admirable modestie avait enfin accepté la dédicace publique d'un ouvrage où sa douce influence eut tant de part involontaire. Notre irrévocable séparation ne saurait me dégager de cet heureux devoir. Il me fournira une transition précieuse de ma douleur à mon travail. En y expliquant con-

venablement, aux êtres dignes de la bien comprendre, cette puissante stimulation des sentiments publics par les affections privées, j'aurai d'ailleurs l'occasion d'indiquer sommairement au monde la portée de la perte inaperçue qu'il vient de subir.

Ma principale joie personnelle consisterait maintenant à obtenir que son nom devînt enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante.

Pour vous indiquer à quel point je domine déjà mon irrévocable mélancolie, il me suffira de vous dire que je viens de reprendre au même lieu mon cours public du dimanche, interrompu en février, par la démolition de la salle où je le faisais depuis quinze ans. J'y donne cette année, sans aucune opposition du gouvernement et à la grande satisfaction de mon auditoire, une extension plus considérable et une physionomie plus prononcée à mon préambule philosophique, auquel je consacrerai encore cinq séances de deux ou trois heures, quoiqu'il en ait eu quatre avant la suspension. Cet ensemble de neuf séances me permet, comme vous le sentez aisément, une sommaire exposition vraiment suffisante de l'esprit fondamental, à la fois philosophique et politique, propre au positivisme systématique.

Afin de la mieux animer, j'y ai pris ouvertement l'offensive contre les métaphysiciens, soit psychologues, soit idéologues, mais surtout contre les premiers, qui aujourd'hui dominent ici. Continuer,

après Voltaire et Diderot, la guerre spéciale et directe contre la théologie, c'est maintenant, en France, s'acharner sur un cadavre, ou du moins sur un agonisant.

Il n'en est pas de même, à beaucoup près, du déisme psychologique, qui seul maintient encore, chez les têtes actives, les bases fondamentales de l'esprit religieux, tout en ruinant, par son inconséquence caractéristique, ses vraies conditions sociales. Mon attaque générale a déjà retenti assez pour forcer ces insolents personnages à rompre enfin le silence concerté par lequel ils voudraient étouffer l'influence de mes travaux, au moins dans la sphère de la presse périodique, essentiellement soumise encore à leur ascendant habituel. Un de leurs principaux organes prépare, pour la *Revue des deux mondes,* un examen développé de mon grand ouvrage, sans être arrêté par le souvenir de l'éminent travail de Littré. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ma résolution naturelle de maintenir, envers cette nouvelle appréciation française, mon heureux régime d'abstinence littéraire, dont j'ai fait, en faveur de l'autre, une exception si méritée. Mais, sans même m'en enquérir aucunement, je serai bien aise qu'il s'élève, à ce sujet, dans notre revue la plus répandue, une discussion propre à propager beaucoup la lecture, ou du moins la connaissance de mon livre fondamental.

Le dernier numéro de cette revue contient, de Littré, un important article, que je lui ai promis

de lire, sur son audacieuse critique radicale de la prétendue sagesse créatrice, en ce qui concerne l'organisme animal, et surtout humain, à propos de la *Physiologie* de Muller.

Cette remarquable publication me semble très-propre à indiquer aux Anglais le vrai degré de liberté philosophique dont la France jouit aujourd'hui, sans aucun exemple antérieur ni extérieur, par l'heureux concours de l'insouciance officielle avec l'indifférence populaire. Un tel article ne fait réellement courir aucun danger quelconque à son auteur, ni dans la juste considération publique, ni même dans sa position légale comme membre rétribué d'une commission historique. Ainsi qu'il me le disait tout à l'heure, il suffit ici aujourd'hui d'oser convenablement tenir un pareil langage pour que personne ne puisse vraiment l'empêcher, même dans une revue qui est, à beaucoup d'égards, dévouée au gouvernement. Les philosophes qui se plaindraient des entraves extérieures n'auraient donc chez nous qu'à reconnaître involontairement leur défaut de courage intérieur, ou de convictions arrêtées. Il est certainement fort regrettable qu'une insuffisante appréciation des caractères et des besoins propres à la situation actuelle ne permette point aux puissants particuliers anglais d'utiliser, dans l'intérêt commun de l'Occident, cette heureuse propriété du milieu français, pour constituer un digne organe périodique de la véritable émancipation mentale. Un tel avantage nous est assez radica-

lement inhérent pour qu'il doive essentiellement résister à tous les orages politiques qui peuvent prochainement survenir ici, quoiqu'il fût exposé à quelque altération passagère, en cas d'ascendant éphémère soit des chrétiens, soit surtout des déistes.

La cordiale sollicitude exprimée, à la fin de votre lettre, sur ma situation personnelle, m'oblige à ne pas terminer sans vous donner, à ce sujet, quelques sommaires indications spéciales, qui compenseront assez mon long silence antérieur. Mes embarras immédiats sont vraiment graves, depuis que j'ai accompli les économies mentionnées dans ma lettre de janvier, et au-delà desquelles commencerait pour moi la détresse réelle, que j'ai résolu d'éviter, à moins d'impossibilité totale.

La douloureuse catastrophe qui vient de frapper mon cœur a même exercé, sous cet aspect financier, une petite réaction nouvelle, en suscitant un puissant obstacle moral à une autre réduction de quatre ou cinq cents francs que je comptais encore faire bientôt, sans aucune gêne sérieuse, sur le prix annuel d'un appartement trop considérable pour mes seuls besoins, mais auquel se rattachent maintenant des souvenirs qui constituent à jamais la plus précieuse partie de mes intimes richesses. Quoi qu'il en soit, vous concevez que cette condition accessoire aggrave réellement bien peu les principales difficultés matérielles de ma situation temporaire, qui déjà me forçait, pour d'autres motifs vraiment insurmontables, de recourir à l'assistance

actuelle de mes amis personnels. Sauf cette pénible nécessité, je n'ai d'ailleurs aucune inquiétude sérieuse sur mon avenir. La démission qui avait fait vaquer, en septembre, le poste de directeur des études polytechniques a été retirée à temps par le titulaire, en sorte que le Conseil dirigeant n'a eu nullement à voter sur ma candidature officielle à cet égard, ni au sujet des mutations consécutives.

Mais j'ai de plus en plus la certitude morale que ce corps est très-disposé maintenant à réparer, dès la première occasion opportune, l'iniquité commise envers moi, et qui ne fut, comme je vous l'expliquai alors, qu'une sorte de surprise légale, imprévue même pour mes ennemis. D'ailleurs la plupart de ceux qui votèrent là contre moi, sauf quatre ou cinq agents ou complices dévoués du *sultan de l'Observatoire*, ont changé de disposition, d'après le mauvais effet qu'a produit cette spoliation, soit chez la jeunesse polytechnique, soit auprès de tous les juges impartiaux et respectables.

La rare modération que j'ai su obstinément conserver, en un cas où j'avais tant de droits à éclater publiquement, comme mes ennemis l'avaient présumé, a beaucoup contribué à consolider et développer ces tendances favorables. Dès la consommation de cette infamie, vous savez que je ne me suis pas regardé comme définitivement proscrit. Fort du suffrage solennel de mes chefs, auxquels seuls j'ai dû en appeler jusqu'ici, on me voit attendre avec patience la seule décision vraiment finale, celle qui

résulterait d'une occasion offerte à la réparation. Si alors l'injustice se consommait, j'invoquerais dignement une opinion publique, qui serait alors mon unique ressource; mais je ne l'en occuperais pas auparavant, dussé-je attendre longtemps encore.

Du reste, tout le monde s'attend ici à ma prochaine réintégration, peut-être même assez tôt pour faire, en juillet, les examens de 1846. Cela ne dépend que de la démission attendue du septuagénaire dont je vous ai parlé. Quant à l'intrus qu'on m'a substitué, je ne désire nullement qu'on établisse, en l'écartant pour moi, un nouvel exemple fâcheux de l'instabilité inhérente à cette sotte formalité de réélection annuelle, et j'espère qu'on le gardera tant que son service ne méritera pas l'exclusion. Si cela retarde peut-être un peu ma propre réintégration, j'y gagnerai, par la justice, plus de facilité à obtenir l'inamovibilité, que je veux demander personnellement aussitôt que je serai réinstallé. Je conserve, d'ailleurs, toutes mes espérances antérieures quant aux deux autres postes polytechniques dont je vous ai parlé auparavant. Tout le monde convient que j'ai plus de droits que personne à chacune de ces trois places, dont le revenu est presque identique. Mais, envers toutes trois, il faut que j'attende sans impatience une vacance qui ne dépend pas de moi.

Ainsi mon heureuse insouciance philosophique est, au fond, très-légitime quant à l'avenir. Pour le présent, qui seul m'embarrasse réellement, mes

douces préoccupations de cœur m'ont rendu, entre autres services essentiels, fort peu sensible, depuis un an, à des atteintes qui autrefois m'auraient beaucoup troublé passagèrement; et vous concevez qu'une diversion non moins puissante résulte désormais, à ce misérable égard, de ma noble affliction éternelle.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

N.-B. Nous faisons suivre cette lettre des documents hollandais auxquels il est fait allusion p. 413 et 414, et dont la copie, de la main d'Auguste Comte, se trouve jointe aux originaux conservés par M. Mill. (*Note de l'éditeur.*)

(*Copie conforme*) A M. Auguste Comte, à Paris.

La Haye, le 11 avril 1846.

MONSIEUR,

L'étude de vos ouvrages, en même temps qu'elle nous a fait apprécier la haute portée de vos travaux et l'immensité de l'œuvre à laquelle vous avez consacré votre vie, a fait naître en nous le désir de contribuer, selon notre pouvoir, à la propagation des idées positives, en appelant l'attention de nos compatriotes sur votre grand ouvrage, pas assez connu dans notre patrie.

Dans ce but, nous venons de publier une traduction des deux premières leçons du Cours de Philosophie positive, sous le titre de *Bases générales de la Philosophie positive.*

Nous avons l'honneur de vous offrir, ci-joint, un exemplaire de cette publication.

Nous vous prions de bien vouloir considérer cette démarche

comme un témoignage de la vive admiration que nous ressentons pour le successeur de Bacon et de Descartes.

A cette occasion, nous éprouvons le besoin de vous dire que nous avons été profondément affligés en apprenant, par la préface personnelle de votre ouvrage, que la France, quoique constituant l'avant-garde de la civilisation, n'apprécie pas encore convenablement le véritable philosophe des temps modernes. Nous espérons vivement que, malgré les difficultés de votre position, vous pourrez accomplir votre grande mission.

Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de notre profond respect.

Ont signé :

Le comte de Limburg-Stirum, capitaine du génie ; Hretzer et van Hasfelt, lieutenants du génie, tous trois attachés au ministère de la guerre hollandais.

Reçue le mercredi 15 avril 1846.

PRÉFACE DES TRADUCTEURS.

Nous désirons fixer l'attention sur l'ouvrage, pas assez connu en Hollande, d'Auguste Comte, et nous pensons pouvoir atteindre ce but en publiant une traduction des deux premières leçons de cet ouvrage capital, lesquelles contiennent les bases générales de la philosophie positive.

Notre intention n'est pas de montrer ici de quelle haute importance est pour la société une doctrine qui embrasse tout, ni de faire voir que, tant qu'une pareille doctrine n'est pas fondée, l'état révolutionnaire où l'Europe civilisée est depuis longtemps engagée, et sur lequel s'élèvent tant de plaintes vaines, doit nécessairement durer.

Qu'il nous suffise de remarquer que Comte, suivant les traces de Bacon et de Descartes, a réussi à embrasser complétement la doctrine.

Pour cela, il était tout d'abord nécessaire que les phénomènes les plus importants pour l'homme, à savoir : les phénomènes sociaux, fussent traités, dans leur ensemble, de la même manière que tous les autres phénomènes naturels.

Comte a accompli cette tâche en fondant une science nouvelle nommée *Sociologie,* à laquelle est consacrée la majeure partie de son ouvrage.

Puissent ceux qui s'occupent avec curiosité de recherches scientifiques être excités à poursuivre le développement ultérieur des idées de Comte dans son livre même et être conduits, par notre intermédiaire, à augmenter de plus en plus le nombre des partisans de la philosophie positive!

Quant à l'exécution de notre traduction, nous ajoutons que nous nous sommes efforcés de rendre l'original avec toute l'exactitude possible.

(*Traduite du hollandais par M. Littré.*)

XLIII

Paris, le lundi 10 août 1846.

Mon cher monsieur Mill,

En réponse à votre dernière lettre (du 26 mars), je vous ai écrit, il y a trois mois (le mercredi soir 6 mai), une longue lettre fort importante, à mes yeux, sous plusieurs rapports, tant publics que privés. Votre silence à ce sujet commence à m'inquiéter gravement, comme étant déjà plus prolongé qu'en aucun autre cas antérieur, depuis cinq ans que dure notre précieuse correspondance. Quoique les accidents de poste soient heureusement devenus très-invraisemblables, ils restent encore strictement possibles, et ce long délai m'a d'abord fait craindre que ma lettre ne vous fût point parvenue. Toutefois, si cela était, vous m'auriez sans doute écrit déjà pour me faire expliquer un silence qui,

dans cette hypothèse, devrait vous paraître durer depuis le 23 janvier, date de ma dernière lettre répondue.

A la vérité, votre ancien collègue, M. Williamson, qui m'est enfin venu voir récemment avec son fils, m'a fait penser que ma lettre du 6 mai pourrait bien vous avoir trouvé absent de Londres, et même d'Angleterre, par un de ces congés annuels dont je me féliciterais pour votre santé que vous eussiez contracté la scrupuleuse habitude.

Mais je sais, d'un autre côté, que vos absences ne sont pas d'ordinaire aussi prolongées, et je présume d'ailleurs que, si une exception avait eu lieu à cet égard, vous m'en auriez averti au moins indirectement.

Je suis ainsi conduit à regarder malheureusement comme la plus probable la pire supposition, en attribuant cette anomalie à une sérieuse perturbation de votre santé. Cette conjecture m'alarme d'autant plus que, malgré mon abstinence de journaux, je viens d'apprendre que l'on s'inquiète, à Londres, du choléra ; l'absence de nos amis Austin, actuellement en campagne, ne me permet pas de recevoir à ce sujet de justes informations spéciales ; je me décide donc à vous écrire aujourd'hui ce court billet, uniquement destiné à dissiper les incertitudes et les inquiétudes suscitées par votre silence exceptionnel.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Suivant mon usage, je n'ai nullement pris copie de ma longue lettre du 6 mai. Mais si elle était vraiment perdue, je croirais pouvoir de mémoire vous là restituer essentiellement, son importance spéciale me l'ayant naturellement rappelée.

XLIV

Paris, le mercredi 2 septembre 1846.

Mon cher monsieur Mill,

Ce billet est uniquement destiné à introduire auprès de vous une noble Polonaise, Mlle de Haza, aussi recommandable par l'élévation de ses idées que par la délicatesse de ses sentiments.

Si vous pouvez lui être de quelque utilité pendant son court séjour à Londres, je vous en aurai une véritable reconnaissance personnelle.

Notre commune amie, Mme Austin, à laquelle je dois l'avantage de connaître Mlle de Haza, se joindrait certainement à moi, sans son absence actuelle, pour une telle recommandation.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

XLV

Paris, le jeudi 3 septembre 1846.

Mon cher monsieur Mill,

J'ai été très-touché de la sincère sympathie témoignée, dans votre lettre du 13 août, au sujet de l'affreux malheur personnel que je viens de subir, et dont votre propre cœur vous fait dignement sentir la vraie profondeur. Comme vous le dites, le temps seul peut atténuer de telles douleurs, qui sont au-dessus de toute consolation. Mais jusqu'ici, plus je considère cette perte irréparable, plus j'en apprécie l'intime gravité. La seule diversion efficace que comporte maintenant ma triste vie privée consiste à m'absorber encore davantage dans ma vie publique, d'où je dois désormais tout tirer. Empêché par mes devoirs professionnels de prendre, au moment de cette catastrophe, les deux ou trois semaines de repos total qu'exigeait une telle secousse, j'ai dû consacrer d'abord la première moitié de mes vacances actuelles au simple rétablissement de mon système nerveux. Mais, quoiqu'il reste encore bien ébranlé, j'espère utiliser la seconde moitié de ce précieux loisir pour reprendre convenablement ma grande élaboration de l'an dernier.

Afin de renouveler plus tôt mes rapports directs

avec le public, je suis presque décidé, par mes dernières réflexions, à publier d'abord les deux premiers volumes de ce traité, et ensuite les deux autres, au lieu de la publication intégrale que je projetais primitivement, mais avec la conviction, toutefois, que l'ouvrage ne comporte réellement pas un plus grand morcellement. Cette modification utile procure d'ailleurs à mon cœur la secrète satisfaction de hâter l'apparition de la chère dédicace destinée à faire apprécier l'éminente compagne intellectuelle et morale qui semblait promise au reste de ma vie. En attendant, mes intimes préoccupations continuent à me détourner des graves embarras passagers de ma situation matérielle; au milieu d'une telle mélancolie, je sens à peine l'active méchanceté de mes ennemis et même la tiédeur inattendue de presque tous mes amis.

Vous apprendrez sans doute avec un véritable intérêt, à la fois privé et public, la tentative nouvelle ou plutôt renouvelée que je viens de commencer hier, auprès du ministre de l'instruction publique, pour faire créer, en ma faveur, à notre Collége de France, la chaire d'***histoire générale des sciences positives***, dont j'ai parlé dans ma fameuse préface comme ayant été, en 1832, d'abord accueillie par l'instinct philosophique de M. Guizot, et finalement repoussée par ses rancunes métaphysiques. Le temps m'a paru opportun pour reproduire cette proposition, d'après la sage énergie avec laquelle le ministre actuel vient de briser la tutelle

pédantocratique dont ses prédécesseurs n'osaient pas s'affranchir; il faut d'ailleurs saisir le moment, sans doute très-passager, où un tel ministère se trouve confié à un homme étranger aux divers corps enseignants. En offrant ainsi au gouvernement une occasion formelle de compenser noblement l'iniquité dont il déplore de n'avoir pu me préserver en 1844, je puis d'ailleurs compter sur l'appui spontané des deux ministres de la guerre, qui ont pleinement apprécié ce cas inouï. Si M. Guizot était, moralement, autre chose qu'un misérable parvenu, ou plutôt un pédant sans cœur, ce serait là, pour lui, un moyen facile de réparer envers moi ses indignités primitives, que sa conscience pourrait maintenant lui reprocher comme la première source de mes embarras actuels. Mais je compte peu sur son intervention quelconque, que je suis très-décidé à ne solliciter aucunement. En tout, je n'ai tenté cette démarche que parce qu'elle n'offre, d'ailleurs, aucun inconvénient, sans toutefois en espérer sérieusement le succès. Je vous instruirai de son issue quelconque.

C'est avec une vive satisfaction que je vois croître votre judicieuse confiance sur l'installation décisive du positivisme dans le domaine actuel de la discussion publique. Quoique les adhésions aient été, en France, plus tardives qu'ailleurs, elles y montrent maintenant une sorte de compensation par leur netteté et même leur plénitude. Tous les camps philosophiques ont ici donné déjà une sanc-

tion plus ou moins complète au nouveau régime intellectuel. Mes graves préoccupations diverses m'avaient empêché, depuis quelque temps, de vous indiquer, à ce sujet, plusieurs manifestations spéciales, qui pourraient vous offrir quelque intérêt; je puis aujourd'hui les réunir à de nouveaux témoignages analogues, qui se multiplient journellement.

Je vous ai déjà annoncé la grande extension que j'ai donnée, cette année, avec un entier succès, au préambule philosophique de mon cours habituel d'astronomie populaire. L'une de ces douze séances a suscité une manifestation publique qui mérite de vous être signalée comme indice d'une heureuse modification dans l'opinion française, dont le progrès actuel m'a toujours paru mesurable surtout par le degré d'exécration nationale vouée à la mémoire du charlatan rétrograde qui a tant troublé la marche révolutionnaire. Au sujet de l'aptitude naturelle du positivisme à systématiser toutes les gloires, j'ai été conduit à recommander à mon auditoire la digne glorification de notre héroïque Jeanne, que la théologie n'a pas su s'approprier, et que le principal propagateur de la métaphysique négative a si indignement tenté de flétrir. J'ai terminé cette exhortation spéciale en ajoutant que « cette manifestation spontanée constituerait une digne compensation de la déplorable apothéose décernée à Bonaparte ».

Par ces dernières paroles, je craignais bien

d'exciter quelques murmures qui, du reste, ne m'auraient nullement ébranlé. A ma grande surprise, elles ont, au contraire, déterminé, dans toutes les parties de ce nombreux auditoire, l'explosion immédiate d'énergiques applaudissements, dont je n'avais jamais été ainsi accueilli. Un tel indice est propre à atténuer un peu les craintes trop naturelles des graves désordres que pourrait ici susciter bientôt la déplorable situation des esprits, à la mort du chef actuel.

Outre de nombreuses adhésions spontanées, mais individuelles, caractérisées par d'énergiques lettres émanées surtout des jeunes esprits scientifiques, je crois devoir vous signaler spécialement la démarche collective des médecins de Rennes qui avaient formellement chargé leur organe au dernier congrès médical de me témoigner leur active sympathie pour le positivisme systématique. Au fond, la classe des médecins doit ici nous fournir notre principal point d'appui immédiat, comme mieux préparée qu'aucune autre, malgré ses graves imperfections théoriques, à bien accueillir la nouvelle philosophie. Ils y sont même plus propres que la classe, d'ailleurs moins nombreuse, surtout moins compacte, et, à tout prendre, moins influente qui se recrute à notre École polytechnique ; car l'avantage incomparable que possède celle-ci d'avoir commencé l'évolution philosophique par sa véritable origine, s'y trouve jusqu'à présent beaucoup neutralisé par son stupide dédain pour les études qui doivent la

compléter, et qui seules lui impriment son vrai caractère social.

Au contraire, les médecins sentent beaucoup mieux ce qui manque à leur préparation mentale, et ils ont, en général, la sagesse de le regretter franchement.

En descendant la hiérarchie intellectuelle, j'arrive aux manifestations purement métaphysiques.

Celle qui a paru le 15 avril, dans notre *Revue des deux mondes*, se trouve, au rapport de Littré, beaucoup plus satisfaisante que nous ne l'attendions, quoique je n'aie pas cru, comme vous le supposerez aisément, devoir l'honorer d'une exception à mon régime d'abstinence cérébrale. Ma classification des sciences s'y trouve complétement admise, quoique l'auteur ait sans doute peu compris la portée philosophique d'une telle concession.

Le symptôme est d'autant plus favorable qu'il émane, non du milieu idéologique, bien moins éloigné des tendances positives, mais du milieu psychologique proprement dit, qui n'a chez nous aucune nationalité, et qui n'y constitue qu'une importation germanique, principal appui véritable de la religiosité actuelle, et dont l'introduction en France s'est accomplie sous la réaction rétrograde de Bonaparte, pour lequel nos psychologues professent un étrange culte.

Je dois, enfin, vous signaler jusqu'aux démonstrations formellement théologiques. Vous serez, sans doute, encore plus surpris que moi d'appren-

dre que, en pleine Sorbonne, un prêtre catholique a expressément recommandé, comme professeur à notre faculté de théologie, l'étude générale de mon grand ouvrage, en y signalant une tentative de reconstruction où il reconnaît un esprit tout à fait indépendant de la philosophie purement négative du siècle précédent. Quoique ce professeur ait, bien entendu, proclamé en même temps sa réprobation radicale d'un tel effort, cette justice partielle et cette invitation relative doivent sembler d'autant plus remarquables que, par une singulière inconséquence, il a oublié la proscription de mon livre par l'index papal.

Tous ces divers symptômes me persuadent de plus en plus que le moment serait enfin venu, s'il se trouvait un peu d'énergie et de générosité chez quelques puissants patrons, d'imprimer une activité systématique à la propagation continue du positivisme par son application périodique au mouvement actuel non-seulement en France, mais aussi dans tout le reste de notre Occident. Je conçois très-bien les vœux importants qui terminent votre lettre sur l'imminent besoin d'étendre à l'Angleterre la pleine liberté d'exposition et de discussion, qui existe maintenant ici pour jamais. Toutefois, je ne puis, à cet égard, m'empêcher de penser que la vraie liberté ne se concède pas : elle se prend.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

J'ai remis hier un billet d'introduction auprès de vous, qui m'a été demandé par une dame polonaise, appelée à Londres par quelques courtes affaires littéraires. Quoique je la connaisse seulement depuis quelques mois, sous l'entremise de Mme Austin, je la crois vraiment digne de votre intérêt, malgré certaines nuances d'excentricité qui n'altèrent pas une remarquable nature intellectuelle et surtout morale.

Je vous serai obligé de l'assister de vos conseils, et même, s'il y a lieu, de votre intervention.

FIN



ANNEXES

ANNEXES

I

A Monsieur le Maréchal duc de Dalmatie,
ministre de la guerre.

(Copie conforme.)

Paris, le jeudi 25 janvier 1844.
(Remise le 30 janvier.)

MONSIEUR LE MINISTRE,

Quand j'ai été, en 1837, nommé, pour la première fois, examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique, je n'ignorais pas que, d'après l'ordonnance fondamentale du 30 octobre 1832, ces fonctions étaient désormais soumises à une réélection annuelle. Néanmoins, je n'hésitai pas alors à renoncer immédiatement à la majeure partie des avantages que me procurait l'enseignement mathématique, afin d'atténuer, autant que possible, l'inconvénient des récusations auxquelles je serais ainsi assujetti naturellement, dans les examens de Paris, envers mes propres élèves: aussi, des diverses écoles préparatoires où j'enseignais avant cette nomination, n'ai-je dès lors conservé que la moins abondante en candidats. Je devais penser, en effet, que ce nouveau caractère temporaire n'avait été attribué aux fonctions d'examinateur, comme il l'était déjà aux fonctions de répétiteur d'analyse et de mécanique, que j'exerce à l'Ecole polytechnique depuis 1832, qu'afin de fournir un moyen régulier d'écarter aisément un examinateur qui aurait cessé de remplir suffisamment les conditions indispensables, soit de capacité, soit de moralité. Certain de ne jamais mériter de telles plaintes, et

d'ailleurs attachant, en général, peu d'importance aux formes, cette nouvelle position me semblait offrir, tant que mes devoirs seraient bien accomplis, presque autant de stabilité que celle de mes trois collègues, précédemment institués à vie. Jusqu'ici, en effet, c'est ainsi qu'on s'est unanimement accordé à comprendre ce mode temporaire, d'après lequel mes fonctions d'examinateur m'ont été successivement maintenues pendant six ans, sans plus d'embarras que celles de répétiteur. Mais, en me présentant, pour la septième fois, le 19 mai dernier, le conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique a décidé que le directeur des études (feu M. Coriolis) me notifierait, à titre d'avis, l'intention manifestée, à cette occasion, par quelques membres, d'imprimer désormais un autre caractère au droit annuel de présentation, quoique ce projet n'ait pu d'ailleurs donner lieu à aucun vote formel. M. Coriolis m'a donc averti, au nom du conseil, qu'une notable partie de ce corps semblait maintenant disposée à changer chaque année la personne appelée à ces fonctions, sans aucun grief quelconque, et dans l'unique vue d'essayer systématiquement une innovation proposée comme utile au service. Une telle mesure devant altérer profondément le sens généralement attaché jusqu'ici au règlement usité, de manière à détruire les conditions naturelles, quoique tacites, sous lesquelles j'avais d'abord accepté cette position, je me trouve forcé, de mon côté, de vous demander directement, monsieur le ministre, de modifier, en sens inverse la règle actuelle, en rendant aux fonctions d'examinateur la stabilité qu'elles avaient avant 1832, et qu'elles conservent même chez mes trois collègues, puisque je suis encore la seule personne à laquelle l'annualité ait dû être appliquée.

Il serait ici superflu d'insister beaucoup sur l'évidente supériorité que présente, pour cet important service, une telle fixité personnelle, comparée surtout au renouvellement annuel qu'on paraît vouloir introduire, quoique d'ailleurs il n'existe pas, en général, de mesure quelconque, fût-elle presque conçue au hasard, qui, sous un certain aspect partiel, n'offre quelque

avantage réel. Ces fonctions exigent, par leur nature, une combinaison très-délicate de qualités intellectuelles et morales, assez rare pour rendre bientôt impraticable le mode ainsi projeté, par l'impossibilité de trouver les douze ou seize personnes suffisamment convenables que supposerait au moins son application effective aux quatre places d'examinateur. En outre, les hommes les plus propres à un tel office ne doivent presque jamais le remplir immédiatement, quel que puisse être leur zèle, avec la perfection désirable, faute d'une suffisante expérience spéciale, dont aucune supériorité personnelle ne peut vraiment dispenser. L'innovation proposée est radicalement contraire à cette évidente condition : elle tend à écarter un fonctionnaire à l'instant même où il peut commencer à bien remplir sa mission. En augmentant beaucoup l'instabilité actuelle de ces fonctions, ce projet tend d'ailleurs à les faire souvent dédaigner par ceux qui en seraient le plus dignes. Il diminue, autant que possible, une indispensable responsabilité, non moins morale qu'intellectuelle, qui deviendrait ainsi presque illusoire pour les nombreuses personnes alors appelées successivement à cet office, que chacune d'elles n'exercerait peut-être qu'une seule fois dans toute sa carrière, ou, du moins, ne réitérerait qu'à de longs intervalles indéterminés, à peu près comme chez les jurés. Cette multiplicité et cette instabilité aggraveraient extrêmement l'inconvénient, déjà inhérent à ma position actuelle, que présente la réunion, ainsi presque inévitable, des fonctions d'examinateur à celles de professeur d'une portion des candidats.

La stabilité régulière, que je propose de rétablir, offre au contraire, évidemment, des avantages fondamentaux, et les dangers qui s'y rattachent peuvent être fort atténués, ce me semble, par le mode que je vais avoir l'honneur de vous soumettre. Nos fonctions d'examinateur d'admission sont très-analogues à celles des juges, et les graves considérations sociales qui ont motivé l'inamovibilité de ceux-ci, conviennent pareillement aux autres. Il faut, dans les deux cas, une rare énergie

morale afin que le devoir d'un fonctionnaire temporaire ne fléchisse jamais devant les instances de ceux dont dépend son sort précaire, quand il s'agit, par exemple, de rejeter un candidat parent ou protégé de quelqu'un de ses électeurs annuels.

Lorsqu'on institua à vie les principaux examinateurs de sortie à l'Ecole polytechnique, les mêmes motifs militaient également pour étendre, à plus forte raison, cette garantie d'indépendance aux examinateurs d'admission, qui non-seulement fixent aussi l'ordre de mérite des candidats, mais encore doivent réellement, année commune, écarter les trois quarts de ceux qu'ils jugent. Si leur annualité actuelle était vraiment avantageuse au service, de semblables considérations détermineraient, avec plus de force encore, à traiter ainsi les fonctions de professeur, qui, du moins, n'exigent pas une haute énergie morale : personne pourtant ne l'oserait proposer, sans qu'il existe peut-être d'autre raison véritable d'une telle différence, si ce n'est que les savants consultés, en 1832, sur cette amovibilité, avaient été professeurs et jamais examinateurs. Enfin, l'institution à vie permet d'exiger que les examinateurs s'interdisent toute participation à l'enseignement préparatoire, pourvu que le traitement actuel soit assez augmenté pour en pouvoir dispenser les fonctionnaires sans fortune personnelle. On ferait ainsi cesser cette sorte de fausse position qui résulte aujourd'hui, chez moi, de l'existence d'une inévitable supériorité hiérarchique envers des professeurs dont je suis, en d'autres instants, le collègue.

Quant aux craintes raisonnables que peut suggérer cette permanence rendue aux fonctions d'examinateur, je n'ai point à m'occuper ici de celles relatives aux cas extrêmes de prévarication ou d'impuissance, qui ne comportent et n'exigent d'autre remède que la fermeté d'une sage administration ; les offices quelconques ne constituent jamais d'inviolables propriétés ; et l'inamovibilité des juges, par exemple, n'ôte nullement la faculté d'éliminer ceux qui deviendraient réellement indignes de leur poste. Ces exceptions étant écartées, le seul danger sérieux d'une telle institution à vie consiste surtout en

ce qu'il est très-difficile, et le plus souvent presque impossible, de bien juger, avant l'expérience, l'aptitude effective à de telles fonctions, qu'on risquerait dès lors de conférer indéfiniment à des sujets insuffisants. Mais il est aisé, ce me semble, de remédier assez à ce grave inconvénient, en ne confiant d'abord ces fonctions que pour trois ans, pendant lesquels le fonctionnaire peut être convenablement apprécié, la permanence n'étant ensuite accordée que d'après une telle épreuve.

Par ces divers motifs, je crois devoir, monsieur le ministre, vous proposer, contrairement au projet exposé, le 19 mai 1843, au conseil polytechnique, d'apporter aujourd'hui, à l'ordonnance du 30 octobre 1832, les modifications suivantes, que je me permets de rédiger sous forme réglementaire, dans la seule vue d'abréger:

1° Les examinateurs d'admission à l'Ecole polytechnique seront désormais permanents, de même que les principaux examinateurs de sortie, et comme ils l'étaient avant 1832 ;

2° Leur traitement sera égalé à celui de ces derniers examinateurs, dont les fonctions, sans être plus importantes ni plus difficiles, sont beaucoup moins pénibles;

3° Cette place redeviendra dès lors incompatible avec toute participation à l'enseignement préparatoire ;

4° Chacun de ces fonctionnaires sera d'abord institué, dans les formes ordinaires, seulement pour trois ans, sous le titre d'*examinateur provisoire*, l'inamovibilité lui sera ensuite directement conférée par le ministre, si cette épreuve lui a été suffisamment favorable ;

5° Afin de prévenir toute abusive prolongation de cet office au-delà de l'âge d'aptitude, ces examinateurs *pourront* être appelés à la retraite quand ils auront accompli leur soixantième année.

Jusqu'ici, monsieur le ministre, dans la sommaire appréciation qui précède, j'ai discuté la mesure proposée, le 19 mai dernier, au conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique, comme si cette systématique mutation annuelle des examina-

teurs avait été imaginée pour améliorer un important service public. Mais je dois maintenant avoir le courage de vous signaler, à cet égard, la vérité tout entière, quelques nouveaux dangers qu'elle puisse indirectement m'attirer, en vous apprenant que ce projet n'a été réellement conçu qu'afin de satisfaire d'indignes passions privées, dont l'indication vous montrera combien divers membres de cette corporation peuvent abuser d'un droit annuel qui leur a été certainement accordé à toute autre fin. Forcé, pour cela, d'exposer quelques faits personnels, je m'efforcerai de les réduire à ce qui est strictement indispensable.

Dans le sixième et dernier volume, publié en 1842, d'un ouvrage sur la philosophie des sciences, j'ai été conduit à blâmer, comme philosophe, l'esprit et la tendance que manifestent de plus en plus nos corps savants quant à l'exercice du pouvoir que la généreuse confiance du gouvernement français leur a graduellement conféré, envers les principales nominations scientifiques, qui jusqu'alors émanaient exclusivement de lui. Contrairement aux préjugés actuels, j'ai osé regretter que l'administration se fût ainsi dépouillée d'un droit que le véritable intérêt public aurait dû l'empêcher de confier, avant le temps, à une classe où l'esprit d'ensemble et le sentiment du devoir sont jusqu'ici trop peu développés pour qu'elle se trouve réellement digne d'aucun pouvoir direct, sur les personnes encore moins que sur les choses. Enfin, j'ai cru devoir aussi spécifier davantage cette appréciation générale, en déplorant expressément la funeste influence qu'exerce, depuis longtemps, à l'Ecole polytechnique, M. Arago.

Cet illustre personnage a exercé contre moi, à cette occasion, un acte inoui d'oppression littéraire, en se tenant à couvert de toute poursuite légale derrière mon libraire, malheureusement placé sous sa dépendance, et qui lui servit alors d'agent passif. Ainsi forcé de ne demander justice que contre cet instrument subalterne, j'ai obtenu du Tribunal de commerce de Paris, par un arrêt rendu le 29 décembre 1842, la pleine réparation que

j'avais dû réclamer, dans l'intérêt commun de tous les auteurs indépendants.

Quelques jours avant les débats publics de cette grave affaire, que j'ai personnellement soutenue, j'ai été directement menacé, si je me permettais d'y nommer M. Arago, de perdre ma position à l'Ecole polytechnique, surtout quant aux fonctions d'examinateur, au sujet desquelles on se faisait fort, si j'osais parler, d'empêcher ma prochaine réélection annuelle. Je n'ai tenu aucun compte de ces coupables menaces, me bornant à les dévoiler au Tribunal et au public, dans l'audience du 15 décembre 1842, où je discutai la cause. Au temps ordinaire de la réélection, M. Liouville, principal appui de l'animosité de M. Arago contre moi dans le conseil polytechnique, usa, en effet, de toute son influence pour déterminer cette corporation à m'ôter, à l'âge de quarante-cinq ans, après six années d'un honorable exercice, des fonctions que ma pauvreté personnelle me rend immédiatement indispensables. Cette réélection, qui, pendant toutes les années antérieures, n'avait donné lieu qu'à une sorte de formalité, accomplie en quelques minutes, a suscité ainsi, en 1843, sans qu'on pût rien reprocher à mon service, trois semaines de débats animés, qui ont exigé trois longues et orageuses séances de cette assemblée. Forcé enfin de céder à l'impartiale majorité du conseil, M. Liouville s'est alors avisé, dans la séance définitive du 19 mai dernier, de proposer, avant le vote qui me concernait, ce projet de rénovation annuelle des examinateurs, que j'ai ci-dessus discuté, et qui n'avait été nullement indiqué tant que mes ennemis avaient conservé quelque espoir de m'écarter directement. Tout porte à croire, j'ose le dire, que si M. Liouville parvenait ainsi à m'éliminer en 1844, et à me substituer l'une de ses créatures, il trouverait alors d'excellentes raisons pour revenir à l'état actuel, et même pour demander, en faveur du nouveau fonctionnaire, une permanence que je sais qu'il préfère en principe. Quoi qu'il en soit, je ne crains pas d'affirmer que l'étrange projet dont j'ai ci-dessus indiqué les vices essentiels n'a été

réellement destiné, par son auteur, qu'à détruire ma position, bien que d'autres membres aient pu ensuite en être consciencieusement séduits.

Dans la situation que je viens de décrire, il ne me restait, monsieur le ministre, qu'à recourir, comme je le fais aujourd'hui, à votre haute protection, naturellement acquise à tout fonctionnaire qui, sans mériter aucun reproche, se trouve en butte à de puissantes animosités. Si l'inamovibilité que je demande vous semble, ainsi qu'à moi, réellement conforme à l'intérêt public, l'exposition précédente constitue un puissant motif d'en hâter l'institution, afin de me soustraire aux injustes tentatives qui vont recommencer contre moi lors de la prochaine réélection, ordinairement opérée en avril. Au cas contraire, je dois vous supplier de vouloir bien recommander que ma démarche soit tenue aussi secrète que possible; car elle est, évidemment, de nature à augmenter beaucoup les animosités dont je suis l'objet, et peut-être même à les propager, par un entraînement trop commun aux corporations, chez quelques-uns de ceux qui, jusqu'ici, m'ont défendu. Toutefois, si vous croyiez devoir assujettir l'ensemble de cette affaire à une vraie discussion officielle, je me sens tout prêt, quelle que doive être votre décision finale, à soutenir directement, contre des adversaires quelconques, l'exactitude de toutes les assertions exposées dans cette lettre, en y ajoutant d'ailleurs tous les éclaircissements convenables. Du reste, l'énergique mesure que vous avez récemment introduite pour tempérer l'autorité exagérée du conseil polytechnique me donne lieu d'espérer un favorable accueil, en témoignant que vos yeux sont déjà ouverts, en général, sur les abus propres à ces compagnies trop accréditées, où les passions et les préjugés des diverses coteries scientifiques exercent aujourd'hui tant d'empire.

N'ayant pas l'honneur, monsieur le ministre, d'être personnellement connu de vous, je dois vous prier de vouloir bien, avant tout, prendre à mon égard, des renseignements décisifs. Spécialement attaché, depuis douze ans, au service de l'Ecole

polytechnique, j'y ai été successivement placé sous trois chefs, d'abord M. le général Tholosé, ensuite M. le général Vaillant, et aujourd'hui M. le général Boilleau, conjointement avec les commandants en second, M. le colonel Espéronnier, et M. le colonel Guillemain. J'ose compter sur une favorable appréciation personnelle de la part de tous ces fonctionnaires, qui pourront aussi suppléer envers moi, à d'autres égards, au témoignage, désormais impossible, des deux directeurs des études correspondants (feus MM. Dulong et Coriolis), dont ils pourront rapporter les jugements à mon sujet.

Daignez agréer, monsieur le ministre, le respectueux hommage de votre dévoué serviteur,

A^te^ Comte.

II

A Monsieur le Maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre.

(Copie conforme.) Paris, le jeudi 30 mai 1844.
(Remise le 1er juin.)

Monsieur le ministre,

Ma lettre du 30 janvier dernier, que vous avez daigné me promettre d'examiner avec soin, et que je vous prie aujourd'hui de vous faire d'abord représenter, vous a suffisamment expliqué la source et la nature de l'odieuse persécution que M. Liouville m'a suscitée, au sein du conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique, pour satisfaire l'infatigable inimitié que M. Arago m'a vouée. Vous savez que cette lettre était surtout destinée à réclamer l'intervention tutélaire de l'administration contre l'imminent retour périodique des obstacles illégitimes qu'avait ainsi éprouvé, l'an dernier, ma réélection habituelle comme examinateur d'admission. Aucune mesure spéciale n'ayant encore été prise, mes ennemis sont parvenus à con-

sommer, cette année, la spoliation qu'ils avaient alors vainement tentée. Malgré le zèle soutenu et unanime des trois véritables chefs de l'Ecole polytechnique (les deux commandants et le directeur des études), qui ont défendu mes justes droits avec autant d'énergie que tous leurs divers prédécesseurs depuis douze ans que je sers à l'Ecole, la majorité du conseil d'instruction vient de voter, le lundi, 27 mai, une liste de présentation où je ne figure nullement, sans qu'on m'ait d'ailleurs rien reproché sur les fonctions que j'ai remplies pendant les sept années précédentes. Par là se trouve réalisée la haineuse déclaration de M. Arago, qui, dès l'origine de ce conflit, avait annoncé l'intention de me poursuivre sans relâche jusqu'à ce que ma position fût détruite. Quand j'acceptai ces fonctions en 1837, je dus renoncer, dans l'intérêt d'un tel service, à la majeure partie des moyens d'existence que je tirais alors de l'enseignement mathématique, et qui ne peuvent aujourd'hui m'être subitement rendus : en sorte que, si votre haute intervention n'empêchait pas l'accomplissement de cette inique spoliation, mon défaut total de fortune personnelle m'obligerait désormais, sans jamais avoir aucunement démérité, à recommencer laborieusement, à l'âge de quarante-six ans, la carrière incertaine d'un jeune homme.

J'ai déjà discuté, en elle-même, dans ma lettre du 30 janvier, la forme systématique que mes ennemis ont voulu donner à une persécution purement personnelle, par un prétendu projet d'essayer dorénavant chaque année un nouvel examinateur; j'ai facilement démontré combien il serait funeste à cet important service. Mais, quand même on supposerait loyale cette étrange proposition, il est d'abord évident que le conseil n'aurait pas le droit d'empiéter ainsi sur les attributions ministérielles, en altérant aussi radicalement le sens unanimement attaché à la règle existante pendant les six années consécutives de son application effective ; car, en livrant dès lors cet office à un fonctionnaire toujours novice, on introduirait par là, à votre insu, un changement réellement plus grave, pour le

public, que quand l'ordonnance de 1832 rendit temporaire un poste jusqu'alors permanent. Si, en outre, le conseil se croyait vraiment autorisé à une telle mesure, il ne pouvait du moins l'introduire sans une grave discussion spéciale sur ce principe, considéré isolément de toute individualité actuelle : or, j'ose affirmer que cet examen préalable n'a jamais eu lieu. Enfin, en admettant une telle innovation, une juste coutume invariable devait interdire de lui attribuer aucun effet rétroactif : il eût donc fallu en ajourner l'application jusqu'à la première personne nouvelle qui serait ultérieurement appelée à ces fonctions ; c'est ainsi que, en les rendant temporaires, l'ordonnance de 1832 respecta exceptionnellement le caractère permanent qu'elles avaient auparavant chez les titulaires actuels. Ces trois motifs confirment évidemment le jugement que j'ai porté de ce projet, dans ma lettre du 30 janvier, en le montrant comme uniquement destiné, par son auteur, à détruire aujourd'hui ma position personnelle, qu'on reconnaissait ne pouvoir attaquer loyalement.

D'après l'ensemble des faits qui me sont connus, *je n'hésite donc pas*, monsieur le ministre, *à accuser auprès de vous la majorité du conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique d'avoir moralement prévariqué, dans sa séance du 27 mai, en abusant d'un droit de réélection annuelle pour satisfaire des inimitiés privées entièrement étrangères à mon service public; et je m'engage à prouver que cet acte n'a fait que réaliser, sous l'impulsion de M. Liouville, les coupables menaces de M. Arago à mon égard, mentionnées dans ma lettre du 30 janvier*. Je demande, en conséquence, que vous veuillez bien ordonner immédiatement, sur tout ce qui concerne ma réélection de 1843 et ma non-réélection de 1844, une *enquête officielle*, jusqu'à l'issue de laquelle vous suspendriez toute décision quelconque quant à la nouvelle présentation qui vient de vous être soumise.

Si, comme j'en ai la ferme conviction, cette enquête démontre la justice de mon accusation, je réclame de votre sage fermeté la suppression actuelle d'une attribution dont ce corps

serait ainsi reconnu avoir indignement abusé. La conduite ultérieure du conseil polytechnique, suffisamment redressée peut-être par cette énergique mesure, déciderait d'ailleurs s'il faut étendre aussi une pareille garantie à toutes les nominations temporaires, et même enfin à celles qui sont permanentes. Il importerait beaucoup, sans doute, à tous les vrais intérêts publics, que l'administration ressaisit pleinement aujourd'hui des attributions qu'elle a trop généreusement abandonnées à des corporations spéciales, où, sous le vain prétexte d'une compétence qui n'est le plus souvent qu'apparente, surgissent journellement, sans aucune indépendance réelle, des décisions arbitraires soustraites à toute responsabilité effective, et presque toujours déterminées par les passions ou les préjugés des diverses coteries dominantes. Mais, quelque salutaire que fût déjà un tel retour aux véritables principes administratifs, il convient mieux peut-être de ne l'opérer que graduellement, à mesure que les vices du mode actuel deviendront irrécusables pour tous les observateurs impartiaux. C'est pourquoi, monsieur le ministre, je me borne aujourd'hui à vous proposer de *reprendre, par une ordonnance spéciale, la libre nomination directe, comme avant* 1832, *aux fonctions d'examinateur d'admission à l'École polytechnique*, soit que vous rétablissiez aussi la permanence antérieure de cet office, suivant le mode indiqué dans ma lettre du 30 janvier, soit que vous croyiez devoir persister à le laisser assujetti à une nomination annuelle, dès lors exclusivement émanée de l'administration, dont la justice m'inspirerait une pleine sécurité, tant que je satisferais dignement aux conditions, à la fois morales et intellectuelles, qu'exigent de telles fonctions. Quelque grave que soit ce changement, il reste encore assez de temps pour le réaliser dès cette année, en me rendant convenablement l'office qui vient de m'être indignement ravi, sans ajourner aucunement l'ouverture habituelle du concours.

Cette mesure ne constitue, au fond, monsieur le ministre, qu'une suite indispensable de la sage ordonnance introduite, en novembre dernier, pour modifier le mode antérieur des

diverses nominations polytechniques : ce ne serait, du moins, qu'un second pas dans la même voie. En effet, l'acte dont je suis aujourd'hui victime prouve clairement que, vu la faible moralité de ces corporations, l'obligation d'une triple candidature n'y suffit pas pour protéger les fonctionnaires amovibles contre les inimitiés des coteries régnantes, conformément à l'une des deux destinations essentielles de cette heureuse innovation : quant à son autre but, consistant à empêcher l'avénement forcé de prétendants peu convenables, il ne serait guère plus difficile à ces compagnies de l'éluder aussi, par une formalité illusoire, en accolant deux candidats évidemment impropres, à celui qu'on voudrait vous imposer. Sous chaque aspect, il n'y a de vraiment efficace que le retrait d'une attribution dont l'expérience a montré que ces corps ne sont pas encore dignes.

Outre mes justes droits personnels, l'intérêt évident d'un important service public me force donc d'insister sur une telle demande. Car, en laissant consommer sans obstacle l'iniquité tramée contre moi, l'administration annulerait inévitablement tous les honorables efforts qu'elle a déjà tentés pour soustraire l'Ecole polytechnique à la domination des coteries scientifiques: elle livrerait ainsi de nouveau ce grand établissement à la désastreuse omnipotence secrète de M. Arago, en sacrifiant un fonctionnaire auquel on n'a jamais pu reprocher que de s'être attiré l'implacable inimitié de ce puissant personnage par une énergique protestation philosophique contre la déplorable influence que lui procure la dangereuse autorité administrative cédée aujourd'hui aux corps savants. Sous le poids direct d'un tel exemple, quelle indépendance réelle pourrait développer mon successeur quelconque envers les impérieuses sollicitations de plusieurs de ceux qui régleront son sort annuel ? Doit-on d'ailleurs attendre aujourd'hui une énergique moralité, première condition d'un tel office, d'un examinateur qui, par ce mode même d'avénement, se serait montré essentiellement dépourvu de toute vraie délicatesse, en sollicitant activement, ou du

moins en acceptant sciemment, une succession évidemment résultée d'une odieuse spoliation, à laquelle il aurait ainsi nécessairement concouru ? Quelle confiance une pareille introduction peut-elle inspirer aux familles dans la scrupuleuse justice des choix, et quel respect peut-elle faire naître chez une jeunesse déjà si disposée à l'insubordination ?

J'ose dire enfin, monsieur le ministre, que l'équité ne vous permet pas de me refuser l'enquête solennelle que je demande, puisque mon honneur personnel s'y trouve inévitablement intéressé. La masse impartiale du public, même éclairé, trop étrangère aux indignes manœuvres de nos coteries scientifiques, devra spontanément supposer, à moins d'une pleine conviction spéciale, que ma non-réélection actuelle, après sept années d'exercice continu, a été déterminée par quelque grave infraction, soit intellectuelle, soit surtout morale, aux devoirs réguliers de mon office. Je dois d'autant plus le craindre que mes puissants ennemis ont déjà témoigné, par quelques tentatives irrécusables, combien leur moralité peu scrupuleuse les disposerait aisément à s'efforcer sourdement de voiler, sous de lâches calomnies, l'infâme iniquité qu'ils viennent de consommer. C'est pourquoi, monsieur le ministre, je ne me lasserai pas de réclamer, de votre haute justice, une enquête vraiment décisive, après laquelle même un pareil motif m'obligerait, si je n'obtenais pas une véritable réparation, à employer successivement, avec toute l'énergie convenable, tous les divers autres moyens honorables de constater pleinement, aux yeux de tous les hommes honnêtes et sensés, que ma chute actuelle est uniquement due à de coupables animosités privées, malgré l'accomplissement toujours loyal de mon office public. Personne, sans doute, ne saurait me refuser justement une telle satisfaction.

Daignez agréer, monsieur le ministre, le respectueux hommage de

Votre dévoué serviteur,

A^te Comte,

Examinateur pour l'Ecole polytechnique,
10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

III

A Monsieur le Maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre.

(Copie conforme.)

Paris, le jeudi 19 décembre 1844.
(Remise le lendemain.)

MONSIEUR LE MINISTRE,

Le conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique s'étant formellement associé, lundi, 16 décembre, à la tentative d'exclusion commencée envers moi, le 27 mai dernier, par le conseil d'instruction, votre justice protectrice me semble maintenant forcée de recourir à la mesure décisive proposée dans ma lettre du 30 mai, en supprimant désormais tout droit de présentation aux fonctions d'examinateur d'admission, dès lors directement conférées par le ministre seul, Les efforts consciencieux des deux commandants de l'Ecole, et du directeur des études, ont été néanmoins activement secondés par le digne général Vaillant, et par plusieurs autres membres fort honorables : ils ont été spécialement appuyés de l'imposant suffrage du plus éminent des géomètres actuels (M. Poinsot), qui seul, dans cette assemblée, possède une véritable expérience personnelle des examens d'admission. Mais tout cela n'a pu suffire pour contenir, chez le nouveau conseil, la tendance naturelle qui entraîne, surtout aujourd'hui, de tels corps à devenir solidaires les uns des autres contre l'autorité centrale. Ce dernier vote, imprévu pour tout le monde, et même pour mes infatigables ennemis, se trouve d'autant plus caractéristique qu'il est en opposition notoire avec la haute réprobation que vous aviez officiellement manifestée au sujet de la première tentative, quand vous avez expressément refusé, par votre lettre du 15 juillet, de pourvoir à mon remplacement. L'esprit de désordre, qui, de nos jours, a plus ou moins pénétré partout,

semble même avoir disposé certains membres, qui comprennent étrangement l'indépendance, à seconder systématiquement, sans aucune passion personnelle, la marche de mes ennemis, pour ne pas paraître céder, en me défendant, à cette légitime appréciation ministérielle.

Il ne s'agit donc pas seulement ici d'empêcher un fonctionnaire irréprochable de perdre, à la majorité d'une seule voix, sans avoir été jamais entendu, une position justement acquise par sept années consécutives d'un exercice toujours loyal et honorable; tandis que l'exclusion, même notoirement méritée, d'un simple élève ne peut être légalement proposée que par une majorité des deux tiers au moins, et après sa libre défense personnelle! Sous un aspect plus étendu et plus important, il s'agit surtout, en s'opposant à cette injustice particulière, de préserver le nouveau régime polytechnique de l'atteinte profonde dont le menace évidemment un vote par lequel le nouveau conseil dirigeant confirme volontairement, contre votre jugement formel, l'acte le plus inique de l'ancienne domination, malgré le blâme spontanément manifesté, à ce sujet, par tous les hommes honorables, pendant les six mois d'intervalle.

Tous les esprits sages et vraiment indépendants qui s'intéressent à l'Ecole polytechnique, ont applaudi à la salutaire intention qui a inspiré l'ordonnance de réorganisation, évidemment destinée à soustraire ce précieux établissement au funeste ascendant des coteries scientifiques. En m'associant, avec une reconnaissance spéciale, à ce juste hommage, j'ai toutefois regretté que le gouvernement eût encore trop cédé aux préjugés actuels, en accordant trop d'autorité, du moins quant aux personnes, à la nouvelle corporation dirigeante, quoiqu'elle soit mieux constituée que l'ancienne. Cette supériorité résulte essentiellement d'un heureux mélange caractéristique des fonctionnaires pratiques aux membres purement scientifiques. Mais, quoique ces deux éléments aient été rendus égaux en nombre officiel, ils ne peuvent l'être réellement en influence polytechnique, et la balance doit habituellement pencher pour celui qui tend à l'extension

indéfinie de la puissance scientifique contre celui qui se trouve naturellement disposé à respecter la juste prépondérance de l'autorité centrale. Ce danger est d'autant plus à craindre que la partie pratique du conseil, déjà moins homogène et moins compacte que la partie théorique, manque, en général, de confiance dans sa propre sagesse, et partage trop souvent elle-même les préjugés qui règnent aujourd'hui sur la compétence exclusive des savants en matière d'administration scientifique. D'ailleurs aucune précaution générale n'a été instituée pour assurer la présence effective de cette partie essentielle de l'assemblée, naturellement moins disposée que l'autre à une telle assiduité; en sorte qu'une délibération pourrait même être légale sans qu'aucun délégué des services publics y eût participé : ce qui ferait aussitôt dégénérer le conseil dirigeant en une assemblée purement scientifique, comme sous le régime antérieur.

D'après une telle appréciation, je ne crains pas d'assurer que la mesure ci-dessus proposée constitue le seul remède vraiment efficace au vice d'organisation signalé par l'injustice qui m'atteint de nouveau. Vous pouvez, sans doute, monsieur le ministre, employer d'abord, à ce sujet, envers le conseil de perfectionnement, votre droit invariable d'exiger une nouvelle présentation, en prescrivant, si on persiste à m'en écarter, de formuler contre moi une accusation précise, comme vous l'avez fait, il y a six mois, avec le conseil d'instruction. L'usage de ce droit est actuellement devenu d'autant plus convenable que ce nouveau vote d'exclusion se trouve expressément contraire à l'article 27 de l'ordonnance de réorganisation, qui réserve exclusivement au ministre toute semblable révocation. Mais, quoique cette marche soit préalablement utile, ne fût-ce que pour mieux caractériser un aveugle acharnement, sa récente insuffisance envers le conseil d'instruction ne permet guère d'espérer qu'elle suffise maintenant vis-à-vis du conseil de perfectionnement. Quand même les délégués des services publics, avertis par la surprise de lundi dernier, sentiraient spécialement la nécessité de venir contre-balancer la funeste impulsion des

coteries scientifiques de manière à déterminer en ma faveur la seconde délibération, l'expérience et la réflexion concourraient encore à faire craindre, pour chacune des années suivantes, le retour d'un pareil danger, tant que le régime actuel ne sera pas suffisamment modifié. Car, la persécution dont je suis l'objet n'est pas seulement due à d'actives inimitiés privées : elle se rapporte surtout à l'ensemble de mes principes philosophiques, qui m'ont conduit à blâmer systématiquement le vicieux esprit qui dirige aujourd'hui la culture des sciences, surtout mathématiques, et par suite à déplorer le désastreux pouvoir que la générosité irréfléchie du gouvernement français a accordé, de nos jours, à une classe qui n'en est pas encore digne, faute de vues assez générales et de sentiments assez élevés. Tel est l'inévitable conflit permanent, qui, sous le régime actuel, compromettra toujours ma situation polytechnique, maintenant que le nouveau conseil a, comme l'ancien, laissé une fois appliquer à des luttes personnelles, totalement étrangères à mon service public, un droit de réélection annuelle qui n'était légalement destiné qu'à fournir un moyen normal d'écarter aussitôt un fonctionnaire qui aurait vraiment cessé de remplir suffisamment les diverses conditions, intellectuelles et morales, indispensables à mon office d'examinateur.

En appréciant convenablement ces divers motifs, j'ose espérer, monsieur le ministre, que vous reconnaîtrez bientôt la nécessité de revenir enfin, dans cette grave occasion, aux vrais principes administratifs qui prescrivent de n'accorder à des corporations spéciales, surtout scientifiques, qu'une influence purement consultative, sans jamais leur attribuer aucun commandement effectif, vu leur défaut inévitable de toute vraie responsabilité personnelle, qui s'y perd confusément sous une vague responsabilité collective, presque toujours illusoire. Que l'autorité directrice demande à de tels corps des renseignements et des avis, en se défiant d'ailleurs des préjugés et des passions qui leur sont propres, mais qu'elle ne se lie nullement à leurs indications quelconques; alors elle utilisera pleinement, au profit habituel du service public, une influence qui, autrement

employée, tend le plus souvent à le troubler. Déjà la nouvelle organisation polytechnique admet ce principe fondamental en tout ce qui concerne les choses, où le conseil n'a qu'une simple participation consultative, qui n'engage aucunement le ministre. Pourquoi en serait-il autrement quant aux personnes, où l'influence des passions et des préjugés est bien plus difficile à éviter?

Toutefois, monsieur le ministre, je sens que les ménagements provisoires dus à des tendances puissantes, quoique vicieuses, permettent peu d'introduire aujourd'hui cette salutaire pratique dans toutes les nominations polytechniques. Mais si votre prudente fermeté croit d'abord devoir en restreindre l'usage à un seul cas, d'irrécusables motifs expliqueront aisément à tous les bons esprits l'exception ainsi essayée au sujet des examinateurs d'admission. Car, cet office, comparé à tous les autres, est essentiellement extérieur à l'Ecole polytechnique, et les conditions en sont encore plus morales que scientifiques, de manière à ne pouvoir être bien appréciées, dans leur ensemble, que par le ministre. L'obligation constante où ce poste place nécessairement d'écarter les trois quarts environ des candidats examinés exige évidemment une haute indépendance spéciale, qui ne saurait se concilier assez avec l'assujettissement individuel du fonctionnaire aux votes irresponsables de diverses personnes souvent intéressées à d'injustes préférences. Enfin, la nature temporaire de cette charge constitue un nouveau motif d'en faire exclusivement dépendre la confirmation annuelle d'une haute autorité responsable, mieux dégagée qu'aucune autre des impulsions perturbatrices.

En vous signalant ces nouvelles considérations en faveur d'une mesure seule décisive à mes yeux, je crois devoir, monsieur le ministre, insister aussi sur l'enquête préalable que je demandais, le 30 mai, quant à l'ensemble de cette grave affaire. Cette enquête me semble devenue encore plus nécessaire aujourd'hui, pour constater que, malgré le changement de conseil, l'exclusion prononcée contre moi n'est qu'une simple réalisation des coupables menaces de M. Arago, mentionnées dans

ma lettre du 30 janvier dernier. Quoique ce célèbre personnage, et son principal agent M. Liouville, soient maintenant étrangers au conseil de perfectionnement, cette coterie y conserve indirectement une puissante influence et s'y trouve d'ailleurs représentée directement par M. Mathieu, qui fut, il y a deux ans, l'un des organes réels de ces menaces.

Malgré que votre suprême conviction soit déjà formée, et même officiellement déclarée par votre lettre du 15 juillet, sur l'injustice dont je suis l'objet, l'enquête que je réclame ne sera pas inutile pour motiver, auprès du public impartial, l'énergique mesure que je sollicite. La sanction que vient d'accorder à cette iniquité un corps avec lequel je n'avais jamais eu le moindre conflit, et qui devait sembler, même à mes yeux, disposé à l'équité envers moi, pourrait donner, sans cette discussion spéciale, une sorte de consistance aux insinuations calomnieuses que des ennemis peu scrupuleux destineront sans doute à pallier une telle spoliation. Cette crainte devient d'autant plus naturelle que l'on a affecté envers moi une certaine impartialité, en me maintenant comme répétiteur, tandis qu'on m'écartait comme examinateur ; ce qui tend à persuader aux personnes mal informées que ma conduite n'est point aussi irréprochable pour l'un de ces offices que pour l'autre. Tous les esprits clairvoyants aperçoivent sans doute que cette apparente modération tient surtout au peu d'importance pécuniaire de la première charge, pendant que la seconde constitue mon principal moyen d'existence : si on parvenait à consommer ma ruine sous ce dernier aspect, on compléterait aisément, l'année suivante, l'arrêt destructeur prononcé par M. Arago. Mais beaucoup d'hommes estimables, dont l'opinion ne saurait m'être indifférente, pourraient ainsi se laisser prévenir aujourd'hui contre moi, faute de connaître assez la marche habituelle des intrigues scientifiques.

Déjà pénétré, monsieur le ministre, d'une inaltérable reconnaissance pour la juste fermeté, si rare de nos jours, que vous avez jusqu'ici développée en ma faveur, j'attends avec

confiance l'intervention quelconque que votre haute sagesse croira maintenant la plus propre à empêcher la consommation d'une iniquité réprouvée d'avance par votre lettre officielle du 15 juillet dernier. Malgré le nouveau vote, le jugement favorable dont vous m'avez alors honoré me reste nécessairement applicable, puisque aucune accusation n'avait pu, à cette époque, être formulée contre moi, et que depuis je suis toujours demeuré dans un calme parfait, espérant sans impatience une prochaine et inévitable réparation. La prudence qui vous a conduit à faire cette fois accomplir une telle nomination dès le début de l'année scolaire, m'indique assez que vous vous êtes ainsi réservé d'utiliser les six mois qui restent encore jusqu'au concours de 1845 pour introduire avec maturité, dans cet important service public, les modifications propres à y garantir la stabilité et l'indépendance indispensables, quelque résolution que vous croyiez devoir finalement adopter sur ma proposition formelle de *reprendre désormais, d'une manière directe et exclusive, la libre nomination annuelle de tous les fonctionnaires temporaires de l'Ecole polytechnique, et surtout des examinateurs d'admission, sauf à provoquer, à ce sujet, quand vous le jugerez utile, le simple avis préalable du conseil de perfectionnement.*

Daignez agréer, monsieur le ministre, le respectueux hommage de

Votre dévoué serviteur,

A[te] COMTE,

Répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique (10, rue Monsieur-le-Prince).

IV

A Monsieur le Général de Lamoricière, ministre de la guerre.

(Copie conforme.) (Personnelle.)

Paris, le dimanche 16 juillet 1848.

CITOYEN MINISTRE,

Vous ayant écrit lundi dernier pour vous demander une audience immédiate, destinée à vous soumettre une réclamation très-urgente, je n'ai encore obtenu aucune réponse. Ce silence, contraire à tous les usages ministériels, et particulièrement inattendu envers votre ancien maître, me fait présumer que déjà vous tentez spontanément d'empêcher la nouvelle iniquité indiquée dans mon billet.

Pour fortifier cette disposition, j'accuse aujourd'hui de prévarication formelle le conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique, au sujet de sa récente présentation quant aux examinateurs d'admission. Afin de mieux préciser cette accusation, je dois ajouter que la grande majorité de ce conseil ne me paraît ici coupable que de faiblesse ou de négligence, sous les menées de MM. Mathieu, Liouville et Regnault, auxquels j'impute directement la malversation. Je vous demande d'instituer, à cet égard, une enquête spéciale, où je puisse vous démontrer tout ce que je viens d'avancer.

Vous pouvez déjà concevoir cette affaire sous son vrai jour, en la rattachant à ma spoliation de 1844, qui se trouve ainsi irrévocablement consommée. M. le maréchal Soult, dont je ne craindrais pas, au besoin, d'invoquer le témoignage, soumit alors l'ensemble de ce conflit à un examen approfondi, d'après lequel il blâma avec énergie la conduite de mes ennemis, dans une lettre officielle du 15 juillet 1844, où il refusait expressé-

ment de sanctionner la persécution organisée contre moi. Sa noble fermeté a dû laisser, au ministère de la guerre, des traces qui vous fourniraient des renseignements préalables. Les trois lettres que je lui adressai sur ce sujet, en 1844, les 25 janvier, 30 mai et 19 décembre, suffiraient pour caractériser cette lutte. Si elles ne se trouvaient plus dans les cartons du ministère, il doit en exister, à l'Ecole polytechnique, des copies textuelles que je fis alors à la prière de M. le général Rostolan, qui les a ensuite laissées à son successeur, comme pièces officielles. Elles vous expliqueront la principale origine de ma spoliation, qui, outre de coupables animosités personnelles, entièrement étrangères à mon service polytechnique, punit surtout mes efforts philosophiques pour réformer notre absurde régime scientifique.

Quoique une légalité vicieuse ait empêché le ministre de 1844 de me garantir autant que la justice lui semblait l'exiger, il n'osa point adopter la mesure décisive que je lui proposais, de retirer définitivement aux conseils polytechniques toute présentation des examinateurs d'admission, dès lors nommés directement par le ministre. Il crut avoir assez contenu l'essor ultérieur des intrigues scientifiques en transférant les choix au conseil de perfectionnement. Mais l'expérience actuelle prouve l'insuffisance de cette amélioration. Les coupables haines qui me poursuivent depuis huit ans ne peuvent céder qu'à la mesure que je propose de nouveau. Elle devient aujourd'hui plus facile en même temps que plus urgente, d'après la profonde altération des préjugés publics en faveur des corporations scientifiques. Ces abus peuvent être maintenant réprimés par le pouvoir central, sans susciter les clameurs empiriques qui entravaient, il y a quatre ans, une telle fermeté.

Ce cas fournirait une heureuse occasion partielle de revenir aux vrais principes administratifs, qui prescrivent de ne demander à des assemblées irresponsables, surtout scientifiques, que des renseignements ou des avis, sans leur conférer aucune décision, surtout personnelle. Outre les menées criminelles dont

je m'engage à constater l'existence, cet acte du conseil polytechnique témoigne une incapacité radicale, directement nuisible à un important service. Car on confie ainsi un office très-difficile à des jeunes gens dépourvus de toute expérience didactique, et pleinement étrangers à la connaissance des hommes, indispensable à des fonctions où il faut écarter les trois quarts des concurrents. Leur empressement à solliciter, ou du moins à accepter sciemment, une succession résultée d'une spoliation notoire, suffirait pour prouver qu'ils ne remplissent pas mieux les conditions morales que les conditions intellectuelles d'une charge qui exige surtout une austère probité et une fermeté inébranlable.

L'intérêt public m'oblige donc, encore plus qu'une légitime défense, d'insister, auprès d'une autorité supérieure aux passions pédantocratiques, pour signaler, à cette occasion, la réforme nécessaire de notre régime polytechnique. Ce régime contribue beaucoup à la notable décadence d'une école déjà inférieure à la réputation que lui mérita sa noble institution républicaine. Tombé sous l'empire d'une classe sans élévation morale ni mentale, ce précieux établissement subit une dégénération rapide, qui réclame une active intervention du gouvernement. Je m'estimerais heureux si mon infortune particulière éveillait cette indispensable sollicitude. C'est pourquoi je dois insister sur l'enquête que je vous demande, et dont je vous démontrerais la nécessité dans l'entrevue spéciale que je persiste à réclamer. Avant de soumettre enfin l'ensemble de cette grave affaire au suprême jugement de l'opinion publique, je dois épuiser tous les moyens réguliers d'obtenir justice ou réparation.

Salut et fraternité,

Auguste Comte,

Auteur du *Système de Philosophie positive*,

10, rue Monsieur-le-Prince.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

